

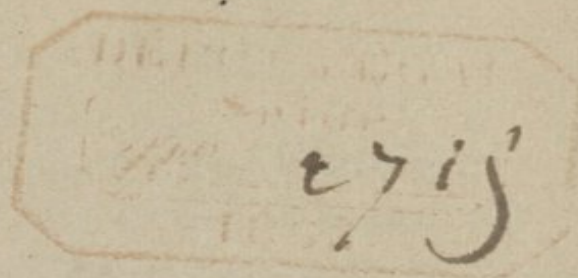
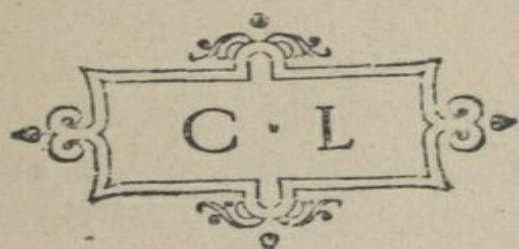
MADemoiselle
D'ESPARS



— LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE —

PAR

AMÉDÉE ACHARD



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1882

Droit de reproduction et de traduction réservés



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

AMÉDÉE ACHARD

Format grand in-18.

BELLE-ROSE.....	1 vol.
BRUNES ET BLONDES.....	1 —
LES CAMPAGNES D'UN ROUÉ.....	1 —
LA CAPE ET L'ÉPÉE.....	1 —
LA CHASSE ROYALE.....	2 —
LES COUPS D'ÉPÉE DE M. DE LA GUERCHE.....	1 —
LES DERNIÈRES MARQUISES.....	1 —
DROIT AU BUT.....	1 —
LE DUC DE CARLEPONT.....	1 —
L'EAU QUI DORT.....	1 —
ENTRE LE BAL ET LE BERCEAU.....	1 —
ENVERS ET CONTRE TOUS.....	1 —
LA FAMILLE AUBERNIN.....	1 —
LES FEMMES HONNÊTES.....	1 —
LES FILLES DE JEPHTÉ.....	1 —
UN GRAND D'ESPAGNE.....	1 —
HISTOIRE D'UN HOMME.....	1 —
LE LIVRE A SERRURE.....	1 —
MADAME DE VILLERXEL.....	1 —
MADAME ROSE.....	1 —
MARCELLE.....	1 —
MAURICE DE TREUIL.....	1 —
LES MISÈRES D'UN MILLIONNAIRE.....	1 —
NELLY.....	1 —
NOIR ET BLANC.....	1 —
L'OMBRE DE LUDOVIC.....	1 —
PARISIENNES ET PROVINCIALES.....	1 —
LES PETITS-FILS DE LOVELACE.....	1 —
LES PETITES-FILLES D'ÈVE.....	1 —
RÉCITS D'UN SOLDAT.....	1 —
LES RÊVES DE GILBERTE.....	1 —
LES RÊVEURS DE PARIS.....	1 —
LA ROBE DE NESSUS.....	1 —
LE ROI DE CŒUR.....	1 —
LE ROMAN DU MARI.....	1 —
LA SABOTIÈRE.....	1 —
SOUVENIRS DE LA FORÊT NOIRE.....	1 —
SOUVENIRS PERSONNELS D'ÉMEUTES ET DE RÉVOLUTIONS.....	1 —
LA TRAITE DES BLONDES.....	1 —
LA TRÉSORIÈRE.....	1 —
LES TROIS SŒURS.....	1 —
LA TOISON D'OR.....	1 —
LA VIPÈRE.....	1 —

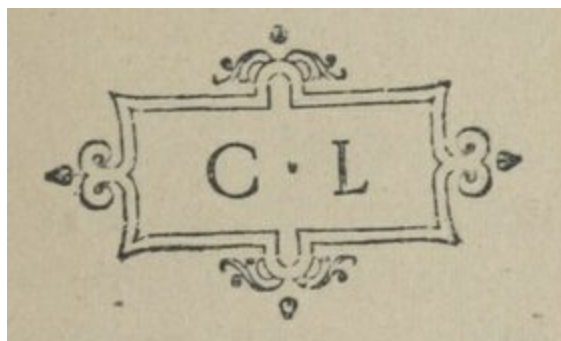
MADemoiselle

D'ESPARS

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

PAR

AMÉDÉE ACHARD



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droit de reproduction et de traduction réservés

MADemoiselle

D'ESPARS

I

« Noizai, ce 4 juin 186.

« L'autre jour encore j'étais à Paris, mon cher Victor ; maintenant je suis en Touraine, dans un beau château dont la maîtresse est l'une des plus charmantes femmes du faubourg Saint-Germain. J'ai fui devant ma colère ; le grand air, le mouvement, la vie agitée que l'on mène ici, la gaieté des compagnons qui m'entourent, la belle humeur de Mme de Fréneuse la dissiperont – ils ? Je l'ignore. Mais avant de te faire connaître les motifs qui m'ont fait sauter, un matin, de mon petit appartement de la rue d'Astorg aux bords fameux de la Loire, il faut que je mette un peu d'ordre dans mes idées et que je voie clair dans ma situation. Je te préviens que ce ne sera pas aisé. Mon sang bouillonne, et j'ai des envies folles de chercher querelle à l'univers entier. Ah ! que je comprends ces paladins d'autrefois qui, bravement plantés au milieu d'un carrefour, suspendaient leur écu aux branches d'un chêne et provoquaient aux estocades quiconque passait à portée de leur lance ! Tout le monde n'a pas comme toi le don de rire quand le malheur ou l'injustice cogne à votre porte.

« Rien ne me manque ici, et il me semble que la terre va crouler. Je ne te dirai pas que j'ai le pressentiment d'une catastrophe. Le mot serait tout à la fois bête et prétentieux ; mais j'ai la certitude que les éléments qui constituent mon existence sociale et l'existence aussi de tout ce qui m'entoure, vont se dissoudre. Il me serait fort difficile de te dire d'où me vient cette conviction. Demande à l'oiseau de mer quel sens lui fait deviner qu'une tempête accourt du fond d'un horizon limpide ? 11 pousse un cri rauque, bat le flot de ses ailes, et le marin, qui l'observe, se prépare à soutenir l'assaut des vagues et du vent. Hier encore je naviguais sur une mer calme ; demain tous les vents déchaînés vont m'entraîner je ne sais où. Aucune des conditions parmi lesquelles s'écoulait ma vie ne subsistera plus. Je ne te dirai pas : je suis prêt !. je te dirai seulement qu'un levain d'irritation gonfle mes veines. Ah 1 que la philosophie est une belle chose dans les livres, mais qu'elle vous protège mal contre les chocs de la vie !

« Et cependant, qui me verrait à Noizai, me prendrait pour un de ces jeunes beaux qui tourbillonnent autour de Mme de Fréneuse, comme un vol de goëlands autour d'un joli poisson qui nage entre deux eaux. Comme eux, j'ai la toque au front et le fouet de chasse piqué dans la botte ; comme eux, je galope à travers bois, et je fais voir à tous qu'un officier de marine peut, à l'occasion, franchir un mur de pierres sèches ou sauter par-dessus les ruisseaux, comme un vieux chasseur de renard. Maintenant, je puis me casser le cou, l'honneur du pavillon est sauf.

« Mais j'y pense. Un nom s'est rencontré sous ma plume deux fois déjà. Peut-être vas-tu croire que tel qu'autrefois Renaud de Montauban, je brûle pour la nouvelle Armide qui m'enchaîne dans les jardins de Noizai. Mme de Fréneuse a toutes les grâces qui conviennent à cet emploi d'enchanteresse. On voit ici bon nombre de personnes qui prétendent à sa main ; beaucoup, à défaut de cette main, se contenteraient de son cœur. Elle l'a aimable et bon. Je ne connais à aucune femme ces airs de tête vifs et languissants, ces sourires qui, tout à coup, illuminent un visage, ces mouvements légers et rapides, ces regards où la tendresse se marie à la gaieté. Tout en elle attire. C'est la franchise en personne. Avec tout cela je n'en suis point épris. C'est miracle de la part d'un lieutenant de vaisseau, qui a battu les mers des Indes

pendant trois ans, et qui a fait sept ou huit mille lieues sur le dos des vagues. Le miracle tient à ce que j'aime ailleurs.

« Voilà que j'anticipe sur les événements. Il sera question de cet amour un peu plus tard. En ce moment, je ne veux te parler que des choses tangibles, que des faits matériels. C'est un chapitre confus où les parties noires sont en majorité. La pauvreté y coudoie l'incertitude.

« Tu sais dans quelles conditions j'ai quitté les rivages lointains, où mon nom a été mis à l'ordre du jour de la marine et de l'armée. Je n'avais plus qu'à tendre la main pour prendre le commandement qui allait m'être offert dès mon retour dans la mère patrie. C'était notre amiral qui parlait ainsi. Puisque le hasard m'avait permis, à la tête d'une poignée de braves gens, d'emporter une redoute contre laquelle l'effort de l'artillerie s'était épuisé, j'eusse été bien sot de ne pas profiter du tapage qui se faisait autour de mon nom : on ne rencontre pas tous les jours une action d'éclat sur son chemin. Ma conscience me criait en outre que j'avais honorablement fait mon devoir.

« J'arrive donc mon épée au flanc, une cicatrice au front. Du premier coup toutes les portes s'ouvrent, et je puis croire, tant j'étais accueilli par des sourires, que je n'avais qu'à me laisser porter par le courant. En quinze jours tout est changé. Les services rendus, la mort affrontée, les fatigues endurées, les maladies bravées, le sang versé, ne sont rien. On est perdu dans la foule ; bien plus on est oublié. Qui vous serrait la main vous évite. Plus de promesses, mais des paroles vagues ; au fond de toutes les lettres et de toutes les conversations, l'irritant : peut-être ! Ce commandement qui me mettait en lumière, je ne l'ai pas. Que dis-je ! un autre en a la promesse et l'aura.

« Je n'ai plus qu'à tracer des bordées dans les antichambres, pu qu'à mettre en panne sur les boulevards ! Tu me diras que c'est l'histoire universelle, et que depuis Jean Bart on n'en fait pas d'autres dans les ministères. J'y consens ; mais laisse-moi pester : c'est mon droit.

« Est-ce la fatalité ? Est-ce un concours malheureux de circonstances fâcheuses ? Dois-je m'en prendre à moi-même, ou plutôt n'est-ce pas encore l'éternelle histoire du genre humain, où, à toute époque, on a vu les petits écrasés par les grands ? Je ne sais, mais toujours est-il que les infortunes se

suivent à la file. L'une est arrivée, les autres accourent. Le côté risible s'y mêle au côté triste. Une visite que j'ai faite au ministre a été le premier anneau de cette longue chaîne. Quel sera le dernier ?

« C'était un lundi, je m'en souviens. J'attendais pour ce jour-là une réponse décisive. La corvette qui m'était destinée, – tu sais que je suis porté pour le grade de capitaine de frégate, – était en armement dans le port de Brest. Elle était désignée pour un service de guerre. Ma nomination était à la signature. J'étais debout dans un coin, un peu dans l'ombre. Le bruit léger d'une robe de soie me fait tourner la tête, je regarde et j'aperçois traversant le salon d'attente une femme élégante, petite et blonde.

« – Veuillez dire à M. le ministre que Mme la marquise de Stainville désire lui parler, ' dit cette femme, en présentant une carte à l'huissier qui s'incline.

« Je t'ai parlé jadis de Mme de Stainville. Il y a eu, dans les temps passés, entre le comte d'Espars, mon père, et la marquise, quelque chose que je ne sais pas. Nous l'avons toujours trouvée sur notre chemin ; c'est une personne qui a grand air ; sa présence commande le respect. Autant que j'ai pu en juger pendant le court moment où je l'ai vue, elle a les yeux fort beaux, la bouche d'un dessin net, l'arête du nez fine, le menton plein et d'un contour franc. Elle n'est plus jeune, mais trompe par la grâce de sa démarche et la souplesse de sa taille. La marquise m'aperçut à peine et passa, introduite par l'huissier. Un quart d'heure après je la vis reparaître ; le ministre la reconduisait. Tu n'ignores pas que le marquis de Stainville a eu son fauteuil autour de la table du conseil. C'était un homme d'une ambition extrême, amoureux d'influence, mais peu scrupuleux, dit-on, sur les moyens qui lui permettaient d'assurer la sienne, qui fut un temps prépondérante. Mme de Stainville a conservé une part considérable de cette influence. Elle la doit autant à sa rare intelligence et à son caractère qu'à sa grande fortune. Sa maison est l'une des plus animées de Paris, une de celles où les gens qui font état de se pousser aiment le plus à se montrer. Je n'oublierai jamais le salut qu'elle accorda au ministre à la porte du salon. Accorder est ici le mot. C'était elle qui protégeait. L'inférieur, c'était lui. La marquise a de ces façons qui vous écrasent. Elle les a simplement. L'étude n'y a point de part. C'est une nature altière qui est née pour commander.

« J'ai cru cette digression nécessaire pour te bien faire connaître le personnage que le diable a jeté entre le ministre et moi.

« Le moment vint où je fus introduit à mon tour dans le cabinet de Son Excellence.

« Le ministre vint à moi, la main tendue. Il souriait. Comment se fit-il, cependant, que je compris que j'étais perdu ? Dès les premiers mots, je vis bien que je ne me trompais pas. Que de compliments et que de phrases pour arriver à me dire que je devais renoncer au commandement dont j'avais la promesse ! Un autre, non moins avantageux, le remplacerait certainement, mais il fallait attendre.

« Dans le nuage de circonlocutions dont la parole officielle s'entourait, ce qui ressortait clairement, c'est qu'il y avait un parti-pris de m'évincer. Toutes mes espérances s'en allaient en fumée.

« – Et ce grade de capitaine de frégate, qu'on m'a fait espérer ? lui dis-je enfin, et pour lequel notre amiral a écrit à Votre Excellence ?

« – Vous êtes sur le tableau d'avancement et ferez certainement partie de la prochaine promotion. mais il faut attendre un peu. »

« Toujours attendre !

« En descendant le large escalier du ministre, je me surpris fredonnant l'air fameux : Adieu, mon beau navire ! Un vigoureux coup de talon que j'appliquai contre l'une des marches mit fin à la mélodie.

« Une déconvenue nouvelle m'attendait chez moi. Tu connais ce petit appartement que j'occupe, dans un hôtel de la rue d'Astorg. Il est tout en haut, sous les toits, mais il donne sur des jardins tout remplis de vieux ormes, et il a vu s'envoler tous mes rêves de jeunesse. Aussitôt que j'y entre après de longs voyages, l'essaim des souvenirs m'y fait accueil. Dans un coin, sur une étagère, présent de la sainte qui n'est plus, sont les livres que j'emportais du collège. Pas un meuble qui ne me parle du passé dans un langage familier. Mon adolescence a chanté entre ces murs que consacrent des trophées de famille. La sagesse eût voulu que j'en sortisse dès mon premier deuil ; ç'a été mon luxe d'y rester. En naviguant dans les mers voisines du cap Horn, sous l'équateur, dans les solitudes de l'océan Pacifique, parmi les îles des archipels indiens, je revoyais mon nid de la rue d'Astorg. Que d'éclats de rire et que de pleurs sous ses modestes tentures !

Le concierge entre au moment où, d'une main brusque, je faisais voler mon chapeau à l'extrémité de ma chambre. Sa figure me disposa tout à coup à la gaieté.

« Ça ! qu'est-ce ? lui dis-je en allumant un cigare.

« — Il y a, monsieur, qu'il faut déménager, répondit-il.

« — Quitter la bicoque ! Et pourquoi ! »

« A ce mot le portier se redressa.

« La bicoque est un hôtel, et je ferai observer à monsieur qu'il n'y en a pas de plus grand dans la rue, reprit-il.

« — J'en sais quelque chose, parbleu ! puisqu'il a dû m'appartenir ! Mais, encore une fois, pourquoi le quitter ?

« — Parce que j'ai idée qu'un officier de marine, qui passe le plus clair de son temps aux antipodes, ne voudra pas s'accommoder d'un surcroît de loyer. Or, il s'agit de douze cents francs.

« — Mille fois non ! Où diable veut-on que je les prenne, ces douze cents francs ?

« — Cela, monsieur, je ne le sais pas.

« — Mais, enfin, à quel propos M. Duperrier me fait-il subir cette formidable augmentation ? Il sait bien que je ne suis pas millionnaire !

« — Il s'en doute, monsieur, mais ce n'est point son affaire. Quant à l'augmentation, elle provient d'un calcul auquel M. Duperrier s'est livré l'autre matin. Une opération d'arithmétique lui a fourni la preuve que son hôtel ne lui rapportait point assez de revenus.

« — Que n'augmentait-il le locataire du premier ?

« — Monsieur y pense-t-il ? Un conseiller à la cour d'appel, un homme qui peut être utile en cas de procès, et l'un sait si M. Duperrier en a !

« — Le locataire du second, alors ?

« — Mme la marquise de Valpeyras qui a trois voitures et six chevaux ! mais c'est une personne tirée qui donne des bals où vont des gens de cour. Or, elle invite M. Duperrier qui n'aurait garde de la mécontenter.

« — Et cette chanteuse qui occupe le rez-de-chaussée ?

« — Oh ! monsieur veut rire ! Grâce à elle M. Duperrier a de bonnes loges qui ne lui coûtent rien, ce qui lui permet de faire des politesses.

« – Si bien que l'augmentation qu'il juge nécessaire portera sur moi seul ?

« – Pardonnez-moi, monsieur ; monsieur ne connaît peut-être pas un jeune artiste qui demeure en face, tout en haut, un peintre qui a une façon d'atelier dans les combles ; on l'augmente aussi. Au bout de l'an ça fera bien en tout une somme ronde de quinze cents francs.

« – Quinze cents francs qu'on grattera sur le dos des petits en ménageant les gros ! »

« M. Mouton, – c'est le nom de mon portier, – cligna de l'œil.

« – C'est la règle, monsieur, » reprit-il.

« – Je ne sais pourquoi la philosophie de cet homme me fit rire.

« – Vous prenez bien les choses, me dit-il alors ; à votre âge d'ailleurs on ne se désespère pas pour un appartement. Moi, je perdrai peut-être les gages que monsieur me donnait, et monsieur voit que je ne pleure pas. »

« Il me salua en me prévenant qu'il allait mettre l'écriteau.

« Je n'étais pas au bout de mes tribulations. Je n'avais plus de commandement, et je n'avais presque plus de chambre ; cela ne frappait que moi et j'étais résolu à n'en pas mourir. Mais, voilà qu'une lettre m'arrive qui m'appelle chez un homme d'affaires, et j'apprends qu'une somme assez forte, que mon père avait déposée chez un banquier, où elle devait faire la boule de neige, était compromise dans une liquidation. Je me récrie. On me démontre que le banquier est beaucoup plus malheureux que moi ; il perd à cette liquidation ses voitures, ses chevaux, son train de maison et sa loge à l'Opéra 1 tandis que je n'y laisse qu'une liasse assez mince de billets de banque.

« Ce raisonnement dont la logique ne m'éblouissait guère n'était que le premier chapitre d'un discours par lequel il me fut prouvé que si je voulais sauver du déshonneur toute une famille innocente, je devais m'empresser de mettre ma signature au bas de certains papiers qu'on me glissait sous les doigts. Je tortillais la plume tout en répétant du bout des lèvres : Et moi ? Mais à chaque hésitation les raisonnements tombaient comme la grêle, et un instant vint où l'homme d'affaires me fit entendre qu'il s'étonnait que tant d'égoïsme pût trouver asile dans l'âme d'un jeune officier.

« – Si maintenant monsieur le comte d'Espars veut plaider, il le peut, dit-il, le procès sera long et dispendieux, mais nous l'aborderons avec la conscience d'honnêtes gens qui ont tout fait pour désintéresser d'avidés créanciers. »

« J'ai signé pour n'être point un avide créancier. Et puis suivez donc un procès, lorsque demain peut-être un ordre du ministre m'enverra battre les mers à l'autre bout du monde !

« Je suis sorti de chez l'homme d'affaires les mains vides. Moi, ce n'est rien ! Mais ma pauvre Lucienne ! C'était ma dernière ressource, la sienne par conséquent. Mon père, l'homme des longues confiances, voyait un avenir pour elle dans ce placement auquel il m'avait prié de ne jamais toucher, et il n'en reste rien. Une partie des intérêts de cette somme faisait vivre ma sœur dans une sorte d'aisance, au fond de ce couvent où elle a passé les jours qui séparent l'adolescence de la jeunesse. Le reste était capitalisé. Et c'est au seuil de la vie que la ruine la vient saluer !

« J'ai pris tristement le chemin de la rue Saint-Dominique. Que Paris m'a semblé grand et la foule que je rencontrais inépuisable dans ses flots ! Pas un visage ami au milieu de ces multitudes ! Enfin j'ai touché à la porte du couvent et Lucienne s'est jetée dans mes bras. Tu connais ce sourire, tu connais ce regard. Toute son âme s'y laisse voir. Il m'a paru qu'un voile de tristesse était répandu sur son visage. Je lui en ai fait l'observation.

« – Moi, triste, m'a-t-elle répondu, comment le serai-je quand tu es à Paris ! »

« Elle m'a raconté mille histoires. Sa gaieté charmante m'a pénétré. Comment détruire cette confiance par un mot ! Le courage m'a manqué. Un trimestre est payé d'avance. Elle m'a fait voir quelques pièces d'or au fond de sa bourse. Laissons-lui trois mois encore de bonheur. Un jour, mais plus tard, elle saura la vérité. Lucienne pauvre ! Ces deux mots unis ensemble me donnent froid. En de telles conditions m'esi-il permis de quitter Paris ? J'ai embrassé ma sœur le cœur tout tremblant. Quand je ne l'ai plus vue, des larmes ont jailli de mes yeux. larmes de colère et de chagrin. Elle si tendre, si bonne, si jeune, déjà aux prises avec la vie !

« Quelques jours je me suis promené dans Paris, heurtant aux portes des quelques personnes qui savent mon nom. Partout force compliments sur ma

conduite, force poignées de main, les plus belles prophéties sur la carrière qui m'est réservée, mais quelque chose me dit que je suis seul. Le bruit de cette déconfiture où s'est englouti le peu que j'avais, s'est répandu. On s'est exagéré même l'importance de ce que j'ai perdu et j'ai surpris sur certains visages la trace d'appréhensions mal déguisées. Ça et là, on redoutait un emprunt. Je suis sorti de quelques maisons avec un peu d'amertume dans le cœur et me promettant bien de n'y rentrer jamais. J'en sais une où l'on m'accueillait les bras ouverts. On y vivait honnêtement du produit d'un petit commerce dont les reliefs étaient croqués dans une maison de campagne voisine de Joinville-le-Pont. La fortune arrive comme un coup de vent. Et le fils du comte d'Espars qu'on laissait volontiers courir dans le jardin, autour des cerises, avec une fille blonde et passablement jolie qu'on appelait Euphrasie, est poliment évincé. Ah ! je ne secouerais plus la poussière de mes pieds dans ce jardin ! On s'acharne à me faire comprendre que je suis pauvre. A-t-on peur que je ne le sache pas ?

« Une sorte de fièvre m'a pris. Un temps, j'ai assiégé le ministère. Un commandement, c'était pour moi l'activité, l'oubli : c'était le salut pour ma sœur. Le dégoût m'a chassé de ces antichambres. Mon droit est clair. Il fera tout. Autant vaut dire qu'il ne fera rien ! Bien des fois je me suis couché en répétant le mot classique de Brennus : *Væ victis* ! Moi aussi, je suis un vaincu ! On ne m'épargne même pas les conseils. Et il s'y mêle une nuance de blâme. Mais je ne suis pas terrassé, et je ferai bien voir à mes protecteurs dédaigneux qu'il y a un homme sous l'habit de l'officier.

« Au plus fort de ces fatigues inutiles et de ces courses vaines, je me suis tout à coup rappelé que Mme de Fréneuse m'avait invité à passer quelques jours chez elle, en Touraine. Cette aimable femme a conservé par miracle cette franchise qu'on perd si vite dans le monde. Elle est simple et cordiale. Pas de lettre, pas de phrase.

« – Venez, m'a-t-elle dit, et vous serez toujours le bien reçu. »

« Est-ce vraiment le souvenir de cette invitation faite en si bons termes qui m'a poussé loin de Paris ? Hélas ! non, je n'y aurais peut-être point pensé si Mme de Fréneuse avait été seule dans son château. La belle équipée qu'un cœur qui se met à battre lorsqu'on n'a qu'une épée pour se frayer un chemin dans le monde !

« Je suis donc arrivé à Noizai un soir d'été. J'ai voulu ma part de bonheur avant les luttes que je prévois ; elles me laisseront peut-être sur le sol, saignant et déchiré, mais j'aurai eu mes jours d'ivresse et d'oubli. Triste ivresse qui ne permet pas au cœur d'espérer, oubli décevant qui laisse la place libre à toutes les craintes et à tous les désespoirs ! *Elle* était auprès de Mme de Fréneuse ; mon premier regard l'a enveloppée. Il m'a semblé qu'elle rougissait ; presque aussitôt elle m'a tendu la main

« – Je savais que vous deviez venir, » m'a-t-elle dit.

« Comment le savait-elle ? D'où lui venait cette douce conviction ? Je n'ai pu parler qu'à Mme de Fréneuse. Que mon cœur battait à coups pressés ! J'étais auprès d'elle et, pendant une heure, mon âme a volé dans le ciel.

« Tu la connais ; tu as reçu mes confidences. Ne va as me crier que je suis fou, et que jamais Mlle de Stainville. Et ne le sais-je point ? Elle a pour elle tout ce que je n'ai pas : elle a le rang, elle a la fortune. Elle a une situation qui fait d'elle un objet d'envie et de recherche. Elle est tout en haut, et je suis perdu dans la foule, tout en bas. Tu vois que je n'ignore rien, je ne diminue pas les obstacles, je les exagère. Ma prévoyance me dit qu'ils sont insurmontables, et que dans la sphère où s'épanouit sa beauté, elle est plus loin de moi que ne l'étaient jadis les princesses des contes de fées, des chevaliers armés pour leurs conquêtes. Mais est-ce ma faute si l'amour remplit mon cœur ? Est-ce ma faute si toutes les forces de mon âme sont tendues vers elle ? J'en puis mourir, je n'en guérirai pas.

« J'en étais là de ma confession, lorsqu'une lettre m'arrive de Lucienne. Elle n'est plus dans son couvent. Elle est aux environs de Senlis, chez son parrain, M. de Mercourt. Le vieillard s'éteignait dans des souffrances intolérables. Une pauvre femme qui le garde a pensé à ma sœur ; épuisée elle-même par de longues veilles, elle lui a écrit. Lucienne est partie ; c'était un devoir de charité, m'a-t-elle dit. Je n'ai pas le courage de la blâmer. Quand une occasion de faire le bien se présente, n'est-ce pas une loi de la saisir ? C'est la force des petits de se dévouer, c'est la marque de leur supériorité. Autrefois M. de Mercourt, qui est un peu de notre famille par ma mère, comme les Stainville par mon père, a été bon pour nous. Il a fait sauter Lucienne dans ses bras. Peut-être à son lit de mort se souviendra-t-il

qu'elle est orpheline et. Ah ! quelle pensée me vient là ! J'en rougis, et ma main irritée a froissé le papier sur lequel ma plume se promène. Est-ce le premier effet de la pauvreté d'abaisser les âmes vers ces honteuses préoccupations et de les ouvrir à de vils appétits ? Si déjà j'en éprouve les atteintes, que sera-ce demain, que sera-ce plus tard ? Toutes les délicatesses, toutes les fiertés doit-elles périr dans ces luttes ? Le venin de la convoitise est-il déjà dans mes veines ?. Est-ce donc là ce que mon père m'enseignait dans ces leçons austères par lesquelles il m'ouvrait les portes de la vie ? Ah ! je ferai disparaître les misérables vestiges des basses pensées, et la pauvreté ne passera pas sur ma tête comme un flot sous lequel tout s'efface et tout s'engloutit.

« Une voix a raffermi mon cœur. Marguerite chante sous mes fenêtres. Sa voix pure et fraîche monte à travers les futaies : c'est l'appel de la jeunesse et des nobles instincts. En levant le front, je l'aperçois qui marche lentement sur l'herbe silencieuse des avenues. Le soleil couvre d'une poussière d'or l'ombre transparente dans laquelle flotte sa robe blanche. Elle est chaste et belle comme un lis. Il se peut que je ne l'obtienne jamais ; je mourrai du moins digne d'elle.

« OCTAVE D'ESPARS, »

II

A quelques jours de là, Octave d'Espars recevait à son tour une lettre ainsi conçue :

« Paris, 12 juin 186..

« Comme autrefois Jean-Jacques, mon cher Octave, tu as griffonné quelques pages de confessions à mon bénéfice. Permets-moi d'imiter saint Augustin à ton profit. Tu n'as aucune prétention à la philosophie, je n'en ai

point à la sainteté. Nos infortunes peuvent se donner la main fraternellement et marcher côte à côte.

« A cette différence près que je n'ai pas d'épaulette et n'ai jamais eu de sœur, ton histoire est de tous points la mienne. La mauvaise chance ne veut pas qu'il y ait de jalousie entre nous. Tu as trouvé en ton chemin un ministre de la marine ; il y a eu dans mon sentier un ministre de l'instruction publique. Le tien s'oppose à ce que tu prennes le commandement d'une corvette. Le mien m'expulse de son hôtel de la rue de Grenelle. Demain, je fais mon paquet. Je ne suis pas moins pauvre que Job ; mais, par exemple, je ne possède pas autant d'amis.

« Tous mes malheurs ont pour cause une commission qui a été instituée pour reviser le budget du ministère qui me comptait hier encore parmi ses employés. La Chambre est en veine d'économie. Chaque année, à pareille époque, c'est une fièvre qui lui prend, tu as pu le remarquer ; tu as pu remarquer aussi que cette fièvre ne porte que sur le ministère de l'instruction publique. C'est peut-être le seul qu'il serait bon d'augmenter toujours, c'est le seul qu'on s'avise sans cesse de rogner. C'est la moelle et le suc de la France qu'on pressure. Quant à toucher aux budgets plantureux des ministères de la guerre et de la marine, on s'en garde bien. Les millions y servent à tuer les hommes. C'est l'arche sainte ! Il fallait donc, pour obéir au vœu de nos législateurs et arrêter, comme on dit, le torrent des dilapidations, opérer une réduction sur le chiffre des crédits.

« La réduction a été obtenue. Le chapitre du personnel a été diminué de 3000 fr., et cette réduction porte en plein sur moi.

« Tu vas voir comment cette magnifique économie a été obtenue.

« Toucher aux émoluments du ministre et à ses frais de représentation, c'est à quoi personne n'a jamais songé. Le ministre ! ce mot seul le met à l'abri de toute réduction. Il en est de même pour le secrétaire-général et le chef du cabinet. Ce sont gros personnages qui peuvent rendre service à bien des gens. Ainsi des chefs de division. L'économie passa par-dessus l'épaule des chefs de bureau. D'étage en étage, on arriva aux petits. Ici, l'examen devint sérieux. Il se trouva que je remplissais les fonctions de secrétaire d'une commission nommée dans le but de classer les chartes et les papiers historiques enfouis dans les catacombes des archives départementales. Ah !

si ç'avait été une commission inutile et un travail improductif ! mais point ! Le malheur voulait que les résultats fussent excellents ; on comptait par centaines les documents précieux mis en lumière. Un secrétaire pour cette commission, et trois mille francs pour ce secrétaire ! Voilà qui faisait crier au scandale. Les économistes chargés de rendre la santé au budget, avaient mis le doigt sur la plaie. Un surnuméraire serait trop heureux de prendre ma place. On me signifia que j'étais congédié.

« Il est vrai que j'avais été malade pendant huit jours. J'étais une sangsue, un champignon vénéneux, un gui malsain sur la branche d'un chêne ! De tels parasites devaient être exilés sans pitié de l'arbre du budget.

a Et pourquoi ne pas réclamer ? vas-tu me dire. Et pourquoi le faire ? répondrais-je. Suis-je quelque chose ? Ai-je un nom, des alliances, des protections ? Je ne tiens au gouvernement par aucun oncle ambassadeur, par aucun frère député. En me taisant, je m'épargne des frais de courses inutiles. C'est encore un bénéfice. J'ai donc laissé la France se réjouir de la conquête qu'elle vient de faire dans la voie sacrée de l'économie, et j'ai repris, mes cahiers de notes sous le bras, le chemin de mon appartement.

« Ici, une autre aventure m'attendait.

« Tu vas voir combien nos destinées sont jumelles. Cet appartement, comme tu le sais, se compose de trois pièces, une chambre à coucher, un salon rempli du haut en bas de rayons garnis de livres, et un cabinet où trois amis peuvent fumer autour d'un guéridon. Qui comptera jamais les cigares dont les cendres ont été dispersées au coin du feu ! Que reste-t-il de nos rêves ! Que reste-t-il de leur fumée !

« A peine arrivé dans ce royaume, dont quatre enjambées font le tour, j'ouvris toute grande la boîte où je serre mes épargnes. Cette boîte demeure au fond d'un tiroir, et à l'occasion, vers la fin du mois, j'y précipite quelques pièces qui font un bruit joyeux en tombant. Dans les circonstances solennelles, je fais appel à mon trésor quand il s'agit, par exemple, de quelque ouvrage coûteux dont il m'est impossible d'acquitter le prix sur mes ressources ordinaires. Cette boîte miraculeuse me réserve des surprises à nulle autre pareilles. Je me garde bien de savoir jamais le compte des pièces qu'elle renferme. On en voit qui valent cinquante centimes, on en découvre qui valent vingt francs. Celles-ci sont rares.

« La sagesse recommande ces épargnes. Elles sont destinées à combattre les mauvais jours dont l'avenir n'est jamais avare, et ces mauvais jours arrivent quelquefois par escadrons ! La boîte contenait une somme folle : trois cent cinquante-deux francs. Je te fais grâce des centimes. Bien ménagée, cette somme, qui luisait au soleil, peut me donner à vivre pendant trois mois. Remarque, en passant, que j'ai ce luxe superbe de ne rien devoir à mon tailleur. Et l'on me destitue lorsqu'on devrait m'accorder un prix Montyon !

« Au plus beau moment, et tandis que je rangeais mon trésor en bel ordre, par rang de taille, les pièces blanches avec les pièces blanches et les pièces jaunes avec les pièces jaunes, entre mon portier. Tu n'as pas oublié qu'à lui tout seul il compose ma maison. Il tortillait sa casquette entre ses doigts d'un air consterné.

« – Monsieur, me dit-il, j'ai ordre de signifier à Monsieur qu'il doit chercher un autre logement au prochain terme. »

« Je fis un tel mouvement, que le choc mit toute mon armée en déroule sur le guéridon.

« – C'est un congé, ce me semble, m'écriai-je.

« – A dire les choses comme elles sont, je le crois.

« – Mais pourquoi ce congé ?. je tiens à mon réduit. Chaque chose y est à sa place. et je ne demande jamais de réparations !. Ai-je une seule fois, à l'époque du terme, exposé le propriétaire à dire comme jadis le roi Louis XIV : J'ai failli attendre !

« – Non certes.

« – Mais alors qu'ai-je fait ? quel est mon crime ? je demande des juges ! »

« La véhémence de mon attitude et de mon geste frappa ma livrée de respect :

« – Je vais tout dire à Monsieur, reprit cet homme, Monsieur fait trop de bruit, et M. Bascou, mon maître, n'aime pas le bruit. »

« Je répondis à l'étrangeté de cette révélation par un éclat de rire. J'ai des habitudes de cénobite, tu le sais : pendant la journée on ne me voit jamais chez moi, si ce n'est le dimanche ; le soir je cause avec mes livres, et je ne

sais pas d'amis plus amoureux du silence. Une lampe qui brille entre deux volumes ne se livre pas, que je sache, à des danses macabres !

« – Mais si M. Bascou a une telle horreur du bruit, m'écriai-je enfin, que n'expulse-t-il de céans cet agent de change qui, chaque nuit, vers une heure ou deux du matin, entre à grand fracas dans la cour avec sa voiture et ses chevaux, qui font trembler les vitres !

« – Monsieur y pense-t-il ! un locataire qui occupe tout le premier ?

« – Et cette comtesse qui donne à danser toutes les semaines ? L'autre jour, les planchers en étaient encore ébranlés au soleil levant !

« – Une comtesse ! mais c'est l'honneur d'une maison que d'y loger une comtesse qui reçoit le beau monde ! hier encore on voyait chez elle un ambassadeur.

« – Et ce maître de forges dont les filles, il y en a trois, s'abandonnent du matin au soir à des fantaisies musicales qui ne respectent ni l'âge ni le sexe ? Je sais quatre pianos qui sont morts sous elles. Que ne donne-t-il congé à ce concert implacable et vivant ?

« – Monsieur plaisante ! un maître de forges qui a des chasses superbes auxquelles il invite M. Bascou. et je ne parle pas des bourriches qu'on en tire !. »

« Il n'y avait rien à répliquer à de telles raisons. Il fallait se rendre ; mais, en me rendant, je tenais à savoir dans quelles circonstances j'avais mérité les ; rigueurs qui m'étaient infligées. La mémoire du portier vint en aide à mon souvenir rebelle :

« – Quoi ! me dit-il, Monsieur ne se rappelle pas qu'il a donné à dîner à quelques camarades, il y a quinze jours ? »

t C'était vrai ! L'un des nôtres partait pour l'Afrique. L'idée nous vint de nous réunir une dernière fois autour de la même table ; j'offris mon appartement pour ces agapps fraternelles, afin de nous réjouir à moins de frais. On parla beaucoup ; au dessert on s'anima un peu ; je crois même qu'on vida deux ou trois bouteilles de vin de Champagne.

« Or, j'ai bu de ce vin la largeur de ma langue.

« Comprends-tu ! rire, chanter, causer ! Cette nuit-là, f M. Bascou avait la migraine, et mes amis ont eu le tort de ne pas traverser la cour pieds nus. Il fallait un i exemple, et la foudre est tombée sur moi. Il est vrai, et je I l'ai su plus tard, que la comtesse qui reçoit des ambassa deurs avait besoin de mes trois pièces pour son intendant.

« Voilà mes pauvres livres mis à la porte. En attendant que je leur aie trouvé un asile, le roi n'est pas mon cousin ; j'ai trois cents francs et la liberté. J'emploierai mes loisirs à mettre la dernière main à un travail sur la Jacquerie, dont j'ai réuni presque tous les éléments. Plus tard, c'est-à-dire à l'expiration de mes cent écus, je penserai aux affaires sérieuses.

« Quand une fois la mauvaise fortune a mis un doigt sur l'épaule d'un homme, elle y pose bientôt les deux mains, dit un proverbe chinois. Les Chinois ont quelquefois raison.

« Il s'est trouvé par un fait bizarre dont jamais la cause première n'a pu m'être donnée que, dans une famille où personne, à aucune époque, et dans aucun temps, n'a pu réunir les élémens les plus minces de la plus modeste fortune, un mien cousin avait eu cette chance merveilleuse de gagner d'honnêtes rentes avec lesquelles il vivait grassement du côté de Lagny, dans une ample maison de campagne où l'on mangeait les plus belles poires qui fussent à vingt lieues à la ronde.

« Tous mes malheurs me viennent de ces poires et du beau jardin où elles mûrissaient au soleil.

« Ce n'est pas que je ne leur aie prodigué mes plus tendres œillades. Personne n'en a plus mangé que moi ni avec plus d'appétit. Tout enfant, je les croquais par douzaines ; plus tard mon souvenir et ma gourmandise ne leur ont pas fait défaut. Mon cousin, qui était bon vivant, me savait gré de cette fidélité.

« J'étais son seul proche parent. Il m'invitait fréquemment à aller le voir à Lagny dont il ne bougeait plus et m'y faisait mille caresses ; j'y passais mes jours de congé en longues promenades et en grandes conversations. En retour de ses poires je le régalais de perdreaux que je tuais dans les environs. Dès cette époque je m'étais aperçu que mon cousin avait pour son habitation des champs un amour qui, petit à petit, se haussa à la taille d'une passion. Il en aimait l'ensemble et il en adorait les détails. Chaque jour il en

faisait la visite et il passait les soirées d'hiver à méditer les améliorations qu'il voulait apporter dans l'économie de son parc et de ses jardins. Que de rêves d'embellissements ! Il en eût fait Versailles et Marly s'il avait pu. Chaque saison nouvelle voyait éclore un bassin, un labyrinthe, un kiosque, une fontaine, un boulingrin, une serre, un canal, des bosquets. Le plus clair de ses revenus y passait.

« Il se pâmait d'aise à la vue de son verger tout rempli des poiriers que tu sais.

« – Ce sera pour toi, » me disait-il.

« A te dire les choses comme elles sont, je n'étais pas malheureux de savoir qu'un jour il me serait permis de cultiver à l'ombre d'un toit confortable cette muse de l'histoire à laquelle j'ai consacré tant de veilles. C'était un port dont l'abri se dessinait confusément à l'horizon.

« Empêché par un surcroît de travail, je n'avais pas vu mon cousin depuis six semaines. Je me proposais donc de lui rendre visite, étant libre de mon temps, après la glorieuse réforme exécutée par la commission du budget, lorsqu'un notaire de Lagny m'apprit que mon parent venait subitement de passer de vie à trépas. Je pensais au regret qu'il avait dû éprouver de ne pouvoir emporter sa chère maison de campagne avec lui, et cela m'attendrit. Le notaire m'apprenait en outre que je devais assister à l'ouverture d'un testament dont la teneur m'intéressait.

« J'arrivai donc à Lagny.

« Eh bien 1 mon cher Octave, M. d'Elvize a tout laissé à des collatéraux qu'il ne voyait pas deux fois l'an, et cela parce qu'ils étaient assez riches pour entretenir sa terre sur le pied où il l'a laissée. Moi, j'étais trop pauvre 1 Ils ont l'héritage, la terre avec les rentes, à la charge par eux d'en appliquer les produits pendant cinq ans à l'exécution d'une pièce d'eau, d'un moulin et d'une vacherie suisse dont il a laissé les plans. Cependant il ne m'a pas oublié. J'ai une épingle de cravate, un camée, un Jupiter Ammon sur agathe. Cela vaut bien quinze louis. Le pauvre homme !. J'ai emporté le Jupiter en souvenir des poires !

« Mais pourquoi diable aussi n'ai-je pas eu l'esprit de faire fortune ! La maison dont je n'aurais eu nul besoin me serait venue.

» Attends, ce n'est point fini ! J'avais un ami, un Breton grand chasseur qui cent fois m'avait engagé à le rejoindre dans le Morbihan pour y passer une saison. La bonne aubaine pour un bureaucrate destitué ! Cinq ou six mois de loisirs à la campagne, en face de la mer et sous l'ombre des forêts druidiques. L'amitié et l'économie, tout m'invitait à partir. J'écris donc et attends la réponse avec la sérénité d'un sage. Elle arrive enfin. Mon Breton venait de s'embarquer ! Il allait chasser le zèbre et la girafe aux environs du Cap.

« Dis-moi, le proverbe chinois se trompe-t-il beaucoup ?

« Ainsi, l'un et l'autre, nous sommes sur le pavé, mon cher Octave, et nos seigneuries marchent de pair. Il y a même entre nous cette dernière ressemblance que l'amour se mêle de nos affaires plus peut-être qu'il n'est de saison. Tes confidences n'avaient pas été jusqu'au point que tu crois, au sujet de Mlle de Stainville ; je t'avais deviné plus que tu ne t'étais ouvert. Je n'irai point te faire de remontrances. Brûle tes vaisseaux et ne regarde pas en arrière. La foi remue des montagnes ; pourquoi n'emporterait-elle pas le cœur d'une jeune fille ? Et puis, il est si doux d'aimer, même sans espoir ! Que serait la jeunesse, sans cette folie ? Elle serait semblable à un matin sans lumière. Mon plus riche trésor est ce que je n'ai pas.

« Nous voilà donc tous deux au seuil d'un horizon plein de ténèbres, toi pareil à ces officiers de l'ortune des temps passés qui n'avaient pour légitime que la cape et l'épée, moi semblable à ces étudiants de la vieille Allemagne qui s'en allaient, la bourse vide et l'estomac creux, cherchant la science à travers le monde. Est-ce un palais, est-ce une mesure que voile l'obscurité de cet horizon mystérieux ? Tels que deux Arabes qui cherchent l'oasis promise à leur espérance, nous avons devant nous le désert. Nous faisons halte pendant une heure, mais demain il nous faudra serrer autour de nos reins la ceinture du voyageur et enfoncer nos pieds dans le sable. Haut le front alors ! On ne périt pas quand on a la bonne volonté de réussir.

I « Et remarque bien que tu n'es pas seul, heureux homme, à qui tout manque à la fois. Pour donner des ailes à tes pieds, tu as cet amour insensé qui a fait trembler tout ton être à la vue de Mlle de Stainville, et l'affection sans bornes que tu portes à Lucienne. Quelle force dans ces deux tendresses !

« Elle n'est pas seule non plus, Mlle d'Espars ; elle a toi, elle a moi. N'espère pas que mon amitié t'abandonne à part entière de responsabilité. Sa mère m'a tenu sur ses genoux, près de toi, et l'on verra qu'un savant, si ou qu'il soit, peut être bon à quelque chose.

« A présent, mon cher Octave, gorge-toi d'air, de lumière, de liberté 1 Aime de tout ton cœur, espère de toute ton âme. Quelque chose te portera bonheur auprès de Mme de Fréneuse ; il y a des femmes dont l'atmosphère en est tout imprégnée. Et quand l'heure sera venue de nous jeter tête baissée dans le monde pour y faire notre trouée, nous serons deux pour crier d'une même voix : En avant !. en avant !.

« VICTOR DE MARSAC. »

III

D'autres lettres suivirent ces deux premières lettres ; entre toutes nous en choisirons une qui jettera un jour nouveau sur la situation d'Octave d'Espars. Elle portait le timbre de Noizai et était datée du 5 juillet.

« Que n'es-tu là, mon ami, je te sauterais au cou, je t'embrasserais ! Je suis fou ! Se peut-il que tant de bonheur gonfle le cœur d'un homme et qu'il n'éclate pas ! Un mot te fera tout comprendre : elle m'aime !

» C'est elle qui me l'a dit, elle, Marguerite ! J'ai cru que le ciel s'ouvrait, j'ai voulu parler, et des larmes sont parties de mes yeux. J'ai bégayé, j'ai pleuré, j'étais comme un enfant, et la nuit tout entière je l'ai passée à murmurer son nom.

« Je veux tout te dire ; mais par où commencer ? il y a dans mon cœur une tempête, et puis qu'ajouterai-je après ce mot : Elle m'aime ! Ah ! tu avais raison ! le bonheur était ici. C'est l'autre jour, dans le parc, pendant une promenade ; ses yeux étaient comme deux étoiles, son bras s'appuyait sur le mien, sa bouche s'ouvrait comme une fleur. Qu'a-t-elle donc ? me disais-je. Elle avait qu'elle voulait me rendre heureux.

« Tu te rappelles que c'est en Angleterre que je l'ai connue, dans l'île de Wight, pendant une saison de bains. Elle était chez un membre de l'amirauté qui tient à sa famille et dont j'avais fait la connaissance aux Antilles. Marguerite vivant en Angleterre, chez un Anglais, vivait en Anglaise. Elle semblait m'étudier pendant les longues excursions que nous faisions à cheval. Un jour elle me tendit la main.

« – J'avais des préventions contre vous, je vous en demande pardon, » me dit-elle.

« Je rougis.

a – Il n'est pas besoin, je crois, de vous demander d'où pouvaient venir de telles préventions ? lui dis-je à mon tour.

« – En effet, répondit-elle, c'est inutile : qu'il vous suffise de savoir qu'elles sont effacées et qu'elles ne renaîtront plus »

« Quand je quittai l'île de Wight, Marguerite était mon amie dans la simple et sincère acception du mot. Elle signa son nom sur une feuille blanche de mon calepin, et en me serrant la main :

« – Ne m'oubliez pas plus que je ne vous oublierai, » me dit-elle d'une voix ferme.

« J'emportai son souvenir dans un coin de mon cœur et je ne passai pas un jour sans lire le nom qu'elle avait écrit sur une feuille de papier.

« C'est une folie, me disais-je, et quelque chose de doux et de fort s'emparait de mon être lentement.

« L'hiver suivant, je la revis deux ou trois fois chez Mme de Fréneuse. Un mot, un regard me disaient que son souvenir m'était resté fidèle. Elle a des sourires dans lesquels son âme apparaît. Tu sais comment je l'ai retrouvée ici. On vit à Noizai sur le pied d'une grande liberté. Il y a beaucoup de monde au château, plus de monde encore aux environs. On se réunit fréquemment pour des promenades en forêt ou pour de petits bals improvisés. L'intimité naît vite dans de telles circonstances. Mme de Stainville, retenue à Londres par je ne sais quelle affaire, annonce à tout instant sa prochaine arrivée et n'arrive jamais. Je ne m'en plains pas.

« Parmi les personnes qui rendent des visites à Noizai, il faut mettre en première ligne une certaine Mme de Praille, qui ne porte ni la fleur de lis de la maison de Bourbon, ni les allérions des Montmorency dans ses armes,

mais qui garde auprès d'elle une personne que Lucienne connaît, je crois, et c'est un peu pour cela que je t'en parle. Mlle Élise Dunbar a trois ou quatre années de plus que ma sœur. L'air de son visage commande le respect : la sympathie ne vient qu'après. Je n'ai jamais rencontré de femme d'un caractère plus vert. Elle est tout en acier. Quand de telles mains vous prennent, elles ne doivent guère vous abandonner. Ce sont des griffes ou des tenailles. La baronne de Praille, qui l'a mise à la tête de sa maison, en fait grand cas, mais entre elles on ne sent pas le souffle de l'amitié. La première fois qu'on m'a nommé devant Mlle Dunbar elle m'a quelque temps regardé. Et comme, à mon tour, mes yeux se portaient sur elle :

– Vous avez une sœur, monsieur, m'a-t-elle dit, une sœur qui était au couvent des dames de Saint-Joseph de la rue Saint-Dominique ?

« – Oui, mademoiselle ; Mlle Lucienne d'Espart. »

« Et comme elle se taisait.

« – Est-ce tout ? ai-je repris.

« – C'est tout. »

« A quelque temps de là, un matin, je m'aperçois que le calepin, au milieu duquel le nom de Marguerite se trouve écrit a disparu de ma poche. Je perds la tête et me mets à courir. En un tour de main ma chambre est bouleversée. Rien. Je visite le salon où la veille on s'est tenu, j'interroge les domestiques ; ils n'ont rien vu. Je me rappelle subitement que je me suis assis dans le parc, sur un banc, et que je me suis servi de ce calepin pour y inscrire une note. Je m'élance ; peut-être est-il encore sur ce banc, à la même place. Je n'avais pas fait dix pas dans les jardins, que j'aperçois un groupe de désœuvrés réunis autour du banc. L'un d'eux tenait à la main l'objet dont la perte causait toutes mes inquiétudes. On l'examinait curieusement ; déjà quelqu'un l'ouvrait. Mlle Dunbar me voit et, avec cette promptitude de coup d'œil qui distingue les femmes, elle devine à l'air de mon visage, que le maître du portefeuille est devant-elle et qu'il attache une grande importance à ce qu'il ne soit pas visité. Elle s'en empare vivement.

« – Donnez, dit-elle, il est à M. d'Espars qui me l'a prêté hier pour en faire faire un tout semblable. »

« On s'éloigne. Elle marche tranquillement vers moi et me tendant le calepin :

« – Je l’ai pris tout ouvert, me dit-elle, de tels objets ne devraient jamais être perdus. »

« Je me suis senti rougir. Mais pourquoi n’ai-je au fond du cœur aucun trouble ? Une certitude secrète me dit que mon secret est tombé dans une âme honnête.

« Cette journée si mal commencée devait avoir une suite meilleure. Je me trouvais peu d’instant après au bas d’une terrasse qui règne le long de l’aile principale du château ; quelques personnes y étaient réunies. J’entendais le chuchotement de leurs voix sans les apercevoir ; caché moi-même à tous les yeux, j’allais ouvrir mon portefeuille heureusement découvert lorsque mon nom frappe mes oreilles. J’écoute à l’abri d’un massif, mû par un sentiment indéfinissable qui ne me permettait ni de me montrer ni de m’éloigner. Il me semblait qu’au milieu de toutes ces voix j’avais reconnu celle de Mlle de Slainville.

« – Pourquoi donc l’attaquez-vous avec tant de vivacité ? disait-elle.

« – Peut-être parce que vous le défendez avec trop d’ardeur, » répondit-on.

« C’était un personnage assez singulier qui parlait, un certain M. de Courgivaux, qui a de l’esprit, quelque fortune et de fort jolis chevaux. On le dit fort galant homme et dévoué à l’occasion aux gens qu’il aime. Il est tout à fait du monde et ne m’a jamais témoigné qu’une sympathie médiocre.

« – C’est un prétexte peut-être, mais ce n’est pas une raison, répliqua Mlle. de Stainville.

« – Eh bien ! puisqu’il faut tout dire, continua M. de Courgivaux, j’ai un frère qui est officier de marine aussi.

« – Ah ! voilà que la vérité commence à montrer le bout de l’oreille ! Ce frère n’est-il pas lieutenant de vaisseau comme M. d’Espars ?

« – Précisément, mademoiselle, et, ayant le même grade, il a les mêmes droits.

« – Je ne savais pas qu’il eût fait la campagne de Chine.

« – S’il ne l’a pas faite, c’est qu’on ne l’y a pas envoyé.

« – Avouez tout au moins qu’en naviguant sur le boulevard et dans les avenues du bois de Boulogne il n’a couru que des dangers douteux ?

« – Les dangers ne font rien à l'affaire. M. Melchior de Courgivaux a été promu à l'ancienneté ; M. d'Espars a été nommé au choix ; c'est de la faveur, de l'injustice.

« – Pourquoi ne pas dire du népotisme ?.

« – Presque.

« – Sans doute ! il n'a pas un parent dans le ministère.

« – Ce qui n'empêche pas qu'il n'ait obtenu la croix.

« – Je croyais que, dans cette même expédition, M. d'Espars avait fait une action d'éclat pour laquelle il a été porté à l'ordre du jour de la flotte et de l'armée ?

« – C'est vrai. Mais si mon frère n'a pas montré le même héroïsme, ce n'est pas sa faute. Il était à l'Opéra ce jour-là. »

« On partit d'un éclat de rire autour de M. de Courgivaux.

« – Riez tant qu'il vous plaira, reprit-il d'un air gai ; on doit une réparation à mon pauvre Melchior pour ne pas lui avoir fourni l'occasion de se distinguer, comme tant d'autres l'ont eue.

« – Et cette réparation, ce doit être à votre avis, la récompense qu'on a promise à M. d'Espars ?

« – Et pourquoi non ?.... chacun pour soi et le diable pour tous !

« – Vous m'avez tout l'air, mon cher monsieur de Courgivaux, de venir en aide à ce personnage, l'occasion aidant ?

« – Je n'en disconviens pas Il y a toute une tribu de Courgivaux que j'ai mise en campagne. Nous avons accablé le ministre de lettres et de réclamations. J'ai deux cousines et une jeune tante qui l'ont harcelé au bal. Sa femme est pour nous. Melchior valse si bien !. Les envieux l'accusent de ne pas quitter Paris et de mieux connaître les Champs-Élysées que l'Atlantique Le pauvre garçon a eu une bronchite l'an dernier. On l'a condamné à passer l'hiver dans les salons.

« – Votre frère est charmant. Il a toutes les qualités : malheureusement il me rappelle la fameuse jument de Roland, qui en avait beaucoup aussi, mais qui joignait à cet ensemble de perfections le seul petit défaut d'être morte.

« – Ma foi, mademoiselle, mort ou non, il fera voir peut-être qu'il est vivant et bien vivant.

« – Et surtout qu'il a une parenté plus nombreuse que celle du roi Priam.

« – Oh ! de grâce ! ne disons pas de mal de la famille ! que serais-je sans un oncle qui m’a laissé deux terres et un hôtel ?. M. d’Espars n’a qu’à se bien tenir. Pourquoi n’a-t-il personne autour de lui et derrière lui ? J’ai lâché la dynastie des Courgivaux comme un escadron de cavalerie, et je parie dix contre un qu’elle enfoncera les portes du *Moniteur*.

« – Et cela prouvera une fois de plus la vérité de la parole évangélique : les premiers seront les derniers. »

« On se tut. Mon cœur battait à coups pressés. Être défendu par la personne qu’on aime ! Cette volupté m’était inconnue ; elle me pénétra tout entier. Quelque chose parlait donc en elle pour moi ?

« Une heure après, j’étais dans un salon où l’on se réunit au moment du déjeuner. Les journaux venaient d’arriver ainsi que les lettres. Quelqu’un ouvrit le *Moniteur*.

« – Quand je vous le disais ! » s’écria M. de Courgivaux.

« On fit cercle autour de lui.

« – Ville gagnée 1 » reprit-il en posant le doigt sur la première page du journal.

a Mlle de Stainville pâlit. M. de Courgivaux m’aperçut et rejeta la feuille officielle sur une table. On s’écarta sans affectation. Poussé par un mouvement impérieux, je m’approchai de cette table et pris le *Moniteur*. Tout au milieu de la page, je vis briller le nom de M. Melchior de Courgivaux.

Il Il était appelé au commandement de la *Créole*, avec le grade de capitaine de frégate ! Quatre lignes mettaient à néant toutes mes espérances. Le fruit de mes efforts, un autre l’avait 1 Il me fallait attendre, et attendre quoi ? Un flot d’amertume passa au dedans de moi. Quand je me retournai, j’étais seul. Ma main crispée froissa le journal et le rejeta sur la table. En ce moment une porte s’ouvrit et Mlle de Stainville parut devant moi Elle s’avança d’un pas rapide et me tendit la main. Ah ! mon ami, j’osai la porter à mes lèvres.

« – Avez-vous perdu tout courage ? me dit-elle,

« – Non pas le courage, mais l’espoir, répondis-je. ue faire à présent, si ce que j’ai fait n’est compté pour rien ?

« – Ce n'est qu'une injustice. M. de Courgivaux a le commandement, c'est vrai, mais vous avez l'estime de tous. ? vous ne changeriez pas avec lui ?

« — Non certes ! »

« Elle me serra la main avec une mâle énergie.

« – Alors, reprit-elle, ce n'est qu'un mauvais jour à passer. Regardez devant vous. Il n'est pas d'homme qui n'ait rencontré en son chemin la cohorte des imbéciles et des pieds plats. Laissez-les s'agiter et marchez toujours. Une heure viendra où vous aurez conquis la place qui vous est due.

« – Ah ! si je regrette *la Créole*, ce n'est pas pour moi. c'est. »

« Je m'arrêtai court. Un flot de sang me monta au visage. Elle rougit aussi. Au moment où ce cri m'était échappé, je pensais à Lucienne certainement, mais je pensais à Marguerite aussi. Maître de cette belle corvette, il me semblait que je me rapprochais d'elle. Mon commandement, mon grade, diminuaient la distance qui nous séparait. Je sortais de la foule, j'étais quelqu'un. J'avais en quelque sorte le droit de lever les yeux sur elle. Mlle de Stainville resta un instant silencieuse.

« – Qu'est-ce qu'un jour, qu'est-ce qu'un an ? reprit-elle avec force. Vous avez la jeunesse, ayez la foi. »

« Elle me lança un dernier regard et sortit, mais c'était un autre homme qu'elle laissait derrière elle. Dans l'éblouissement où m'avait jeté sa présence je croyais avoir vu une apparition.

« J'étais encore tout ému de cet incident, lorsque, dans la journée, Mlle de Stainville me proposa de visiter avec elle une ruine qu'on dit fort belle et dont les tours écroulées se trouvent à quelque distance de Noizai, en pleine forêt. Les habitudes de la maison autorisent ces libertés empruntées aux mœurs d'un pays voisin. En un instant nous sommes à cheval. Trois ou quatre personnes nous imitent. On attelle deux voitures et voilà que la cavalcade se met en route. Il faisait un temps clair et doux. Les bois illuminés par un grand soleil d'été, semblaient tout en fête. On courait par groupes. Au détour d'une avenue, Mlle de Stainville, qui montait un jeune cheval très-vif, se trouva seule à mon côté. Elle le poussa dans un chemin creux qui traverse une partie de bois touffue et sauvage. L'air de son visage

me frappa. C'était quelque chose comme le reflet d'une émotion contenue, fière et forte.

« – Vous êtes véritablement mon ami ; je le sais, je le sens, me dit-elle tout à coup. je veux une preuve de cette affection que vous me portez. On me presse de me marier, tout en me laissant libre dans mon choix. Que me conseillez-vous ? »

« Je devins tout pâle.

« – Ce que je vous conseille, moi ? m'écriai-je.

« – Oui, vous. Les prétendants ne manquent pas. Je n'en fais pas honneur à mon mérite, mais à la fortune qu'on me suppose. Elle écarte peut-être les délicats, ceux qu'on voudrait voir en première ligne ; le nombre des autres est considérable encore. Entre tous ceux qui seraient tentés d'associer leur vie à la mienne lequel, à votre avis, pourrait m'offrir les garanties les plus sérieuses ? Vous les connaissez tous. Est-ce M. de Péruzet ? »

« Je fis un effort pour dissimuler le trouble affreux qui s'était emparé de moi, et, cherchant à rire :

« – Je suis comme un oiseau qui passe, lui dis-je, j'ai vu la personne dont vous parlez, mais je ne l'ai point regardée.

« – C'est trop de modestie., J'ai pu m'assurer en dix occasions que vous aviez le don d'apprécier vite et bien les caractères sur les plus faibles indices. Mettez cette perspicacité à mon service et guidez-moi. Il y a M. d'Ambès qu'on pousse vers la diplomatie. Que pensez-vous de lui ?

« – M. d'Ambès !. »

« Je m'arrêtai sur ce cri. Un flot de haine me montait aux lèvres.

« – Votre silence me répond, poursuivit Marguerite ; rayons M. d'Ambès de la liste. Aussi bien n'aurais-je cédé qu'avec contrainte. M. de Seillan vous paraît-il dans des conditions meilleures ? Il est habile, hardi, et fort remuant. On en parle comme d'un homme merveilleusement expert en matière de finances.

– Vous, madame de Seillan ! »

« Je n'ajoutai pas un mot. Mlle de Stainville sourit :

« – Qu'il n'en soit plus question, dit-elle. M. de Seillan mourra célibataire s'il ne doit jamais épouser que moi. »

« Je respirai, mais reprenant la parole aussitôt :

« – Je ne dois pas oublier M. de Favrau, dit-elle. Sa famille est bien posée dans la province ; il a une vie honorable, et tout ce qu'on sait de lui indique un homme bien né. »

a Une immense douleur m'envahit. M. de Favrau, qu'elle venait de nommer, est un jeune homme charmant ; il a toutes les qualités qui peuvent inspirer 11 sympathie. On voudrait l'avoir pour ami ; on serait fier de son estime. Je me taisais. Cependant Mlle de Stainville me regardait :

' – Eh bien ? » dit-elle.

et J'éclatais :

« – Ah ! par pitié ! m'écriai-je, ne me demandez rien ! »

« Un mouvement la rapprocha de moi.

« – Alors, pourquoi ne pas me dire que vous m'aimez ? » reprit-elle.

« Je ne sais quel vertige s'empara de tout mon être ; je saisis sa main, je voulus parler, et des larmes coulèrent sur mes joues. Ses yeux ne me quit aient pas ; j'y voyais la trace d'un attendrissement profond :

« – Oui, dit-elle, aimez-moi toujours ainsi ; aimez-moi de toute votre âme, par-dessus tout et sans cesse : mon cœur ne sera pas ingrat ! »

« Comment ne meurt-on pas quand de telles paroles vous pénètrent d'une ivresse qui n'a de nom dans aucune langue ? Passer subitement de la douleur la plus intense à la plus intense félicité. Marguerite laissa dans la mienne la main que j'avais prise.

« – M'étais-je trompée en pensant que ma fortune vous avait seule empêché de parler ? » reprit-elle.

« Ce mot me ramena au sentiment de la réalité.

« – Qu'auriez-vous pensé de moi, si pauvre, et n'ayant pour toute espérance que mon épée, j'avais affiché l'amour que m'inspirait une riche héritière ? Vous peut-être vous m'eussiez cru sincère... Mais le monde !... Ah ! j'étais résolu à garder le silence, et si vous ne me l'aviez pas arraché, le secret de ma vie eût péri avec moi. Et cependant une autre raison est encore qui m'eût engagé à laisser mon cœur et ma bouche également fermés. Cherchez autour de vous et dites-moi si vous ne la devinez pas ?

« — Je vous comprends. Là est l'obstacle véritable. Ma mère a les résolutions profondes. Ses aversions ont le même caractère que ses amitiés. Qu'a-t-elle contre tout ce qui porte votre nom ? Je l'ignore. Cela date de

loin et se confond avec les souvenirs de mon plus jeune âge, elle ne cache rien des liens de parenté qui vous unissent à nous je sais par elle qu'elle a connu M. le comte d'Espars, votre père, mais je ne soupçonne rien des causes lui vous tiennent éloigné de son cœur. Elle a su que je vous avais rencontré à l'île de Wight chez l'amiral Hart'ort. Elle n'en a paru ni surprise ni affligée. Une m'appartenait pas de lui cacher que les mêmes habitudes nous réunissaient tous les jours, et sur ce que je lui disais de l'opinion que j'avais conçue de votre caractère : C'est fort bien, me répondit-elle, n'oubliez jamais seulement que les d'Espars doivent rester étrangers aux Stainville comme s'ils étaient d'une race inconnue ou ennemie. »

a Ce dernier mot me donna le frisson. L'accent était impérieux et amer. Combien de fois, en pensant à vous, n'en ai-je pas entendu les notes sèches et brèves !

« – Ah ! l'autorité d'une mère est toute-puissante. Mme de Stainville l'emportera, et vous serez perdue pour moi. »

« Marguerite s'est redressée, et, relevant son beau front tout rayonnant de jeunesse et de franchise :

« – Vous ne me connaissez pas ! dit-elle. J'appartiens tout entière à ma mère, mon cœur excepté. Je lui dois le respect et l'obéissance, non une soumission aveugle et l'abandon de moi-même. Je n'irai pas me jeter sans nécessité au-devant de luttes inévitables, mais, l'heure venue, rien de ce que j'ai donné ne sera repris. Des années peuvent s'écouler sans amener de solution, elle peut être inexorable dans son ressentiment comme je serai inflexible dans ma volonté, mais elle ne me proposera jamais rien que je ne sois décidée à répondre : Non ! Il

« Et comme je la regardais avec un mélange d'admiration et de dévouement, elle m'a demandé le petit portefeuille trouvé le matin même par Mlle Dunbar. Je le [lui ai tendu. Prenant alors un crayon, elle a écrit une date au-dessous de son nom, et me le rendant :

« – Telle je suis aujourd'hui, m'a-t-elle dit avec un sourire ineffable, telle je serai toujours. Si loin que vous soyez, dans quelque temps que ce soit, si le doute vous effleure, regardez cette date et soyez certain que mon cœur aura toujours la même foi et la même espérance. »

« Elle a poussé vivement son cheval ; j'ai vu sa taille souple penchée sur la crinière, j'ai vu un voile qui flottait au vent, et je l'ai suivie comme on suit une lumière dans un rêve. Ah ! je puis souffrir à présent, j'ai eu ma part de bonheur !

a Rien ne me paraît plus impossible. J'habite en esprit le royaume des chimères. Une force est en moi qui me semble invincible. Marguerite est mon but ; je renverserai tout ce qui m'en sépare. Que me font maintenant la fortune, les alliances, les avantages, toutes les richesses inespérées de MM. d'Ambès, de Seillan, de Favrau ! Mon bien, le plus envié de tous, n'est-il pas au-dessus de leur ambition ? Ah ! que j'ai bien fait d'obéir à cette voix qui me criait de courir à Noizai.

« On dirait qu'un bon génie m'a pris par la main. Une lettre m'apprend que Lucienne est retournée à son couvent de la rue Saint-Dominique, M. de Mercourt est mort soigné par elle, la bénissant à son heure dernière, soulagé dans ses souffrances, consolé dans son abandon. Par elle, il a connu des heures calmes. Il ne l'a pas oubliée. Un notaire de Senlis m'écrit qu'elle figure dans son testament pour un legs qui a quelque importance. Il s'agit, je crois, d'un pavillon d'où dépend une métairie. Tout enfant, Lucienne y a passé une saison. Les revenus de cette métairie la mettront à l'abri du besoin. je partirai plus tranquille. Si tes courses t'amènent dans le faubourg Saint-Germain, arrête-toi au couvent des Dames-de-Saint-Joseph, et dis à ma sœur que dans peu de jours je serai auprès d'elle.

et Me pardonneras-tu de ne te parler que des choses qui m'intéressent personnellement ? Le bonheur a son égoïsme. Je suis plein de moi. Mais cet égoïsme même n'est-il pas une preuve de la place que tu tiens dans ma vie ? Tout ce qui remplit la mienne, je t'en dois une part. Que ne peux-tu, à ton tour, m'écrire : Je suis heureux ! Et surtout que ne puis-je t'aider à le devenir ! »

IV

Vers cette même époque, Mlle Elise Dunbar recevait une lettre timbrée de Paris, qu'elle garda quelques secondes entre ses mains avant de l'ouvrir. Les caractères tracés sur l'enveloppe lui rappelaient de vagues souvenirs. Le cachet de cire rouge qui fermait cette enveloppe portait l'empreinte d'un arc bandé et armé, avec ces deux mots en exergue : *Always ready*. Elle chercha un instant encore, puis tout à coup :

« Toujours prêt !... » – Ah ! c'est Mlle Lucienne d'Espars, dit-elle. »

Élise rompit vivement le cachet et lut ce qui suit :

« C'est moi, votre ancienne petite amie, ma chère Élise. J'ai mis ma lettre sous la protection du cachet que vous m'avez donné en d'autres temps ; le reconnaîtrez-vous, et ce souvenir vous engagera-t-il à me tendre la main ?

« J'ai grand besoin de vous. Le moment est venu où je dois prendre une résolution qui m'effraye, mais devant laquelle je ne reculerai pas. Je suis sans fortune et, si je veux vivre, il faut que je travaille. Or, à dix-huit ans, on tient à la vie par mille attaches, si pauvre et si délaissé que l'on soit.

« C'est à vous, la première, que je m'adresse dans ma détresse. J'ai autour de moi, dans ce couvent que vous avez traversé, un grand nombre d'amies qui seraient disposées, je suppose, à me venir en aide ; mais elles sont trop heureuses, ce me semble, pour le faire avec suite et empressement. Quelque chose m'empêche de leur faire ma confession. Je les vois tout occupées de mille plaisirs qui les attendent chez leurs parents. J'ai besoin d'être aimée autant que servie, et un cœur n'aime bien que s'il a pleuré. Or, je me souviens d'un temps où vous aviez souvent les yeux rouges.

« Mon frère Octave, qui est dans vos environs, ne sait pas que je vous écris. Il est venu me voir, il y a quelque temps, et m'a parlé avec une gaieté qui n'est point parvenue à me tromper. Vingt fois j'ai failli me jeter à son cou et lui crier en l'embrassant : « Tais-toi ! je sais tout ! » J'ai crains de l'affliger encore plus.

« Qu'est-ce que tout ? allez-vous dire. Tout est que je n'ai rien. Il ne faudrait pas croire là-dessus que j'eusse grand'chose, mais le peu que j'avais, c'était quelque chose et cela pouvait avoir une grande importance. Mon bon frère a mis un grand soin à me cacher la catastrophe qui m'atteint, mais on est dans notre couvent comme dans une petite république où les bruits du dehors arrivent par mille petits canaux. On ne sait pas comment

cela se fait, mais on sait à point nommé les grandes nouvelles qui amusent Paris ou l'agitent. On apprend ainsi le nom de la chanteuse qui va débiter, de l'opéra qui est à la mode, du prince étranger qui traverse la ville ; on est au courant des événements qui défrayent les conversations du monde, tout cela un peu voilé et confus, mais rapide et spontané. La maison de banque où était déposée la somme qui pouvait donner à ma vie une indépendance relative, n'était pas en deconfiture depuis deux jours, qu'une amie tout affligée m'en faisait part. J'aurais voulu douter, que la figure de mon pauvre Octave m'en eût empêchée. Il a composé son sourire et son langage du mieux qu'il a pu, mais le regard d'une femme ne s'y trompe pas et, quoique petite fille, je n'en suis pas moins de mon sexe. Et puis, que de grands hélas 1 autour de moi ; c'était à qui m'embrasserait. Rien de plus indiscret que toutes ces affections. On m'a donné mille preuves d'amitié qui m'ont touchée ; mais cela est-il bien solide de la part de personnes qui songent déjà aux bals où, l'hiver prochain, elles se montreront en belles parures ? Vous voyez que je suis déjà en veine de philosophie.

« Une chose encore me pousse à m'adresser à vous. On a su mon infortune, on s'en est occupé aux heures des récréations. Le résultat de ces entretiens, où de jeunes filles mettaient en commun leur bonne volonté, m'a un peu serré le cœur. Je ne crois pas avoir eu trop de susceptibilité. Vous aller en juger.

« L'une de mes compagnes m'a prise par le bras l'autre jour. Sa mère avait à me parler, dit-elle. Elle m'entraîne, je la suis. Mme de Saint-Genis me fait asseoir et m'apprend que, pour satisfaire au désir de sa fille, elle consent à me prendre chez elle ; j'aurais le gouvernement de sa maison, les clefs de l'office et de la lingerie. Les ouvrières travailleront sous ma direction. Si plus tard Mlle de Saint-Genis se marie, j'aurai toute liberté de la suivre, et le soin d'élever ses enfants me reviendra, à moins que moi-même je ne trouve un établissement. – Il ne faut pas l'espérer, dit en passant Mme de Saint-Genis. Elle me fit entendre que les jours de grande réception je devais me tenir à l'écart. S'il y avait grand monde à dîner, je mangerais chez moi. J'étais quelque chose de plus qu'une femme de chambre. Je demandai à ma protectrice le temps de réfléchir. – A votre aise, me répondit-elle d'un ton un peu sec.

« Ce fut bien pis le jour suivant. Le hasard me fit assister à une conversation dont j'étais l'objet. J'étais dans un coin quand elle commença ; je n'osai plus en bouger dans la crainte qu'on ne supposât que je m'étais cachée tout exprès pour écouter ; c'était encore une amie du couvent qui parlait pour moi à sa mère et faisait mille éloges de mes qualités, Mme de Baneins faisait cent objections : J'étais trop jeune, je manquais d'expérience, j'avais l'apparence délicate. La fille insistait toujours. Enfin la mère prit un grand parti. Vois-tu, mon enfant, dit-elle, nous l'avons trop connue. Sache donc que c'est presque une amie pour toi ; elle a dîné chez nous ; nous l'avons eue à la campagne, avec son frère. je serai gênée pour réclamer d'elle les services qu'elle devra me rendre. Ah ! si c'était une étrangère je pourrais m'intéresser à elle. mais Mlle d'Espars ? C'est impossible ! » Ainsi, c'est parce qu'on me connaissait qu'on ne voulait pas me tendre la main ! L'amitié que j'avais inspirée m'était un obstacle !. Ai-je eu tort d'avoir le cœur un peu gros ?

« Me voilà donc telle que le petit Poucet dans la forêt où le bûcheron l'a perdu. Je suis sans ressources. Je cherche une lumière. J'ai bien mon frère qui ne m'abandonnera jamais. Mais lui, qu'a-t-il ? Il ne s'est pas expliqué, mais j'ai bien compris à certaines réticences, surtout à son silence, qu'il n'est pas en fonds d'espoir. Qu'il m'eût vite communiqué une bonne nouvelle ! qu'il m'eût embrassée avec élan ! Un lieutenant de vaisseau, même lorsqu'il peut prétendre légitimement aux épaulettes de capitaine de frégate, n'a pas une fortune qui lui permette de suivre aveuglément la générosité de ses instincts. Songez, ma chère Élise, qu'il n'a que ses appointements. Et j'irais prendre sur ce maigre nécule à un âge où un officier bien vu dans le monde a mille besoins et doit faire honneur à son épée ! Je rougirais de moi, si j'avais une telle faiblesse.

« Voici donc quel est mon plan. Je n'ai pas employé une demi-douzaine d'années à étudier sous la direction de maîtresses intelligentes et dévouées sans qu'il en reste quelque chose. Je puis même dire que je comptais parmi les élèves appliquées. Ne puis-je pas tirer parti, au profit des autres, de ce qui m'a été enseigné ? en un mot, ne puis-je pas utiliser les connaissances et les arts d'agrément pour lesquels on a discipliné mon attention et développé mes facultés naturelles ? J'ai une bonne santé, je ne m'enrhume

jamais et je suis en état de supporter plus de fatigue qu'on ne le croirait en me voyant. N'est-ce pas déjà une bonne condition pour mériter la confiance des familles dans lesquelles il y a des enfants à élever ? Mon caractère non plus n'est pas mauvais. Je ne vous dis pas qu'il soit excellent ; mes défauts paraîtront bien sans que j'en fasse étalage ; mais enfin je suis d'une humeur facile et disposée à taire plaisir à tout le monde. Voyons, aidez-moi un peu et dites-moi sincèrement que je suis bonne et douce et que mon penchant me porte à aimer les enfants.

« Ceci ne vous dit-il pas quel est le but de mon ambition ? Ne connaissez-vous point dans les châteaux voisins de celui où vous résidez, une jeune personne qu'on voudrait faire élever par une institutrice ? Je compenserai par la bonne volonté ce qui me manque du côté de l'expérience. Mon bagage n'est pas bien grand. Je joue du piano passablement, assez bien, tout au moins, pour guider une jeune fille dans ses premières études. Je parle anglais et il ne me faut plus des efforts bien grands pour que l'italien me soit familier. Quant au reste, – le reste c'est l'histoire, la géographie, la grammaire, le dessin, – j'en sais ce qu'on apprend en classe. Ma mémoire est robuste et fidèle. J'ai le goût de la lecture, et, guidée dans le choix de celles que j'ai faites par mon frère qui a mis beaucoup de livres à ma disposition, j'ai utilement agrandi le cercle de mes connaissances. Voilà ce que je puis offrir à la famille qui voudra bien de mes services. Je ne vous parle pas de mes prétentions ; elles sont modestes. Mieux que moi vous pouvez apprécier le chiffre des émoluments qu'il m'est permis d'espérer. Les conditions que vous aurez acceptées le seront par moi. La grande affaire, mon unique souci, est de délivrer mon frère de toute inquiétude à mon égard.

« Il est une chose dont je ne vous ai point parlé et qui a peut-être sa valeur ; une institutrice est quelquefois aussi une demoiselle de compagnie. Il faut qu'elle puisse au besoin se rendre utile dans une grande maison. Si mes doigts ont l'habitude de se promener sur un piano et de déchiffrer à livre ouvert la musique de Weber et de Beethoven, aussi bien, ou aussi mal, comme il vous plaira, que celle de Rossini, ils savent manier l'aiguille et tenir les ciseaux. Il n'est point d'ouvrage de couture et de broderie qui puisse m'effrayer, A l'occasion je taille passablement une robe, et parmi

celles que je porte il en est deux ou trois de ma façon pour lesquelles j'ai reçu des compliments.

« On peut donc me confier tout le linge d'une maison ; il sortira propre et net de mes mains. Ce que je sais, je l'apprendrai sans répugnance à mon élève. Il y a des personnes qui ne dédaignent pas pour leurs enfants ces occupations modestes, lesquelles, dit-on, entraient jadis dans l'éducation d'une jeune fille. Je les ai pratiquées de bonne heure. Je me vois encore toute petite, assise sur un tabouret, entre une corbeille remplie de bobines et une belle poupée qui n'avait que moi pour faiseuse de modes et pour lingère. Ah ! le bon temps !

« Le tabouret sur lequel j'étais assise touchait aux genoux de ma mère ; elle travaillait aussi, et bien qu'il y eût dans la maison un petit homme qui eût mis en pièces des chemises en mailles de fer, jamais une ouvrière n'y parut. Elle faisait tout elle-même et y mettait une certaine fierté douce. Elle me donna mes premières leçons à un âge où l'on ne pense qu'à jouer ; mais ses caresses et son exemple me rendaient tout facile. Pourvu qu'elle me permît de l'embrasser de temps en temps, j'étais heureuse, et l'aiguille piquait sans relâche la toile et le calicot. Et que de belles histoires ne me racontait-elle pas pour m'encourager ! Ma mère en savait qui me faisaient rire aux éclats ou me faisaient pleurer à chaudes larmes. Je n'ai jamais bien su lesquelles j'aimais le plus.

« Vous n'avez pas connu ma mère, chère Élise, ou, si vous l'avez connue, c'est en passant. Ceux qu'elle a aimés ne la peuvent pas oublier. Elle n'avait de sévérité que pour elle-même ; rien ne lui semblait fini si quelque chose restait à faire. Son indulgence était aux autres ; elle animait, elle encourageait, elle consolait. Sa bonté avait quelque chose de pénétrant qui réchauffait. On ne pouvait pas rester mauvais dans son atmosphère. A présent que je puis comprendre ce qu'elle a été, si j'avais été moins jeune quand la mort nous l'a ravie, je n'aurais pas survécu à sa perte. Je vois encore son dernier sourire et son dernier regard. Mon insouciance m'a retenue au bord du tombeau où elle glissait.

« Maintenant, chère Élise, vous souviendrez-vous d'une petite pensionnaire qui s'est jetée dans vos bras à diverses reprises ? Vous m'avez consolée de votre mieux, avec une ardeur et un accent viril qui me faisaient

rechercher vos remontrances plus que les câlineries des amies plus jeunes avec lesquelles je jouais. Quelque chose dans votre parole m'attirait ; j'y sentais le reflet d'une âme vigoureuse, comme l'apparence d'une supériorité devant laquelle bon nombre de mes camarades s'inclinaient sans la discuter. Un sentiment indéfinissable me fait croire qu'à cette époque vous aviez pour moi une sorte de tendresse qui se trahissait par la fermeté de vos avertissements. Si je ne les écoutais pas toujours ils ne m'étaient jamais ni trop pénibles ni trop fréquents. L'éloignement l'aura-t-il attiédie ou même effacée ? Je le regretterais ; il me faudrait chercher ailleurs un appui et des conseils que j'aurais voulu vous devoir. Songez cependant que je suis orpheline et dans une condition précaire qui peut, à défaut d'une affection perdue, réveiller votre sensibilité. C'est à votre bon cœur que je fais appel. Soyez assurée que je me montrerai digne de l'amitié que vous me ferez voir en me venant en aide. Voilà donc mes deux mains tendues vers vous. Un refus irait plus loin et plus haut et déchirerait votre ancienne petite compagne

« LUCIENNE D'ESPARS. »

Après la lecture de cette lettre, Élise resta quelque temps silencieuse. Elle la tournait lentement dans ses mains et en examinait tour à tour le petit cachet de cire rouge, puis l'écriture menue et un peu tremblée qui en remplissait les pages. Dans l'un des angles du papier une tache légère autour de laquelle l'encre s'était quelque peu étalée, indiquait qu'une larme s'était échappée des yeux de Lucienne. Le regard de Mlle Dunbar s'arrêta sur cette tache. Le pli d'un sourire amer se dessina sur ses lèvres et, balançant la lettre entre le pouce et l'index :

« Oui ! oui ! elle a pleuré, dit-elle. Par orgueil elle me cache son chagrin, mais le chagrin a été le plus fort, et un coin de son cœur a éclaté. Pourquoi, d'ailleurs, ne pleurerait-elle pas, cette charmante fille qui secouait si gaiement une forêt de cheveux bruns ? D'autres ont connu ces larmes qui lui allaient si bien. A son tour elle se pliera aux duretés de la vie, elle en portera le lourd fardeau, et si ses épaules en sont meurtries, elle saura qu'on peut marcher encore malgré ses blessures. »

Elle se tut et s'assit. Sa pensée entra en elle-même et lui rappela une époque déjà noyée dans un passé lointain. Son visage s'assombrit, et, froissant le papier qu'elle n'avait pas quitté :

« Moi aussi, reprit-elle, j'ai eu mes années heureuses ; moi aussi, j'ai couru dans les profondes avenues sur lesquelles les grands marronniers versaient leur ombre. J'ai été jeune ; il me semble par fois qu'il y a vingt ans de cela, et c'était hier ! J'avais le cœur ouvert à mille espérances. Que sont-elles devenues et que reste-t-il de Mlle Dunbar de Saint-Albans, promise à tant d'éclat ? Un jour a suffi pour dissiper tous ces biens, comme un souffle de vent disperse les nuages légers d'un matin d'avril. Que de larmes ont brûlé mes paupières ! que de nuits d'insomnies ! A présent je ne pleure plus. Je me suis fait une joie des choses qui m'indignaient le plus, et je trouve un plaisir âcre et desséchant à voir le spectacle des petites gens, des lâchetés, des aplatissements. J'ai renoncé. Je ne sais plus si j'ai vingt ans. Je ne sais pas si j'en ai cinquante. Il y a comme une cuirasse sur mon cœur qui en comprime les battements. Non, je ne vous ai point oubliée, Lucienne. Je vous vois encore, courant à perdre haleine dans ces grands jardins, effarouchant les oiseaux de vos éclats de rire et leur distribuant les miettes de vos goûters. Elle avait mille boucles autour de son front, elle les écartait d'un geste vif, et tout à coup on voyait ses grands yeux clairs et doux. On lui connaissait des heures de mélancolie sans cause durant lesquelles elle se blottissait dans vos bras comme un oiseau dans son nid ; elle y restait silencieuse, les regards perdus dans le ciel, et l'on ne sentait d'elle que ses baisers et les pulsations plus lentes de son cœur. Était-ce le pressentiment des tristesses que lui gardait l'avenir qui la rendait ainsi rêveuse ? Elle m'était chère, cependant, et je l'embrassais sans lui parler. Je devais entrer la première dans la voie des épreuves. Le jour où le coup m'a frappée, mon visage se couvrit de larmes. J'errai seule, à l'écart, anéantie. Lucienne m'aperçut, et d'un élan, me sauta au cou : ses lèvres, qui me caressaient, me touchèrent moins la joue que le cœur. Elle passa subitement ses bras autour de mes épaules et y suspendit une chaîne légère, à laquelle une croix d'enfant était attachée : – C'est ce que j'ai de plus beau ; ne pleurez plus, me dit-elle. Être aimée en ce moment où tout croûlait autour de moi... cela me fondit. Je ne retins plus mes sanglots, et la chère enfant se mit à pleurer

aussi C'est alors que je lui donnai ce cachet qui porte un arc armé d'une flèche. Elle ne me rappelle pas dans quelles circonstances je lui en fait l'abandon, mais la marque de ce pauvre bijou a une éloquence qui parle à mon cœur. *Always ready* ! Eh bienl oui, je serai prête, comme cet arc est toujours prêt ! Ce ne sera pas en vain qu'elle aura tendu ses mains vers moi. Elle est malheureuse, elle est pauvre, elle souffre... c'est ma sœur ! »

Dès le jour même, Mlle Dunbar se mit à l'œuvre avec un soin et une activité qui ne se lassèrent pas. Mme de Praille voyait et recevait beaucoup de monde ; elle l'intéressa au sort de sa protégée et remua son apathie naturelle ; Mme de Fréneuse aussi fut mise en campagne à l'insu d'Octave et pour une personne dont Élise se portait garante sans la nommer. Quinze jours après elle avait trouvé dans un château du voisinage l'emploi que Lucienne sollicitait, et, ce premier succès obtenu, elle écrivait à son tour la lettre que voici :

V

et Si vos intentions sont toujours telles que vous me les avez manifestées, ma chère Lucienne, vous pouvez faire vos paquets. La place est découverte ; nous serons voisines, on vous attend. Je n'ai pas un grand mérite à vous tirer d'embarras. On avait besoin d'une institutrice dans une maison où Mme de Praille, chez laquelle je suis en condition, se rend en visite deux fois par semaine ; je vous ai proposée, on vous accepte, et depuis hier votre chambre est prête. Je vous tiens donc quitte de la reconnaissance.

« Pour bien vous mettre au courant de la position qui vous est faite, je vous dois quelques mots sur les personnes auprès desquelles vous êtes appelée à vivre. M. et Mme de Varnesson passent pour fort riches et le sont peut-être encore plus qu'ils ne le paraissent. M. de Varnesson en apparence ne compte pas. C'est un grand chasseur qui a grand appétit. Tirez-le de ses

grandes bottes, et dépouillez-le de son grand fusil, on peut croire qu'il n'y a plus personne. Vous vous saluerez et ce sera tout.

« Cependant laissez-le devenir votre ami. Sous l'habit il y a un cœur, sous l'écorce il y a un homme. Pendant six jours de la semaine, quelquefois pendant onze mois de l'année, M. de Varnesson peut avoir la docilité d'un chien de garde et la timidité d'un mouton. Il est souvent auprès de sa femme comme un écolier en présence de son pédagogue. Mais si un instant il relève la tête il ne la baisse plus. Il a de ces réveils soudains et terribles. L'agneau devient lion. Je l'ai vu dans une occasion où il s'agissait d'une personne qui avait su gagner son estime et son amitié. Il a été indomptable. On a cédé. Le lendemain il était retombé dans son apathie.

« Mme de Varnesson est la maîtresse et sera la vôtre dans la plus large acception du mot. Il faut donc imiter le fier Sicambre de l'histoire et courber le front. Je ne connais à personne des allures plus nettes et des dispositions plus franches. Elle ne pense qu'à elle et y pense toujours. Le soin de sa santé est le grand mobile et l'unique intérêt de sa vie ; elle l'entoure de soins minutieux qui finiraient par l'altérer si Dieu ne l'avait faite indestructible. La plainte est chez elle à l'état permanent, et si par accident quelqu'un souffre dans son entourage, elle déclare en gémissant qu'on ne ménage pas sa sensibilité. Par exemple, elle est sans pitié pour les naux d'autrui. Elle tolérera un malaise de vingt-quatre heures, elle supportera, au besoin une indisposition de trois ou quatre jours, mais si vous poussez l'imprudence jusqu'à vous permettre une maladie qui dépasse une semaine, vous serez invitée à vous pourvoir ailleurs d'une place et d'un lit. Arrangez-vous là-dessus.

a Mme de Varnesson est une de ces femmes essentielles, comme on dit en province, qui savent utiliser un bout de bougie. Ce n'est pas qu'elle soit avare ; elle paye largement ; dans l'occasion même elle a la main prodigue, mais elle a la passion de l'ordre ; cette qualité recommandée aux ménagères est passée chez elle à l'état de maladie. Dès qu'elle est réveillée elle est debout, et tout aussitôt elle harcèle sa livrée. Un flambeau qui n'est pas strictement à la place voulue, une soucoupe qui ne lui paraît pas suffisamment essuyée, un chiffon de papier égaré sur le coin d'un meuble, un grain de poussière, elle découvre tout : sa maison n'a pas plus de repos

qu'un lièvre au gîte dans une plaine labourée par une meute. Si d'aventure elle reste au lit c'est pour examiner ses comptes. Ils sont tenus comme les livres d'un banquier. Elle ne lésine pas sur les gages qu'elle accorde aux gens qui la servent, mais quiconque dort sous son toit lui appartient. Et il faut prendre ici le verbe au pied de la lettre ; votre temps, votre activité, votre intelligence, votre santé, vos veilles, le cœur, les bras, la tête et les jambes, tout est à elle. Elle ne tient pas à être aimée, elle veut être obéie et servie. Je ne sais pas si elle croit être d'une autre race, mais elle est certainement persuadée que la main d'où l'argent tombe a tous les droits.

« Sa grande fortune est pour elle, dans le pays, la source d'une grande considération. Il n'est pas d'œuvre charitable qu'elle n'enrichisse d'aumônes abondantes. C'est un tribut qu'elle paye à sa position. Le cœur n'y entre pour rien. La somme inscrite dans son budget, on ne perd autour d'elle ni un brin de fil, ni un morceau de pain. Elle a l'œil à tout. A la première incartade elle avertit, à la seconde elle renvoie. Sa parole dans ces occasions, qui sont fréquentes, a la précision d'un balancier. Mme de Varnesson a la caractère impérieux et froid comme une roue d'engrenage, et sec comme un ressort de montre, mais elle tient religieusement ses promesses : elle sait même récompenser le zèle par des largesses dont le chiffre est prévu. Quiconque vit auprès d'elle, doit être bien tenu, proprement et avec une certaine élégance. Munissez-vous de robes de soie. Il ne lui paraîtrait pas bienséant d'avoir pour institutrice de Mlle de Varnesson une personne qui porterait des robes de laine. Les tentures de son appartement sont en satin de Chine.

« Je viens d'écrire un mot qui vous livrera, ma chère Lucienne, le secret des fonctions auxquelles vous êtes appelée. Vous serez chargée de tout apprendre à une jeune fille qui a une dizaine d'années. Mlle de Varnesson, comme son nom pourrait vous le faire croire, n'est pas la fille de la maison. C'est une parente, fille unique d'un autre Varnesson, mort dans la gêne. Véronique n'a rien. On lui prodigue tout, et les amis de la famille vantent son bonheur. J'ai idée qu'elle doit être très à plaindre. Vous verrez un petit être pâle qui ne demandera qu'à vous aimer ; on vous demandera à vous, de ne lui épargner ni le travail ni les remontrances. Véronique couchera dans une pièce à côté de la vôtre ; elle sera entièrement sous votre direction. J'ai

fait part de ce que vous saviez à Mme de Varnesson ; l'anglais, l'italien, la musique, le chant, le dessin, la géographie, l'histoire, vous lui enseignerez tout. Il faudra infuser votre moelle et votre substance à Véronique.

« Je n'ai pas cru devoir parler de votre habileté dans les travaux de couture. Deux motifs m'en ont empêchée. Mme de Varnesson estime qu'une personne qu'elle admet à l'honneur de manger à sa table ne doit point travailler comme une ouvrière qui va en journée. En outre, il ne faut pas trop accorder aux personnes qui vous tiennent sous leur dépendance ; elles en abusent. Que votre aiguille ne se montre jamais complaisante. On lui demanderait un jour un point, le lendemain un ourlet, puis une robe. Et petit à petit l'institutrice serait poussée du salon dans l'antichambre.

« Quelques-unes de vos soirées seront employées à des lectures que vous ferez à Mme de Varnesson. Elle vous priera quelquefois aussi de tenir ses comptes. Ses prières seront des ordres.

« J'ai stipulé pour vous deux mille francs de traitement qui seront portés à deux mille quatre cents dès la seconde année, si on est content de vos services. En dehors de votre entretien vous n'aurez rien à dépenser. Six cents francs y suffiront avec les cadeaux et les étrennes. Vous voyez que vous pourrez faire des économies. Elles seront bien gagnées.

« Je connais la porte par laquelle vous allez passer, ma chère Lucienne ; elle est étroite et basse ; mais, dans la position dont votre franchise m'a fait l'aveu, je n'en vois pas d'autre pour vous tirer honorablement de peine. Il faut que votre courage soit à la hauteur de votre sincérité ; nous sommes dans la grande classe des déshérités et des vaincus. Une fois en route ne regardez plus en arrière. A la table au bord de laquelle vous allez vous asseoir, il n'y aura ni crème, ni sucre, ni miel. Le pain est amer que vous mangerez, mais la pensée que vous l'aurez gagné à la sueur de votre front lui donnera une saveur qui vous réjouira. Et puis on n'est pas venu au monde pour être heureux, mais pour remplir une tâche dont le dispensateur de toutes choses ne nous a pas livré le secret. Obéissons.

« Si le récit de ma propre histoire peut vous raffermir dans votre résolution, je vous la dois. Vous vous souvenez des dames de Saint-Joseph. Alors j'étais souvenez des conditions dans lesquelles j'ai grandi au Mlle Dunbar de Saint-Albans et on parlait de moi comme d'une héritière. Il vous

souvent aussi du jour où vous m'avez passé autour du cou cette petite chaîne qui a mis un lien entre nous. Ce jour-là j'étais ruinée. De Mlle de Saint-Albans, il ne restait plus qu'une pauvre fille qu'on appelait Elise. La pensée me vint de me réfugier chez une parente qui, au temps de mes prospérités, avait mis souvent ses voitures, ses chevaux et sa maison ma disposition. On est jeune quelquefois, et je croyais son amitié.

« J'arrivai dans le château de Mme.... ; non je ne vous sa nommerai pas. Elle a dans les veines quelques gouttes du sang qui coule dans les miennes. Appelons-la, si vous voulez, Mme Z. Elle me reçut avec mille démonstrations qui me laissèrent froide ; beaucoup de paroles, pas un mot qui vînt du cœur. Je pleurai une moi. tié de la nuit. Ah ! que j'aurais pleuré davantage, si j'avais su ! On m'avait installée dans une chambre grande et claire, au plus bel étage de la maison. Je vivais avec Mme Z. sur le pied d'une parente qui est en voyage. J'avais le tort de ne pas me gêner. Était-ce un tort ? ou n'était-ce pas plutôt l'élan d'une fierté qui eût donné avec plus de bonheur qu'elle n'acceptait ? Je parlai cependant de mon désir d'utiliser la brillante éducation que j'avais reçue. On battit des mains autour de moi.

« A quelques jours de là, on m'annonça qu'il fallait quitter ma chambre pour une moins belle et moins commode, au second. Une vicomtesse qui avait une loge aux Italiens rendait visite à Mme Z.. ; je déménageai. Pour employer mon activité, plus encore, je l'avoue, que pour reconnaître l'hospitalité reçue, je pris sous ma direction une petite fille qui trotta un peu au hasard dans la maison. Je l'assis d'abord devant le piano ; le lendemain, je m'avisai de lui tailler une robe en écoutant son babil. La semaine n'était pas finie que tout le linge de la maison s'entassait dans ma corbeille. Mille détails du gouvernement intérieur du château étaient mis à ma charge. Il y avait en moi de l'ouvrière en journée et de l'intendante. Mon zèle se refroidit par un mouvement d'orgueil dont je ne fus pas la maîtresse. La corbeille resta pleine et j'oubliai de passer à l'office.

« Vers la fin du mois, j'appris qu'il fallait de nouveau céder ma chambre à un ami de la famille qui venait passer les vacances au château. On me relégua tout en haut, sous les combles. Mme Z. ne me parlait plus que du bout des lèvres. Quelquefois cependant elle me compli-j mentait sur l'élégance de ma toilette, et cela d'un ton qui me glaçait. Un jour je

m'aperçus que j'étais le point de mire de mille piqûres d'épingles qui faisaient briller leurs pointes dans la conversation. Un sentiment d'élévation m'avait jusqu'alors défendu de leurs atteintes. Il fallut se rendre à l'évidence. Je gênais.

« Repoussée par le salon, l'antichambre se déchaîna. J'avais commis cette faute grave de prendre un matin, étant indisposée, une tasse de thé dans mon lit. Une tasse de thé, et dans mon lit encore ! Je dérangeais le service ! je ne mettais plus de bornes à mes prétentions ! J'ai pu désormais casser le cordon de ma sonnette avant que personne répondît à mon appel ! Certes, j'étais résolue à faire œuvre de mon intelligence et de mes dix doigts, mais encore ne voulais-je pas entrer dans une maison sans bien savoir à quels maîtres j'avais affaire. Les premiers qu'on me proposa me parurent dans des conditions qui rendaient impossible toute acceptation. Aussitôt mille chuchotements inspirés par l'inimitié bourdonnèrent autour de moi comme le vent dans un buisson. Fallait-il donc à mon orgueil des palais et des courtisans !

« Il m'est arrivé un jour de voir dans une plaine immense un chien égaré qui vaguait à l'aventure. Dans ce désert brûler par tous les feux de l'été, il errait seul, la tête basse, la queue à terre, cherchant un maître. Je ne sais pourquoi la vue de ce pauvre être me donna le frisson. Il était la vivante image de l'abandon et de l'isolement. Eh bien ! le souvenir de ce chien perdu me revint tout à coup à la pensée dans ce château tout rempli d'une compagnie élégante. J'étais seule et semblable à lui.

« Ah ! les blessures qui m'ont été faites chez Mme Z. ne sont pas les seules que j'ai eues à subir ! D'autres m'ont été réservées dont je vous épargne le récit. Elles ont été les plus douloureuses. Elles frappaient au dedans de moi. Puissiez-vous ne pas en connaître les mertumes !

« Une heure sonna où Mme Z. d'un air joyeux m'apprit qu'elle avait découvert une place qui convenait admirablement à mon âge et à mes aptitudes diverses.

« – Remerciez-moi, me dit-elle, on est très-pressé de vous avoir. »

« Je demandai quelques jours pour m'enquérir, pour faire connaissance.

« – Les renseignements que j'ai pris ne vous suffisent-ils pas ? » me répondit-on. v

« Mme Z. me remit au même instant une lettre d'introduction.

« Avant l'heure du déjeuner, je surpris une fille de ser vice qui empaquetait mes effets dans une malle. Sur ma observation, elle me déclara qu'elle agissait par ordre. Presque aussitôt j'apprenais qu'on avait besoin de ma misérable chambre pour le groom d'un personnage qu'on attendait. La maison était en l'air pour presser mon départ. On tirait une carriole de la remise. On y attelait un cheval de labour, et un valet de ferme s'armait d'un fouet. En un tour de main on avait décroché mes robes et vidé mes armoires. Tout était prêt. M Z. me prit par le bras pour me faire descendre les marches du perron ; Mme Z. m'offrit sa main pour me mettre en voiture. La petite fille à qui j'avais donné des leçons de piano tira sa montre. Le valet de ferme leva son fouet.

« – Et surtout ne manquez pas le chemin de fer ? me cria-t-on.

« – Non, certes, il faudrait coucher à l'auberge ! » dit Mme Z.

Il Déjà j'étais en route. Une fois encore je tournai les yeux vers cette maison d'où partaient de si durs adieux. Je ne devais plus la revoir. Mes paupières étaient sèches ; aucune larme n'en pouvait sortir. Je l'ai perdu le don des larmes !. Dieu fasse que vous ne le perdiez pas à votre tour ! Je venais de faire mon stage de la vie pauvre et isolée ; à présent, mon âme s'est endurcie.

« Cette maison vers laquelle je me dirigeais, je ne l'ai plus quittée ; j'y finirai peut-être mes jours. Je n'y suis ni bien ni mal, j'y suis. Nous n'avons pas le droit de choisir, nous autres, et le bien comme le mal sont des hôtes que nous devons recevoir avec le même sourire. Mais je me suis fait ma place dans cette maison, à l'instar de ces insectes persévérants qui se creusent un nid dans le bois le plus dur. J'ai voulu ; là est mon secret, là, pour mieux dire, est le secret de toute existence.

« En posant pour la première fois mon pied sur le seuil de Mme la baronne de Praille je n'étais plus telle qu'on m'avait vue au couvent de la rue Saint-Dominique. Il me suffisait d'être pauvre, je ne voulais pas être écrasée. D'un seul regard j'avais embrassé ma vie, et rien de ce qui m'attendait ne m'était inconnu. J'étais résignée à tout, à l'humiliation exceptée. Vous dirai-je, Lucienne, que l'idée du suicide me traversa

l'esprit ? Je ne l'écartais pas ; j'y étais résolue si mon espoir était trahi. A présent, un hasard a fait que cette suprême ressource est inutile.

« J'entrai donc chez Mme de Praille armée pour le combat ; j'avais le regard ferme, le pas élastique et dans le cœur une résolution qui me mettait au niveau de toutes les épreuves. J'étais décidée à ne tolérer ni coups de fouet ni coups d'épingle et j'avais fait ma devise de la fameuse formule : dent pour dent, œil pour œil. – J'écorcherai qui m'égratignera, me disais-je, et du premier jour mes yeux ne s'abaissèrent devant personne. En retour, on pouvait me demander tout ce que le vif sentiment d'une dignité dont j'étais seule l'arbitre et le juge ne me défendait pas. Je n'épargnais pas plus mon travail que mes veilles. J'étais prête, toujours prête, et, en outre j'employais toute mon intelligence à pénétrer le caractère de la baronne, auprès de qui un flot m'avait jetée. Maîtresse de ses goûts, de ses besoins, des habitudes de son esprit, je pouvais être le maître. Indolente je la déchargeai du soin de mille détails qui l'obsédaient ; un peu gourmande je m'amusais à lui préparer son chocolat en laissant voir que c'était une concession paresseuse d'esprit, je glanais dans les livres, les revues les journaux ce qui pouvait la distraire. Assise dans son fauteuil, elle trouvait tout sous sa main. J'avais l'activité d'une fourmi ; la prévoyance de l'abeille. Je voulais m'incruster où j'étais. Changer, offrir mes services me répugnait. Dans ce milieu étranger, des chocs étaient inévitables. Je ne cherchai pas à les conjurer. Mme de Praille fut étonnée de mon audace. Atteinte, je frappai. Une rupture pouvait être au bout de cette révolte. J'en acceptai les conséquences hardiment. Mais déjà j'avais su me rendre indispensable. La baronne céda. Et comme plus tard, elle me demandait ce que j'aurais fait, sans protecteurs, sans amis, sans argent, si j'avais dû quitter le château dans les vingt-quatre heures, d'un geste hautain, je lui montrai une rivière qui traverse la campagne voisine.

« – On n'est jamais embarrassé, lui dis-je quand cette eau coule pour tout le monde. »

« Elle vit bien à mon air que ce n'était ni une plaisanterie, ni une fanfaronnade.

« Plus tard un parent inconnu que j'avais en Écosse mourut me laissant tout son bien, deux mille francs de rentes à peu près. C'est l'indépendance

dans un village. Depuis lors on me ménage encore plus, – on m’a toujours respectée, – sachant que j’y courrais sans hésiter à la première alerte.

« Je vous ai fait ma confession comme vous m’avez fait la vôtre, ma chère Ludenne. Parlez. Si vous avez besoin de mon expérience, elle est à vous. Rien de moi De vous manquera de ce qui pourra vous venir en aide ; mais point d’illusions ! C’est un bagage inutile quand On entre dans la vie par la porte de la pauvreté ; il ne servirait qu’à vous amollir. Vous serez seule votre appui et seule votre consolation ; cependant il peut se faire que vous ayez des amis. Ceux-là seront les faibles et les petits, les humbles et les opprimés. N’en espérez pas l’autres. Vous me permettez bien, n’est-ce pas, de me cacher malgré mes deux mille francs de rentes, dans les rangs de cette phalange obscure où vous choisirez vos compagnons. Je vous y serai fidèle.

« ÉLISE DUNBAR. »

VI

Peu de jours après le départ de cette lettre qui allait chercher Lucienne à Paris, Octave quittait Noizai. Il avait tout à la fois à prendre langue au ministère pour savoir si quelque autre navire en armement ne pourrait pas lui être confié, et à surveiller les intérêts nouveaux de Mlle d’Espars dans la succession de M. de Mercourt. Une ardeur dont il avait dit le secret à Victor l’animait. Son premier soin fut de courir au couvent de la rue Saint-Dominique. 11 trouva sa sœur un peu pâle et sérieuse. Du linge et des effets de toilette étaient rangés autour d’elle, jetés en désordre sur des meubles. Des caisses à moitié pleines attendaient dans un coin.

« Qu’est-ce que cela ? s’écria le marin, on dirait un déménagement.

– Et c’en est un vraiment, répondit Lucienne d’un air résolu.

– Et où vas-tu ? »

Lucienne jeta ses bras caressants sur les épaules d’Octave.

« Vois-tu frère il ne faut pas te fâcher ; j’ai cherché une place, et, grâce à mon ancienne amie, Mlle Dunbar de Saint-Albans, la place est trouvée ;

j'habiterai un fort beau pays.

– Une place, toi ? A ton sens ce n'est donc rien qu'un héritage ?.

– Oh ! sait-on bien seulement de quoi il se compose, ce bel héritage !

– Mais je le sais, moi ; il y a un pavillon, une métairie, un petit bois.

– Voilà bien des choses pour une fille qui était hier encore une écolière !... Je n'y crois pas beaucoup... et d'ailleurs le pavillon et la métairie, fussent-ils bien à moi, je n'y peux pas rester. A dix-huit ans, ce n'est point l'habitude de demeurer seule dans le voisinage des bois. Je ne suis pas non plus d'un caractère à vivre éternellement dans ce couvent. Je finirais par croire que je suis en prison. Tu n'ignores pas que j'aime beaucoup les enfants. Une occasion se présente d'en élever un charmant, une petite fille qu'on dit jolie à croquer ; je la saisis. J'aurai la jouissance d'un château et d'un parc, et tu sais encore que je raffole de la campagne. Je suis donc entrain de faire mes paquets. Si je me déplaçais dans l'intérieur où l'on m'offre de vivre, il y aura temps de voir si véritablement l'héritage dont tu m'as parlé a une valeur quelconque. En attendant, je veux savoir si je suis bonne à quelque chose. Tu as marché à l'assaut d'une citadelle en tête d'une compagnie de mousquetaires ; je marcherai à l'assaut de la grammaire à la tête d'une poupée de dix ans. »

Tout cela fut dit d'un ton vif et dégagé ou l'on sentait comme un parti pris d'être gaie ou du moins de le paraître. Lucienne ne baissa pas les yeux sous le regard d'Octave.

« Voilà une résolution bien soudaine », reprit-il.

– Si elle est prompte elle n'en est que plus sage répliqua-t-elle. Réfléchis donc à ton tour ; que ferai-je dans ce couvent lorsque tu seras en mer, sous l'équateur sur le banc de Terre-Neuve, ou dans le canal de Mozambique ? Là-bas du moins, et entourée de personnes que je forcerai à m'aimer, j'aurai des protecteurs naturels. C'est comme une famille que la Providence m'enverra. Si une bourrasque vient, et la sœur d'un marin doit être prête à ces aventures, je me réfugierai de nouveau dans la maison des dames de Saint-Joseph comme dans un asile. »

Octave parut réfléchir un instant.

« Il est certain que tu seras seule bientôt, et tu n'es plus une petite fille », reprit-il d'une voix concentrée.

– C’est pourquoi il faut m’embrasser et me laisser partir. »

Lucienne se jeta dans les bras de son frère. Quelques larmes coulèrent le long de ses joues.

« Tu le vois, tu pleures ! s’écria M. d’Espars.

– C’est que la pensée de notre séparation prochaine m’est venue, répondit Lucienne. je suis accoutumée à me pas te voir, mais je n’y suis pas faite.

– Tu me donneras bien quelques jours au moins ? Un ordre d’embarquement peut m’être expédié avant la fin du mois, et je veux que d’ici là tu sois mise en possession de ce qui t’appartient.

– Tu le veux ? je vais donc écrire à Mlle Dunbar et la prier de m’excuser auprès de Mme de Varnesson.

– Ah ! elle s’appelle Mme de Varnesson, la personne chez laquelle tu dois te rendre ?

— Oui. »

Ce mot passa comme un soupir sur les lèvres de Mlle d’Espars. Elle baissa la tête vivement et se mit à ranger des chiffons dans un tiroir. Le souvenir de la lettre d’Élise venait de lui traverser l’esprit,

Dès le lendemain, Octave se présenta chez un avoué, qui, à diverses reprises, s’était chargé des affaires de la famille. Tous les papiers relatifs à la succession de M. de Mercourt lui avaient été remis. Prévenu de la visite du lieutenant de vaisseau par un billet, M. Berthelier l’attendait au fond d’un cabinet qui donnait sur une cour. C’était un petit homme sec, propre et d’un aspect doux. Il portait des lunettes qu’il relevait sur son front en parlant. Son visage avait une expression d’intelligence et de bonté. Un dossier dont la chemise portait en gros caractères le nom de Mlle d’Espars se trouvait devant lui, ainsi qu’une feuille de papier timbré chargée d’une écriture fine et serrée. Il se leva à l’entrée d’Octave, le salua profondément et le fit asseoir auprès de lui.

« Eh bien ! cher monsieur Berthelier, avez-vous examiné les pièces que je vous ai fait remettre ? dit Octave.

– Certainement, et avec un soin minutieux, répondit l’avoué qui toussa légèrement.

– Ne vous semblent-elles pas en règle et de nature ; à bien assurer les droits de ma sœur ?

– Tout à fait, monsieur le comte.

– Il n’y a donc plus que les formalités légales à remplir, et puisque les droits de Mlle Lucienne d’Espars sont incontestables, vous pensez sans doute qu’elle entrera promptement en jouissance de la part d’héritage qui lui revient. »

M. Berthelier toussa de nouveau :

« Je pense comme vous, que ses droits sont incontestables, reprit-il ; mais je n’ai pas ajouté qu’ils seraient incontestés.

– Que voulez-vous dire ? » s’écria Octave.

M. Berthelier posa le doigt sur la feuille de papier timbré qu’on voyait auprès du dossier, sur son bureau.

« La chose est fort simple, reprit-il, j’ai là une assignation qui appelle Mlle d’Espars devant le tribunal civil de la Seine. Le testament de feu M. de Mercourt est attaqué.

– Attaqué ? et par qui ? »

De nouveau M. Berthelier toussa légèrement.

« Mais il y a d’autres héritiers, vous ne l’ignorez pas, dit-il.

– Non certes, une famille de collatéraux, les Montallais, je crois.

– Oui, les Montallais ; ils ont avec feu M. de Mercourt un lien de parenté assez étroit pour être en droit d’hériter directement, s’il n’y avait pas eu de testament. Ils réclament donc.

– Quoi ! tout ce que laisse M. de Mercourt ne leur suffit pas !... Ces Montallais, que je ne connais pas, sont, dit-on, fort riches Il est impossible qu’un mobile que je ne soupçonne point, n’entre pas pour quelque chose dans le procès qu’ils intentent à ma sœur. »

M. Berthelier toussa plus fort.

« Ces Montallais tiennent par alliance à Mme la marquise de Stainville.

– La marquise ! Ah ! j’aurais dû m’en douter. »

L’avoué rangea quelques papiers qui se trouvaient sous sa main et sans lever les yeux :

« La métairie et le pavillon qui ont été laissés à Mlle votre sœur confinent les propriétés de Mme la marquise dans l’arrondissement de Senlis ; elle voudrait les relier, je crois, à son parc, dont ils ne sont séparés que par un mur. Les Montallais seraient disposés à les lui céder.

– C’est à merveille ; mais cette métairie et ce pavillon étant à Mlle d’Espars, elle les gardera, n’en déplaie à Mme de Stainville.

– Il faudra plaider.

– Nous plaiderons. »

M. Berthelier assujettit ses lunettes sur son front.

« Vous y êtes bien décidé ? reprit-il.

– Très-décidé. Le droit n’est-il pas pour nous ?

– Assurément, et je crois même que vous gagnerez en première instance.

Mais la famille Montdillais portera l’affaire en cour d’appel.

– Pour obéir sans doute aux inspirations de Mme de Stainville ?

– A dire vrai, je le crois.

– Eh bien ! nous l’y suivrons et l’arrêt confirmera le jugement.

– C’est probable ; malheureusement il y a les plaidoiries.

– Les plaidoiries ?. Qu’y voyez-vous de si redoutable ? En vérité, je ne vous comprends pas. »

M. Berthelier tira les lunettes de son front, souffla sur les verres et les frotta lentement.

« Vous me permettrez sans doute, monsieur le comte, de m’expliquer en toute franchise ? reprit-il après avoir remis les lunettes à leur place.

– Je vous en prie.

– Quel âge Mlle Lucienne d’Espars a-t-elle, s’il vous plaît ?

– Dix-huit ans, mon cher monsieur Berthelier.

– Elle était seule auprès de M. de Mercourt, pendant cette maladie qui l’a emporté ?

– Seule, avec une femme de charge qui ne l’a pas quitté non plus. »

L’avoué prit un air circonspect, et baissant la voix :

« La situation est fort grave, monsieur le comte, et vaut la peine qu’on y réfléchisse, poursuivit-il. Si j’ai bien compris l’assignation qui m’a été envoyée à la requête de la famille de Montallais, elle fera valoir contre la portion du testament qui avantage Mlle d’Essoars, des motifs de captation. »

Octave se leva.

« J’ai mal entendu assurément, dit-il.

– Hélas ! non. Je suis habitué par état au langage des affaires et j’ai dû me servir d’un terme net et précis, pour qu’il ne restât aucun nuage entre

nous.

– Mais c’est une infamie, reprit le lieutenant de vaisseau avec indignation, et les tribunaux feront justice d’une pareille accusation !

– Que ce soit une infamie, c’est évident, mais que les tribunaux vous donnent gain de cause, c’est moins certain.

– Comment, vous avez des doutes ?

– Monsieur le comte, la mythologie, qui aimait les symboles, se plaisait à représenter la Justice sous la figure d’une femme qui portait un bandeau sur les yeux. Ceci vous indique qu’elle peut se tromper quelquefois. Mais là n’est pas le point capital à mon sens. Perdre un procès ce n’est rien ; on peut perdre davantage.

– Que voulez-vous dire ? ’

Les lunettes de M. Berthelier montèrent un peu plus haut sur son front.

« Veuillez ne voir en moi qu’un conseil désintéressé, reprit-il avec effort ; si même j’avais quelque droit au titre d’ami, je le réclamerais en cette circonstance, tant j’ai à cœur de bien vous faire toucher au doigt les conséquences de cette triste affaire. Vous m’excuserez, n’est-ce pas, si je vais au fond des choses ?

– Parlez, je vous en prie.

– Puisque vous m’y autorisez, je vous dirai mon sentiment là-dessus en toute sincérité. Vous êtes jeune, cher monsieur, et très-peu, je crois, habitué aux luttes judiciaires ; mon devoir est donc de vous éclairer. L’affaire portée devant les tribunaux, on plaidera. Or, je ne sais rien de plus effrayant qu’une plaidoirie quand une jeune fille est en cause.

– Mais c’est ici une question de droit ; comment pouvez-vous supposer que le nom de Mlle d’Espars soit mêlé aux débats ?

– Vous oubliez, monsieur le comte, que j’ai prononcé le mot de captation. Je voudrais supposer que le nom de Mlle d’Espars ne sera pas jeté à l’auditoire, j’affirme malheureusement qu’il le sera et qu’il le sera du commencement à la fin de la plaidoirie. Les droits de l’audience sont exorbitants. Toute personne qui risque un cheveu dans l’enceinte du prétoire appartient tout entière aux avocats. Les mœurs, les usages, la tradition veulent que l’impunité soit pour eux. Je n’ai pas à discuter cet usage consacré par le temps, je le constate. Or, monsieur le comte, veuillez vous

rappeler que Mlle votre sœur a dix-huit ans et qu'elle passe pour être aussi séduisante que distinguée. Elle a les attraits du visage et les charmes de l'esprit. Croyez-vous que l'avocat de la partie adverse néglige de s'appesantir sur ce fait qu'elle a passé trois semaines ou un mois auprès de M. de Mercourt alité ? Oh ! il ne précisera rien.. mais son langage, tout bourré d'allusions et pétri de réticences, fera tout supposer. Il peindra un vieillard affaibli par la maladie, entouré de mille soins intéressés. Mlle d'Espars ne sera plus une sœur de charité veillant à son chevet, elle sera transformée en gardienne jalouse de le soustraire à toute influence étrangère. Ce dévouement qui l'a poussée ne sera plus qu'un mouvement de convoitise. Elle aura contre elle sa jeunesse, sa beauté, son isolement Rien de clair, rien de net, mais des paroles qui siffleront comme des dards, et si vous gagnez votre procès, la marque en restera. A présent, voulez-vous exposer Mlle d'Espars à ce combat ? »

Octave s'était assis, tout pâle.

« An ! c'est odieux ! s'écria-t-il.

– Je n'ajouterai plus qu'un mot, continua M. Berthelier ; je connais l'avocat que Mme la marquise de Stainville a indiqué à la famille de Montallais, et que celle-ci a chargé de défendre ses intérêts. C'est la langue la plus venimeuse du palais. Son éloquence est imbibée de fiel et de venin. il entame le cristal. il noircit la neige.

– Mais si l'ombre d'une médisance effleurait Lucienne, la vie de cet homme me répondrait de cet outrage ! »

L'avoué posa doucement la main sur le bras de M. d'Espars.

« Et les privilèges de la robe, reprit-il, et les immunités de la profession ! Connaissez-vous un homme du métier qui ait jamais perdu une goutte de son sang au sortir de l'audience ? Un duel entre vous, en supposant qu'il fût possible, ameuterait la curiosité publique, on en voudrait connaître la cause et les détails, on lirait avec un empressement tout rempli de malignité la triste plaidoirie qui aurait poussé un avocat sur le terrain ; on en commenterait les moindres paroles, on chercherait sous la transparence des allusions, sous l'ambiguïté des mots. La corporation se liguera d'un commun effort contre vous, et le mal que vous auriez voulu éviter deviendrait irréparable.

– Ainsi, à votre sens, point d’issue ; l’affaire vous paraît difficile, plus que cela même, dangereuse, et vous me conseillez de reculer devant les conséquences qu’elle peut avoir ?

– Vous êtes le juge et le maître, » répondit M. Berthelier en s’inclinant.

Octave passa la main sur son front.

« Allons, reprit-il, je n’hésite plus ! Vous voudrez bien préparer les actes par lesquels, en ma qualité de tuteur légal de Lucienne, je renonce aux bénéfices de ce legs contesté. Sa signature ne nous fera pas défaut. Elle restera pauvre, mais aucune souillure ne l’at- • : teindra.

– Je donnerai acte de votre désistement à l’avoué de la partie adverse. »

M. Berthelier ramena ses lunettes sur son nez et chercha parmi les papiers étalés devant lui.

« Si cependant vous désirez consulter un notaire, ajouta-t-il, peut-être vous donnera-t-on un moyen de transiger. je puis ne pas bien voir les choses. Il s’agit en somme d’un legs qui a son importance. Qui songera au bout de quinze jours au procès dont la pensée nous effraye ! »

Octave arrêta M. Berthelier.

« Je vous comprends, dit-il, vous avez vu mon émotion et l’idée vous est venue de chercher un biais. ce n’est pas la peine. J’ai pu reconnaître en diverses circonstances que vous n’aviez point perdu le souvenir de mon père. je vous dirai donc tout ; si je regrette cet héritage, c’est qu’il assurait à Mlle d’Espars le pain de chaque jour.... Elle n’avait plus que cette ressource ; mais celui que vous avez connu ne m’a pas appris vainement à ne jamais transiger avec l’honneur. La meilleure fortune de Mlle d’Espars c’est son nom. Lucienne le gardera intact ; je lui reste d’ailleurs. »

Octave repoussa la chaise sur laquelle il était assis, et serrant la main de M. Berthelier :

« Je puis quitter Paris d’un instant à l’autre, dit-il ; que les pièces qui mettront fin à cette triste affaire soient chez moi le plus tôt possible. Je les renverrai immédiatement. »

L’avoué regarda autour de lui, hésita, puis d’une voix faible et suivant le lieutenant de vaisseau :

, « Vous savez que je suis à votre disposition, et que, pendant votre absence, je me mets aux ordres de Mlle d’Espars.

– Merci, dit Octave, qui lui tendit la main ; si l’occasion s’en présente je m’en souviendrai. »

La porte se referma sur lui. M. Berthelier resta debout ses lunettes sur son front ; ses paupières s’abaissaient vivement sur ses yeux.

« C’est un brave jeune homme, reprit-il, un jeune homme loyal et courageux. Je l’ai vu tout petit. Il a tenu ce que sa physionomie promettait., je voudrais qu’une occasion se présentât de lui être utile. »

Il parut réfléchir une minute, puis rajustant ses lunettes sur son nez :

« Qui sait ! » ajouta-t-il.

Au moment où il était entré chez M. Berthelier, Octave avait remarqué un homme assis dans une pièce d’attente, à l’angle d’une fenêtre. Son nom ayant été prononcé par un petit clerc, cet homme avait levé la tête et avait considéré avec attention. C’était presque un vieillard, maigre, osseux, à moitié chauve, avec des touffes de cheveux gris sur les tempes, un visage ridé, couleur de vieil ivoire, et une grande taille un peu voûtée. Il portait des vêtements de couleur sombre un peu râpés, mais propres, et des gants. Son visage, entrevu dans une sorte de demi-jour, ne lui rappelait aucun souvenir.

En quittant le cabinet de l’avoué, Octave rencontra de nouveau le même personnage dans l’antichambre.

Cet inconnu vint à lui tout droit :

Vous êtes monsieur le comte Octave d’Espars ? lui dit-il.

; – Oui, monsieur.

..... – On vous a nommé devant moi tout à l’heure, mais je vous aurais reconnu à votre grande ressemblance avec M. le comte Louis d’Espars, votre père.

– Ah ! vous avez. »

Mais, sans lui laisser le temps d’achever sa phrase et l’interrompant avec une sorte de brusquerie nerveuse :

« Oui ! oui ! nous avons eu occasion de nous rencontrer assez souvent autrefois ! reprit le vieillard. Je me ressemblais guère à ce que je suis aujourd’hui. Ah ! il y a des années de cela ! C’était un galant homme que M. le comte Louis d’Espars, un de ces hommes qui font croire au bien.... Vous avez son visage.... avez son cœur.

Il passa la main sur son front qui semblait s'assombrir sous le poids d'amères pensées. Octave le regardait. Tout à coup changeant de ton :

« C'est à cause de Mme la marquise de Stainville qu vous venez ici ? poursuivit-il.

– Comment savez-vous ?

– Je m'en doute assez. Elle n'aimait pas M. le comte d'Espars, la marquise. elle ne doit pas vous aimer Souvenez-vous du vers classique.

Je vous plains de tomber dans ses mains redoutables.

« On peut l'appliquer à Mme de Stainville. Tout en elle est implacable..... C'est cependant une belle intelligence. peut-être un grand cœur. Quand on l'a connue une fois on ne saurait l'oublier. »

Il agita ses sourcils touffus, et une singulière expression de désespoir et d'admiration se peignit sur son visage.

« A qui ai-je l'honneur de parler ? dit alors Octave.

– Mon nom ? vous demandez mon nom ? Mettez qu je m'appelle M. Dumont ou M. Dubois. Qu'est-ce qu cela fait ?. je ne suis plus rien. »

Une porte s'ouvrit au fond de la pièce.

« Monsieur le baron, êtes-vous là ? je vous attends, dit la voix de M. Berthelier.

– Au revoir ! dit l'inconnu en se précipitant vers la porte du cabinet.

– Singulier personnage ! » murmura le jeune homme.

Un instant il resta immobile, les yeux attachés sur la porte derrière laquelle venait de disparaître son interlocuteur, puis s'arrachant à cette rêverie :

| « Et que m'importe qu'il soit baron ou tout au plus M. Dubois !. c'est à ma pauvre Lucienne que je dois penser »

VII

| Peu d'instant après, Octave s'acheminait lentement vers le couvent de la rue Saint-Dominique. Il frappait la terre d'un pied nerveux : la lutte avec

la vie était engagée, et il pensait aux moyens de la soutenir. L'image brillante de Marguerite flottait devant lui ; mais, comme ces vapeurs légères qui glissent à la cime des forêts et qui, dorées parla lumière du matin, s'effacent dans l'azur, cette image s'enfonçait dans les perspectives confuses d'un avenir incertain. Cependant il contraignit sa pensée à ne voir que Lucienne que le vent de la première adversité frappait. Tout en marchant, il cherchait des présages autour de lui. Octave était originaire du Midi, et comme toutes les personnes issues de ces race s nerveuses où les impressions sont rapides, et quelquefois non moins tenaces que spontanées, il avait des superstitions dont son esprit ne discutait pas la vraisemblance. Dans les heures où une cause accidentelle communiquait à son âme une vie plus intense, il voyait des avertissements dans mille hasards ; il en pouvait rire un moment après, mais le choc avait eu lieu.

Les sages et les railleurs traitent de faiblesses et de puérités ces mouvements intérieurs que rien n'explique et qu'en apparence rien ne justifie ; mais d'où vient qu'à la vue de visages inconnus qui passent, certains êtres éprouvent une secousse électrique dont la cause leur échappe ? Au détour d'une rue, Octave se trouva tout à coup en présence de deux ouvriers qui cheminaient le long du trottoir. I

« Tout est difficile ! » dit l'un d'eux.

Octave, à ce mot qui répondait si bien à ses préoccupations, tressaillit.,

« Oui, tout est difficile, reprit-il en lui-même ; mais à que serait l'homme, la créature humaine, l'être pensant et aimant, sans ces difficultés qui donnent à tout esprit sa trempe, à toute âme sa grandeur ? C'est par ces épreuves, c'est en les surmontant, que les nobles ambitions accusent leurs droits au but qu'elles poursuivent. Si l'on succombe, il y a encore une douceur et comme une récompense dans la pensée qu'on les a vaillamment abordées et qu'on a fait son devoir jusqu'au bout. Une voix me crie que l'on ne vient pas au monde nu et vagissant pour traverser la vie comme un bœuf aux pieds * lourds traverse un herbager, cherchant le sommeil après la pâture. A nous les veilles, à nous le combat. Si tout est difficile, plus haut sera le cœur, plus ferme la volonté ! »

Octave trouva sa sœur vêtue d'une robe de soie noire sans ornement ; elle avait quitté l'uniforme du couvent. Un ruban couleur de feu fermait son col

de toile blanche et relevait la pâleur mate de ses joues.

Tu le vois, dit-elle, je m'apprête.

– Tu avais raison, répondit Octave, il ne faut plus penser à l'héritage de M. de Mercourt. Ta confiance en moi est-elle assez grande pour y renoncer sans explication et sur cette parole simple : Tu le dois ?

– Sois tranquille, cette modeste fortune n'a jamais tenu une grande place dans mes espérances. A présent, n'est-ce pas, je puis partir ? »

Le lieutenant de vaisseau lui serra la main silencieusement. Ils reprirent ensemble le chemin de l'appartement de la rue d'Astorg.

« En mettant tout en ordre chez toi, dit-elle, je ferai mon apprentissage d'institutrice. »

Elle riait et marchait d'un pas léger, appuyée au bras d'Octave. Encherchant sa clef chez le concierge de l'hôtel M. d'Espars apprit que quelqu'un l'attendait chez lui.

Une nuance de mécontentement parut sur son visage ; mais avant qu'il eût ouvert la bouche pour interroger le concierge :

« C'est M. Victor de Marsac, dit celui-ci.

1 – Victor ! s'écria Octave, montons vite. »

Lucienne le suivit, mais plus lentement. En touchant au sommet du petit escalier, elle était un peu rouge et haletante.

« C'est si haut ! » dit-elle, comme son frère la regardait.

Octave mit la main sur la clef qui tenait à la serrure. Une voix joyeuse retentit dans l'intérieur de l'appartement :

« Enfin, c'est toi ! » cria Victor, et la porte s'ouvrit.

A la vue de Lucienne, qui marchait derrière Octave, son visage changea de couleur, et il s'arrêta dans son élan :

« Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ? dit le marin ; est-ce que Lucienne te fait peur ?

– Pas tout à fait ! répondit Victor qui leur tendit ses deux mains.

– Pas tout à fait ! reprit Lucienne, il y a donc quelque chose qui ressemble à cela ?

– Ma foi, je vais tout vous dire, j'ai fait l'école buissonnière ici, et, sachant qu'Octave devait rentrer, je me suis amusé à l'inviter à déjeuner

chez lui. La table est dressée ; il n'y a que deux couverts autour.

– Lucienne mettra le troisième, dit Octave.

– Et je prends la moitié de l'invitation pour moi, » répliqua Mlle d'Espars.

Une expression de joie folle se répandit sur le visage de Victor. Ils entrèrent gaiement dans la chambre d'Octave où un flot de lumière éclairait la nappe blanche. On entendait les oiseaux qui gazouillaient dans le jardin. Un feu clair flambait dans la cheminée.

« Oh ! quand je fais les choses, je ne les fais pas à demi, reprit Victor ; il y avait trois bûches dans un coin, elles brûlent. »

En un tour de main tout fut prêt ; on mit Lucienne auprès du feu et elle s'assit entre Octave et Victor.

« Tu vas me permettre de faire les honneurs de chez toi, poursuivit M. de Marsac, je me nomme intendant général de nos menus plaisirs. Fendons le pâté en quatre et attaquons le chapitre des confidences.

– Alors, je te donne la parole.

– Mon discours brillera par la sobriété et la précision. Je continue à ne point avoir de place, mais je suis peut-être à la veille d'en obtenir une par la protection d'un garçon de bureau qui m'honore de sa bienveillance. En attendant il me reste à peu près cent quatre-vingt-dix francs, – le pâté en dehors, – sur les trois cent cinquante qui ornaient mes coffres. Salue un capitaliste. En outre, la plupart des documents du livre dont je classe les éléments sont réunis. Donc, je marche à la gloire sur un chemin pavé de roses. Et vous, mademoiselle ?

– Oh ! moi, je serai encore plus laconique que vous n'avez été sobre. Hier j'étais dans un couvent, demain je serai dans un château.

– Vous partez ? »

Lucienne regarda son frère

« Ma sœur nous quitte, elle devient institutrice, dit Octave.

– Vous ! »

Que de choses dans ce cri d'un accent ému ! Mille craintes, mille regrets, il renfermait tout. Les yeux de Lucienne s'arrêtèrent sur M. de Marsac.

« Pourquoi cet étonnement ? reprit-elle d'un air doux, mon frère ne poursuit-il pas sa carrière malgré tous les déboires ? Ne travaillez-vous pas

à travers mille obstacles ? Mon sexe serait-il un prétexte à toutes les lâchetés ? Vous ne le pensez pas. Ma tâche est plus facile encore que la vôtre à remplir. Est-ce donc une fatigue que d'avoir dans ses mains la tête blonde d'un enfant qui s'habitue à vous aimer et auquel on s'attache par les soins qu'on lui prodigue ? Autour de moi le grand air, la pleine lumière, les beaux horizons d'une campagne. Ce sera comme si j'allais en villégiature.

– Mais, dit tout à coup Victor, cet héritage dont votre frère me parlait ?

– Il est perdu, répondit Octave.

– Entièrement perdu ?

– Il n'en reste pas une obole.

– Ah ! » fit M. de Marsac.

L'expression de la tristesse ne parut pas sur son visage, mais plutôt celle d'une joie intérieure qu'il cherchait à contenir.

« La parole est à toi, ce me semble, dit-il à Octave.

– Moi c'est fort simple ; je suis le plus riche de tous. J'ai dix-huit mois de solde à toucher. J'en fais trois parts ; l'une sert à Lucienne pour monter son trousseau ; tu prends l'autre parce qu'entre nous la bonne et la mauvaise fortune doivent être égales et que tu me parais en outre un médiocre capitaliste malgré tes cent quatre-vingt-dix francs ; la troisième me permettra d'attendre l'heure indécise où il plaira au ministre de faire quelque chose d'un officier qui succombe sous le poids des promesses.

– Nous discuterons une autre fois la question de partage, répondit Victor. Provisoirement nous voilà riches à la manière de Job. Je ne sais pas de meilleur commencement pour parvenir à tout. Napoléon était lieutenant d'artillerie, Mahomet conducteur de chameaux, et Sixte-Quint, avant de ceindre la tiare, gardait des chèvres dans les Abruzzes. »

Octave haussa les épaules.

« Te voilà empereur ou prophète, et je suis pape, et tout cela parce que nous n'avons rien ! dit-il ; quel rôle réserves-tu à Lucienne ? »

Victor se leva brusquement, un peu pâle, les yeux brillants, les lèvres tremblantes.

« Mes amis, dit-il d'une voix émue, est-ce bien vrai que vous voilà tous deux abandonnés de tous ? toi Octave que j'aime comme un frère, sans autre espérance que la vague parole d'un ministre qui t'éconduit ; vous,

mademoiselle, sans autre ressource qu'une place d'institutrice au fond de la province ? Et à votre tour, voyez-vous en moi un déshérité, perdu dans la foule qui bourdonne au cœur de Paris, un aventurier sans sou ni maille qui vit d'une croûte de pain comme un oiseau d'un grain de mil, un pauvre enfin qui erre dans la vie, seul comme le vent dans une plaine ?

– Hélas ! murmura Lucienne.

– Eh bien ? voulez-vous unir nos destinées et joindre votre main à la main que je vous tends ? Liés, nous serons plus forts, et le premier qui arrivera sera pour les autres un appui, un guide, un soutien.

– Voici la mienne, dit Octave qui serra celle de Victor.

– Ah ! je n'ai pas tout dit ! poursuivit M. de Marsac, qui devint tout blanc ; de telles paroles ne seraient pas sorties de mes lèvres si la fortune eût été votre partage, mais, à présent, mon cœur s'ouvre. C'est devant Octave, mon ami et mon frère, que je vous ferai cet aveu, mademoiselle ; me permettez-vous de vous consacrer ma vie ? Voilà bien des mois déjà que vous êtes l'unique source de tous mes rêves. En dehors de vous, je ne vois rien. Je tremble en vous parlant, et cependant j'ose vous demander d'être mon but et mon espoir. La route sera longue, je veux vous offrir un nom digne de vous, et je sais quelle distance sépare mon obscurité d'une réputation, mais j'aurai le courage si j'ai l'espérance. J'ai mis la mienne en vous, ne m'enlevez pas toutes mes forces d'un seul mot. Pendant qu'Octave était au loin, j'ai vu votre isolement, votre chagrin, votre douceur ; quand votre dernière ressource vous a été enlevée, j'ai vu votre patience et votre fierté. Je me suis attaché à vous par mille liens qu'il ne dépend même pas de votre volonté de rompre. A deux, il me semble que le poids de l'avenir sera moins lourd à porter. Peut-être faudra-t-il s'armer de résignation, peut-être faudra-t-il attendre bien des années. Je veux vous apporter l'aisance et le repos. mais combien d'êtres jeunes qui de l'autre côté du détroit savent compter avec l'avenir quand ils ont mis leur foi l'un dans l'autre !. Cette foi que je vous offre l'accepterez-vous ? »

Il se tut tout d'un coup, sans haleine et sans force pour continuer. L'angoisse était dans ses yeux. Lucienne pencha son visage décoloré sur l'épaule d'Octave.

« C'est à mon frère de répondre, dit-elle, il a tous les droits sur moi.... mais j'ai toujours pensé que je ne me marierais pas toute jeune. »

Victor poussa un cri.

« Prends sa main. vous êtes fiancés l'un à l'autre, » dit Octave.

Mais déjà Victor ne l'entendait plus ; il était aux genoux de Lucienne qui chancelait et serrait sa main contre ses lèvres. Il n'avait plus de voix pour exprimer son ivresse, mais ses regards parlaient.

« Relève-toi, reprit Octave d'un accent grave, je ne sais pas où je serai demain. Je mets Lucienne sous ta garde. »

Il fit quelques pas dans la chambre, tandis que Victor restait auprès de Lucienne.

« Un mot' a frappé mes oreilles ce matin, reprit-il, il m'est revenu tout à l'heure à la pensée tandis que ma sœur parlait de son prochain départ pour ce château où l'inconnu l'attend. Si tout est difficile, n'est-il pas quelque moyen de rendre les choses moins difficiles ? Pourquoi m'obstinerais-je à suivre une carrière qui m'éloigne de Lucienne ? Le temps n'est plus où je dois me consacrer tout entier aux vanités d'une gloire incertaine. D'autres soins plus sérieux et plus sacrés me sollicitent. J'ai pensé à donner ma démission, et, libre de mon temps et de mon intelligence, j'arracherai ma sœur à l'esclavage.

– Toi ! renoncer au métier des armes, et pour moi ? jamais ! s'écria Lucienne, qui l'interrompit. Que parles-tu d'esclavage ? Depuis quand le travail est-il une servitude ? j'échange un couvent contre un château, des jardins contre un parc. Ce qu'on a fait pour moi si longtemps, je le ferai pour une autre dans les plus douces conditions. Ne pense à moi que pour m'aimer. Que me manquera-t-il ? Entre nous j'ai le sort le meilleur ; avant une saison je pourrai sur mes économies t'acheter une paire d'épaulettes toute neuve de capitaine de frégate. Et tu donnerais ta démission ! Quelle folie ! »

On frappa doucement à la porte.

« Entrez ! » dit Octave.

Le concierge de l'hôtel entra.

« Ah ! c'est vous, monsieur Mouton, reprit le marin, venez-vous déjà pour jeter mes meubles par la fenêtre ?

– Ils passeront par la porte, s’il vous plaît, monsieur le comte, mais ils ont bien encore cinq ou six semaines pour se reposer, répondit M. Mouton ; je viens seulement pour vous dire qu’il y a là une espèce de garçon de bureau qui demande M. de Marsac.

– Ce doit être Courtepointe, mon protecteur. faites entrer ! cria Victor.

– Puisque j’ai deux pièces, profitons-en pour donner audience à ton garçon de bureau, reprit Octave ; pendant ce temps, M. Mouton voudra bien desservir la table et ranger la vaisselle.

– Et ce ne sera pas long, dit le concierge, et je vous ferai bien voir que le meilleur valet de chambre que vous ayez jamais eu c’est encore moi.

– Eh bien ! qu’est-ce ? » demanda Victor au garçon de bureau quand ils furent entrés dans la pièce qui servait de chambre à coucher à Octave.

L’individu que Victor avait appelé Courtepointe leva sur lui un regard timide et embarrassé.

« J’aurais voulu reconnaître mieux ce que M. de Marsac a fait pour moi, dit-il.

– La belle affaire ! s’écria Victor.

– N’allez pas dire du mal de votre bonne action sous prétexte de modestie, poursuivit Courtepointe ; elle m’a rendu le cœur que j’avais perdu, et cela ne s’oublie point. Oui, mademoiselle, ajouta-t-il en s’adressant à Lucienne qui l’interrogeait du regard, j’étais malade ; il n’y avait guère de pain à la maison, on me refusait une gratification dont j’avais grand besoin et que je croyais mériter. Mais il fallait, disait-on, faire des économies, et, en rognant les sous des petits, on arrive à faire des sommes rondes. Ma femme s’épuisait à travailler ; c’est alors que M. de Marsac est venu à mon aide. Il l’a fait bravement en homme qui craint d’offenser ceux qu’il oblige : « Prenez, m’a-t-il dit, je vis à la diable, Il mais quand on n’a pas d’enfants on est toujours riche. 11 Moi, j’ai pensé aux miens et j’ai accepté ; ce jour-là je me suis dit que si jamais M. de Marsac avait besoin de mon sang, il l’aurait.

– Vous êtes un brave homme, dit Lucienne, qui essuya furtivement une larme.

– C’est pourquoi je viens aujourd’hui vers vous, monsieur de Marsac, et voilà ce que j’ai à vous dire : il y a un personnage considérable qui cherche

un secrétaire. J'ai pensé tout de suite à vous, mais il faut dire les choses comme elles sont : c'est un homme dur qui veut que tout soit fait à l'heure et à la minute ; il ne prononce pas quatre paroles en dehors des instructions qu'il donne le matin. La besogne ne vous laissera guère le loisir de vous promener, mais vous aurez trois mille francs, peut-être quatre, et ça permet d'attendre une meilleure occasion. Ce personnage a un valet de chambre à qui, dans le temps, j'ai rendu service. Il lui a parlé de vous comme s'il vous connaissait. Voulez-vous de la place ?

– Si j'en veux ! je le crois bien ! Merci, Courtepointe.

– Ah ! M. d'Arjuzon, qui ne veut pas qu'on le quitte en plein travail, partage les émoluments de l'année en quatre parties égales et ne paye qu'à la fin des trimestres. Là-dessus il ne transige pas.

– C'est d'un homme avisé ; il veut me contraindre à faire des économies. D'ailleurs j'ai cent quatre-vingt-dix francs, et cette somme bien ménagée peut mener un homme jusqu'en Cochinchine !

– Alors je puis annoncer au valet de chambre de M. d'Arjuzon que son maître a un secrétaire ?

– Tout de suite ! Mes fonctions commencent-elles bientôt ?

– M. d'Arjuzon part dans deux jours pour son département. J'oubliais de vous dire qu'il est, entre autres choses, président d'un conseil général. Il entend que son secrétaire l'accompagne.

– Diable ! mon secrétariat voyage-t-il à mes frais ?

– Non. On le transporte, on le nourrit et on le loge.

– Mais c'est un coup du sort ! j'adore les voyages. Dis à ton valet de chambre que je suivrai M. d'Arj uzon jusqu'au bout du monde, à la condition qu'il ne me fasse passer ni le Rhin, ni la Manche, ni les Pyrénées. »

Courtepointe trouva sur le palier Lucienne qui s'était esquivée vers la fin de la conversation. Elle s'approcha timidement de lui et, glissant dans sa main une petite bourse :

« Voulez-vous me faire le plaisir d'offrir à vos enfants des gâteaux et des jouets ? » dit-elle.

Et comme l'honnête garçon de bureau hésitait :

« Il y a si peu de chose, reprit-elle, et puis il n'y a pas bien longtemps que moi-même encore je jouais à la poupée. »

Courtepointe prit la petite bourse et la porta à ses lèvres :
te Dieu vous donne un bon mari, mademoiselle, » dit-il.

Mlle d'Espars se sauva en rougissant.

VIII

En rentrant dans la chambre de son frère, Lucienne surprit Octave et Victor dans le feu d'une grande discussion.

« Tiens ! s'écria le lieutenant de vaisseau en apercevant sa sœur, Lucienne sera juge entre nous.

– Qu'est-ce ? dit-elle.

– Voilà notre ami Victor qui s'obstine à ne pas vouloir du tiers qui lui revient dans ces dix-huit mois de solde que j'ai à toucher au Trésor. Il a beau croire qu'on s'habitue à vivre de lentilles, il sera mort de faim avant d'arriver au bout du trimestre.

– Et toi, tu prétends m'étouffer sous le poids des richesses. »

Lucienne prit un air de gravité enjouée.

« Est-ce à dire que vous reprenez votre parole, et ne sommes-nous plus unis en tout et pour tout ? dit-elle.

– Je cède, s'écria Victor qui lui baisa la main. Mais je me vengerai. Un jour il n'y aura pas dans tout Paris assez de dentelles et de diamants pour Mme de Marsac.

– A ton tour, petite sœur, reprit Octave, il faut penser à ton trousseau ; que reste-t-il dans ta bourse de pensionnaire ? »

Lucienne se troubla :

« Rien, dit-elle.

– Grand Dieu ! ai-je bien fait de confier mes épargnes au gouvernement ! Je vais faire un tour de promena le avec Victor, qui a bien des choses à faire. Encore faut-il qu'il sache ce que c'est que ce M. d'Arjuzon, qui préside un conseil général. Toi, tu vas rédiger une petite note de tous les

objets dont tu peux avoir besoin. Nous en ferons emplette demain. Dans une heure, je reviendrai te prendre pour te ramener rue Saint-Dominique. Tu visiteras mes tiroirs en m'attendant. des tiroirs de garçon ! Ne ris pas trop si tu trouves un revolver dans mes chemises et des plumes de perroquet dans mes mouchoirs ! »

Au moment où Victor se dirigeait vers la porte, M. d'Espars l'arrêta, et attirant Lucienne auprès de lui :

« Vous ne vous embrassez donc pas, mes amis ? dit-il d'une voix pénétrante, demain il faudra vous dire adieu, et pour longtemps peut-être. »

Lucienne pencha son visage vers M. de Marsac sans quitter le bras de son frère, et, tout tremblant d'émotion en présence de cette jeune tête qui s'inclinait pareille à un lis, il l'embrassa chastement sur le front.

« C'est pour la vie, » dit-il.

Et il s'arracha d'auprès d'elle.

Quand elle fut seule dans cette chambre où sa destinée venait de se lier du lien le plus fort, une sorte de joie douce et grave envahit le cœur de Lucienne et y fit entrer du même coup mille pensées radieuses. Sa jeunesse en un instant avait eu sa floraison. Mais elle n'était pas dans les conditions de ces fiancées heureuses qui ne sont séparées de l'avenir que par un chemin doux à parcourir et complaisant à l'espoir. L'inconnu élevait comme une barrière invisible entre elle et Victor. Ce fut néanmoins en chantant qu'elle entreprit la visite à laquelle son frère l'avait conviée. Elle ouvrit d'une main leste les armoires et les tiroirs et rit d'abord à la vue du pêle-mêle d'objets qui les remplissaient. Les souvenirs des pays les plus lointains s'y mêlaient au linge et aux effets d'habillement. Elle introduisit un peu d'ordre dans ce capharnaüm, puis s'empara d'une aiguille et se mit à l'œuvre. Sa pensée allait d'Octave à Victor. Elle découvrit qu'elle aimait M. de Marsac depuis longtemps ; n'était-elle pas troublée quand il venait au parler avec son frère ? n'était-elle pas agitée et heureuse quand elle le voyait ? Les moindres détails de leurs rencontres elle se les rappelait. L'aveu de Victor avait été semblable au coup de sonde qui fait jaillir la source des entrailles de la terre. L'onde coulait invisible avant que la sonde lui eût ouvert le chemin de la lumière. Mais il fallait qu'à son aurore cet amour connût les épreuves. Une séparation en marquait le premier jour. Et, après

cette séparation, combien d'autres obstacles n'aurait-il pas à vaincre ? Lucienne soupira. Peu d'heures lui restaient pour en savourer les premières douceurs. Son aiguille devint plus lente. Elle se souvint de la lettre que Mlle Dunbar lui avait écrite. Involontairement elle la tira de sa poche et en reprit la lecture. Les rêves s'effacèrent, et elle ne vit plus devant elle que l'implacable réalité.

Peu de temps après avoir quitté sa sœur, Octave remontait chez lui. En traversant la première pièce, il aperçut M Moulon qui achevait de ranger les assiettes et les tasses de porcelaine sur leur étagère ; le bonhomme avait l'air soucieux et hochait la tête. Octave n'y prit pas garde et poussa la porte de sa chambre. Lucienne était assise dans un grand fauteuil, le visage entre ses mains ; une feuille de papier ouverte se voyait à ses pieds ; ses épaules tremblaient comme celles d'une personne qui sanglote ; affaissée sur elle-même elle était comme anéantie. Au bruit que fit l'officier de marine en entrant, elle leva la tête ; un ruisseau de larmes coulait sur ses joues.

« Qu'y a-t-il donc ? » s'écria Octave.

Lucienne fit un mouvement comme pour ramasser la lettre qui avait glissé de ses genoux ; il la prévint.

« Oh ! je t'en prie ! dit-elle.

– As-tu quelque secret peur moi ? » reprit-il.

Lucienne secoua tristement la tête et de nouveau les larmes la gagnèrent. Octave s'approcha d'une fenêtre pour mieux lire cette lettre à la clarté mourante du jour. Il courut d'abord à la signature et reconnut le nom de Mlle Dunbar. Quand il en eut terminé la lecture, il courut vers sa sœur et la prit dans ses bras.

« Et voilà donc ce séjour dont tu me vantais les douceurs ! s'écria-t-il. Ah ! pauvre enfant. Dieu me pardonne d'avoir pu hésiter !.

– Que dis-tu ? répondit Lucienne en se dégageant de son étreinte. Est-ce que la même pensée te poursuit ? est-ce que pour moi tu veux rompre avec ton passé ? Ah ! ne le répète pas !... J'étais folle tout à l'heure ; tu le vois, je ne pleure plus. c'est un premier mouvement. La pensée d'un voyage et des visages inconnus qui m'accueilleront au bout. celle aussi des amis que je perds. la transition est un peu brusque. Je me suis souvenue du couvent où j'ai ri de si bon cœur ; le soir venait, j'étais seule, les forces m'ont

manqué tout d'un coup...on a de ces moments-là. mais déjà il n'y paraît plus. »

Octave la regarda, les deux mains posées sur ses épaules, puis l'embrassant avec une tendresse profonde :

« Tu as le cœur bon et l'âme courageuse, ma Lucienne, reprit-il ; peut-être faudra-t-il que tu ailles jusqu'au bout, mais si tu fais ton devoir je ferai le mien. »

Lucienne voulut insister. Octave l'arrêta en souriant :

« Tu m'as donné l'exemple, ajouta-t-il, je saurai l'imiter. » 1

Il fit le tour de la chambre et admira comment tout en un instant avait été mis en sa place.

« Ah ! fit-il d'un air gai, on voit bien que la main d'une femme a passé par là. »

L'heure de rentrer au couvent était enfin venue. La soirée était belle et fraîche. Lucienne exprima le désir de faire la route à pied. Octave ne demanda pas mieux. Ils parlaient l'un l'autre de mille choses qui ne les préoccupaient pas dans la crainte de trop s'arrêter aux choses qui les attristaient. Au moment de se séparer, Lucienne serra la main de son frère et d'un accent ferme :

« Je serai prête demain, » dit-elle.

Octave reprit le chemin de la rue d'Astorg par les quais et les boulevards. La résolution qui venait de s'emparer de son esprit l'éloignait de Mlle de Stainville, et pour toujours peut-être. Perdu dans la foule des êtres qui cherchent un emploi pour vivre, que serait-il pour elle ! Chaque pas qu'il faisait dans la vie amoncelait entre eux les obstacles.

« J'ai fait un rêve, pensait-il ; le plus sage serait peut-être de m'en déshabituer. »

Mais son cœur protestait et l'image évoquée ne disparaissait pas. A la nuit noire, il était à la porte de son appartement ; au moment où il poussait la clef dans la serrure, il s'aperçut que M. Mouton l'avait suivi.

Il Vous avez à me parler, monsieur Mouton ? dit-il.

– Cela se peut, monsieur l'officier ; entrons toujours, » répondit le concierge.

Quand on fut dans la petite pièce où le matin on avait déjeuné autour du pâté de Victor, M. Mouton alluma lentement une lampe, et, grattant son front mal protégé par quelques mèches de cheveux tout ébouriffés :

« J'ai le nom d'une bête, dit-il, mais j'ai l'oreille fine. Quand on parle, j'écoute, et quand j'écoute, je comprends. M'est avis que les trois personnes qui se sont rencontrées ici, dans la journée, n'ont pas le cœur gai.

– Ah ! fit M. d'Espars d'un ton de sévérité.

– Il faut me pardonner, monsieur ; ce que j'en dis n'est point pour vous blesser, pas plus que Mlle Lucienne et M. de Marsac ; j'ai toujours eu un faible pour la jeunesse, et quand je vous ai vus tous les trois dans la peine, je me suis mis à vous aimer. ce n'est pas ma faute.

– C'est donc la nôtre ? répondit Octave en riant.

– Oui, monsieur le comte ; et cela m'a fait penser que le malheur était injuste en s'attaquant à vous.

– Le malheur est pour tout le monde, monsieur Mouton.

– Tout le monde ne me regarde pas, repartit M. Mouton d'un air bourru. Il s'agit de vous et non des autres. J'aurais peut-être dû m'en aller quand j'ai senti que je me mêlais à la conversation par les oreilles ; et, pour le dire en passant, ma femme prétend que, quoique Mouton de naissance, je les ai plus fines que celles d'un renard. Mais je suis resté et je ne m'en repens point. Si petit qu'on soit on est peut-être homme de bon conseil.

– Puisque vous voilà mon confident, parlez, reprit Octave avec un demi-sourire où il y avait une nuance de hauteur.

– Remarquez, monsieur, que lorsqu'on est concierge, on est toujours un peu, quoi qu'on fasse, le confident de tous les locataires. Cela dit, je m'explique. Dans la situation où le sort vous a placés, vous et les personnes que vous aimez, il n'y a que les grandes résolutions qui soient bonnes. Il ne faudrait pas vous fâcher de ce que je vais vous dire ; m'est avis cependant que ce qui vous fait défaut, c'est ce qu'un intendant militaire qui demeurerait chez nous autrefois appelait le nerf de la guerre. Or je sais un homme dans le voisinage qui pourra vous tirer d'affaire. Il

Le marin fit un mouvement.

« Là, monsieur d'Espars, laissez-moi continuer ! s'écria M. Mouton, vous me congédierez après, si vous voulez. J'aperçois là, accroché contre ce

mur, un faisceau d'armes qu'on dit fort belles et très-curieuses. C'est très-joli à voir, sans doute, mais ça ne rapporte que de la poussière.

– Ces armes m'ont été laissées par M. le comte d'Espars, mon père. Quelques-unes sont dans la famille depuis longtemps. Il a rapporté les autres des contrées lointaines qu'il a visitées.

– Eh bien ! monsieur, sauf meilleur conseil, je crois que M. votre père ne vous en voudrait pas si vous troquiez ces sabres et ces pistolets, ces haches et ces poignards contre les objets dont Mlle Lucienne peut avoir besoin. Une sœur, c'est plus sacré que des morceaux de bois et de fer, si beaux qu'ils soient et de si loin qu'ils viennent. »

Après un moment d'hésitation Octave se leva :

« Vous êtes un brave homme, monsieur Mouton, et vous avez raison, dit-il.

– Je m'en vante, monsieur le comte. Or, comme je vous le disais, je connais une personne qui a le goût de ces armes ; elle en a toute une collection dans des armoires et beaucoup d'autres encore rangées en tas dans les coins. Cette personne appelle cela des panoplies. Je suis sûr que M. des Vallières s'arrangerait des vôtres.

– M. des Vallières, dites-vous ? voilà un nom que je n'entends pas pour la première fois.

– C'est possible. M. des Vallières a été dans les ambassades autrefois. C'est un homme qui connaît la moitié de Paris, et le reste ne lui est pas étranger. »

Octave retint un soupir, et regardant les trophées suspendus aux murs :

« Parlez donc à M. des Vallières, reprit-il.

– C'est déjà fait, répondit M. Mouton. Pendant votre absence, je me suis rendu chez lui et il mord à la grappe. Il m'a semblé aussi que votre nom ne lui était pas inconnu.

– Ah t vous m'avez nommé ?

– Ce n'est pas une mauvaise action que vous faites, monsieur le comte ; pourquoi se cacher ?

I – Eh bien ! que M. des Vallières vienne voir ces armes demain. je traiterai avec lui. »

M. Mouton sortit en se frottant les mains. Octave n'éprouvait pas au même degré ce sentiment de satisfaction. La sœur partie, l'ami disparu, les veilles choses ouvrit la fenêtre pour respirer plus librement. Un vent dispersées, il voyait partout la ruine dans la maison. Il âpre fouettait les arbres ; le ciel était chargé de nuées qui couraient follement dans l'espace, laissant traîner de grandes ombres sur les toits. On apercevait parmi leurs déchirures des étoiles brillantes, et dans un coin du firmament le mince croissant de la lune qui semblait fuir emportée par l'orage. A toute seconde submergé par des bancs de vapeurs, il reparaissait bientôt après et couvrait d'une vive lumière les sombres nuages qui l'avaient éclipsé. D'autres venaient encore et passaient sur son front radieux, mais l'astre vainqueur échappait à leurs assauts et, de nouveau, répandait au loin ses clairs rayons.

« Ainsi ferai-je ! dit Octave d'une voix nerveuse et le front tourné vers le ciel ; les heures mauvaises passeront et les blessures ne m'empêcheront pas de rester debout. »

Un sourd grondement roulait dans l'espace ; c'était le bruit de la grande ville, en quelque sorte sa respiration nocturne ; elle lui rappelait le retentissement continu des flots. Il ferma les yeux et revit en esprit l'Océan, les horizons bleus, les vagues étincelantes parmi lesquelles le navire trace son sillage, où l'écume bouillonne, les voiles penchées entre le ciel et l'eau, et le soleil dans l'immensité.

« Adieu, mon passé ! » reprit-il, et d'une main ferme il repoussa la fenêtre.

Le lendemain de bonne heure, M. Mouton se présenta chez Octave. Il tira une lettre de sa poche, et la déposant sur un guéridon :

« Je crois, dit-il d'un air futé, que c'est de M. des Vallières.

– Quoi ! vous y êtes retourné et vous en revenez déjà ?

– Ma foi ! monsieur, la toison vendue il faut la tondre. »

M. d'Espars ouvrit la lettre avec un mouvement de curiosité.

« Monsieur le comte, disait-elle, me permettez-vous d'user des privilèges que m'accorde le plus vilain des droits, le droit des années ? Vous seriez bien aimable de venir chez moi, tout à l'heure ; nous causerions entre un faisan et une bouteille de vieux vin de Bordeaux, de l'affaire qui nous occupe. Il me semble que le temps est maussade ce matin, et vous ne

voudriez pas, en me tenant rigueur, exposer un pauvre diplomate en retraite aux visites de deux ou trois petits rhumatismes qui n'aiment ni le froid ni l'humidité.

« Si vous trouvez mon invitation un peu bien rapide, veuillez considérer que je suis d'un âge qui autorise les enfantillages, et j'ajouterai, s'il faut tout dire, que j'ai eu l'honneur de rencontrer autrefois un galant homme qui s'appelait le comte Louis d'Espars et dont le souvenir, j'en suis certain, me protégera auprès de vous. 11

« Parbleu ! j'y cours ! » dit Octave.

M. des Vallières demeurait non loin de là, rue de la Pépinière. Il occupait tout le rez-de-chaussée d'un hôtel bâti vers le milieu du dix-huitième siècle et dont les pièces principales donnaient sur un vaste jardin. De beaux meubles d'un style ancien en garnissaient l'étendue ; on voyait çà et là des armes précieuses de toutes les époques et de tous les pays. Des vases remplis de fleurs et d'une forme élégante égayaient ces appartements d'un aspect un peu grave ; une température tiède régnait partout. Le valet de chambre qui laissa M. d'Espars dans un salon d'attente, marchait comme une ombre. Un grand corps de bibliothèque en bois noir occupait tout un côté de ce salon. Elle était remplie du haut en bas de livres reliés en maroquin rouge et portait à son sommet de grosses potiches en vieille porcelaine du Japon. Quelques objets d'art d'un grand prix et deux ou trois bustes en marbre blanc posés sur des pié douches donnaient à ce cabinet immense un caractère d'éclatante austérité. Ce n'était assurément pas la demeure d'un sot ni d'un parvenu. Octave s'approcha de la bibliothèque et lut les titres des livres rangés sur l'un des rayons ; c'était une collection d'ouvrages historiques du meilleur choix. Les lettres anciennes et modernes, dans ce qu'elles ont de plus exquis, se partageaient les autres rayons.

Le bruit d'une portière qu'on soulevait tira le jeune officier de son examen. Le pauvre diplomate qui avait peur d'irriter ses rhumatismes en les exposant à l'humidité et au froid, était un homme qui ne paraissait pas avoir plus de cinquante à cinquante-cinq ans, bien qu'en réalité il eût dépassé la soixantaine. Il avait la démarche aisée et libre, la tête fine et des yeux bien enchâssés sous un front large, un menton carré qui lui donnait de la solidité,

le regard prompt, ferme, l'expression de la bouche bienveillante, quelque chose d'aimable dans le sourire, le geste sobre, l'attitude élégante. Les orages de la vie avaient laissé leur sceau sur sa physionomie ; on n'y voyait rien de sec et de gourmé, mais, par éclairs, une nuance d'ironie mélancolique. Il s'avança d'un pas mesuré vers Octave qui s'inclinait, séduit déjà par la forme extérieure :

! « M'avez-vous pardonné, monsieur le comte, l'outrecuidance de mon invitation ? dit M. des Vallières, oui, n'est-ce pas ? Je suis un peu maniaque, ainsi que tous les vieux garçons, et n'aime guère à sortir le matin. D'ailleurs il m'a semblé que nous ferions meilleure connaissance au coin du feu.

– Je suis sûr que j'emporterai d'ici le regret de ne vous avoir pas connu plus tôt, monsieur, 11 répondit Octave.

On se mit à table. Le réduit dans lequel le déjeuner était servi valait le cabinet de travail. Le goût s'y mêlait au confort. La conversation effleura mille sujets. Il était aisé de voir que M. des Vallières avait assisté à beaucoup d'événements et qu'il s'était frotté à un grand nombre d'hommes, aux petits comme aux grands ; son langage avait de la précision et de la saveur. On sentait cependant qu'il ne se livrait pas. M. des Vallières avait connu M. le comte Louis d'Espars à l'époque où celui-ci servait dans la marine militaire. Il en avait gardé un souvenir net et fidèle. Sa mémoire en toutes choses était d'ailleurs prodigieuse. Comme Octave lui en faisait la remarque

« Oh ! dit-il d'un air d'indifférence, c'est une des nécessités de la profession. »

Il n'avait pas été question une seule fois du motif qui faisait déjeuner le jeune officier de la rue d'Astorg avec le vieux diplomate de la rue de la Pépinière.

Vers la fin, au moment où l'on offrait aux deux convives du café brûlant versé dans des tasses de porcelaine de Saxe décorées avec un goût charmant, le diplomate fit un signe, les domestiques disparurent.

« Ça, monsieur le comte, dit-il aussitôt, pourquoi vous défaites-vous de cette collection d'armes, qui de vos mains, va, dit-on, passer dans les miennes ? »

La brusquerie de la demande surprit Octave, il pâlit légèrement, mais levant les yeux :

« Parce que je suis pauvre, monsieur, » répondit-il simplement.

Le diplomate arrêta son regard sur Octave avec une singulière vivacité ; c'était comme une vrille. Il but à petits coups deux ou trois gorgées de café, puis du même ton :

1 « J'ai commencé par l'indiscrétion, ajouta-t-il, je la pousserai jusqu'à ses dernières limites. Vous pardonneriez cette extrême liberté à un vieillard qui a suffisamment connu M. le comte d'Espars, votre père, pour l'estimer beaucoup.

– Votre indiscrétion ne m'effraye point ; si curieuse qu'elle puisse être, j'ai la conviction qu'elle aura pour source unique un sentiment de bienveillance qui du père s'étendra jusqu'au fils. »

Un fin sourire passa sur les lèvres de M. des Vallières.

« Tout le monde, plus ou moins, a côtoyé la pauvreté, reprit-il, elle n'est pas inconnue aux millionnaires. La question se borne à savoir d'où elle vient. La vôtre a-t-elle des dettes pour origine ? Remarquez que vous êtes jeune et que rien ne serait plus excusable.

– Ma pauvreté m'est venue par héritage, je ne l'ai ni augmentée ni diminuée personnellement.

– C'est presque déjà de la sagesse.

– Oh ! le hasard y a plus de part que la raison !. Quand on navigue, les tentations ont quelque peine à vous suivre en pleine mer.

– Bon ! Et celles qui vous accueillent au port ! il en est des tentations comme des médisances ; cela pénètre partout. Voilà donc un des côtés de la question éclairci. Il me reste à vous demander pourquoi, ayant gardé ces armes jusqu'à présent, la résolution vous est venue de vous en défaire aujourd'hui ?

– C'est qu'aujourd'hui ne ressemble pas à hier.

– Il y a donc un accident sous roche ?

– Oui et non.

– C'est trop ; j'aimerais mieux l'un ou l'autre. Vous voyez que mon indiscrétion prend ses coudées franches.

– Je l'en remercie. Tout à l'heure je lui demanderai peut-être un avis. »

M. des Vallières s'inclina.

« Il n'y a pas d'accident, monsieur, dans le sens littéral du mot, continua Octave, mais il y a une série de difficultés qui ne peuvent être soulevées ou amoindries que par un peu d'argent. J'ai regardé autour de moi ; j'ai trouvé ces armes. Tout enfant, je les admirais. je ne m'en sépare pas sans un vif sentiment de regret. mais il le faut.

– Je connais l'empire de ces trois mots. Ils ont leur valeur aussi en diplomatie. Mais, officier de marine, et libre de toute dette, si vous êtes seul au monde, quel hasard vous en fait subir la tyrannie ?

– J'ai une sœur, monsieur.

– Ah ! »

Par un mouvement soudain, M. des Vallières rapprocha son fauteuil de celui d'Octave et l'enveloppa d'un regard où la curiosité et la sympathie se mêlaient.

– Voulez-vous d'une confession générale ? poursuivit le marin ; je mets la mienne sous la sauvegarde de mon père.

– Qui écoute s'engage ; j'accepte cependant, » répliqua le diplomate.

Il tira le cordon d'une sonnette :

« Je n'y suis pour personne, » dit-il au domestique qui entra.

Après s'être arrangé commodément dans son fauteuil, et au moment où le lieutenant de vaisseau allait commencer, le diplomate l'interrompit d'un geste amical :

« Vous savez, reprit-il, que quiconque se confesse s'expose à recevoir des conseils. J'abuserai peut-être du droit que vous m'aurez donné.

– Si j'en reçois, il me semble que je n'aurai pas tout perdu. »

M. des Vallières dressa la tête, et la penchant à demi vers son interlocuteur :

« De la politesse à votre âge et dans les temps où nous vivons 1. Oh ! oh ! » fit-il d'un air singulier.

Puis, appuyant les deux coudes aux bras du fauteuil : « Parlez, je suis tout oreilles, » reprit-il.

Octave avait pris son parti résolûment dès l'instant où M. des Vallières s'était montré devant lui ; poussé par un sentiment dont il eût été fort en peine d'expliquer la cause, il ne lui cacha rien de sa situation ; le nom seul

de Mlle de Stainville fut omis dans sa confession. Le grade et le commandement qu'il espérait lors de son retour en France et qu'un défaut de protection lui avait fait perdre, l'héritage auquel il avait dû renoncer et qui laissait Mlle d'Espars sans ressources, la résolution qu'elle avait prise d'entrer dans une maison étrangère, son isolement dans Paris, il dit tout. A mesure qu'il parlait, le diplomate hochait la tête.

« Oui, oui, c'est bien cela, dit-il à demi-voix.

– Que veux dire cette exclamation ? s'écria Octave. Vous ne doutez pas de ma véracité, j'imagine ?

– Non, certes, et cela veut dire que je savais à peu près tout ce que vous venez de confier à mon expérience. Vous n'exigerez pas de M. Mouton toutes les vertus, et la discrétion moins que les autres. Sa profession ne la comporte pas. Votre franchise a été au delà de son bavardage, je vous en remercie. C'est toujours la même histoire. La bataille des faibles contre les forts. Vous êtes comme une épave que le flot pousse et repousse. Mais aussi longtemps que l'épave n'a pas été brisée contre un rocher, on peut croire qu'elle aura son jour de salut dans un port, à l'abri du vent. A présent résumons-nous. Du côté de l'avancement prochain aucun espoir ?

– Aucun.

– Les épargnes sur lesquelles Mlle d'Espars pouvait compter sont dévorées ?

– Toutes.

– Il est un capital dont bien des gens que j'ai vus à l'œuvre savent tirer un parti merveilleux. Ici je touche au chapitre des relations. En avez-vous ?

– Oui, mais.

– N'achevez pas. Vous appartenez à cette race d'hommes qui n'ont pas l'art de demander. Demander beaucoup, demander toujours, demander partout est un don ; si vous faisiez le métier qu'il exige, vous le feriez mal, donc ne le faites pas. Vous voyez que j'entre dans la voie des conseils.

– Celui-ci me sera facile à suivre.

– Les relations mises de côté, parlons des amis.

– Je ne m'en connais qu'un.

– M. de Marsac ?

– Et celui-là n'a pas, tant s'en faut, une situation meilleure que la mienne.

– La table est rase et nette. Me donnez-vous vingt-quatre heures pour réfléchir ?

– Quarante-huit, si vous voulez.

– Soit ! il peut se faire que j'en aie besoin. A présent, vous plaî-t-il que nous abordions la question des armes ?

– Là-dessus je suis à vos ordres.

– Je sais à peu près de quoi se compose votre petite collection. Consentez-vous à me la céder pour dix mille francs ?

– Dix mille ?

– Elle les vaut. Un marchand en tirerait même une somme plus forte en la détaillant. Il y a des armes orientales d'un grand prix. Je prends en bloc ; ce sera, si vous voulez, une vente à réméré. Vous êtes jeune et la fortune peut vous sourire un jour. Alors, sans doute, vous ne serez pas fâché de rentrer en possession de ces souvenirs. Je vous les garderai pendant trois ans, trois mois, trois jours : c'est tout ce qu'un collectionneur peut accorder. Si, au bout de ce temps, vous n'êtes point en mesure de me rembourser, ces armes seront à moi ; i, au contraire, vous m'apportez dix mille francs, elles eront à vous de nouveau, et cette fois, je l'espère, pour toujours.

– Ah ! monsieur ! s'écria Octave.

– C'est convenu, n'est-ce pas ? poursuivit M. des Vallières, qui l'interrompit, l'argent sera chez vous demain, ... t vous serez assez aimable pour me revenir voir après-lemain. »

Il serra cordialement la main d'Octave et le reconluisit jusqu'à la porte.

« Qui m'eût dit ce matin que je serais ce soir un peit capitaliste, m'eût fort étonné 1 pensait M. d'Espars en se retirant. Il faut convenir aussique l'homme qui met a main sur un personnage aussi bizarre que M. des Vallières n'est pas un concierge ordinaire. »

M. des Vallières en effet méritait l'épithète que lui accordait M. d'Espars, non point tant peut-être par les habitudes de sa vie qui étaient d'une grande régularité lans leur dé cousu, que par certaines fantaisies de son esprit qui donnaient à sa conversation une saveur pariculière. Il avait ce travers de dire assez souvent les : hoses comme il les pensait. On ne lui connaissait, il est 'rai, aucun parent ; en revanche il avait un grand nombre d'amis, dans le sens qu'on attache à ce mot au nilieu des perpétuelles agitations de Paris, un

pied dans tous les salons et une belle fortune dont il usait largement, mais avec un ordre qu'un notaire eût admiré. Tout était prévu dans son budget, l'imprévu surtout quel il faisait une large part. M. des Vallières avait rempli de hautes fonctions dans la diplomatie, ce qui lui avait permis de visiter une bonne moitié du monde et de nouer mille relations avec les personnages les plus éminents de la politique. Il s'était retiré de la carrière avec la réputation d'un homme tout à la fois très-habile, très-fin, très-profond et très-droit. On ne lui connaissait aucune passion, ce qui était cause, disait-il qu'il s'était fait collectionneur ; mais il avait à un haut degré le goût du mouvement et la curiosité de la vie. Bien des jeunes gens étaient à vingt-cinq ans moins actifs que lui à soixante. On aurait pu croire qu'il avait le don de l'ubiquité, tant il savait se multiplier et se faire voir dans vingt endroits en quelques heures.

Jamais on ne l'avait vu triste. Sa coquetterie était de se faire, en paroles vieux, très-vieux, plus vieux que le roi Priam ; il s'amusait quelquefois à parler de lui au passé, et comme s'il eût été mort depuis très-longtemps la vivacité de son regard lui infligeait alors de perpétuels démentis. Sans emploi, sans dignité, sans ambition on s'étonnait souvent de sa constance à se mêler au mouvement des salons. Un jour qu'un indiscret lui en faisait l'observation :

« J'y collectionne des caractères, » répondit-il.

Cette réplique, qui eût paru saugrenue à bien des gens, cachait un grand fond de vérité. Un des plaisirs les plus vifs de M. des Vallières était de chercher au dernier repli du cœur humain ce qu'il appelait le crapaud. Le crapaud était le vice entouré de triples voiles, le défaut dissimulé, la passion vile, les appétits bas, le limon noir déposé par le combat de la vie. Il était rare, assurait-il qu'il n'en eût pas découvert un ou deux, dans les âmes qui étaient en apparence les plus pures ; parfois même toute une famille de batraciens se mettait à grouiller ; sous le scalpel de son analyse et il lui était arrivé, chez : min faisant, de flairer la piste d'un crocodile dans des cœurs de vingt ans.

Ces jours-là il avait le rire et la gaieté d'un naturaliste qui vient de mettre la main sur un phénomène.

« Mais ce sont de ces bonnes fortunes, ajoutait-il, qu'on ne saurait espérer tous les jours. »

Ces découvertes ne le jetaient point dans des accès d'indignation, tout au plus surprenait-on sur ses lèvres le pli d'un dédain passager et le crapaud bien mis en lumière et plantureusement étalé, on ne voyait pas qu'il en fût plus à distance le possesseur, ou qu'il lui témoignât une ombre d'aversion.

Pour expliquer cette mansuétude M. des Vallières affirmait que la nature ne l'avait point créé pour vivre en ermite au fond des bois, et que, s'il fallait rompre en visière avec ses amis pour quelques petits animaux rampants logés en pleine poitrine, le plus court serait d'embrasser le culte de la misanthropie dès ses plus jeunes ans. Dans les heures rares où il se laissait aller à de courts épanchements, il prétendait que ces trouvailles philosophiques jetaient de la variété dans l'existence et la rendaient plus attrayante par les surprises qu'elles ménageaient à l'observation. Personne d'ailleurs n'était plus poli et d'une politesse plus aimable. Dans l'occasion, il rendait service volontiers. On l'avait vu s'employer activement pour des êtres qui lui inspiraient de la sympathie ; il y mettait un zèle, un soin, une chaleur et une suite que les plus vieilles amitiés n'ont pas toujours. La chose menée à bonne fin et parachevée, il ne demandait point qu'on le payât de reconnaissance, ne voulant pas, disait-il, agir en usurier.

M. des Vallières voyageait quelquefois ; il traversait les eaux les plus célèbres et les mieux fréquentées, non point pour des motifs personnels, sa robuste santé le mettant à l'abri des maladies qui affligent la pauvre humanité, mais pour surprendre le monde dans la liberté et le désordre que la campagne et la belle saison autorisent. Il y faisait des moissons qui le mettaient en belle humeur pour le reste de l'année. L'ancien ministre plénipotentiaire était un fin gourmet. Il traitait quelquefois dans son appartement de la rue de la Pépinière, et c'étaient des régals de prince pour les invités. Il avait coutume de dire qu'il faut étudier les femmes en face des écrins et des dentelles, et les hommes en présence des truffes et des vins des grands crus. Pour synthétiser sa pensée, il ajoutait que, dans ce sens, le boudoir et la salle à manger sont les deux pôles du monde. Un ne lui savait aucune inimitié, aucune antipathie, et il était impossible de trouver une personne qui eût dans l'esprit plus de tolérance ; il n'appliquait point l'épithète d'imbécile à quiconque ne professait pas sur certains sujets la même opinion que lui, et il ne vouait pas à la haine universelle ceux de ses

contemporains qui avaient dans la pratique de la vie des habitudes en opposition avec les siennes. Mais, par exemple, il avait en une particulière horreur l'exagéré, le faux et le prétentieux.

« Une dose un peu plus forte de simplicité, disait-il, et, malgré ses travers et ses vices, le monde eût été un paradis. »

M. des Vallières se couchait tard, lisait beaucoup écrivait un peu et employait ses loisirs, croyait-on, à rédiger des mémoires, où il consignait le fruit de ses longues et patientes observations. Il n'eût pas échangé sa condition contre la couronne d'un roi.

Vivant à Athènes, au temps de Périclès et d'Alcibiade. M. des Vallières eût été classé parmi ces aimables philosophes de l'école d'Épicure, qui ne dédaignaient ni les robes de lin chargées de parfums, ni les coupes d'or pleines de vin de Chypre ; à Paris, c'était mieux qu'un gentleman, c'était un gentilhomme. Il en avait les manières, le ton, le langage, à une époque où les fils aînés de l'aristocratie achèvent leur éducation dans les écuries et prennent leurs grades au bal masqué. Rasé de frais comme un Anglais de la vieille roche, son visage, qui ne portait que deux bouts de favoris, s'arrêtant à mi-longueur de ses joues, avait la peau lisse et blanche ; l'âge n'y avait imprimé aucune trace de fatigue ; point de rides sur le front, aucun pli à l'angle des yeux. Quelques touffes de cheveux gris frisaient autour des tempes ; il avait la tête petite et finement modelée. L'ensemble de ses traits exprimait une ironie spirituelle tempérée par un fonds de bienveillance exquise. Quand il parlait, l'extrémité de son nez remuait légèrement. Il causait bien, écoutait encore mieux, et s'il s'animait dans les discussions qui s'engagent quelquefois au coin du feu, il avait l'art de s'arrêter à propos. La mesure était sa grande force. Par là, il restait le maître. M. des Vallières abordait les femmes avec un mélange d'empressement et de respect qui touchait les plus jeunes. On racontait qu'il les avait beaucoup aimées ; il lui en restait quelque chose.

Ajoutons que le philosophe de la rue de la Pépinière n'avait jamais été marié,

Quand M. Mouton était venu lui parler de la collection d'armes qui était aux mains de M. d'Espars, ce nom lui fit tout d'abord, plus encore que son instinct de collectionneur éveillé, dresser l'oreille et questionner le

bonhomme. Ce qu'il apprit dans l'entretien que l'honnête concierge prolongea volontiers, excita sa curiosité. C'était comme une étude dont les mystères s'ouvraient devant lui, un roman en chair et en os, dont il pouvait voir et toucher les personnages. On sait comment le lendemain il avait eu l'officier de marine à déjeuner.

« Un peu d'orgueil froissé, de l'irritation, de la fierté écorchée toute vive, mais point de crapaud encore, se dit-il après que M d'Espars se fut retiré. Patience, cependant, combien de perles que j'ai vues se réduire en poussière dans le creuset, combien de beaux louis d'or transformés en clinquant !

IX

Ce n'était donc point tant pour réfléchir que l'ancien diplomate avait demandé vingt-quatre heures, que pour s'entourer de renseignements précis. Le visage, le regard, la parole, l'attitude d'Octave, tout avait le caractère de la sincérité ; mais un homme n'a pas traversé tout à la fois les orages de la vie et les cours de l'Europe, sans qu'un germe de cette philosophie soupçonneuse qui dit volontiers : que sais-je ! n'ait été déposé dans son cœur. Un certain amour-propre commandait à M. des Vallières de n'être point pris pour dupe. Il se mit donc résolûment en campagne, une heure après le départ du lieutenant de vaisseau.

Ses deux premières visites le conduisirent rue Royale-Saint-Honoré, au ministère de la marine, et rue Saint-Dominique, au couvent des Dames de Saint-Joseph. Quelqu'un qui l'eût rencontré à sa sortie du ministère et du couvent eût été surpris de l'air joyeux qu'avait l'ex-ministre plénipotentiaire en trottant d'un pied leste et rebondissant.

« Quoi ! se disait-il à part lui, pas l'ombre d'un mensonge, pas l'apparence d'une petite dissimulation ? le vrai seul, rien que le vrai ! »

Du même pas il se rendit chez M. Berthelier. L'honnête avoué confirma de tout point le récit de l'officier de marine. Les pièces qui constataient l'abandon que Mlle d'Espars faisait de ses droits, signé par Octave en

qualité de tuteur, avaient été envoyées à la partie adverse et communiquées au tribunal.

« Si M. le comte d'Espars a hésité, je dois dire, poursuivit M. Berthelier, qu'il ne l'a fait que pour sa sœur. Et je dois ajouter que le résultat de notre entrelieu ne m'a point surpris. »

Par un mouvement qui lui était particulier, quand une pensée le préoccupait, M. des Vallières porta la main à son menton.

« Voilà une chicane bien prompte et bien lâche, dit-il, la cupidité seule ne suffit pas à l'expliquer, bien qu'elle ait des appétits féroces. Quelques mots de fait agir les héritiers de M. de Mercourt. J'ai cru com-M. d'Espars me donnent à croire qu'un autre mobile a prendre aussi qu'un sentiment d'animosité personnelle n'a pas été étranger au procès qui lui a été suscité et ont il a été menacé. »

L'homme d'affaire hocha la tête d'un air d'assentiment.

« M. d'Espars est un jeune homme droit, loyal, généreux, reprit le diplomate : quel assemblage de circonstances a pu exciter contre lui un de ces ressentiments que le choc des passions explique seul ? Sa profession le retient loin de son pays. il n'a plus de famille. il est pauvre. Quel intérêt a-t-il pu froisser ? 11

M. Berthelier toussota légèrement, et poussant ses unettes au sommet de son front :

« Vous portez quelque affection à mon jeune client ? dit-il en baissant la voix.

– Il m'inspire du moins une vive sympathie, et si une occasion se présentait, je ne serais pas fâché de lui être utile.

1 – S'il en est ainsi, monsieur, je dois tout vous dire. En causant avec vous, M. le comte d'Espars n'a prononcé aucun nom ?

– Aucun.

– Il n'a pas parlé incidemment de Mme de Stainville ?

– Mme de Stainville 1 s'écria M. des Vallières avec une certaine émotion. la veuve de M. le marquis de Stainville qui a été ministre en son temps ?

– Vous la connaissez ?

– Je l'ai connue comme on connaît mille personnes à Paris, répondit le diplomate en se remettant ; je la vois même encore dans le monde, et chez

elle, par intervalles. »

M. Berthelier regarda autour de lui d'un air timide, et laissant tomber ses paroles une à une :

« Vous ne trahirez pas le secret de la conférence que nous avons au sujet de M. d'Espars ? ajouta-t-il.

– Par état, je suis discret.

– Vous remarquerez d'ailleurs que je ne fais que constater un fait sans en déduire aucune conséquence et sans remonter aux causes.

– Certainement.

– Or, il me paraît certain que Mme la marquise de Stainville nourrit contre M. le comte d'Espars des sentiments d'hostilité dont le motif a, jusqu'à présent, échappé à mon observation.

– Des sentiments d'hostilité, dites-vous ?

– Oui, monsieur, j'en ai la preuve dans l'affaire qui nous occupe. Les collatéraux de M. de Mercourt n'ont agi contre M. et Mlle d'Espars qu'à l'instigation de Mme de Stainville.

– Vous en avez la conviction ?

– L'une des personnes intéressées me l'a dit, et dans l'entretien que j'ai eu avec Mme la marquise au sujet de la métairie qu'elle veut adjoindre à son parc, je n'ai saisi aucune parole qui ait démenti cet aveu.

— Et vous ne soupçonnez pas la cause d'une animosité si violente ? »

M. Berthelier secoua la tête d'un air franchement négatif.

• « Eh bien ! monsieur, poursuivit M. des Vallières, voilà qui donne un ressort de plus à mon désir de servir M. d'Espars. Je m'y emploierai de mon mieux.

– Mme la marquise de Slainville est une personne haut placée. la veuve d'un ministre, jadis tout-puissant !

– Je vous ferai observer que vous venez de jeter en passant un mot qui diminue un peu cette toute-puissance. Jadis n'est pas aujourd'hui. Et puis, s'il faut tout dire, l'intérêt que je porte à M. d'Espars n'est pas le seul mobile qui m'engage à intervenir dans une affaire qui ne me touche pas personnellement. J'y prévois des luttes qui me plaisent par la pensée. Cela fouette le sang et aide à vivre. Et puis je suis curieux. Il y « là un mystère

dont il ne me déplairait pas d'avoir le mot. M. le comte d'Espars me servira de tarière et je le percerai d'outre en outre. »

M. Berthelier rangea des papiers qu'il avait sous la main.

« C'est une affaire de goût, dit-il d'un air de politesse sous lequel il cachait son étonnement ; si cette curiosité amène des résultats profitables à M. d'Espars, je serai le premier à m'en féliciter. »

M. des Vallières, satisfait de sa visite, salua l'avoué, fit un tour à son cercle, entra dans deux ou trois maisons, jeta en passant le nom de M. Octave d'Espars dans la conversation, étudiant sur les visages l'effet qu'il produisait et rentra chez lui fort tard. Il y trouva la collection d'armes dont il avait lui-même fixé le prix.

« Eh ! eh ! pensa-t-il, voilà un jeune homme qui a tout à fait les manières du monde. »

Puis, examinant les belles choses qu'il avait sous les yeux et les caressant du regard et de la main :

« Point d'enthousiasme reprit-il, en se gourmandant lui-même, nous verrons le jeune homme à l'œuvre. Combien de soldats qui montent à l'assaut au pas de charge et qui s'en reviennent tambour battant ! »

Cette fois, cependant, il n'inventoria pas sur l'heure le trésor qui venait augmenter le nombre de ses richesses et il ne choisit pas lui-même la place où il devait produire le meilleur effet. Sa pensée était ailleurs. Il avait certainement dit la vérité à M. Berthelier, mais il ne la lui avait pas dite tout entière. Mme de Stainville occupait dans son esprit un coin particulier où son observation analytique ne descendait qu'avec un certain trouble. Le sentiment qu'il éprouvait venait de la tendresse et de la colère, du regret et de l'effroi. La marquise l'attirait et le repoussait ; elle le séduisait par son esprit rare et fin, et l'irritait par des habitudes de hauteur qui allaient quelquefois jusqu'à l'arrogance. Il ne la voyait presque plus et il employait tout ce qu'il avait de ressources et de coquetterie dans la parole pour la captiver quand il la rencontrait ; près d'elle, ce Parisien rompu à tous les manéges de la vie, ce philosophe désenchanté de toutes les ambitions, ressentait un léger trouble qui mettait en péril sa tranquillité. De petits frissons parcouraient son épiderme. C'était quelque chose comme ces brises qui rident la surface d'un lac aux eaux profondes.

« Impression nerveuse, se disait-il, écho mourant du temps où j'étais jeune ! Il

Mais l'impression subsistait et l'écho ne se taisait pas. Il s'en raillait lui-même, et, si on avait pu descendre tout au fond de sa pensée, on aurait découvert que l'aimable épicurien n'était pas fâché d'éprouver encore, et malgré les glaces de l'expérience, des sensations qui le rajeunissaient.

M. des Vallières passa dans sa chambre à coucher tout t la fois mécontent et ravi. Voilà qu'un jeune homme, un officier de marine, qu'il ne connaissait pas la veille, e ramenait à la marquise, et l'y ramenait dans des conlitions qui pouvaient dégénérer en hostilité. Était-ce bien là ce qu'il voulait ? Embarqué dans une lutte, il l'était pas d'un caractère à reculer. Mais que lui importait ! Si c'était la guerre, il verrait Mme de Stainville face à face, et c'était un joueur digne de lui. Il n'était) lus d'un âge à redouter des blessures, et, s'il en recelait, le sang ne coulerait pas.

« D'ailleurs, se dit-il, je m'engourdissais depuis quelque temps, cela me réveillera. »

Il se coucha là-dessus et s'endormit en souriant à la pensée qu'il allait devenir père de famille, lui qui n'arait jamais eu ni femme ni enfants.

Au petit jour il était debout, et sa toilette finie, – il la faisait très-longue et très-minutieuse, – il courait chez Octave. M. Mouton le conduisit, la tête nue, à l'appartement du marin et l'annonça. Octave était avec sa sœur. t « Monsieur des Vallières, » dit-il à Lucienne.

Lucienne s'inclina. Elle avait les yeux rouges et portait un costume de voyage.

e Je suis un peu matinal, dit le diplomate, mais je vous devais une visite et voulais vous remercier de votre empressement à m'enrichir. Si maintenant je vous gêne, dites-le, je vous prie, sans hésiter.

- Mlle d'Espars ne prend le chemin de fer que dans quelques heures. Elle est d'ailleurs au courant de nos affaires, comme vous l'êtes vous-même, répondit Octave.

– Alors, je puis parler ?

– Sans hésiter.

– Et payer même ? ajouta M. des Vallières en tirant de sa poche un petit portefeuille qu'il posa sur un meuble.

- Si cela vous arrange, vous le pouvez.

- Affaire conclue alors. »

Octave glissa le portefeuille dans un tiroir sans en vérifier le contenu, et sans offrir de reçu à M. des Vallières.

« Décidément, pensa celui-ci, c'est un homme de race. »

La porte s'ouvrit tout à coup et livra passage à M. de Marsac. Lucienne rougit. Le regard du diplomate glissa du visage de la jeune fille au visage du nouveau venu.

« Mon meilleur ami, dit Octave en présentant Victor.

- Monsieur de Marsac, je suis ravi de faire votre connaissance, » répondit M. des Vallières qui lui tendit la main spontanément.

Ce mouvement produisit sur Lucienne l'effet d'un rayon de soleil qui frappe un flocon de neige et le fait fondre.

« N'est-ce pas, monsieur, dit-elle avec un sourire, qu'il ne faut pas que mon frère abandonne la marine ? »

M. des Vallières conduisit la jeune fille vers un fauteuil, et, se tournant du côté d'Octave :

« La conférence est-elle ouverte ? reprit-il, et les opinions peuvent-elles s'exprimer librement ?

- C'est plus que leur droit, c'est leur devoir, dit Octave.

- Je vous ai promis de réfléchir, j'ai donc beaucoup réfléchi, continua le diplomate. Eh bien ! le résultat de ces méditations est que j'ai le regret d'être d'un sentiment contraire à celui que vient d'exprimer Mlle d'Espars.

- Oh ! monsieur ! fit Lucienne.

- Mademoiselle, quand on veut qu'un diamant brille de tous ses feux, on le soumet au travail de la meule. Le parti que veut prendre M. le comte d'Espars est le bon. Vous ayant, il a charge d'âme. Une épaulette c'est que que chose, j'en conviens ; une sœur, c'est plus ; encore.

— Ainsi vous voulez qu'il donne sa démission ?

- Je le lui conseille, ou que tout au moins il demande un congé d'un an. Dans les dispositions où l'on est au ministère, on ne le lui refusera pas. En France, il sera près de vous, et ses efforts parviendront peut-être à vous rendre une partie de ce que vous avez perdu. La fortune récompense quelquefois le travail et l'intelligence.

f – Question jugée 1 s'écria Octave, tandis que sa sœur regardait M. des Vallières avec étonnement. Et maintenant, ajouta-t-il, j'espère que notre conseiller va débarrasser Lucienne du projet qu'elle a de partir pour la Touraine...

– Monsieur l'officier, si j'ai eu le courage de résister Mlle d'Espars, ce n'est pas pour baisser pavillon devant vous. Sa résolution est la bonne.

– Comment ! avec l'argent que j'ai là, grâce à vous, dans un tiroir, et celui que je gagnerai prochainement, vous voulez que je consente à laisser partir ma sœur de

couvent où tant d'amitiés l'entourent ?

– D'abord dix mille francs ne sont pas un trésor inépuisable et de plus cet argent que vous comptez gagner vous ne le tenez pas encore. Quant à ces amitiés dont vous parlez, elles sont douces et caressantes, je le veux bien, mais elles ont la fragilité de la rose. Ce sont des fleurs et point des arbres auxquels on peut s'appuyer et qui ne rompent pas. Vous aviez autour de vous des amitiés qui, à cause de leur sexe, ont la prétention d'être plus solides. Combien avez-vous trouvé de mains prêtes à vous venir en aide ? combien de cœurs disposés à se dévouer ? »

Octave sourit amèrement :

Entre toutes ces amitiés,

« Entre toutes ces amitiés, les mieux éprouvées auraient été peut-être jusqu'à m'avancer quelque argent, dit-il.

– Cette dernière ressource, les jeunes amies de Mlle d'Espars ne l'ont même pas. Il est donc inutile d'insister. Cependant Mlle d'Espars me permettra-t-elle de lui adresser une question ? Depuis que ses charmantes compagnes ont appris que la fille de M. le comte Louis d'Espars n'a plus un seul débris d'une fortune que son nom semblait lui promettre, sont-elles bien toujours pour elles ce qu'elles étaient autrefois ? N'y a-t-il pas des nuances, des riens, si vous voulez, mais quelque chose enfin qu'on sent mieux qu'on ne l'explique ? »

Le front de Lucienne s'obscurcit, puis, souriant à demi :

« L'une d'elles, toute jeune, il est vrai, s'est approchée de moi l'autre jour, et m'interpellant :

– Est-il vrai, m'a-t-elle dit, que vous allez être femme de chambre ? »

Octave prit la tête de sa sœur entre ses mains et l'embrassa sur le front. En levant les yeux elle rencontra le regard de Victor ardemment fixé sur les siens avec une expression profonde de tendresse. Par un mouvement spontané, elle rendit à son frère son baiser.

« Ah ! dit-elle, le sort d'aucune d'entre elles ne me fait envie ! »

La physionomie de M. des Vallières s'éclaira d'un sourire.

« Deux cœurs jeunes, deux cœurs honnêtes, deux cœurs qui s'aiment ! pensa-t-il. c'est beau et c'est bon. Mais vienne l'an prochain, qu'en restera-t-il ? Des cendres, peut-être I. »

Il posa ses deux mains sur la pomme de sa canne, et s'adressant à Octave :

« Quand une détermination courageuse a été prise, , il faut y persister, ajouta-t-il ; en toutes conditions, les meilleures même et les plus hautes, l'apprentissages de la vie est une chose bonne : elle fortifie ; mais quand on n'est pas appelé par le hasard à toutes les prospérités, elle est indispensable. Par cela seulement on est quelque chose, on devient quelqu'un. Les me il-leures lames d'épée ne sont pas celles qui ont été le plus longtemps soumises au travail du marteau. Seule dans son couvent, et dédaignée à demi par ses compagnes heureuses, ou entourée d'une pitié plus lourde que l'indifférence, et vous sentant « l'œuvre surtout, Mlle d'Espars souffrirait dans son indolence plus qu'elle n'est appelée à souffrir dans son action. Elle aura des jours difficiles, je le crois, je le sais. Le sort en dispense à tout le monde, à ceux même qu'il favorise le plus en apparence ; mais lorsqu'elle portera à sa bouche un morceau de pain gagné par son travail, il y au a dans son cœur un tressaillement de joie et de fierté qui compensera bien des misères. Et si plus tard un jeune homme bien né, laborieux, honnête, rompu comme elle à tous les efforts, réclame le droit de lui consacrer sa vie, elle pourra bravement lui tendre la main et lui dire : Elle est vaillante, elle est sans tâche ; je vous la donne ! »

Lucienne devint pourpre ; mais laissant la rougeur couvrir son front et tendant la main à M. des Vallières

« Merci, monsieur ! » dit-elle d'une voix éclatante.

Victor s'était levé le visage rayonnant.

te A mon tour, monsieur, voulez-vous me permettre de vous serrer la main ? dit-il.

– Ça, reprit M. des Vallières, qui sourit, nous voilà tous d'accord, j'imagine ?

– Tous, dit Lucienne.

– Alors, je continue. La jeunesse est contagieuse ; je viens tout à l'heure, et grâce à vous, de parler comme si j'avais la barbe blonde ; occupons-nous d'affaires à présent. Si j'ai bien compris ce que M. d'Espars m'a dit, Mlie Lucienne est attendue dans un château, et M. de Marsac dans un hôtel. Il est convenu, en outre, que l'officier de marine qui m'écoute demandera un congé. Mais c'est le seul, il me semble, qui n'a point encore de certitude sur ce qu'il fera, ce congé accordé.

– Je l'avoue.

– Avez-vous à ce sujet quelque visée particulière sur laquelle on puisse discuter ?

– Aucune.

– Eh bien ! mon cher monsieur d'Espars, je suis peut-être plus avancé que vous. J'ai un projet dont j'aurai bientôt à vous parler. Il est tel qu'il aura votre assentiment, je l'espère.

– S'il me permet d'arracher Lucienne à la servitude, quel qu'il soit, je l'accepterai avec reconnaissance.

– Un mot encore cependant : consentiriez-vous à quitter Paris ?

– Et que m'importe Paris ! Victor parti, Lucienne exilée. il n'y reste plus personne. »

M. des Vallières surprit au passage le soupir qui suspendit un instant la parole aux lèvres d'Octave après qu'il eut prononcé le nom de Lucienne.

« Il y reste encore à peu près un million et demi d'habitants, sans me compter, reprit-il en riant, mais ils vous pardonnent avec moi de n'y pas penser. Maintenant, ce me semble, la conférence est terminée. Donnez-vous la main et, comme autrefois les Argonautes, regardez bravement devant vous. C'est en bravant les tempêtes qu'on découvre la Toison d'or. »

Peu de jours après cet entretien, Mlle Marguerite de Stainville, qui était encore au château de Mme de Fréneuse, se promenait dans une avenue du parc à l'heure où les peupliers allongent leur ombre frêle dans les prés. Octave marchait auprès d'elle ; arrivé la veille, il devait repartir dans la nuit. Marguerite attachait sur le jeune officier de grands yeux calmes et doux où l'intelligence rayonnait.

Vous avez désiré que je vous suivisse dans cette avenue, dit-elle, m'y voici ; vous êtes pâle, agité, nerveux.... qu'y a-t-il ? parlez. C'est une amie qui vous le demande et qui sait qu'elle ne peut rien attendre de vous qui ne soit honnête, juste et vrai. »

Un mélange d'autorité et de douceur perçait dans ce langage. Octave ralentit son pas. Ces petites feuilles jaunes qui tombent au moindre frisson de l'air pleuvaient autour de lui et jonchaient avec un léger bruit la solitude des bois.

« Oui, dit-il, je ne vous dirai que des choses justes et vraies, mais bien des tristesses s'y mêleront aussi.

– Je croyais que quelqu'un était près de vous pour les partager.

– Et voilà ce qui précisément ne sera plus, peut-être. »

Marguerite releva la tête avec un superbe mouvement de surprise, et arrêtant sur Octave des yeux pleins de flammes :

« J'espérais être mieux connue, dit-elle.

– Ah c'est que vous ne savez pas tout !

– Comment se fait-il donc que ce que j'ignore je ne le sache pas déjà ?

– Mademoiselle de Stainville, je ne porte plus l'épaulette, je ne porte plus l'épée. »

Un frisson d'étonnement parcourut le visage de Marguerite.

« – Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous ! » écria-t-elle.

– Un jour j'ai dû choisir entre ma carrière et mon devoir. D'un côté, il y avait toutes les surprises promises au métier des armes : l'activité, la lutte, qui me plaisent, la gloire peut-être ; de l'autre, il y avait une sœur, cette Lucienne dont je vous ai parlé. J'ai choisi. Lucienne ne sera plus seule.

– Vous avez bien fait.

– Mais le comte d'Espars, que vous avez connu à l'île de Wight et retrouvé ici, celui-là n'est plus. Mon père avait à un haut de ré le respect, si

vous le voulez, la superstition du nom. Il ne croyait pas qu'il fût permis de le compromettre dans des professions où l'argent est tout à la fois le mobile et le but. Nos aïeux l'ont porté dans le conseil des rois et sur mille champs de bataille ; il était en Palestine avec les chevaliers de Philippe Auguste, comme à Denain avec le maréchal de Villars ; il a brillé dans les mers des Indes avec le bailli de Suffren, dans les forêts du Canada avec le marquis de Montcalm ; nous avons servi sous Turenne et sous Catinat, sous Duquesne et sous Tourville ; un des nôtres est mort à Tratalgar ; mon père était à Navarin. Il avait coutume de dire que la vie nous appartient, mais point le nom, parce que le nom est un héritage qui se transmet du père au fils à travers les générations. A présent et quels que soient les obstacles, il faut que j'arrive à gagner de l'argent. Je ne m'appelle plus Octave d'Espars, mais Octave Cabanès.

– Cabanès !

– Ce nom est à moi ; c'était celui d'une terre qui était t dans la famille. Au plus fort de ma détresse quelqu'un qui m'était inconnu la veille, et qui est devenu mon protecteur, m'a découvert un emploi où mes facultés et mes connaissances peuvent être utilisées. Grâce à lui, me voilà attaché à une compagnie industrielle qui exploite des mines de houille dans le massif des Cévennes. Je creuserai la terre et j'en tirerai le charbon. Il ne tiendra qu'à moi de me pousser en avant. Qui sait même si un jour je ne serai pas directeur ! Il ne s'agit que de se rendre indispensable. Mais quel long temps me sépare peut-être de cette position enviée ! Ai-je bien le droit de vous enchaîner à ma tristesse, à mes luttes, aux difficultés de ma vie ? Ma conscience me crie que je ne le dois pas. Cette parole que vous m'aviez donnée, je vous la rends donc. Quant à moi, je reste tel que j'étais. Je ne suis pas libre et ne le serai jamais.

– Je le sais, et j'y compte, répondit Mlle de Stainville d'une voix ferme ; je ne le suis pas non plus et ne le serai jamais. »

Octave venait de ralentir le pas et la regardait tout ému.

Marguerite s'arrêta, et d'un accent où vibrait la fierté :

« J'ai longtemps vécu dans un pays où j'ai souvent entendu une formule qui m'a frappée, dit-elle ; au pied des autels, sous l'œil de Dieu, des jeunes gens la proclamaient d'une voix haute et ferme ; j'o-erai l'adopter pour moi,

et je vous dirai : Riche ou pauvre, dans la bonne ou la mauvaise fortune, en santé ou dans la maladie, méchant ou pire, je vous serai fidèle et vous aimerai, je le jure.

– Dieu ! » s’écria Octave.

Il venait de tomber à ses pieds ; mais déjà Marguerite avait disparu, et il resta à genoux, seul, dans la transparente obscurité du soir, les bras tendus vers le ciel, tandis qu’une forme blanche s’effaçait lentement au fond des bois.

Tiré enfin de son extase :

« Debout, dit-il, et à l’œuvre maintenant ! »

Il nous faut à présent nous transporter au château où Mlle d’Espars était attendue.

Quelques mois se sont écoulés. On touche à la fin de l’hiver. Déjà les bourgeons prennent des teintes roses à la cime des arbres, des senteurs vives sortent de l’épaisseur des haies, les oiseaux volent plus gaiement et se poursuivent avec de petits cris, l’air est plus doux aux lèvres, la brise est moins aiguë qui caresse les feuilles vertes de la ronce et du lierre, un frisson de vie circule dans les forêts égayées par un clair soleil. Dans un grand salon dont les trois fenêtres cintrées ouvrent sur une terrasse au delà de laquelle s’enfuient dans un lointain lumineux les perspectives d’un parc immense, au coin d’une cheminée où flambe un large feu, une femme qui paraît avoir quarante ans à peu près est assise dans un fauteuil de tapisserie où l’œil d’un amateur reconnaîtrait les formes élégantes, mais un peu sèches. du style qui était à la mode sous le règne de Louis XVI. Elle est droite et tient à la main un ouvrage de broderie que ses yeux quittent quelquefois pour jeter partout un regard tranquille et froid.

Mme de Varnesson est d’une taille un peu au-dessus de la moyenne ; elle a les épaules pleines, des formes rondes, discrètement accusées par le corsage montant de sa robe, les mains blanches et potelées, le cou ample, le front large sous deux bandeaux épais de cheveux châtons bien lissés, les yeux d’un bleu gris qui a des reflets d’ardoise, les pommettes un peu saillantes, le menton carré, la bouche mince et à lèvres pâles. Elle avait pu mériter une réputation de beauté ; sa taille serait t bien prise et ne manquerait pas d’une certaine grâce si elle avait plus d’abandon et de

souplesse. La roideur gâte tout. L'expression habituelle de sa physionomie est une sorte de gravité impérieuse que le sourire ne tempère jamais. Le caractère a pétri le masque. Sa figure est toute blanche. Sauf les yeux et les mains rien ne remue en elle. Une robe noire de moire antique aux cassures éclatantes enveloppe ses pieds posés sur un petit tabouret, aucun ornement n'en relève la simplicité, mais l'étoffe n'a rien perdu de son éclat et semble être sorlie le matin même de chez la faiseuse. Un col et des manchettes de vieille guipure de Venise l'accompagnent. Mme de Varnesson porte aux oreilles deux perles d'un orient et d'une pureté de forme qui ne dépareraient pas la parure d'une duchesse ; une alliance d'or à l'ancienne mode brille à l'annulaire de sa main gauche. Une perle entourée d'un cercle de diamants, non moins éclatante et non moins belle que celles qu'on voit suspendues à ses oreilles, relève l'épiderme blanc de la main droite. Aucun autre bijou ne se fait voir sur elle ; elle a la tête nue. La solennité de ses manières, la glace de son langage, la roideur compassée de son attitude, quelque chose de magistral qui est en elle, lui ont fait donner dans le pays un surnom que seule elle ne connaît pas. Pour tout le monde et dans la familiarité des conversations intimes, Mme de Varnesson s'appelle la Présidente.

A l'autre bout de la grande pièce, auprès d'une table chargée de papiers et de livres, une petite fille était assise, la plume à la main, auprès d'une jeune personne d'une physionomie intelligente et douce, dans laquelle nous reconnaissons Mlle Lucienne d'Espars. La plume criait sur le papier ; c'était le seul bruit qu'on entendait dans le salon. Un ordre merveilleux régnait partout ; les rayons du soleil qui entraient par les hautes fenêtres se brisaient aux angles des meubles et en faisaient ressortir l'éclat et le poli. Les tentures de satin de Chine brillaient dans tout leur lustre. Pas un grain de poussière ne souillait les dorures des appliques et le cristal des girandoles. Chaque chose était à sa place, rien ne traînait, ni un livre, ni un morceau de tapisserie, ni un journal. La phalange des fauteuils était rangée en bataille aux deux côtés de la cheminée prête à recevoir l'assaut des visites. Le garde-feu qui occupait le devant du foyer offrait des angles réguliers comme ceux d'une fortification. Aucun flambeau ne s'égarait sur le coin d'une table, aucun tabouret, aucun pouf ne s'avisait de dépasser son voisin. L'œil du maître s'était promené dans tous les coins. On pouvait

admirer ce salon et sa superbe ordonnance, trouver les meubles, les consoles, les tentures et les tapis magnifiques, s'extasier sur la richesse des étagères et des glaces dont les cadres touchaient au plafond. On n'y était pas à l'aise. Rien n'y manquait cependant, rien, si ce n'est la vie.

Lucienne faisait quelquefois des observations à voix basse à l'enfant, qui tournait vers elle des yeux tendres et plaintifs. Mlle de Varnesson – car c'était elle – s'appliquait de son mieux. La page finie, elle la poussa vers la jeune institutrice.

« C'est très-bien, ma chère Véronique, » dit Lucienne après qu'elle l'eut examinée.

L'enfant saisit sa main au passage et y porta ses lèvres. Lucienne sourit, et, faisant mine de chercher un volume sur la table, se pencha et embrassa Véronique dans les cheveux. Elle avait eu soin, étant debout, de se placer entre son élève et Mme de Varnesson.

Trois coups sonnèrent à la pendule.

« Mademoiselle, dit la maîtresse du château, voici 1 heure de donner à Mlle de Varnesson sa leçon de piano. . »

Déjà Véronique était debout ; on aurait dit qu'un ressort l'avait poussée. Au moment où elle passait devant sa tante, se dirigeant vers un piano à queue qui remplissait un angle du salon, Mme de Varnesson l'arrêta.

« Prenez le livre que Mlle d'Espars a dans la main et me l'apportez, dit-elle, je suis curieuse de savoir si vous retenez bien vos leçons. »

L'enfant trembla de la tête aux pieds et obéit.

Immobile sur son siège comme un juge, Mme de Varnesson attachait sur sa nièce un regard perçant et dur. Véronique commença en balbutiant. Deux fois sa tante la reprit. L'enfant se troubla.

« C'est assez, poursuivit Mme de Varnesson, vous savez tout cela moins encore aujourd'hui qu'hier.

– Cependant, je vous jure, madame. »

Un regard de Mme de Varnesson cloua la parole sur les lèvres de l'écolière.

« Mademoiselle, poursuivit sa tante, vous reconnaissez mal les soins qu'on a pour vous. C'est presque de l'ingratitude. Je prierai Mlle d'Espars

d'être moins indulgente à l'avenir et de ne pas épargner à son élève les remontrances et les punitions qu'elle mérite trop souvent. »

Véronique se dirigea vers le piano, suivie de Lucienne ; elle avait les yeux pleins de larmes ; son menton tremblait ; tandis que ses doigts se posaient sur le clavier, Lucienne, inclinée sur son épaule, arrangeait le morceau de musique :

« Ne pleure pas, chère petite, tu ne seras pas punie, » dit-elle. —'

Elle se baissa rapidement comme pour ramasser un papier qui s'échappait de ses mains et l'embrassa de nouveau à la dérobée. Un long regard de reconnaissance partit des yeux de Véronique et son visage parut transfiguré.

« Vous allez voir, je jouerai bien, » dit-elle.

Presque aussitôt les premières mesures d'une sonate jaillirent sous ses doigts. L'aiguille allait et venait par un mouvement méthodique au-dessus de la broderie de Mme de Varnesson.

« C'est assez bien, dit-elle un moment après, mais ce pourrait être mieux. »

Les mains de l'enfant tombèrent découragées le long de son corps.

« Recommencez, » continua la voix impérieuse de Mme de Varnesson.

Elle venait cependant de tirer le cordon d'une sonnette ; un valet de pied ouvrit la porte.

« Joseph est-il revenu ? demanda Mme de Varnesson qui regardait la pendule.

– Non, madame, pas encore.

« Aussitôt qu'il sera de retour, vous me l'enverrez. »

Un instant après, Joseph parut, son chapeau à la main, et se tint immobile, attendant que Mme de Varnesson l'interrogeât.

« Vous êtes resté absent vingt minutes de plus que la dernière fois. Vous savez cependant que je n'aime pas l'inexactitude, dit enfin Mme de Varnesson.

– Le cheval que j'avais pris pour obéir aux ordres de madame s'est défermé chemin faisant ; je n'ai pas pu le pousser.

– Cela ne me regarde pas. c'est à vous de veiller aux fers de vos bêtes. »

Joseph s'inclina ; il y eut un silence. Les doigts de Véronique couraient toujours sur le clavier.

« Peut-être pourriez-vous vous taire quand je parler repris Mme de Varnesson, qui tourna les yeux du côté de sa nièce.

Les mains de Véronique restèrent immobiles subitement, comme si elles eussent été pétrifiées par la baguette d'une fée. On aurait entendu tirer une aiguillée de fil. Satisfaite de cette obéissance passive, Mme de Varnesson éleva de nouveau la voix :

« Comment avez-vous laissé sœur Augustine ? dit-elle.

– Si j'ose le dire à madame, la sœur Augustine ne va pas bien.

– Comment ! encore !

– Elle a eu la fièvre toute la nuit ; au petit jour cependant elle s'est levée pour vaquer aux soins de l'école. Mais on pense que ses forces, si elle en abuse, ne la mèneront pas longtemps.

– Cependant je lui ai envoyé des remèdes tirés de ma pharmacie.

– Sœur Augustine m'a prié de dire à madame qu'elle tait bien reconnaissante des bontés que madame a pour elle.

- Je ne lui demande pas de reconnaissance, je lui demande de se bien porter !

- Certainement. malheureusement les remèdes n'ont point agi.

– Pense-t-on que sœur Augustine tombe sérieusement malade ?

– s'il faut dire les choses comme elles sont, tout le monde en a peur.

– Ces gens-là n'ont pas pitié de mes nerfs et de ma sensibilité. ils me tueront ! Il me faudra aller jusqu'au illage, entrer dans la chambre d'une malade, respirer n air vicié, toucher aux meubles et aux vêtements dont elle se sert chaque jour ; et qui ne sait que, dans certains cas, la cuntagion a la promptitude de l'éclair !... Au retour, peut-être, il pleuvra. et le froid me saisira. Puis on s'étonne, M. de Varnesson tout le premier, si je suis souffrante !. Mademoiselle d'Espars, veuillez, je vous prie, ouvrir cette porte à demi..., j'étouffe un peu. »

Lucienne obéit en silence. La Présidente abaissa les yeux sur les hottes que portait Joseph.

« Je vois là deux ou trois taches de boue, reprit-elle ; vous auriez pu, ce me semble, ne pas porter ces vilenies sur mon tapis, et changer de

chaussures avant de vous présenter au salon.

– C’est mon empressement à me rendre aux ordres de madame qui m’a fait commettre cette faute.

– Ayez toujours le même empressement, mais gardez-vous d’avoir la même négligence. Allez ! »

Joseph tourna sur ses talon comme un automate et disparut. Mme de Varnesson dirigea son regard du côté du piano. « Que ne continuez-vous ? j’ai fini, » reprit-elle.

Une impulsion mécanique ramena les doigts de Véronique sur le clavier ; la sonate éclata de nouveau, mais avec une certaine irrégularité. La Présidente fronça le sourcil ; Véronique, qui l’examinait à la dérobée, s’en aperçut et pâlit.

« Allez toujours, c’est fort bien, murmura Lucienne tout bas.

– Oh non ! répliqua l’enfant. je sens que j’ai peur. »

Son jeu devint de plus en plus irrégulier ; Mme de Varnesson leva les yeux qu’elle tenait sur la broderie ; son aiguille s’arrêta. Véronique, qui s’en aperçut, se mit à trembler plus fort. Un orage se préparait. En ce moment la porte du salon s’ouvrit avec fracas et livra passage à un homme robuste, grand, haut en couleur et hâlé, qui portait un costume de chasse ; un épagneul à la robe noire fit irruption à sa suite et se mit à bondir autour du piano en jappant.

« Monsieur ! fit la Présidente, qui se dressa.

– Pas une sarcelle, pas un pluvier, pas une bécassine ! les marais sont déserts ! » dit le chasseur.

Cependant Mme de Varnesson s’appuyait d’une main au chambranle de la cheminée ; la tête rejetée en arrière, son mouchoir sous le nez, elle était superbe.

« Je croyais vous avoir dit, monsieur, reprit-elle, que les pièces où j’ai pour habitude de me tenir devaient être à l’abri de vos sauvageries. Vos grandes bottes répandent une odeur effroyable, et je ne sais pas en outre où cet horrible chien qui hurle a traîné ses vilaines pattes !... Retournez à vos marécages et laissez-nous en repos, je vous prie. »

M. de Varnesson, car c’était lui, tortilla sa toque de velours entre les doigts.

« C'est le bruit de cette musique qui m'a attiré tandis que je passais, répondit-il d'un air jovial ; il me semble que la petite joue assez bien.

– Elle joue fort mal.

– Ah !

– A présent, monsieur, s'il vous plaît une autre fois de venir me troubler dans ma retraite, ayez soin, je vous prie, de fermer les portes derrière vous. Il y a ici, grâce à vos brusques entrées, un courant d'air qui enrhumerait une vachère. C'est un régime auquel ma santé délicate ne saurait résister. »

Sans mot dire, le chasseur siffla son chien, qui revint en gambadant, et se dirigea vers la porte encore ouverte. Au moment où il allait la repousser, la Présidente éleva la voix :

« Veuillez vous rappeler qu'on dîne à sept heures. Il y aura du monde, reprit-elle, je vous serai obligée d'avoir une cravate blanche et un habit noir.

– Diable ! » fit M. de Varnesson.

La Présidente lui jeta un regard de dédain qui l'eût écrasé s'il n'eût été depuis longtemps à l'épreuve de cette artillerie. On le vit bientôt après passer sur la terrasse, toujours suivi de l'épagneul, qui faisait mille bonds ; il se dirigeait à grandes enjambées, le fusil sur l'épaule, du côté du parc.

« Après les canards, les lapins ! Et cet homme est mon mari ! » murmura Mme de Varnesson.

Le piano ne chantait plus.

« Mademoiselle, reprit-elle presque aussitôt en s'adressant à Lucienne, veuillez prendre un flacon d'eau de Cologne et répandez-en le contenu sur le tapis. Ces odeurs que M. de Varnesson a laissées partout me portent à la tête. »

Lucienne fit en silence ce qui lui était ordonné.

« A présent, mademoiselle, emmenez votre élève dans la salle basse, poursuivit la Présidente, et mettez-la à l'anglais. Point d'indulgence surtout. J'entends que, dès la fin du mois, Mlle de Varnesson soit en état de lire couramment un chapitre de *Quentin Durward*. Il faut qu'elle reconnaisse par de constants efforts tous les bienfaits dont on l'accable. Allez, j'ai besoin d'être seule pour me remettre de toutes ces émotions. »

XI

Tandis que Mme de Varnesson ouvrait un volume et s'étendait sur un canapé, dans une molle attitude, M. de Varnesson commençait à fusiller les lapins sur la lisière d'un bois taillis. Il en avait déjà accroché deux ou trois, rapportés par l'épagneul, à la maîtresse branche d'un jeune bouleau, lorsqu'il avisa une grande fille brune qui s'en allait lestement, un paquet de linge sous le bras, du côté du château.

« Eh ! Suzon ! » cria-t-il.

Suzon accourut, et ouvrant une bouche fraîche qui laissa voir l'émail de trente-deux dents plus éclatantes que l'ivoire :

« Qu'y a-t-il pour votre service, notre maître ? dit-elle.

– Il y a que tu vas prendre ces lapins par les pattes et que tu les porteras gentiment chez le garde, en lui demandant de ma part ce qu'il fait dans sa cabane tandis que je tire dans le parc. »

Suzon prit les lapins, et les soulevant de sa main rouge :

« Voilà tout de même des bestioles qui ne seraient pas mauvaises accommodées d'une façon que je sais, dit-elle.

– Eh bien ! les bestioles seront pour ton souper, et voici pour toi. »

M. de Varnesson enveloppa la taille souple de la grande fille d'un bras vigoureux et lui appliqua sur la joue un baiser qui sonna comme un grêlon sur une vitre.

« Ah ! monsieur ! » fit Suzon.

Elle voulut s'enfuir ; un second baiser non moins retentissant tomba sur la joue voisine.

« Je n'aime point à faire de jalouses. A présent, va, » dit M. de Varnesson.

La lavandière décala, son paquet de linge sur la hanche, les lapins suspendus à ses doigts. Elle riait et regardait sous cape M. de Varnesson.

« Il est tout de même gai et bon enfant, le maître du château, dit-elle, et il y a toujours profit à le rencontrer. »

On a pu voir par la scène qui avait précédé l'arrivée de M. de Varnesson dans les bois quelles sortes de relations unissaient les deux hôtes du château

des Tourbes. Si M. de Varnesson était le maître dans le parc et dans les champs, et, s'il faut le dire, un maître un peu jovial et déluré, bien qu'il frisât la cinquantaine, la Présidente, ainsi que Mlle Élise Dunbar en avait averti Lucienne, était véritablement le maître et la maîtresse dans la maison. La royauté absolue était la seule forme de gouvernement qu'elle tolérât. Autour d'elle tout pliait ; dans ce sens, le premier de ses sujets était M. de Varnesson lui-même. Sous le regard de sa femme, ce grand chasseur qui, d'un coup d'épaule, brisait une clôture, avait la soumission d'un enfant. Pour les personnes qui voyaient les choses de plus près ou les regardaient avec plus d'attention, l'enfant par intervalles ne laissait pas de résister au maître et le faisait avec un sans-façon qui déconcertait la majesté de la Présidente. Elle en avait le sentiment, et dans l'attitude qu'on lui voyait prendre auprès de son mari, il y avait comme un désir opiniâtre de savoir jusqu'où pouvait aller son empire sans exciter de révolte. La victoire lui restait ordinairement. Elle se flattait de l'obtenir toujours et y mettait tous ses soins avec cette constance et cet esprit de suite qui est dans le caractère de certaines femmes. Vaincu chez lui, M. de Varnesson se vengeait de cette tyrannie à l'extérieur, comme un écolier qui fuit son pédagogue.

Dans le dédain que la Présidente faisait voir à ce Nemrod de la Touraine, il y avait une nuance de colère et de ressentiment dont le secret ne pouvait être perré que si on remontait à l'époque où un mariage qui mit toute la petite ville d'Amboise en liesse permit à Mlle Fatouville de Lombez de s'appeler Mme de Varnesson.

D'où venait ce nom de Lombez que prenait la famille Fatouville d'où sortait la Présidente, on ne le savait pas bien. On supposait seulement qu'elle avait fait fortune dans un commerce lucratif de quincaillerie ; mais quelle que fût son origine, à dix-huit ans Mlle Hon rine Fatouville de Lombez passait pour le plus riche parti de l'arrondissement d'Amboise, si bien qu'à vingt lieues à la ronde tous les fils de famille, hobereaux, propriétaires, manufacturiers, couchaient en joue l'héritière et sa dot.

C'était une grande affaire de savoir qui l'emporterait ; mais, à cet égard, personne n'en savait rien, le s noiaires pas plus que les amis de la famille. Mlle Fatouville de Lombez voyait autant de monde que le comportent les usages de la province, passait chaque année un mois ou deux à Tours, à

l'époque du carnaval, dansait beaucoup, et ne laissait paraître aucune préférence et aucune envie de se marier. Les habiles pensaient qu'elle voulait choisir.

Un jour, au bord d'un bois, dans un déjeuner de chasse, Honorine vit César de Varnesson. Quelque chose en elle remua. César était beau, d'une beauté un peu grossière, mais vivante et plantureuse ; il avait les épaules larges, le teint fleuri, la barbe et les cheveux d'un noir de jais, la taille haute, le jarret souple et vigoureux, le sourire épanoui, les dents blanches, On ne pouvait l'apercevoir sans penser à ces infatigables chasseurs des temps primitifs qui vivaient au cœur des forêts, plus agiles et plus robustes que les bêtes fauves.

Il mangeait gaillardement comme un homme qui se maintient en santé par un exercice constant ; sa gaieté égalait son appétit et lui tenait lieu d'esprit ; il riait si volontiers que l'on riait avec lui. Sa force n'était pas moins remarquable. Comme on allait se remettre en chasse, Honorine le vit d'un coup d'épaule enlever une charrette qu'un cheval essoufflé ne pouvait tirer d'un chemin creux. César était l'unique rejeton d'une bonne famille de la province ; il avait quelque bien, quoiqu'on ne pût comparer sa fortune à celle de Mlle Fatouville de Lombez. Si quelque chose ayant de loin l'apparence de l'amour troubla un jour l'âme de cette héritière qui l'avait sèche et froide dès l'enfance, ce fut le sentiment que lui inspira M. de Varnesson. Elle n'en rêva peut-être pas, mais un notaire qui était dans les confidences de la famille avertit César que s'il osait se présenter au château des Tourbes il ne serait peut-être pas repoussé. César suivit le conseil, et, au bout d'un mois, Mlle Honorine Fatouville de Lombez devint Mme de Varnesson.

La lune de miel fut courte ; si elle n'eut guère que la durée éphémère d'un bouquet de lilas, elle n'en eut ni la fraîcheur ni le parfum. Des incompatibilités d'humeur éclatèrent bientôt. César était rustique à la façon d'un hobereau qui s'attarde volontiers à table après avoir poursuivi un pauvre lièvre à travers champs ; aucune vanité ; sa particule et son blason ne lui imposaient p ? s et il touchait dans la main des métayers, ce qui lui permettait à l'occasion d'embrasser leurs filles et de battre leurs terres.

Mme de Varnesson, au contraire, avait toutes les prétentions ensemble, celles du rang aussi bien que celles du langage. Elle visait à la plus exquise distinction et s'en croyait le plus pur modèle. Honorine avait en outre de ses mérites une idée qui ne souffrait pas l'ombre d'une rivalité ; elle eût accepté les hommages d'une foule de courtisans comme un juste tribut payé à l'éclat de ses perfections. César eut le tort de n'en être pas ébloui. Ce fut un premier levain de rancune qui tomba dans le cœur d'Honorine. Elle découvrit plus tard que ce grand beau garçon qui avait des muscles plus solides que le bois du chêne, ne dédaignait pas de suivre du regard les villageoises bien tournées qui cueillaient des pommes ou gardaient des moutons sur son domaine ; quelquefois même, à l'imitation des gentilshommes d'autrefois qui s'égayaient avec des personnes de petite condition, il s'oubliait dans des familiarités qu'il assaisonnait d'un franc et joyeux éclat de rire. Que la robe fût de bure ou d'indienne, ses bras ne s'arrêtaient pas à l'étoffe pourvu que la taille fût souple et ronde. Quand on le voyait partir pour la chasse et traverser d'un pas élastique et rebondissant les bruyères et les guérêts, on ne savait pas toujours pour quelle espèce de gibier César se mettait en campagne. Mme de Varnesson, qui s'en indignait, oubliait peut-être à son tour qu'elle avait mis un art sans pareil à lui rendre le salon des Tourbes insupportable, en y faisant régner un perpétuel ennui que rien n'amoindrissait jamais et qui, dans certaines circonstances, devenait implacable.

Elle était l'esclave des convenances, et il lui semblait que la gravité, le silence, la roideur étaient la livrée, même de la distinction. La gaieté de son mari, qui fredonnait à toute heure des chansons relevées par un grain de sel gaulois ou bruyamment sifflait des airs de chasse, lui semblait bonne pour l'antichambre et la basse-cour. Ses éclats de voix la suffoquaient. Elle le lui fit entendre avec des airs de tête et une hauteur que beaucoup de maris n'eussent point tolérés, mais que M. de Varnesson supporta sans récriminer ; semblable en cela à un grand nombre de colosses qui n'ont au service de leurs épaules de taureau qu'une force morale, il céda dès le premier choc.

L'apathie naturelle de son caractère, qui répugnait aux luttes, y eut certainement une large part ; mais un grain d'habileté narquoise n'y fut pas

étranger non plus. Exilé du salon, César l'était par ricochet des appartements privés. Il gagnait en liberté ce qu'il perdait en domination. Moins châtelain que chasseur, il rentra dans ses habitudes d'autrefois et ne trouva pas qu'elles eussent perdu de leur saveur pour être cueillies sur l'arbre où mûrit le fruit défendu.

L'autorité souveraine d'Honorine bien établie, elle ne transigea plus, César devint de son plein gré quelque chose comme un intendant ; il avait la surveillance des coupes et rendait des comptes. Il avait ainsi un prétexte légal pour courir les bois. Philosophe à sa manière, César accepta gaiement les dédains de Mme de Varneson, qu'il ne pouvait aborder qu'avec l'appoint des gants bien tirés et de bottines irréprochables, et s'accommoda d'une situation où les dédommagements ne lui manquaient pas. Bien sûr d'avoir toujours quelques pièces d'or au fond de sa poche, une table bien servie, un bon cheval à l'écurie, de la poudre pour son fusil, un chien quêtant sous son regard et les mille hasards des promenades à l'aventure, il ne pensait pas qu'il eût rien à regretter.

Cette soumission spontanée derrière la quelle il était aisé de voir que se cachait un grand fonds d'indifférence, blessa la châtelaine dans la partie la plus précieuse de son orgueil. Elle, Honorine, oubliée par César ! par César qu'elle avait choisi. Et pour quoi ? et pour qui ? Un matin pour deux canards, un soir pour une meunière. La plaie devint incrotable. Les femmes les plus froides ont de ces rancunes altières qui ne pardonnent pas et dont jamais elles n'avouent l'origine mystérieuse. Elles prétendent se montrer insensibles à toutes les adorations, mais elles veulent en recevoir l'hommage, et qu'on se dispense de le leur offrir est exposé à leur courroux.

Quelle femme, en outre, ne se croit pas un peu reine en dedans de soi ? Mme de Varnesson avait plus que l'orgueil d'une reine, elle était toute confite en vanité ; malheureusement les mépris dont elle accablait César glissaient sur lui comme du sable sur une planche d'ardoise. C'était encore un motif de colère ; la Présidente lui en voulait de ce que le sang ne coulait pas sous ses coups de griffes. Mais cette vanité qui était l'essence même de son être, et l'amour de la règle qui en était le culte, ne lui permettaient pas de rien laisser paraître avec éclat de la profonde rancune qui fermentait en

elle. Cette contrainte, qu'elle s'imposait pour le monde, la rendit plus âpre et plus aigre encore dans son intérieur. Les inférieurs s'en ressentirent.

M. et Mme de Varnesson vivaient donc dans le château des Tourbes, qui figurait parmi les biens dotaux de la Présidente, sur le pied d'étrangers qui, logés entre les murs du même hôtel, échangent lorsqu'ils se rencontrent des paroles froides et compassées.

Un soir, Véronique apparut entre eux. Véronique était, comme on sait, la fille d'un Varnesson qui, tenant garnison dans une ville du Midi en qualité de capitaine de dragons, avait épousé à la diable, et ventre à terre, une fille de l'endroit, qui n'avait pour elle que sa jeunesse et sa beauté. La jolie Provençale mourut en couches. Le capitaine ne s'ensevelit pas dans un deuil éternel, mais il lui resta de cette mort un chagrin qui le poussa aux folies. Quand une fluxion de poitrine l'emporta, on ne trouva rien de sa fortune, mangée en sottises de toutes sortes. Véronique restait seule avec quelques nippes et quelque argent recueilli au fond d'un tiroir. César, tout ému, en parla à Honorine. A la pensée d'un enfant qui menaçait d'envahir son domicile, le premier mouvement de la Présidente fut de repousser bien loin cette inconnue. Ne pouvait-on pas la laisser dans un couvent ? Puis elle se ravisa. En somme c'était une Varnesson ; et de plus c'était une fille unique. On pouvait se risquer dans une bonne action sans craindre qu'elle fût la source de dévouements plus nombreux. Une orpheline recueillie au château, élevée comme une fille de la maison et qui proclamerait par sa seule présence la magnifique générosité de Mme de Varnesson, c'était une parure.

« Je consens, » dit-elle.

César était bon. Ce mot qui calmait ses inquiétudes le remplît de reconnaissance. Les yeux tout attendris, il ouvrit les bras et s'approcha d'Honorine. Mais, le repoussant d'un air de hauteur :

« Vous vous trompez, j'imagine, » dit-elle.

César recula comme un mâtin accueilli par un coup de boutoir.

« Merci, toujours, reprit-il, je vais écrire à la petite. »

La petite arriva. C'était une enfant frêle et délicate ; le fin tissu de sa peau couleur d'ambre laissait voir le réseau de ses veines bleues ; pour un mot elle rougissait ou pâissait. Orpheline à l'âge où les caresses nourrissent

comme le pain, elle avait un sentiment profond de son isolement. Dans ses moments d'abandon, elle avait la vivacité et la gaieté d'un chevreau ; mais surprise par un regard, elle devenait farouche et se repliait. Elle n'était pas jolie, dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot, mais elle avait les yeux tendres, doux et lumineux, la bouche expressive, le sourire attrayant. Sous tout cela on devinait un cœur bon, qui, déjà effleuré par la vie, se pliait à la tristesse. A la vue de Véronique, Mme de Varnesson éprouva quelque chose comme l'apparence d'un sentiment confus qui la troubla. Ce fut d'abord un regret vague, indéterminé. La maison était bien vide ; l'ordre le plus vigilant, une constante occupation ne suffisaient pas à la remplir. On n'y voyait pas ces chiffons, ces poupées, ces mille riens qui meublent un appartement encore plus que des miroirs et des fauteuils. Les siens n'étaient point animés par des jeux tout retentissants de babil et d'éclats de rire. Ce premier attendrissement, si naturel au cœur de la femme, gonfla le sein de Mme de Varnesson ; mais ce ne fut qu'un éclair. Il était dans son essence que tout se changeât en amertume. Non pas émue, mais presque remuée un instant, Honorine rentra promptement dans sa glace et sa sécheresse. La petite fille, poussée par la main de César, s'était jetée dans les jambes de sa protectrice, les bras ouverts. Mme de Varnesson l'écarta, et rajustant sa robe un peu froissée :

« C'est bien, mademoiselle, une autre fois seulement vous prendrez garde à ne rien chiffonner, » dit-elle.

L'enfant se retira les paupières gonflées. Plus tard, la Présidente voulut l'embrasser, mais ses lèvres n'arrivèrent qu'au front de Véronique. Le cœur était fermé.

C'était cette enfant que Lucienne était chargée d'instruire et de surveiller. Ainsi que cela se remarque souvent, Véronique avait l'intelligence d'autant plus vive et plus développée qu'elle avait l'organisation plus fine et plus délicate ; froissée dès sa plus tendre enfance, elle avait des souvenirs confus de souffrances mal définies qui jetaient une ombre de mélancolie sur son visage. Ses regards surprenaient par leur profondeur. Retirée en elle-même, elle restait souvent assise au pied d'un arbre dans un silence qui la rendait étrangère à tout ce qui se faisait autour d'elle. Elle recherchait les petits coins, les parties solitaires du parc, l'isolement ; les physionomies nouvelles

l'inquiétaient. Elle ne se livrait pas. Elle n'était à l'aise qu'avec les animaux, les jeunes chats, les agneaux, les chèvres, les chiens, parmi lesquels elle se glissait toujours. Son ami particulier devint, dès cette époque, un grand chien des Pyrénées qui avait le poil rude et les crocs formidables d'un loup. Cosaque, – c'était son nom, – obéissait à son premier appel. Elle mettait sa main mignonne dans sa gueule énorme et dormait sur son épaule. A son tour, il s'arrangeait pour glisser sa tête velue sur les genoux de l'enfant et fermait les yeux aussi longtemps qu'elle le caressait. Quand par hasard un rayon de gaieté la poussait à jouer avec les enfants du voisinage, au plus vif de son élan, il suffisait que son nom fût prononcé par une voix qu'elle connaissait bien pour qu'elle s'arrêtât subitement avec la pâleur du marbre sur le front.

« Me voila ! » disait-elle alors, et de petits frissons gerçaient sa peau transparente

Le principe de Mme de Varnesson était qu'il ne fallait pas gâter les enfants. Elle entendait par ce mot qu'on devait les priver de caresses et de câlineries, et ne pas leur épargner les remontrances et les punitions. Or, la Présidente avait trop de rigorisme dans l'esprit pour ne pas tirer de ce principe toutes les conséquences logiques. Véronique respirait donc dans une atmosphère hostile qui ne lui permettait pas de s'épanouir. A la voir ainsi rêveuse et pâle, on pensait malgré soi à ces jolis oiseaux, des Antilles qu'une fantaisie a transportés en Europe et qui frissonnent et oublient de chanter quand la pluie bat les vitres.

En outre de ses principes en matière d'éducation, Mme de Varnesson n'avait pas pris à bail une bonne action pour la laisser en jachère. Il fallait que Véronique lui rapportât en progrès, en efforts, en zèle, en compliments, surtout ce qu'elle lui coûtait au point de vue de l'entretien. La nourriture, le logement, le chauffage, l'habillement, cela valait bien que Véronique s'épuisât à conier sa bienfaitrice. Et comment atteindre à ce eut difficile, si ce n'est en devenant un petit prodige dont la châtelaine pût faire montre ? Le grand mot de reconnaissance tombait des lèvres de la Présidente perpétuellement, comme l'eau froide qui s'épanche d'une source. Pour bien faire voir que ce sentiment était en sentinelle dans son cœur, il fallait donc

que l'entant s'acharnât au travail et ne perdît jamais ni un brin de fil ni un quart d'heure.

Dans cet intérieur que ne rafraîchissait jamais un courant de rire et d'abandon, on voyait assez souvent beaucoup de monde. C'était le goût de Mme de Varnesson de recevoir. Elle avait une table abondante et délicate. On accourait chez elle de tous les environs, et il n'était pas de château à dix lieues à la ronde où elle n'eût des connaissances. Il n'en était aucune, par exemple, qui ne fût riche ou titrée. Ces réceptions, où il fallait prodiguer les phrases banales et les réverences, mettaient César au supplice, mais il se maintenait et souriait sous le regard hautain de la Présidente.

Dès son arrivée au château des Tourbes, Lucienne prit l'habitude d'écrire régulièrement à son frère. Nous allons extraire de cette correspondance quelques passages qui donneront une idée juste de l'existence qui lui était faite dans les nouvelles conditions où le habard l'avait jetée.

XII

« Je t'ai parlé, mon cher Octave, du maître et de la maîtresse de la maison. Ils sont tels à peu près que me les avait présentés Mlle Dunbar dans cette malheureuse lettre dont la découverte a eu tant de part dans tes résolutions ; mais, disposée à l'indulgence et à voir les choses par leur bon côté, je m'accommode sans trop de peine au caractère de M. et de Mme de Varnesson. C'est déjà un grand point que de savoir sur quoi compter. Ici point d'ambages ni de réticences. Tout a la netteté de l'acier, le poli du cristal. Les lignes sont droites, les angles francs, aussi bien dans les relations que dans les habitudes. Ainsi, par exemple, je sais que je ne ferai aucun progrès dans les affections de Mme de Varnesson, dussé-je rester vingt ans auprès d'elle et lui témoigner le dévouement légendaire du pélican pour ses petits.

« Je me trompe, cependant. Ces progrès pourraient être certains, assez rapides même, si je voulais. La cuirasse derrière laquelle son cœur est à l'abri, a son défaut. Je connais peu d'êtres qui, avec une intelligence réelle, soient plus accessibles à la flatterie et en savourent avec plus de facilité la

grossière nourriture. Par là, il est aisé de s'insinuer dans ses bonnes grâces ; c'est miracle que, dans son entourage, personne ne se soit encore emparé de cette arme et n'en ait tourné la force à son profit. J'imagine que la faute en est à son abord. Il glace. Elle est surtout captivée par les louanges qui s'adressent à sa personne. Peut-être a-t-elle plus rarement entendu ce langage. Cette découverte achevée, et elle avait échappé à l'œil clairvoyant de Mlle Dunbar, je n'ai rien changé à mes habitudes. Ce silence lui déplaira-t il et amènera-t-il dans nos relations une froideur plus marquée ? L'avenir me le dira, mais ce que je puis comprendre de son caractère, m'autorise à croire que jamais elle ne me congédiera si je remplis exactement les conditions de notre contrat. Avec elle chose promise est chose tenue. Cela met dans la vie une grande sécurité. Bien plus même, elle est capable de me doter si, quelque jour il me prenait fantaisie de me marier. Je ne recherche pas le motif qui la pousserait à cet acte de générosité, il me suffit qu'il puisse être, et je n'aime pas à regarder au fond des choses. Quant aux menus cadeaux, bouts de dentelles et petits chiffons, j'en aurais à foison, si je pouvais, comme je te l'ai dit, m'accoutumer à certaines complaisances. Mais il me semble qu'à ce prix-là, je les payerais trop cher. Je ne veux rien devoir qu'aux gens que j'aime.

« M. de Varnesson-César, comme je l'entends appeler par bien des gens autour de moi, et seule Mme de Varnesson ne se sert jamais de ce petit nom familial – est un homme tout rond ; il ressemble à ces pièces de bois tournées en forme de billes qui ne changent pas d'aspect de quelque côté qu'on les regarde. L'examen n'a rien à vous apprendre. Tel il est dimanche, tel il est jeudi. De ce côté-là encore, Mlle Dunbar avait raison. Il est bon par instinct et droit par nature ; il a même des mouvements spontanés qui indiquent une âme engourdie peut-être, mais capable de généreux élans. J'ai parfois surpris dans ses yeux des éclairs qui me donneraient à réfléchir si je m'appelais Honorine. Un jour, la Présidente s'était mis en tête de renvoyer un garde qui avait négligé de remplir un ordre. Prières et supplications n'y pouvaient rien. César intervint. – Laurent est à mon service particulier, je crois ; il y restera, dit-il. La voix avait un accent bref. On aurait dit le choc d'un bâton ferré sur un caillou. Laurent est encore dans sa cabane.

Seulement il ne se montre plus au château Mais ces révoltes sont rares. On dirait que l'effort de la volonté fatigue César.

« M. de Varnesson est un grand chasseur devant Dieu ; quelque temps qu'il fasse il est dehors. Quand il rentre mouillé jusqu'aux os, il rit aux éclats, mais s'il aperçoit Mme de Varnesson, il fuit comme un lièvre, pour qu'elle ne découvre pas les taches humides laissées par ses bottes sur le parquet luisant. Leurs caractères sont faits de contrastes.

« Sans bien s'expliquer, Élise m'avait dit de me tenir sur une grande réserve avec le maître du château. Durant les premiers jours il me considérait, non pas en présence de Mme de Varnesson, mais dans les occasions où il me voyait seule auprès de Véronique, avec une attention qui me gênait. Son regard clair me suivait partout. Il paraît que cet examen a tourné à mon profit. Un matin, au retour d'une promenade que j'avais faite dans la rosée, il m'a prise à part :

« – Vous avez l'air bon enfant, m'a-t-il dit, vous plaî-t-il de me donner la main ? J'ai idée que nous vivrons en bonne intelligence.

« Mettant alors ma main dans la sienne :

« – Je ne demande pas mieux, ai-je répondu.

« Il l'a vigoureusement serrée, oubliant que je ne suis pas tout à fait un garde-chasse.

« Je me suis mise à rire et, secouant mon poignet :

« – Si la connaissance devient plus intime, il ne faudra pas me casser le bras, ai-je dit.

« Il s'est excusé, et, me reprenant la main :

« – Pardieu ! a-t-il repris, à partir d'aujourd'hui vous avez en moi un ami.

« Le plus plaisant est que je le crois comme il le dit. Tu vas t'écrier que je suis bien jeune. Écoute donc ! je n'ai pas beaucoup plus de dix-huit ans.

le On mène aux Tourbes la vie la plus régulière qui se puisse rêver. Pour ma part, je me lève à six heures. Bientôt après, Véronique est debout. Quand nous entrons dans la salle des études, Mme de Varnesson est déjà sur pied. Elle porte à huis-clos une robe de mérinos noir qu'elle ne craint pas de traîner partout. Quand on lui demande de ses nouvelles la Présidente soupire. Elle n'a jamais bien dormi et a toujours quelque névralgie dont elle

souffre horriblement. C'est son mot. Ce qui ne l'empêche pas de trotter comme une souris et de veiller fort tard. C'est l'heure où elle gourmande sa livrée. Les réprimandes petillent ; on dirait la grêle sur un toit. Chacun en a sa part. De temps à autre elle ouvre la porte de notre réduit pour voir si nous ne perdons pas une minute. Véronique la sent venir. Je le devine au tremblement de sa main. A onze heures précises on a sonné les trois coups du déjeuner. M de Varnesson est arrivé et s'est dépêché de passer un vêtement de ville. Si nous sommes en famille, Mme de Varnesson accable mon élève de questions ; si bien que celle-ci réponde, elle devrait toujours répondre mieux. L'enfant me jette à la dérobée des regards désespérés. César fait un cliquetis formidable avec sa fourchette et son couteau contre les verres et la porcelaine. Il arrive assez fréquemment que sa femme s'impatiente.

« – Vous mangerez donc toujours comme un braconnier ? lui dit-elle quelquefois.

« Il sourit, s'excuse et recommence. J'ai l'idée qu'il est content d'avoir détourné sur ses robustes épaules l'orage qui menaçait Véronique.

« Après midi, on fait un tour dans le parc. L'enfant court. Il y a des instants où l'ombre des futaies, les senteurs des bois, la vue d'un écureuil, la fraîcheur du vent qui court parmi les jeunes ramées la rendent comme folle. Elle bondit ainsi qu'un faon. L'exubérance de la vie déborde en elle. Qu'on la rendrait heureuse à peu de frais ! Mais vient un mot qui la glace. Mme de Varnesson, qui a le culte de la distinction, ne veut pas qu'une petite personne qui porte le même nom qu'elle s'agite et se mette en sueur comme une paysanne. La pauvre Véronique voudrait bien s'échapper et se mêler aux jeux et aux rires des enfants qui s'ébattent devant l'église du village ou sur les prés. Elle jette des coups d'œil à la dérobée du côté d'où partent les cris, et ses petites jambes voudraient bien l'y conduire, mais la Présidente est là, et il ne faut pas s'émanciper en sa présence. Si quelque chose la rappelle à la maison, Véronique, en trois bonds, a rejoint Cosaque, et, bientôt après, elle se roule dans l'herbe ; mais ces belles occasions sont rares. La promenade n'est jamais bien longue. On rentre, et le travail nous reprend. Quelquefois même il vient des visites. Il faut produire Véronique.

De bonnes âmes la bourrent de friandises en lui répétant qu'elle doit être bien heureuse d'avoir trouvé une tante si parfaite. L'enfant bégaye.

« Je ne veux d'autre récompense que ses progrès, dit la châtelaine d'un air superbe.

« La formule varie quelque peu, mais dans le fond c'est toujours la même pensée qu'elle exprime. Hors de vue, Véronique jette par la fenêtre les friandises qu'on lui a données et mord dans une tranche de pain avec l'aspect farouche d'un jeune loup.

« Le soir on est en grande toilette. On fait de la musique froide ; on rit du bout des lèvres ; on cause avec l'entrain qu'on mettrait à lire des psaumes. M. de Varnesson dort devant une table de wisth. Un peu de gaieté ferait fuir la distinction. Il y a des soirs où le concert tout entier c'est moi. Qui m'eût dit au couvent des dames de Saint-Joseph qu'un jour je serais virtuose ! Quand il n'y a personne je fais à ma maîtresse, – et quel autre nom lui donner, – des lectures à haute voix. Chose singulière ! cette personne sèche et glaciale aime les romans où le romanesque fait irruption. Elle se pâme aux récits de Mme Cottin. Cela me rappelle le mot d'une vieille amie de notre père, cette bonne Mme Tournave, qui faisait si bien les confitures. –

On est toujours femme par un côté, disait-elle. Je commence à le comprendre à présent.

« Nous faisons de temps à autre des excursions dans les châteaux voisins. J'adore ces promenades ; on voit des ruisseaux, des moulins avec leurs grandes roues noires qui tournent dans l'écume, des chaumières autour desquelles gloussent des poules, des chemins creux, des buissons et des haies où vivent des peuplades de petits oiseaux, des charrues attelées de bœufs dont la robe fume, des troupeaux qui se répandent sur les talus des sentiers ; on a l'air, la lumière, le mouvement. Véronique pousse des cris de fauvette ; mais elle est dans son grand appareil ; il faut qu'elle reste immobile. Le regard de la Présidente la tient clouée sur les coussins.

« Je t'ai parlé deux ou trois fois déjà de Mlle Dunbar. Elle m'attendait chez Mme de Varnesson le jour de mon arrivée. Je n'ai pas eu de peine à la reconnaître, bien que je ne l'eusse pas vue depuis quatre ou cinq ans au moins. Elle m'a paru plus svelte et plus élancée, mais elle a toujours ses

beaux cheveux couleur d'or bruni et son sourire expressif. Elle a beau faire, on l'aimera toujours pour ce sourire. Elle m'a tendu la main, je me suis jetée dans ses bras ; elle a paru surprise mais non fâchée, et m'a serrée sur son cœur. Sa voix est d'un timbre sonore et plein, doux et métallique ; elle me rappelle certaines voix italiennes dont la gravité musicale est une caresse pour l'oreille. Je ne sais qu'elle qui soit à l'aise avec Mme de Varnesson. Élise m'a fait en quelque sorte les honneurs du château des Tourbes ; une voiture l'attendait pour la ramener chez Mme de Praille. En la reconduisant, j'ai pressé son bras contre le mien. C'était la première nuit que j'allais passer seule chez des étrangers :

– Vous reviendrez souvent ? lui ai-je dit.

« – Mais, a-t-elle répondu, Mme de Praille a besoin de mes services.

« – C'est vrai. mais moi je n'ai que vous.

« Elle m'a regardée.

« – Je reviendrai, a-t-elle dit.

« Elle m'a embrassée sur le front. C'était presque le baiser d'une mère. Je me suis couchée plus tranquille, et j'ai dormi mieux que je ne l'espérais. Quelle vertu dans une caresse !

« Parmi ses jouets de petite fille, Véronique malgré ses airs farouches a une poupée qu'elle adore. Elle s'enferme pour la tirer de son armoire et lui tient de grands discours. Son imagination m'effraye. Elle pleure quelquefois sur les ma heurs imaginaires qu'elle invente pour attendrir Mignonne. Mignonne c'est le nom de la poupée. Dans ces histoires figure souvent une méchante personne, une sorte d'ogresse qu'à certains traits je crois reconnaître. Le trousseau de Mignonue me parut fort délabré. Or, il s'agissait, l'autre jour, d'un grand bal où elle était invitée, et la piovrette manquai des ajustements nécessaires, l'ogresse ne voulant pas faire les frais d'une robe neuve. Là-dessus, grand chagrin de la poupée et grands discours de sa protectrice. L'une se lamentait et l'autre la consolait. Tandis que j'écoutais ce torrent de paroles enfantines, l'idée me vint de prendre le rôle d'une bonne fée. A l'aide de quelques chiffons, j'eus bientôt confectionné une toilette superbe où les dentelles se mêlaient au satin. Étalant alors mon chef-d'œuvre auprès de Mignonne, j'attirai doucement Véronique du côté

de sa poupée. Elle vit la jupe, elle vit le corsage, et joignant les mains avec un élan de bonheur naïf :

« – Dieu ! fit-elle.

« – Ne vous désespérez plus, lui dis-je, Mignonne peut aller au bal.

« Mais déjà l'expression de son visage était changée. Elle me regardait, et d'une voix dont le timbre caressant timide et surpris arriva jusqu'à mon cœur :

« – Vous m'aimez donc ? reprit-elle.

« – En doutez-vous ! m'écriai-je.

Véronique se jeta dans mes bras, courba sa tête sur mon cou, et se mit à pleurer. Sa pauvre âme venait de se donner.

« Mon élève a eu, ces temps-ci, un grand chagrin. Je rois t'avoir dit, mon cher Octave, qu'elle a au nombre e ses amis particuliers un chien énorme, qu'elle nurrat rouer de coups sans qu'il remuât. Malheu-eusement Cosaque n'est pas discret dans son attahement. Dès qu'il aperçoit Véronique, il la suit comme i fumée suit le vent. Deux ou trois fois, un peu crotté omme un mâtin de basse-cour, il a eu l'imprudence 'entrer à sa suite dans les appartement du château. uelques traces ont révélé son crime. Mme de Varnesson I déclaré qu'il serait mis à la chaîne. Cosaque pleure, saque gémit. La nuit on le délivre. Il rôde alors et eut quelquefois dormir sous nos fenêtres.

« L'autre jour Véronique s'est échappée au sortir de able ; un moment après je l'ai surprise se dirigeant ers la niche devant laquelle, sur des brins de paille, sommeille le grand chien. Elle portait dans le pan (son tablier des fleurs et des gâteaux. Cosaque, ass gravement, remuait la queue. Elle s'est aperçu que je suivais.

« Chut ! m'a-t-elle dit en me tirant par le pan de m robe, les fleurs, c'est pour vous, les gâteaux, pot lui.

« Presque aussitôt, accroupie à côté de Cosaque, el fourrait des brioches dans sa gueule béante.

« – Ne crie pas, lui disait-elle, sois bien tranquille bien sage. Si tu ne fais pas de bruit, on te permettra « courir.

« Là-dessus, Cosaque fait des bonds et pousse des hui lements de joie formidables, qui font trembler les vitres : Véronique, épouvantée, l'embrasse sur sa tête velue prend la fuite.

La même scène recommence le lendemain.

« Élise a tenu sa promesse. Elle vient me voir assez fréquemment, seule ou avec Mme de Praille. Elle m'inspire une confiance absolue ; Mlle Dunbar la commande en quelque sorte. Son caractère ne se dément jamais. J ne sais pas de personne à la fois plus silencieuse et plus active. Elle ne cherche pas à se prévaloir de l'empire qu'elle a conquis chez la baronne, où tout passe par ses mains.

« – Je reste à ma place, dit-elle, mais j'en garde les frontières.

« Malheur à qui l'effleure ! Un chat agacé par un chien ; de manchon n'a pas donné plus vite un coup de griffe Les ongles entrent dans la chair.

« Quand je lui témoigne mon étonnement :

« – Je sais trop quelle est ma condition pour permettre à personne de me la rappeler, me dit-elle.

« Un jour une dame du voisinage qui a de grandes prétentions, étant en visite chez la baronne de Praille, avança son pied sur un tabouret, et s'adressant à Élise :

« – Mademoiselle, dit-elle, je crois que le lacet de ma bottine est défait, veuillez voir cela.

« Élise froidement saisit le cordon d'une sonnette et l'agitait :

« – Pierre, dit-elle au domestique qui entra, veuillez chercher les gens de Mme de Cervoil et prévenez-les qu'on a besoin de leurs services.

« Un instant après, on vit paraître un drôle efflanqué qui cumule chez Mme de Cervoil les fonctions de cocher, de laquais et de valet de pied. Le bruissement d'un éclat de rire comprimé parcourut l'assistance. Mme de Cervoil oublia sa bottine et son lacet, et sortit plus rouge qu'une pivoine.

« Quand on touche à l'honneur de son nom, Élise est implacable. Une personne non moins arrogante et plus vaniteuse encore que Mme de Cervoil, ayant eu connaissance de ce nom de Saint-Albans qui appartient à Mlle Dunbar, s'avisa à deux ou trois reprises de la plaisanter sur l'origine et

les alliances de sa famille, laissant voir quelques doutes au sujet du droit que s'attribuait Élise.

« – J'ai connu des Saint-Albans, dit-elle un soir ; leur aïeul avait suivi le roi Jacques à la cour de Louis XIV. Les Saint-Albans dont vous vous vantez, mademoiselle, viennent-ils de la même source ? L'un de ceux dont j'ai parlé rechercha la main de la tille d'un conseiller au Parlement de Dijon, lequel était mon grand'oncle, et fut écarté n'étant qu'un officier de fortune.

« Mlle Dunbar se tourna vers son interlocutrice, et d'un air de politesse :

« – Mon grand-père m'a souvent entretenu du premier Saint-Albans qui ait mis le pied en France, ma chère madame d'Oubigny. Il était capitaine dans les gardes écossaises du roi Charles IX et eut l'honneur de faire pendre un du Portail qui avait malversé dans les gabelles du roi. Vous voyez, madame, que mes Saint-Albans et les vôtres ne peuvent avoir même origine.

» Madame d'Oubigny, qui était née du Portail, devint verte.

« – J'ai encore dans nos papiers de famille, une lettre – où l'histoire de cette pendaison est narrée tout au long ajouta tranquillement Élise.

« Par contre, Mlle Dunbar se montre pleine de mansuétude, et ne s'épargne pas quand il s'agit de venir en aide aux pauvres et aux malades. Une vieille cousine de Mme de Praille qui est dans la maison depuis vingt ans, ayant été atteinte de rhumatismes qui l'ont clouée dans son lit pendant six semaines, ma chère Élise s'est épuisée à la veiller, à la consoler, à la soigner. Elle a eu la joie de la voir debout. Guérie, la pauvre femme embrassait les mains de Mlle Dunbar en pleurant.

« – Comment reconnaître jamais un tel dévouement ? disait-elle.

« – Laissez, a répondu mon amie ; vous êtes de la race des petits et des abandonnés ; aimez-moi seulement.

« Élise me trouve trop facile et trop douce.

– « Si vous continuez, me dit-elle, il ne restera bientôt plus un brin de laine de votre toison.

« – Vous savez le proverbe, ai-je répondu : À brebis tondue, Dieu mesure le vent.

« Elle a souri en me donnant une tape sur la joue.

« – A chacun son caractère, a-t-elle repris ; il ne faut pas demander les serres du faucon à la colombe.

« Et me montrant ses belles mains longues et souples :

« – Vos serres sont là, a-t-elle ajouté. qui vous touche me touche.

« Il y a un vrai plaisir à sentir sa main serrée par cette main-là. Chaque jour j'aime Elise davantage. Prends garde ; je vais l'aimer presque autant que toi, mon frère.

« Nous avons en ce moment grande compagnie aux Tourbes. Chevaux et voitures piaffent et roulent dans la cour. Le printemps est venu et les oisifs l'ont suivi. Mme de Varnesson est dans la joie. Visites et réceptions se succèdent sans relâche ; elle est en représentation du matin au soir. Il faut saluer, veiller à tout, commander, promener tout ce beau monde tantôt dans les avenues bien ratissées dès l'aube et peignées après déjeuner, tantôt au milieu des serres entretenues avec un soin minutieux ou le long des pièces d'eau d'où l'on retire les moindres brindilles qu'un vent étourdi y a précipitées d'un coup d'aile. Tout cela se fait gravement, d'un air compassé. Je pense malgré moi à Louis XIV dans la pompe de Versailles. Mon Dieu, que l'on se donne de mal pour gâter les meilleures choses !

« Les occasions de gronder ne manquent pas non plus et sont encore une occupation. Toute la maison est sur les dents ; mais on se tait ; Mme de Varnesson seule se plaint. Je ne sais pas comment elle échappe aux fluxions de poitrine et aux névralgies qui font la roue dans ses récits. Et à ce sujet une chose m'a frappée, c'est la rare complaisance avec laquelle les femmes du monde parlent de leurs petites infirmités. Lorsqu'elles se trouvent réunies dans un salon, toutes parlent à la fois comme une bande de musiciens auxquels un chef d'orchestre donne le signal du bout de son archet. Ce ne sont plus alors que migraines atroces, névralgies intolérables ; les maladies se suivent à la piste. Les belles parleuses sont toutes à la veille de mourir ; aucune, par exemple, n'écoute sa voisine. Elles ont déjà bien trop à faire de s'écouter elles-mêmes ! Pendant les premiers jours j'en ai eu des frissons. J'y mettais une bonne foi sans pareille. Je pensais qu'une Faculté ne viendrait pas à bout de tant de souffrances. Mais quand' j'ai vu que ces belles personnes veillaient jusqu'à deux heures du matin, après avoir croqué à belles dents de bons petits gâteaux, arrosés de thé et de

chocolat, toutes mes inquiétudes ont battu en retraite. En leur qualité de maîtresses de maison, les souffrances de Mme de Varnesson ont le pas sur les autres. Elles gémissent plus haut. Elles semblent dire aux autres : Mais taisez-vous donc ! nous sommes bien plus incurables et bien plus aiguës que vous ne le serez jamais ! nous avons des quartiers de noblesse !

« Ces prétentions à de continuelles tortures sont singulières. J'ai peu vu le monde encore ; toutes les femmes qui le traversent sont-elles ainsi ? La vilaine chose cependant qu'une plainte qui ne se lasse pas 1 A part l'ennui que ça procure aux auditeurs, c'est encore bien maladroit. On ne croit plus aux tortures qui se traitent par le bal et le souper, et si d'aventure une véritable maladie arrive, on a beau crier au loup, personne n'accourt et l'on n'a pas le moindre regain de commisération.

« Je dois cependant rendre justice à une aimable personne qui te garde un souvenir particulier et que j'ai eu occasion de voir aux Tourbes et à Noizai. Mme de Fréneuse a le bon goût de se toujours bien porter. La franchise de son humeur n'est égalée que par la franchise de sa santé. Jamais une plainte, jamais un soupir. Si on lui demande de ses nouvelles, elle répond d'un air à faire croire que cette femme jeune, élégante et souple comme la branche d'un jeune bouleau, est indestructible. Elle n'est pas certainement à l'abri des menues intirmités qui taquinent le pauvre monde, mais elle n'en parle pas et fait si bien qu'elle arrive à se persuader qu'elle n'en subit point les assauts. Mais quel amour du plaisir, bon Dieu ! Elle est dans la vie comme un oiseau dans un buisson d'avril. On l'aime à la voir si gaie et si rebondissante. Volontiers on lui dirait : Soyez donc toujours heureuse, cela nous fait tant de plaisir !

« Je reviendrai plus tard sur Mme de Fréneuse. Son bonheur lui laisse le temps d'être bonne. La charmante femme !.

« Il y a ici, entre autres personnes en villégiature, un certain M. Lespinois qui est riche, très-riche, trop riche. Il a été agent de change autrefois ou quelque chose d'approchant. Quand je me sers de l'adverbe *autrefois* ce n'est pas que M. Lespinois soit tout à fait vieux, tant s'en faut, il a même des prétentions à un reste de jeunesse et aux belles manières, mais il parle de son ancienne profession comme d'une aventure dont il a perdu la

mémoire. Son rêve, son ambition est d'avoir les allures d'un gentleman ; le malheur veut qu'il ne se puisse défaire de son argent ; ce n'est pas qu'il tienne ce métal en médiocre estime ou qu'il s'efforce de le perdre en mille prodigalités, mais l'argent reluit et brille dans son geste, dans sa parole, dans sa démarche, dans son regard, avec un entêtement qui trahit le parvenu. Une sorte de tintement tel que celui qui égaie la marche des mules d'Espagne le précède, l'accompagne et le suit. On dirait une sacoche pleine de louis d'or qu'on secoue.

« M. Lespinois rit, sourit, badine et plaisante. Il a le culte de la légèreté. La légèreté est pour lui la cocarde de l'esprit français. Et comme il affecte de ne rien prendre au sérieux, il se croit très-spirituel. Ce person nage daigne causer avec moi. Il est même prévenant et poli ; mais sa grande fortune m'offusque ; moins d'attention me plairait mieux.

« A côté de ce financier en rupture de ban – le mot est de M. de Varnesson, – s'étalent dans des robes à ramages qui font grand bruit une provinciale et sa tille qui répondent au nom de Mme et Mlle Perriga. Il y a aussi un Monsieur Perriga. M. Perriga est originaire de Saint-Flour. Il y a des casseroles dans sa famille ; mais les siennes pourraient être forgées dans l'or pur. Tel qu'on le voit avec ses grosses mains ornées aux phalanges de bouquets de poils, sa grosse face enluminée comme si elle était perpétuellement exposée à un feu de forge, ses grosses jambes, son gros cou et ses gros pieds, il est frère de Mme de Praille, qui est pâle comme un cierge et frêle comme un jonc. M. Perriga enrage de n'être pas baron. C'est Mme Perriga qui lui souffle cette colère et ce regret. Mlle Eudoxie Perriga resterait volontiers tranquille si on ne la poussait pas à se montrer. Elle succombe sous le nombre et le poids des robes qu'on lui fait porter sans relâche et dont on la pare comme une idole. Elle a l'air bon et inoffensif ; mais, à force de lui répéter qu'elle aura plus d'un million de dot, on finira peut-être par la gêner. Cependant elle résiste encore et j'ai vu d'elle des traits qui prouvent que sa bonté native a de fortes racines, et que, dirigée par d'autres guides, elle aurait pu devenir l'aimable et douce compagne d'un honnête homme. Je la plains. Ce grand héritage qu'on fait reluire autour d'elle me retient à distance. On ne se heurte jamais aux millions sans y gagner des meurtrissures.

« Je ne sais comment le chef de la famille a su que j'avais un frère officier de marine et comte de son chef. Déjà la particule qui figure devant mon nom et dont Mme de Varnesson ne cesse de m'accabler au lieu de m'appeler Mademoiselle ou tout uniment Lucienne, ce qui ne me fâcherait point, avait bien disposé M. Perriga en ma faveur. La découverte qu'une couronne comtale figure sur notre blason m'a valu des témoignages d'un respect qui n'est pas pur de toute envie. Il m'offre le bras pour passer à table. Mme Perriga est tout simplement exaspérée contre le sort, qui lui paraît injuste et partial. Quand je me promène avec sa fille, ses regards semblent me dire : Pourquoi donc toi et non pas elle ? Comtesse, sa fille lui paraîtrait accomplie.

« Ne va pas croire surtout cela, mon bon frère, que je sois méchante. c'est du babil, rien de plus. J'ai peut-être des heures de lassitude, des instants même d'irritation, mais cela glisse à la surface. J'ai ton exemple, j'ai le souvenir des êtres chers que nous pleurons pour empêcher qu'il en pénètre rien au fond. Maintenant je commence à comprendre ce que Mlle Dunbar entend par les blessures de la vie. C'est moins la perte des biens promis à votre berceau que le spectacle de certaines duretés qui vous atteignent au plus sensible de l'âme. On ne se fait pas à cela. Aussitôt qu'un hasard vous a jeté par terre, les coups vous arrivent de toute part ; c'est moins méchanceté que sottise. Ceux qu'on appelle les heureux, et qui ne le sont peut-être pas autant qu'on le suppose, ont une rare inintelligence des choses délicates ou élevées ; ils égratignent, écorchent, froissent, déchirent sans relâche autour d'eux, pareils à des bœufs qui écrasent des paquerettes sous leurs pieds, sans le vouloir et sans le savoir. Le bien qu'ils feraient s'ils y songeaient ne saurait se mesurer ; il est vrai qu'ils seraient alors les maîtres du monde. Un dieu malin veut qu'ils n'y pensent pas. Il faut ajouter à leur décharge que de telles bassesses, des complaisances si avilissantes, des lâchetés si nombreuses les entourent et les assiègent, que toute la faute n'en est pas à eux. Ils se redressent et se gonflent par cela seul qu'on se courbe et qu'on s'aplatit.

« Je me rappelle avoir vu un jour d'automne, dans une haie, un pauvre oiseau mdlade, épuisé, tout ébouriffé, qui d'une aile fatiguée voletait de branche en branche. Chaque oiseau vaillant et alerte qui passait le long de la

haie lui donnait un coup de bec. La victime poussait de petits cris et sautillait avec effort. Le nombre de ses ennemis s'accroissait de sa faiblesse. On le poursuivait, on le harcelait, on le blessait. Que leur avait-il fait ? Son crime était d'être chétif, abandonné, souffreteux. Ainsi fait-on dans le monde, et fort innocemment, contre ceux qui plient et succombent.

« L'autre jour, à l'arrivée du soir, dans une maison où nous devions dîner, passe un pauvre instituteur de village qui donne des leçons d'écriture et de calcul à dix sous le cachet. Il se rendait chez un gros fermier qui demeure à l'autre bout de la commune et qui ne veut pas perdre une minute du temps qu'il paie. Il pleuvait à torrent ; le magister entr'ouvrit la porte et d'un air triste regarda le ciel où un rideau de nuées grises ondulait sous le souffle d'un vent d'orage. L'espace était zébré de mille raies fines et drues.

« – Allons, murmura-t-il, il faut que j'aie fait trois kilomètres en une demi-heure.

« – Quoi ! vous allez à pied ? dit Mme Perriga.

« – Il le faut bien !

« Ah Dieu ! si je devais seulement marcher cinq minutes par la pluie, j'en mourrais !. Quand je vais au bout du parc, je fais atteler.

« L'instituteur ne répondit pas ; il retroussa le bas de son pantalon pour en épargner l'étoffe et partit, un morceau de pain dans sa poche.

« Mme Perriga n'est pas méchante ; son observation cependant était féroce. Il y a de ces petits riens qui sont énormes ; des coups de couteau font peut-être moins de mal que certaines paroles.

« Tu vois que je me mêle de philosophie. C'est une science que l'on apprend un peu chaque jour sans y penser. On était clerc, on devient professeur. Je ne vois pas qu'on en tire une grande consolation.

« Véronique a des mouvements d'une tendresse d'âme auxquels on ne saurait résister. J'ai peur de cette nature expansive par secousses, profonde toujours. L'autre matin, je la surprends un livre de contes à la main, le regard perdu dans l'espace. Je n'aime pas qu'un enfant rêve. Cela dispose à la tristesse.

« – A quoi pensez-vous ? lui dis-je.

« Elle me regarda de côté d'un air fin et doux.

« – Avez-vous remarqué une chose ? me répondit-elle ; dans les contes de fée toutes les princesses ont une marraine qui les aime.

« – Eh bien ?

« – Eh bien ! j'ai beau chercher. je n'ai point de marraine. Il est vrai que je ne suis pas princesse.

« Se rapprochant alors de moi et passant ses bras frêles autour de mes genoux :

« – Cependant, reprit-elle, voulez-vous être la mienne ?

« – Votre marraine ?

« – Oui ; de cette manière j'aurai quelqu'un à moi. J'ai bien un chien, mais ce n'est pas la même chose. Il ne me comprend pas toujours.

« Et, comme je me taisais, elle embrassa mes mains :

« – Voulez-vous ? ajouta-t-elle les yeux levés vers moi.

« Je l'ai prise sur mes genoux. Mais déjà, avant que j'eusse répondu, elle s'est suspendue à mon cou.

« – Une marraine 1 J'ai une marraine ! Je ne suis plus seule ! s'est-elle écriée.

« Elle a eu un peu de fièvre durant la nuit. Les grandes joies la font trembler comme un roseau. Au réveil, elle m'a regardée, et sautant à bas de son lit pour venir à moi :

« – Bonjour, marraine, » m'a-t-elle dit.

« Nous avons eu de nombreuses visites ces temps-ci ; les Tourbes avaient un peu l'air d'un château mis au pillage par une bande d'écoliers. Mme de Varnesson avait fort à faire pour maintenir un peu d'ordre partout. Elle qui s'effarouche et croit que tout est perdu parce qu'une tasse n'est pas dans sa soucoupe, trouvait tout eh désarroi. Les éclats de rire petillaient des antichambres aux pelouses. Toute cette gaieté provenait de Mme de Fréneuse, qui avait quitté Noizai pour s'installer chez nous. Chez nous ! Que ces deux mots unis sous ma plume me semblent singuliers ! Tu n'es pas plus chez toi que je ne suis chez moi, et nous ne sommes plus chez nous que chez les autres !.

« Tu avais bien raison de me parler de Mme de Fréneuse, comme d'une femme qu'on ne peut voir sans l'aimer. Il faut que j'y revienne. Elle a le

don de plaire. Je me souviens que la première fois qu'elle a su mon nom, et Mme de Varnesson s'était empressée de le publier du haut du perron, elle s'est avancée vers moi, les mains tendues :

« – Si vous êtes la sœur de M. Octave d'Espars, m'a-t-elle dit, laissez-moi vous embrasser.

« On est pris à son sourire. Moi qui suis par situation et par caractère presque farouche, j'ai ouvert mes bras et mon cœur du même élan. Je ris encore du visage de M. Perriga ; il a eu des éblouissements de cet accueil ; la part de considération qu'il m'accordait en a été singulièrement augmentée. A ce même moment, Mme Perriga, saisie d'une tendresse subite m'a appelée : Chère mademoiselle ! Elle veut qu'Eudoxie soit mon amie.

« Une surprise m'était réservée ces temps derniers. Une jeune personne qui accompagne Mme de Fréneuse est venue à moi et avec une grâce aisée s'est nommée. Comme je m'inclinais un peu froidement :

« – Que le nom ne vous effraie pas, m'a-t-elle dit, Mlle de Stainville peut être l'amie de la sœur, étant l'amie du frère.

« J'ai été rassurée promptement. Malgré le nom, je me sens attirée vers Mlle de Stainville plus encore que vers Mme de Fréneuse. Pourquoi ? Je ne la savais pas si avant dans tes relations. Marguerite, – elle a voulu que je l'appelasse ainsi, – a une séduction qui lui est particulière. Je n'ai vu à personne cette manière de regarder en face, droit dans les yeux. Elle inspire confiance. Il m'arrive de lui parler comme si je la connaissais depuis longtemps. L'autre jour nous revenions d'une promenade lentement, le long d'un pré, tu avais été par le souvenir entre nous tout le temps. Marguerite me faisait mille questions sur ton enfance.

« – Que vous allez me manquer lorsque vous ne serez plus ici ! lui dis-je tout à coup.

« Elle me serra la main et d'une voix singulière :

– Rassurez-vous, me dit-elle, nous nous reverrons.

« Je l'ai embrassée sans savoir ce que je faisais.

« Ma vie serait assez douce, n'était Véronique. Là est le point noir. On me pousse à la sévérité ; j'incline à l'indulgence. Une fièvre intérieure dévore cette enfant. Elle s'applique avec une énergie sauvage à tout faire

vite et bien. La peur des reproches est son aiguillon. On ne se lasse pas de l'en accabler. *On*, c'est toujours *elle*, Mme de Varnesson. Cette bienfaisance féroce qui a recueilli, l'orpheline ne trouve jamais que la reconnaissance soit au niveau de la charité. Chacun s'évertue par bêtise à démontrer à mon élève qu'elle mendierait son pain si une main généreuse ne l'avait pas ramassée dans un hôtel garni. On lui rappelle le prix des robes, des leçons, de son entretien. On me désigne d'un coup d'œil et on lui dit : Mademoiselle. d'Espars, c'est encore pour vous. L'enfant courbe la tête. Si elle ne répond pas, on l'accuse d'ingratitude. Quelquefois, elle me lance des regards qui me navrent. On y voit le reflet d'une âme épouvantée qui pressent la vie et qui s'en effraie. De tels regards chez un enfant donnent des envies de pleurer. Véronique désapprend la gaieté ; or, à cet âge, privée de gaieté, n'est-elle pas privée de tout ?

« Depuis l'aventure de la poupée, depuis surtout que je suis sa marraine, nous nous aimons tendrement. Elle sait que je lui sers de cuirasse et de bouclier. La reconnaissance serait comme une fleur en elle ; on l'a tuée dans son germe. Laisée à sa libre expansion elle se serait épanouie spontanément ; imposée, elle est morte. Véronique vit dans la gêne et la contrainte. Cela prend sur sa santé. Dieu veuille qu'à la longue cela n'agisse pas sur son cœur ! Elle a une intelligence aiguë qui doit fatiguer ses jeunes organes. On la soumet au régime de ces locomotives qui sont en continuelle ébullition. Le métal ne résiste pas. Que fera la chair ?

« Véronique, qui saute dans notre chambre sur mes genoux comme un jeune chat, est, dans le salon de Mme de Varnesson, roide et guindée comme un automate. Elle a une petite voix juste et souple qui a le son d'une flûte. Cultivée par ordre, cette voix, servie, en outre, par un sentiment maladif, est arrivée à l'expression. Rien de plus cruel que le spectacle de cette petite fille, debout devant un piano, aux prises avec un grand morceau.

« L'autre soir, en présence d'une nombreuse assemblée, on a eu la barbarie de la faire chanter ; et il ne s'agissait pas d'une chansonnette, crois-le bien, ni même d'une romance ! Véronique pâle, immobile, les yeux sur le cahier de musique, faisait pitié à voir. Je devinais aux mouvements de sa guimpe que son petit cœur tremblait. Mme de Varnesson, qui a toujours ou trop chaud ou trop froid, s'éventait dans un fauteuil.

« – Chantez, mademoiselle ; montrez que vous savez reconnaître tous les soins qu'on a de vous, lui dit-elle.

« Un coup de fouet sur un vigoureux attelage n'eût pas mieux fait. Véronique est partie. Un instant son regard a rencontré le mien. Elle avait certainement la fièvre. J'ai cru que sa poitrine allait se briser. Elle tenait ses petites mains frêles croisées sur sa ceinture. Que d'efforts dans cette apparente impassibilité ! Elle a chanté cet air douloureux, un air de grand opéra, avec le sentiment d'une femme et la voix d'un enfant. On l'a couverte d'applaudissements. Véronique a voulu faire un pas pour retourner à sa place et s'est arrêtée la main sur un fauteuil ; son visage s'est décomposé. On s'est empressé autour d'elle. Quelqu'un lui a apporté un verre d'eau sucrée.

« – Oh ! pas de simagrées ! lui a dit Mme de Varnesson, qui s'éventait toujours.

» Véronique, qui venait de prendre le verre, l'a reposé sur le plateau.

« – Je n'ai rien, a-t-elle répondu.

« Mlle Dunbar rôdait par là. Elle s'est penchée à mon bras :

« – De mauvais sabots aux pieds, et quatre brebis à garder dans une lande, elle serait plus heureuse, » m'a-t-elle dit.

« Plus tard, dans notre chambre, Véronique s'est approchée de moi :

« – Peut-on gagner sa vie en chantant ? m'a-t-elle demandé.

« – C'est selon. Si l'on chante bien, oui.

« – Alors, chère marraine, je vous en prie, faites-moi chanter beaucoup pour que j'arrive à chanter bien.

« Épuisée de fatigue, cependant » elle s'est endormie. Une heure après, un léger bruit m'a réveillée ; j'ai regardé du côté d'où venait ce bruit. C'était Véronique qui pleurait en dormant.

« La chère petite n'en démord pas. Je suis sa marraine bon gré malgré. J'ai d'abord cru que ce n'était qu'un caprice d'enfant, mais non ; Véronique n'en a point, du moins dans le sens qu'on attache à ce mot. Elle est logique dans ses mouvements intérieurs. Aussitôt que nous sommes chez nous, c'est ainsi et qu'elle appelle ma chambre et la sienne, le joli nom revient sur ses

lèvres. Elle ne le prononce pas comme d'autres enfants. Dans sa bouche c'est une caresse.

« – Vous avez beau faire, me dit-elle en riant, vous serez ma marraine toujours.

« Elle a attrapé, je ne sais où, le refrain d'une chanson qu'on chante dans une comédie. Elle le fredonne tout bas, à tout instant. L'autre matin, à son réveil, le refrain voltigeait déjà sur sa bouche :

« J'avais une marraine,
« Que mon cœur, que mon cœur a de peine.

« Elle s'interrompit, et me regardant :

« – C'est la chanson qui dit ça, mais elle ment.

« Et, un quart d'heure après, elle trottait sur la terrasse en chantant de sa voix argentine :

et J'avais une marraine,
« Que mon cœur adorait !

« Pauvre Véronique, où va-t-elle ? Cette petite âme si tendre me met en grand souci.

« Ah ! mon ami, quelle joie ! je ne t'en ferai pas mystère, à toi, qui as vu ma rougeur. Peut-être sais-tu déjà que Victor est dans nos environs, que je l'ai vu, qu'il passera tout près des Tourbes une grande partie de , a saison, que les mêmes promenades nous réuniront. Avant moi peut-être tu n'ignorais rien des ours heureux qui vont m'être promis, mais je ne veux pas me priver du plaisir de tout te raconter. Que serait le bonheur si on ne le faisait pas partager à ceux qu'on aime !. Mon cœur est plein, il faut qu'il s'épanche.

« C'était l'autre soir, un peu avant la fin du jour. Je travaillais dans le jardin, non loin de Véronique qui avait une heure de récréation. Elle bâtissait une maison dans un coin pour Mignonnette ; on n'entendait que le petit bruit des branches mortes et des brins de mousse qu'elle échafaudait sur un lit de pierres, et qui de temps à autre s'écroulait. Toute la compagnie naviguait sur une pièce d'eau. On vint subitement m'avertir qu'une personne me demande au salon. Je me lève, croyant qu'il s'agissait de quelque chose ayant trait au service de la maison. La porte du salon ouverte, je vois un jeune homme, ma vue se trouble et je pousse un cri.

« – Oui, c’est moi, Victor ! s’écria M. de Marsac, et déjà il était auprès de moi.

« S’il ne m’avait pas soutenue, je serais tombée. Ma tête s’est reposée sur son épaule ; je pleurais comme Véronique, le jour où elle s’est jetée dans mes bras ; mais quelles douces larmes ! Il ne parlait pas ; il me regardait ; sa main serrait la mienne. J’ai pensé à toi, mon Octave bien-aimé. Enfin, recouvrant la parole :

« – Sortons, lui ai-je dit, j’étouffe ici.

et Nous sommes allés sur la terrasse.

« J’étais à son bras ; je marchais lentement ; nous ne trouvions rien à nous dire. Le bonheur me remplis sait ; jamais je n’avais vu le ciel si beau. Tout à coup 1 torrent de questions s’est répandu. Comment était-il e Touraine ? pourquoi ? Ne faisait-il qu’y passer ? J’appri ainsi que le personnage important auquel Victor ap partient comme j’appartiens à Mme de Varnesson, ava été contraint, pour obéir aux prescriptions de la Faculté de chercher à la campagne le rétablissement d’une sant délabrée ; M. de Marsac avait dû l’y suivre naturellement Une maison commode, située en bon air, avait été of ferte à M. d’Arjuzon par un de ses amis. L’offre ava été acceptée, et notes, papiers, livres, documents, re gistres et cahiers, on avait tout emporté.

« – M. d’Arjuzon n’a plus de sommeil ; avec lui 1 besogne marche à la vapeur, me dit Victor ; mais il aur beau me presser, je m’arrangerai de façon à ce que 1 travail ne soit pas terminé avant l’hiver.

« Comprends donc, mon ami, cela fait que nou avons cinq ou six mois devant nous. Au plus fort de no confidences, Mme de Varnesson est survenue ; elle paru surprise de me voir tête à tête avec un jeun homme qui lui était inconnu.

« – M. Victor de Marsac, ai-je dit en le lui présentant un ami, le meilleur ami de mon frère.

« Mme de Varnesson s’est inclinée et s’est dirigé vers le château.

« Que j’avais le cœur léger et content quand j’ai quitt Victor ! J’ai embrassé Véronique à plusieurs reprises Ah ! l’on peut me demander ce que l’on voudra, à pré. sent. J’ai de la force pour toutes les fatigues ! Voyan que je riaais, ma chère élève m’a jeté les bras autour du cou.

« – C'est donc quelqu'un qui est pour toi ce que tu es pour moi ? m'a-t-elle dit.

' Elle ne me tutoie que rarement, cette petite Véronique, et seulement quand nous sommes seules. Les enfants ont des instincts merveilleux qui les font descendre droit au cœur. Dans la soirée, j'ai prévenu Mme de Varnesson, qui m'avait paru un peu roide et froide pendant le dîner, que M. Victor de Marsac était mon fiancé.

« — Ah! vo tr e fiancé? a-t- elle dit.

« – Il a l'agrément de mon frère. Notre mariage est ajourné au temps où sa position sera faite.

« – Vos affaires de famille, ne me regardent pas a-t-elle ajouté d'un ton sec.

« Je me suis rappelé à propos les avertissements de Mlle Dunbar ; revelant donc la tête et assurant ma voix :

« – Je le sais, ai-je répliqué ; si donc je vous en parle, madame, c'est qu'il me déplairait que quelqu'un ci eût de mon caractère et de mes habitudes une opinion qui ne serait pas juste et pût croire que je cache quelque Chose de ma vie.

« Mme de Varnesson n'a rien répondu. Il m'a semblé, le lendemain, que mon attitude et mon langage ne lui avaient pas déplu. Elle m'a parlé plus doucement. J'ai toute liberté de recevoir M. de Marsac. Peut-être la Présidente a-t-elle appris, en feuilletant des bouquins, qu'un Marsac avait été lieutenant général des armées et chevalier des ordres de Sa Majesté sous le roi Louis XV. Avoir à son service une personne qui est fiancée à l'héritier d'un tel nom, cela flatte peut-être la vanité de celle qui fut Mlle Fatouville de Lombez ; mais que m'importe le triomphe de ses vanités hautaines ? Depuis hier, un air plus léger m'enveloppe. je marche dans la lumière.

et Il n'y a que Véronique qui me comprenne. Cette petite fille, meurtrie par le malheur, est une petite femme. L'autre matin elle crayonnait sur une feuille (papier Des profils naissaient sous ses doigts. Je cru reconnaître les traits de M. de Marsac. Je l'interrogea

« – Oui, me dit-elle. je voudrais avoir son pos trait. C'est ton ami, je l'aime.

« – Et pourquoi l’aimes-tu ? lui dis-je en corrigea : un de ces profils.

« – Parce que tu as l’air heureux toutes les fo que tu viens de le voir. S’il t’emmène tu m’emmènera

« Je l’embrassai. Pouvoir être la mère de cette enfan et ne pas l’être !. Je plains Mme de Varnesson.

« Que voilà longtemps que je te parle de moi, mo ami ! Pardonne-moi ; ces confidences me délassent. : toi que deviens-tu, dans ce pays où M. des Vallières t’envoyé ? Es-tu content du sort qui t’y est fait ? Tous cet qui t’entourent doivent t’aimer. que serait-ce s’ils co naissaient ton cœur si fier et si bon ! J’ai voulu te metti au courant de ma vie parce qu’il m’a semblé que ce nous rapprochait. Tu feras de même, n’est-ce pas Je ne veux rien ignorer de ce qui l’intéresse. Après que tu as fait pour moi, mon droit n’est-il pas de toi savoir ?. Tu t’es créé des obligations envers moi m’adoptant ; je n’en laisserai rien perdre et la premièr est de te contraindre à me faire descendre dans pensée. »

XIII

Si franches, si sincères que fussent ses lettres, Li cienne cependant ne disait pas tout. Peut-être aussi savait-elle pas tout.

M. Lespinois, cet ex-agent de change dont elle avait parlé à son frère, rôdait autour d’elle, et s’apprêtait avec « plus charmante aisance et la plus aimable légèreté à nettre le siège, ainsi qu’il le disait dans son style badin, evant une citadelle armée de vingt printemps et de nille attraits.

Mais avant de raconter quels troubles cette entrerise devait susciter dans l’existence calme et laborieuse e Lucienne, il faut nous rendre auprès d’Octave, et le oir dans les conditions nouvelles au milieu desquelles es jours s’écoulaient, depuis que M. des Vallières, en itervenant dans sa vie, l’avait envoyé dans les montanes de l’Auvergne.

On a pu voir qu’il entretenait avec Lucienne une orrespondance régulière ; un certain nombre de pages rées de cette correspondance fera

mieux comprendre ar quels efforts persévérants il reconnaissait les bons ffices de l'ancien ministre plénipotentiaire et quelles ensées l'occupaient. Pas plus que son corps, son esprit était en repos.

« J'habite un pays superbe. Ce ne sont pas, comme ux bords de la Loire, des lignes plates et des horizons) intains sur lesquels se profilent les longues flèches es peupliers ; tout autour de moi s'entassent des monagnes, non pas certainement colossales et majestueuses omme les Alpes ou les Pyrénées, mais telles encore ue leurs cimes rocheuses ou leurs croupes chargées de prêts peuvent offrir au paysagiste le plus ambitieux des spects pittoresques et des perspectives d'un caractère auvage ; l'élégance des couleurs s'y marie à l'originaé des formes. Des vallées s'ouvrent dans toutes les rections ; celles-ci étroites et perdues dans l'ombre : dirait des brèches pratiquées par les coups d'épée un géant. Le granit s'est déchiré et la lumière s'accroche aux anfractuosités des murailles sans pou tomber au fond. Ici la pierre a des teintes violette des nuances fauves. Un manteau de bruyères e lichen fait à ces plateaux et à ces croupes inondé clartés roses, une parure dont l'éclat rappelle que i touchons aux portes du Midi. La terre éboulée le des pentes ou ramassée au creux des ravins est rouge couleur d'ocre, avec une violence de tons qui se dans la vivacité et la transparence du jour. L'omb des chênes verts en adoucit la crudité.

« D'autres vallons plus larges écartent les pans d montagne et descendent vers la plaine en évasant la bords arrondis comme des coupes. Des clochers jaillir leurs pointes du milieu des hameaux qu'om gent des bouquets d'arbres, tandis que de mode ruisseaux qui ont les vives allures des torrents, tra sent, tout blancs d'écume, des prairies où se promèn enfoncés dans l'herbe jusqu'aux jarrets, de grands tr peaux de bœufs indolents. Aux premières lueurs matin, quand le soleil soulève, en les éclairant d' lumière d'or, les rideaux de brume qui flottent sur déclivités des collines, le paysage a des douceurs tons et une grâce de contours que les pinceaux les délicats auraient de la peine à fixer sur la toile. La nat a partout ici de ces harmonies qui caressent le reg et qui donnent à la pensée un essor plus rapide. de fois déjà, chassé de ma chambre par une ard inquiète, n'ai-je pas assisté au réveil de la m tagne, à l'heure où, tout entourée de voiles com une fiancée,

elle se dégage des clartés de l'aube naissante. Quelle magie dans le ciel lavé de teintes roses quel vent léger dans l'espace ! Tout à coup un éclat brille à l'horizon, le soleil s'empare de l'espace ; la flamme glisse sur la croupe des Cévennes, le fond des forêts s'illumine et l'on comprend cette fascination du silence et de la solitude qui enchaînait au-efois tant d'anachorètes dans de perpétuelles contemplations.

« La maison où l'on m'a choisi un appartement – il n'a pas l'élégance et les recherches de mon réduit de la rue d'Astorg – est située à mi-côte d'une montagne, sur un ressaut de terrain disposé en terrasse. Une épaisse ordure de vieilles futaies la protège contre le vent du nord. Il en sort des mugissements qui roulent dans la nuit. La maison et ses dépendances appartiennent à la compagnie qui me compte au nombre de ses employés. Devant elle s'ouvre une perspective qui n'a de limite que l'horizon où flotte une vapeur lumineuse dans laquelle s'estompent confusément des silhouettes de villages et de forêts. Le regard passe par-dessus des pans de montagne et des abîmes de verdure. Parfois, tout en haut, dans l'azur, plane un milan poussant son cri de guerre.

« Non loin de la maison s'élèvent les bâtiments d'exploitation et commencent les carrières d'où la houille est extraite ; quelques-unes sont presque à ciel ouvert ; on voit les taches noires du charbon à fleur du sol ; les tunnels s'enfoncent horizontalement dans les entrailles de montagne. Aucun puits. On entre une lanterne à la main et l'on se promène de plain-pied dans ce dédale de galeries où résonne la pioche du mineur. Tout autour des ouvertures qui entaillent le roc, sortes de porches éboulés d'où s'échappent mille bruits, s'agite un peuple de travailleurs ; le mouvement y est sans relâche. Des masses de houille s'amoncellent par blocs informes à la naissance des routes, sur lesquelles mille chariots vont et viennent. La montagne est comme une ruche ; mais ici les abeilles sont de rudes ouvriers noirs qui secouent une poussière de charbon ; le marteau, le pic, la roue y ont un bourdonnement continu, Ce spectacle a de la grandeur. C'est le domaine du travail et de l'activité.

« Mes fonctions n'ont pas encore de caractère précis. À proprement parler on m'essaye. Je suis un peu secrétaire, un peu inspecteur ; mais, pour n'être

point r fermées dans le cadre d'un titre spécial, elles n'en s pas moins laborieuses. Je me lève avec le jour, je couche tard. Je tiens à me rendre compte du mécanis de cette industrie dont hier encore je ne savais que qu'on en apprend au courant des livres et des conver tions. Tout m'intéresse. Je veux voir et comprendre. dépouille la correspondance et je visite jusque danss leu ramifications les plus étroites, les galeries qui rayonne sous mes pieds dans les ténèbres. Aucun détail ne m'indifférent. Ce morceau de charbon que j'effleure passant, j'en veux connaître l'histoire, depuis le b d'où les attaques du fer l'ont arraché, jusqu'à la fou naise ou il deviendra cendre et fumée. Cette ardeur vreuse que j'apporte au travail étonne ceux qui m'e tourent. Les plus vieux hochent la tête : – Elle ne d rera pas, pensent-ils. Insensés ! Savent-ils rien du mo qui m'inspire !

« Je deviens utile ; un jour je serai nécessaire ; j'a pire à devenir indispensable. Chaque échelon franc me rapprochera du but. Ceux-là même qui ont fondé compagnie des mines du bassin houiller de la Marg ride s'étonnent de la quantité de détails que je possède et de la précision des renseignements que je leur fou : nis. L'un d'eux me demandait dernièrement si le cha : bon était mon dieu. J'aurais pu lui répondre : – No c'est un marchepied. Je me suis contenté de sourire.

« Si bien conduits qu'ils soient, les travaux pourraient l'être mieux ; il y manque un élément d'ordre. On r nforme pas avec suite des débouchés ; il y a, j'en suis tain, d'autres gisements, d'autres richesses dans ce é de montagnes. L'examen des conditions géologis, la nature et la configuration des terrains que j'ai courus me le font supposer. Je consacrerai les jours fête et de repos à cette étude. Un officier de marine t avoir les aptitudes d'un ingénieur du corps royal les mines. Un travail acharné me fera obtenir ce qui e manque. J'ai mon étoile et ma lumière.

« T'ai-je dit que je ne m'appelais plus Octave d'Esrs ? Depuis mon arrivée dans la montagne, pour tout monde, je suis Octave Cabanès. Un scrupule, un oreil peut-être ne m'a pas permis de garder ce nom qui t celui d'un maréchal de France. Si mes mains se ircissent dans un labeur salarié, le nom que mes antres m'ont légué ne figurera pas du moins dans un re de commerce. Si c'est la révolte d'une fierté mal tendue, le temps et la

réflexion me le diront. J'ai dé à un premier mouvement. On dit que c'est le bon. compte sur ma conscience pour m'avertir.

« Et puis, il me semble que celui-là qui s'appelle Ocve Cabanès est plus près des ouvriers et des contre-aîtres placés sous son immédiate surveillance que cei là qui s'appellerait le comte Octave d'Espars. Par rtains côtés ces antipathies de races qui autrefois sé-araient le peuple de la noblesse subsistent encore. Le avail séculaire des idées et des philosophies, bien plus ême ce fleuve aux larges ondes qu'on appelle la révotion et qui a tout balayé dans son cours n'y ont rien . Les deux races ne se rencontrent pas, elles se heurnt ; un abîme est entre elles. Aussitôt qu'un homme e la tribu privilégiée se présente, l'homme d'en bas, homme aux mains calleuses, se redresse, le front meaçant, le visage irrité. Si pacifiques que soient les rapports à la surface, au fond il y a le soupçon, la méfianc un sentiment d'hostilité, presque de haine. Une étir celle, et l'incendie montre toutes ses flammes. Dans campagne, entre les hôtes des châteaux et ceux des cha mières, il se peut que de telles animosités n'existe pas ; il y a presque, et dans une certaine mesure, ur communauté de vie ; on foule le même sol ; les mêm cloches sonnent pour le baptême et pour la mort, on grandi sur la même terre, au milieu des mêmes hon zons, et les mêmes pluies fouettent le chasseur q passe dans les jeunes tailles, et le valet de ferme q ouvre un sillon dans la terre brune. A la rigueur, « comprend que la sympathie, le respect tout au moin puisse naître autour d'eux et entre eux ; mais entre i ouvrier des villes plié au dur labeur des manufactur et des ateliers, et un gentihomme oisif, rien de sembl ble, aucun lien ; une sorte de paix armée, et c'est toi Pour être mieux au niveau de la foule, je me suis fa plébéien ; j'en pénétrerai mieux les instincts et les a deurs, les aspirations et les répugnances.

« Mais, par exemple, je ne saurais me vanter d'êt M. Cabanès pour tout le monde. Tu te souviens peu être d'un personnage assez bizarre dont j'ai fait la rei contre chez M. Berthelier. Je t'ai, dans le temps, ra porté la conversation presque aussitôt interrompue qu nous avons eue dans une pièce d'attente. Je ne pensa plus à ce vieillard singulier, et voilà que nous nous tro vons au cœur des Cévennes, l'un et l'autre employ dans la même exploitation. Il était au bord d'une gal rie d'extraction, un carnet à la main,

vêtu d'un habit « toile et chaussé de forts souliers. Du premier regard, l'ai reconnu. Il a souri et, d'un geste indéfinissable, n montrant sa défroque :

« – Il faut vivre ! m'a-t-il dit.

« – Parbleu ! » me suis-je écrié.

« Et mon geste a répondu au sien.

« Il a quitté son poste, et, s'approchant de moi :

– Vous êtes M. Cabanès à peu près comme je suis Dubois, a-t-il repris ; mais ne craignez rien. Je ne suis pas bavard de ma nature, et chacun a ses petites aires qu'il mène à sa guise. Donc, vous serez M. Canès tant qu'il vous plaira. »

« Malgré sa veste et sa chemise de grosse toile, on inconnu avait véritablement l'air d'un homme du onde.

« – Je vous remercie, monsieur le baron, » ai-je réindû.

« Un léger trouble a paru sur sa physionomie.

« – Ah 1 vous aviez entendu ? m'a-t-il dit, que voulez-us ? la vie est pleine de hasards. Ceux-ci montent, ux-là descendent. quelquefois les échelons sont ars. »

« 11 a soupiré, et se rapprochant tout à fait :

« – Vous savez que Mme de Stainville a de gros intêts dans l'entreprise des houillères de la Margeride ? t-il ajouté.

« – Mme de Stainville ?. Non, je l'ignorais.

« – Alors, apprenez-le. Il fait bon de connaître le rrain sur lequel on marche. Et la marquise sait-elle le vous êtes dans les Cévennes ?

« – Comment le saurait-elle ?. Je ne l'ai jamais ne... Et j'imagine qu'elle ne pense guère à moi.

« – Vous croyez ? Tant mieux ; vous, pensez à elle. » « Là-dessus M. le baron s'est éloigné en me faisant I la tête un petit signe amical. Sa physionomie m'a .ru plus calme. J'ai pu voir qu'il travaillait régulièrement. Il ne parle à personne et personne ne le connaît. our tout le monde c'est M. Dubois.

« Une personne dont tu m'as parlé, chère petite sœur, M. Perriga, est en ce moment à la Margeride. Je reconnu au portrait que tu m'en as fait. Il « l'appare d'un dogue bien repu. On dirait que sa seule fonct est de digérer,

mais cela avec un air d'inquiétude définissable ; l'air de quelqu'un qui cherche quelque chose qu'il ne trouve pas. M. Perriga a des intérêts importants dans nos houillères. Remarques-tu de quel d'assurance je dis nos ? Il vient voir si les capitaux qu'il leur a confiés lui rapporteront de gros intérêts. Il honnêtement quatre repas par jour, mais son appétit lui laisse le temps de donner partout ce coup d'œil maître dont parle le fabuliste ; on voit qu'il a passé les affaires, qu'il les a pratiquées, qu'il les connaît – le menu. Le mécanisme des chiffres lui est familier point de livres en partie double qui l'épouvante. suit les transformations d'un franc à travers le défilé des additions. Son intelligence des opérations industrielles est très-fine et très-pénétrante, mais un peu mesquine et fort soupçonneuse, au besoin retorde. par cette prétention qu'on ne saurait tromper un Perri Sa fortune doit avoir ses fondements assis sur un épais de gros sous, amassés lentement. Il ne me donne pas une haute opinion des relations intimes de Mme Varnesson.

« Le faux M. Dubois m'a pris en grande amitié. Il rend tous les petits services qui sont en son pouvoir, me met au courant des choses que j'ignore dans les « tails de tous les jours. Nous causons assez souvent semble ; il a au fond de l'âme quelque blessure dont il ne parle jamais. Il est évident qu'il a été dans l'intimité de Mme de Stainville et de feu le marquis. Rien ne échappe jamais de son passé. Il a quelque instruction et une connaissance approfondie du monde. Il le joue en sceptique qui a souffert, c'est-à-dire sévèrement cruellement. L'autre jour on lui parlait d'une belle action.

« – Grattez, » a-t-il dit, en haussant les épaules.

« Et comme on le regardait :

« – Et le dessous ? a-t-il repris, les surfaces ne sont-elles pas toujours belles ? »

« Une occasion s'est présentée pour moi de lui faire avoir une position mieux rétribuée, plus en évidence. Il m'a prié de n'en rien faire.

« – Laissez-moi dans l'ombre, m'a-t-il dit... ; il me suffit que vous ayez eu l'intention de m'en tirer., je m'en souviendrai. »

« Et comme j'insistais :

Il – Non, a-t-il poursuivi avec plus de force, tout ce que je pourrais obtenir ici, ce n'est point assez. »

« Il a vu mon étonnement et a rougi.

« – Merci toujours, » a-t-il repris en me serrant fortement la main.

Il M. Dubois reçoit un grand nombre de lettres de Paris ; il passe quelquefois la nuit à écrire.

« Il faut que je te raconte dans ses détails ridicules un incident auquel une indiscretion de M. Perriga pourrait donner une importance qu'il n'a pas. Au premier mot, ton imagination prendrait le mors aux dents.

« Une compagnie de voisins amenée sur le terrain de nos mines par la curiosité, est venue l'autre jour visiter les travaux. Après une promenade faite dans les galeries à la clarté des torches, un déjeuner a réuni les hôtes passagers de la Margeride autour d'une nappe servie sous un bouquet de châtaigniers. J'étais par là, présidant au départ d'un chargement de charbon, dans un costume où mes danseuses du temps passé eussent eu quelque peine à me reconnaître. Mon nom vint à être prononcé. M. Perriga prit la parole. Je tendis l'oreille.

« – J'ai connu une jeune personne de ce nom au château des Tourbes, dit-il, je n'ai jamais rencontré que Mlle d'Espars qui m'ait permis de supporter le son du piano.

« – Vous voulez parler de Mlle Lucienne d'Espars, reprit son interlocuteur ; c'est de son frère qu'il s'agit. Il était autrefois officier de marine, lieutenant de vaisseau, je crois. Dans un moment de mauvaise humeur, dit-on, il a demandé un congé ; on lui prête même l'intention de donner sa démission. Sait-on ce qu'il est devenu ?

« – Il était à Noizai, dernièrement, chez Mme de Fréneuse.

« – Tel autrefois un chasseur de la Thessalie dans un vallon hanté par les nymphes et les nayades ! »

« Je regardais la personne qui venait de parler. C'était un jeune homme que j'avais vu à Noizai pendant une demi-journée, la veille de mon départ. Les vêtements que je portais et la barbe qui poussait librement autour de mon menton, ne lui permettaient pas de me reconnaître. Je crus devoir intervenir, et, de la place où je me trouvais, un carnet et un crayon à la main :

« – Pardon, monsieur, lui dis-je, je dois vous avertir que M. le comte d’Espars est de mes amis. »

« M. de Thoiras, c’est le nom de mon interlocuteur, prit un air de suffisance, et me regardant :

« – J’en suis fort aise, reprit-il, mais qu’il soit ou ne soit pas de vos amis, cela peut-il m’empêcher de dire ce que je pense ?

« – Dites.

« – Grand merci, mon cher monsieur, » continua M. de Thoiras.

« Il vida un verre de vin de Champagne après m’avoir adressé un petit salut ironique, et se tournant vers l’assemblée :

« – On sait des officiers de marine qui ne seraient point fâchés, reprit-il, de dorer leur épée aux dépens d’une héritière. Le nombre des coureurs de dot était grand au château de Noizai ; M. d’Espars en fuite, on en comptait un de moins. »

« Tous les yeux se tournèrent vers moi ; je devins un peu pâle, mais j’achevai tranquillement le compte des chariots qui défilaient devant moi. La chose faite, et mon carnet dans ma poche, je m’approchai froidement de M. de Thoiras ; m’inclinant alors :

« – Je suis le comte Octave d’Espars, celui-là même dont vous venez de parler. »

« Il se leva, un peu troublé et ne riant plus, mais se remettant et d’un air de politesse :

« – Je suis à vos ordres, monsieur le comte, » dit-il.

« J’ai vu le soir même, le faux M. Dubois entrer chez moi.

« – J’ai tout entendu, m’a-t-il dit ; pour le coup je me démasque, et vous prie de me faire l’honneur de m’accepter pour second. Je suis le baron de Castry. Les épées et moi nous nous connaissons. »

« Ce nom de Castry ne me rappelait rien. Il me semble cependant que mon père l’a prononcé autrefois devant moi. J’acceptai sur-le-champ. Le baron me regardait avec des yeux de feu.

« – Très-bien, m’a-t-il dit, voilà une aventure qui me réchauffe. »

« Ce baron-là doit avoir eu une terrible jeunesse !

« Dès le lendemain, à la pointe du jour, nous nous rencontrions dans un pré. M. de Thoiras et moi, armés l’un et l’autre de fleurets démouchetés

empruntés à un fonctionnaire qui s’amuse à ferrailler.

« Mon diable de témoin avait tout prévu et tout arrangé en homme pour qui ces sortes d’affaires sont de vieilles connaissances. Il m’a regardé dans les yeux.

« – Parbleu ! m’a-t-il dit, point de contraction nerveuse, rien dans votre physionomie qui trahisse l’émotion ; décidément vous me plaisez. et me plaire est un miracle auquel bien des gens ne sauraient prétendre. »

« Il a pris un des fleurets et en a fait ployer la lame.

« – Vous maniez ces joujoux-là ? m’a-t-il dit.

« – Oui, un peu.

« – Bon, allez ! »

« Ne t’épouvante pas, chère petite sœur, M. de Thoiras mis en face d’une situation sérieuse s’est conduit en galant homme ; il a reçu une égratignure dans le bras ; abaissant alors la pointe de son fer :

« – Monsieur le comte, m’a-t-il dit, tous les toris sont de mon côté.

« Mais l’aventure ne devait pas s’arrêter là. Au moment où, la veille, je me nommais, j’avais surpris sur le visage de M. Perriga une expression profonde d’étonnement. Ses lèvres semblaient répéter mon nom tout bas, et je remarquai qu’il me suivait des yeux tandis que je me retirais. Le lendemain, je le découvris rôdant autour des mines ; du plus loin qu’il m’aperçut, il vint à moi. Il t’avait beaucoup vue au château des Tourbes, me dit-il, et ce qu’il avait entendu dire de moi lui donnait le plus vif désir de faire ma connaissance. Il n’entre pas dans mes habitudes, tu le sais, de me lier promptement ; je me rappelais, en outre, la peinture que tu m’as faite des Perriga ; tout en répondant au chef de la famille poliment je restai donc dans une grande réserve ; mais il insista, et me questionna avec un mélange de finesse et de bonhomie sur les fonctions que je remplissais à la Margeride. Je n’hésitai pas à m’en expliquer franchement. Il parut surpris et tout ensemble enchanté ; puis d’une voix naïve dont rien ne peut rendre l’originalité :

« – Ainsi vous travaillez pour vivre, vous, un comte !

« – On peut être comte et n’être pas riche. »

e Il me saisit la main, et la serrant :

« – Bah ! s'écria-t-il, le lendemain ne ressemble pas toujours à la veille ; il y a des coups de fortune. »

« Je répondis par un mouvement léger des épaules

« – Il y a, dis-je à mon tour, l'opiniâtreté que rien ne décourage, et la volonté d'arriver à un but déterminé ou de périr.

« – Bien, cela ! répliqua mon interlocuteur, mais tenez pour certain qu'il y a des mains amies qui vous aideront à y parvenir. »

' A quelles mains inconnues fait-il allusion ? Est-ce à M. des Vallières, dont par parenthèse je n'entends plus parler ? As-tu fait la conquête de M. Perriga, et par tendresse pour la sœur, veut-il s'intéresser au frère ? C'est un mystère que le temps se chargera d'éclaircir. Mais où je cherche quelque chose, peut-être n'y a-t-il rien. Propos en l'air qui tombent dans une conversation comme des gouttes de pluie dans une rivière.

« P.S. J'ai vu M. de Thoiras ; il se porte comme un chêne. Piqûre d'épingle qui ne laissera point de trace. »

Quand il n'écrivait pas à Lucienne, Octave s'adressait à Victor. L'une de ses lettres contenait le passage suivant :

« Bonnes nouvelles, mon cher Victor !. J'ai la tête en feu. Je crois être sur la piste d'un gisement de houille plus considérable que celui que nous exploitons. Les études auxquelles je me livre pendant les dimanches et les jours de fête, un examen attentif des terrains et des coupes géologiques du pâté de montagnes au milieu desquelles je m'agite, m'ont amené, d'induction en induction, à cette certitude théorique qu'on n'a pas tout découvert. A présent, j'ai mieux que des inductions. Il y « sous mes pieds, dans' une région voisine, un bassin où de grandes richesses minéralogiques attendent les coups de la pioche. Je vais en demander la concession. Mais, pour les études préparatoires, pour les recherches, pour les premiers travaux, pour la levée d.es plans, il me faut des ressources que je n'ai pas. A qui m'adresser ? Les pauvres inspirent si peu de confiance ! A M. des Vallières, vas-tu me dire. En pareille occurrence, le ferais-tu toi-même ? Non. On ne demande pas à qui vous a donné. Quant à ce qui me reste des dix mille francs qu'il m'a remis en retour des armes dont j'ai eu tant de

peine à me séparer. c'est si peu de chose ! Et puis, c'est un dépôt sacré. Puis-je savoir si Lucienne n'en aura pas besoin quelque jour ? Je les mets en réserve pour ces heures mauvaises qu'il faut toujours prévoir. Et cependant je sens que là est la porte ouverte sur le chemin de la fortune ; par là je puis être quelque chose, sortir de la foule et prétendre à mon rêve.

« En est-il des bonheurs comme des infortunes ? Je te parlais l'autre jour de ce bassin houiller dont j'ai signalé l'existence dans un rapport au ministre ; voici maintenant qu'on me fait une offre pour une situation définitive et lucrative dans la compagnie. Seulement on exige un apport de fonds, une sorte de cautionnement par lequel je sois personnellement intéressé à sa prospérité. Ma réponse a été celle que tu peux supposer. Mais cet apport, ce cautionnement, où le trouver ? Le nom de M. des Vallières s'est encore présenté à mon esprit. Mais, est-ce à dire qu'il aura charge d'âme parce qu'il m'a rencontré ? Quelque chose de fier se révolte en moi à cette pensée. M. Perriga a reparu dans notre établissement ; il m'entoure de prévenances inexplicables. Si je m'ouvrais à lui ? Un sentiment indéfinissable m'en empêche. Il y a sur ses mains et sur son front comme une sueur de bassesse qui me retient à l'écart. J'attendrai, je chercherai, et, Dieu aidant, je trouverai. »

XIV

Tandis que ces choses se passaient à la Margeride et qu'Octave voyait se dresser devant lui ces épineuses questions d'argent contre lesquelles se heurtent la jeunesse et l'intelligence, Lucienne vivait au château des Tourbes dans les conditions que l'on connaît, respectée, sinon aimée, de Mme de Varnesson, soutenue par Mlle Dunbar, adorée par Véronique et sur le pied d'une familiarité aimable et franche avec César. M. Lespinois [bourdonnait autour d'elle. Lucienne ne s'en apercevait pas. Elle voyait M.

de Marsac quelquefois. Il respirait mon loin d'elle. Elle était comparativement heureuse.

Sur ces entrefaites, un incident acheva de la faire entrer dans la confiance de Marguerite de Stainville qu'elle aimait chaque jour davantage. Les hôtes des châteaux voisins se visitaient fréquemment ; c'était entre Tes somptueuses et aristocratiques demeures un échange continu de réceptions, de bals et de dîners. La distance donnait un attrait de plus à ces régals. On la franchissait à cheval ou en voitures découvertes. Un matin Lucienne, étant en promenade avec Véronique aux environs des Tourbes, entendit dans l'épaisseur du bois qu'elle traversait un bruit de chevaux galopant sur le azon. Presque au même instant apparut au détour d'une avenue une jeune femme qui pressait sa monture gouvernée par une main ardente et ferme. L'élan du cheval était rapide, foudroyant. Véronique, en ce moment, les mains chargées de fleurs, traversait l'avenue ; elle vit le cheval qui arrivait sur elle comme un boulet ; la peur la saisit, elle voulut courir, s'embarrassa dans les plis de sa robe et tomba. Lucienne l'aperçut, poussa un cri et s'élança pour l'enlever dans ses bras et l'emporter, En dtux bonds le cheval fut devant elle, ses mains s'étendirent pour l'arrêter, mais un choc violent la repoussa et, mue par un instinct de dévouement, elle se laissa choir sur l'enfant pour la protéger de son corps. Une sensation de froid la parcourut tout entière ; elle vit en esprit le visage de son frère, celui de Victor, et s'évanouit.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était couchée sur le revers d'un fossé, la tête sur une botte d'herbe ; Victorine, à genoux auprès d'elle, tenait l'une de ses mains entre les siennes et l'embrassait en pleurant. Son premier regard rencontra celui de Marguerite qui l'avait renversée. Elle était debout, la longue jupe de son habit de cheval suspendue à son bras, un air de tristesse répandu sur le visage.

« Ce ne sera rien, chère Lucienne, ma maladresse a fait tout le mal, dit-elle, ma tendresse le réparera. »

Lucienne voulut se soulever sur le coude. Véronique l'en empêcha ; elle s'aperçut seulement alors qu'elle avait un mouchoir imbibé d'eau fraîche roulé autour du bras ; la manche de sa robe était relevée. Un léger sentiment de douleur l'avertit qu'elle avait été blessée.

« Oui, oui, reprit Marguerite, le fer de mon cheval a rencontré le bras que vous tendiez pour rompre son élan, les chairs en ont été froissées, mais, dans un jour ou deux, il n'y paraîtra plus, j'espère. »

En parlant ainsi, Marguerite s'agenouilla auprès de Lucienne, enleva le mouchoir, le trempa dans un filet l'eau qui suintait entre des souches et des cailloux et le erra autour du bras meurtri que Véronique soutenait n le mouillant de ses larmes. De la main qui lui restait libre, Lucienne attira la tête de l'enfant contre elle et 'embrassa sur le front. Le cœur de Véronique éclata, et, la tête cachée sur le sein de Lucienne, elle se mit à angloter. Mlle d'Espars eut un mouvement d'effroi et : rut qu'elle était blessée.

« Ne craignez rien, reprit Marguerite qui devina sa) ensée, grâce à vous, Mlle de Varnesson n'a pas été ouchée.

– Est-ce vrai, bien vrai, mon enfant, ne te sens-tu ucun mal ? . Parle, dit Lucienne qui promenait ses nains sur le corps tremblant de Véronique.

– Aucun, je te le jure. j'ai cru que j'allais mourir, voilà tout. »

Elle se tourna vers Marguerite, et joignant les mains : « Ah ! mademoiselle, je vous aimais déjà ; mas si, par votre faute, ma pauvre marraine avait été blessée, je vous aurais haïe.

– Vous ! malgré mon désespoir ?

– Et que m'eût fait votre désespoir ? m'eût-il rendu ma marraine ? Savez-vous ce qu'elle est pour moi ? Tout. Jne mère, une sœur, une petite amie aussi 1. J'étais eule avant de la connaître. je n'avais rien. absolument rien. Ah ! si, j'avais un chien. mais un chien. ce n'est jamais qu'un chien !

– Et, à présent, me pardonnez-vous ?

– Oui, parce que vous avez envie de pleurer comme moi. »

Quand Lucienne fut remise de son émotion, Marguerite lui raconta qu'au moment où elle l'avait aperçue au milieu de la route, étendue au-dessus de Véronique à laquelle son corps faisait un rempart, elle l'avait crue morte ; mais le vaillant cheval, sollicité par la bride et la cravache, s'était enlevé des quatre pieds à la fois, d'un bond avait franchi l'obstacle vivant.

« Une sueur d'effroi mouillait mon front tandis q je passais comme un éclair au-dessus de vos deux cor étendus, ajouta-t-elle. »

Tout en parlant, Marguerite roulait un de ses br autour de la taille de Lucienne, et la pressant un pe

« – Vous sentez-vous en état d’aller au-devant de voiture qu’on est allé chercher aux Tourbes ? dit-elle. Un effort vous ranimera. »

En un instant, Lucienne fut debout ; les deux mains de Véronique ne quittaient pas la sienne. Le bras Marguerite la soutenait. Au bout de quelques pas, le regard caressant de Mlle de Stainville s’arrêta sur celui de Mlle d’Espars.

« Votre frère Octave ne vous a rien dit ? reprit-elle.

– Rien.

– Et vous n’avez rien deviné ? »

Le regard de Lucienne interrogea Marguerite.

Le visage de Mlle de Stainville se couvrit d’une rougeur subite.

« J’aurais voulu vous témoigner toute l’amitié sincère que je vous porte, et j’ai failli vous écraser, continua-t-elle. Je veux du moins que rien de ce qui me concerne ne vous soit inconnu. Une fois ma confession faite, il me semble que vous serez véritablement ma sœur

– Je ne vous comprends pas ; parlez vite. »

Le bras de Marguerite pressa celui de Lucienne.

« Votre frère a respecté un secret dont il m’est permis de disposer, puisque c’est le mien, reprit-elle. Je veux qu’il soit le vôtre sur-le-champ.

– Un secret, dites-vous ?

– J’aime Octave d’Espars et il m’aime.

– Ah ! vous le rendrez heureux ! s’écria Lucienne qui lui jeta ses bras autour du cou.

– Avais-je raison tout à l’heure de vous appeler ma sœur ? » répondit Marguerite, qui lui rendit son baiser. Mais tout à coup se ravisant :

« Et Mme de Stainville ? poursuivit Lucienne. Si j’ignore les sentiments qui vous lient à mon frère, je sais du moins que Mme de Stainville n’a point de sympathie pour ceux qui portent le nom de d’Espars.

– Eh ! si ma mère les aimait, serais-je la fiancée d’Octave seulement dans le secret de mon cœur ? Mais rassurez-vous ; j’ai mis ma main dans la sienne, je ne la retirerai pas. Quant aux préventions qui tiennent ma mère éloignée de tous les vôtres, il est impossible qu’elles ne cèdent devant l’éclatante vérité. Si elle résiste, je ne céderai pas non plus ; unie je suis, unie à lui je resterai. » Un tel air de fierté enthousiaste et de foi généreuse n’était

les traits de Marguerite que Lucienne prit sa main doucement et la porta à ses lèvres avec un mouvement de respect,

« Dieu vous entende ! » dit-elle.

Une calèche tourna l'angle du chemin et parut devant les. Marguerite y voulut monter avec Mlle d'Espars et Véronique. Elles arrivèrent bientôt aux Tourbes où Mme de Fréneuse les attendait. En voyant l'institutrice et sa nièce à côté de Mlle de Stainville qui lui prodiguait mille caresses et mille soins, Mme de Varnesson accueillit Lucienne presque avec un sourire, et Véronique resqua avec bonté. Celle-ci, qui tremblait dans son coin

cachait de son mieux la déchirure faite à sa robe, l'autre furtivement hors de la voiture et se glissa derrière Marguerite.

« J'ai une grâce à vous demander, madame, dit celle-ci ; un pan d'étoffe a été, je crois, mis en lambeaux par « chute dont j'ai été la seule cause ; cette chère mimonne a peur d'être grondée.

– Ai-je jamais grondé personne pour une robe ? répliqua la Présidente ; Mlle de Varnesson sait bien que je me fâche que lorsqu'elle n'apporte pas à ses leçons attention suffisante. Allez, mademoiselle, et réparez au plus vite le désordre de votre toilette.

– Mademoiselle à cette enfant, et pas un bais ! Pauvre petite ! » pensa Marguerite, tandis que Véronique s'enfuyait en lui jetant un regard de reconnaissance.

Cependant M. Lespinois tournait autour de Lucien dont Mme de Fréneuse venait de s'emparer, pareil à un geai criard qui battrait de l'aile autour de deux colombes. Ces attentions que des personnes titrées faisaient voir pour Mlle d'Espars, ces menues caresses dont l'accablait lui donnaient une preuve nouvelle de l'importance du choix qu'il avait fait et l'engageaient à persévérer dans son projet. Que fallait-il à cette aimable institutrice pour rentrer dans le monde par un mariage ? une dot. Il la tenait à sa disposition.

A l'époque où Lucienne était arrivée aux Tourbes elle n'était pas jolie dans le sens littéral du mot. pouvait, selon les goûts, estimer que les traits de son visage manquaient de correction et que le dessin de bouche ne rappelait pas les purs modèles classés dans les musées ; mais cette bouche avait dans le contour (le pressif des lèvres une grâce exquise ; ses yeux, d'une nuance orangée, étaient tendres et lumineux, et l'on savait à quel moment ils

montraient une éloquence pénétrante, dans la joie ou dans la douleur. Son grand charme venait de l'harmonie ; elle était, si le mot pouvait être permis, musicale en tout ; le geste, l'accent, mouvement, tout avait son langage et l'avait juste. Ses pieds et ses mains étaient d'une rare délicatesse. Là, elle indiquait sa race. Elle avait un air de douce élévation par un sentiment particulier de dignité. Une vieille dame qui avait vu l'ancien monde assurait qu'elle même sous le tablier d'une servante, personne ne pourrait s'empêcher de lui parler chapeau bas. Élancée, svelte sans maigreur, souple et onduleuse, elle marchait sans bruit, soulevée comme par des ailes ; la tête un peu inclinée sur l'épaule, elle semblait touchée par l'infortune. Un poète de salon disait d'elle que c'était un esprit qui avait daigné être femme.

Ainsi faite, Lucienne ne pouvait traverser aucune maison sans être à la longue remarquée. Aussitôt qu'on l'avait regardée, on aimait à la revoir. Moins délicat, M. Lespinois avait mis un certain temps à l'apercevoir ; mais la magie avait opéré, et un jour le capitaliste en retraite s'était réveillé avec cette pensée qu'il lui appartenait de réparer les torts de la fortune envers une personne si distinguée.

Quelques mots feront mieux connaître le personnage auquel Mlle d'Espars allait avoir affaire à son insu. Avantageux, beau parleur, bien tourné, quoiqu'un léger penchant à l'obésité dérangeât l'économie de sa taille, toujours tiré à quatre épingles, généreux, prodigue même à l'occasion, mais en vue d'un résultat déterminé, M. Lespinois visait à la galanterie et y sacrifiait une large part de son temps et de son portefeuille ; gâté par les attentions de quelques personnes qui, par état, n'étaient point vouées au culte de toutes les délicatesses et de toutes les vertus, ingénues des petits théâtres du boulevard ou coryphées de l'Opéra, remarqué même par des femmes-que leur position dans le monde ne défendait pas contre les fascinations du luxe, il croyait naïvement à la toute-puissance de l'argent, surtout lorsqu'à cette toute-puissance il daignait ajouter l'appui de ses grâces personnelles. Résister à son empire était duperie et sottise ; y céder lui semblait tout uniment une preuve d'esprit. La richesse s'élevait dans sa pensée à la hauteur d'un sacerdoce. Quiconque en était dépositaire lui paraissait, par ce fait seul, avoir des titres incontestables à l'estime et aux complaisances de tous. Tel, autrefois, un duc et pair se croyait d'une autre

race et d'un autre sang que le commun des mortels. M. Lespinois avait coutume de dire qu'à l'ombre de l'industrie et de la spéculation croissait une noblesse nouvelle, la noblesse des millionnaires. Ce n'était pas chez lui jactance ou paradoxe, c'était simplement conviction.

Le jour où ses yeux s'arrêtèrent sur Mlle d'Espars, elle lui parut digne d'augmenter la liste des personnes au-devant desquelles il avait aplani les difficultés de la vie. Elle avait de la grâce, de l'esprit, de la distinction ; elle était en outre d'un monde qu'il jugeait au travers des mémoires et des romans où le dix-huitième siècle joue un rôle plus brillant que moral, et elle avait eu ce malheur particulier de perdre sa fortune au moment juste où sa jeunesse s'épanouissait ; elle ne pouvait donc manquer de le comprendre.

M. Lespinois n'était pas de ces vulgaires séducteurs qui s'attaquent à la vertu alliée à la beauté, et s'efforcent de la faire succomber seulement pour les ivresses que l'orgueil tire de la victoire. A proprement parler, il proposait un échange. Les habitudes contractées à la Bourse de Paris, il les transportait sur un autre terrain, et, de même que les valeurs mobilières ont leur cote officielle, il estimait que les qualités morales et physiques devaient avoir leur prix et leur tarif calculés d'après les rapports de l'offre et de la demande. A son point de vue, la création tout entière, depuis l'homme jusqu'au caillou, était un capital ; le capital changeait de nom selon les individus : l'un avait une terre, l'autre une jolie voix, celui-là un hôtel, celle-ci de la beauté. Or, tout capital devait rapporter un intérêt. Les habiles en tiraient un gros revenu, les maladroits un faible profit. Dans cet ordre d'idées, il n'y avait plus ni vice ni corruption ; il y avait travail, mise en œuvre, exploitation ; c'était la candeur appliquée philosophiquement au cynisme.

M. Lespinois s'étalait plantureusement dans cette philosophie. Même il était bon à sa manière. Possesseur d'un capital monétaire enflé par un maniement habile, il courait volontiers au secours des capitaux voisins représentés par la grâce et la jeunesse, et laissait mettre le sien au pillage dans une mesure que sa prudence tolérait. Mais, cette mesure atteinte, on n'en dépassait pas les frontières ; qui donc porterait des pierreries, sinon celles dont les épaules étaient blanches et les cous satinés ? Qui fanerait, chiffonnerait, userait les belles étoffes de velours et de soie, sinon les

femmes que le sort avait pourvues de tailles souples et fines ? Dépositaire du signe représentatif sans lequel les pierreries restent dans leurs écrins et les étoffes sous leurs vitrines, M. Lespinois pensait que son devoir était de le répandre en des mains élégantes.

Quelques jours après son arrivée au château des Tourbes, un matin, en passant le fil d'un rasoir anglais sur son menton poli, M. Lespinois, touché des grâces de Mlle d'Espars, avait donc pris la résolution charitable de la tirer de l'obscurité où les rigueurs de la mauvaise fortune l'avaient jetée.

« Une perle d'un si bel Orient, se dit-il, doit être sertie dans l'or et entourée de diamants. »

En homme qui connaît le prix du temps, il s'était mis à l'œuvre sans perdre une minute.

Mais sa stratégie rencontra dès la première heure des obstacles qu'il n'avait pas prévus : les résistances invincibles de l'ignorance et de la candeur. Mlle d'Espars ne comprenait rien à son manège. Elle acceptait ses attentions, elle souriait à ses galanteries, elle ne devinait pas ses projets. Cette profonde innocence troubla d'abord M. Lespinois ; elle l'affligea même.

« Serait-elle sotte ? se dit-il ; ce serait grand'pitié. »

Puis il pensa que c'était le suprême effort d'une coquetterie héréditaire, et il s'en réjouit.

« C'est une fille de sang noble, reprit-il d'un air content ; elle sait ce qu'elle vaut. »

Quand il apprit que Lucienne était fiancée, sérieusement fiancée, il se frotta les mains. Le choix, d'ailleurs, lui parut convenable de tous points. Il prit des renseignements. La personne qui devait unir son sort à celui de Mlle d'Espars avait de la naissance. Ce n'était pas un homme de rien perdu dans la foule des inconnus, bien qu'il n'appartînt pas à la phalange dorée de la noblesse d'argent. Son intention fut aussitôt de pousser M. de Marsac. En cela, M. Lespinois, qui visait haut, estimait qu'il se rapprochait des princes des anciennes familles royales qui avaient pour coutume de doter et de marier à quelque gentilhomme de province les filles de condition qu'ils avaient compromises. Fier de cette magnanimité, et orné d'un sourire qu'il

cultivait dans ses beaux jours, le millionnaire pensa que si le roi Louis XIV, dans toute sa gloire, pouvait le voir, Louis XIV serait content.

Spontanément et avec l'aimable indulgence d'un grand seigneur, il demanda à être présenté à M. de Marsac. Mariée à un jeune homme qui lui parut tout à fait du monde et galamment tourné, il ne lui semblait pas convenable que Mlle d'Espars pût connaître la gêne et rester dans des conditions vulgaires.

« Mademoiselle, dit-il, je vous prédis que M. de Marsac ira loin. »

Sur ces entrefaites Lucienne reçut coup sur coup les lettres par lesquelles son frère Ociave lui communiquait les offres dont on lui avait fait l'ouverture, et lui parlait de son désir de rassembler la somme qui lui permettrait de les accepter. Le désir de Lucienne ne fut pas moins vif. Elle se mit à penser sans relâche aux moyens de venir en aide à son frère. Entourée qu'elle était de personnes riches, il lui paraissait impossible qu'elle ne trouvât pas chez l'une d'elles le secours qui devait aplanir toutes les difficultés.

La pensée que ce fut impossible, la pensée du doute ne lui traversa même pas l'esprit. C'est le propre des âmes jeunes et généreuses de croire que les questions d'argent sont le plus promptement et le plus facilement résolues. Là, pour elles, point d'obstacles. Il leur paraît si naturel de donner. Plus tard, et au courant de la vie, elles apprennent avec mille déchirements que ce sont les plus ardues et les plus violentes, et qu'elles dominent tout. Malgré les difficultés de ses commencements, Lucienne n'en était pas encore là. La première appréhension lui vint quand elle regarda autour d'elle. Où était la bourse ? A qui tout d'abord s'adresser ?

Un sentiment de délicatesse ne lui permettait pas d'en parler à Marguerite. Pouvait-elle mêler des questions d'intérêts aux pures émotions dans lesquelles se complaisaient ces jeunes cœurs ? Son frère d'ailleurs ne le lui pardonnerait pas. Elle n'osait pas davantage s'en ouvrir à Mme de Fréneuse qu'elle connaissait à peine et depuis peu de temps. Elle pensa bien à Mme de Varnesson qui avait une fortune considérable, et qu'elle savait généreuse à l'occasion ; mais quel titre avait-elle à sa confiance, et de quel air serait-elle reçue si elle osait, étant aux gages de la châtelaine, lui adresser une pareille demande ? En cela Lucienne se trompait ; elle ne

faisait pas assez large la part de la vanité. Venir en aide au comte d'Espars, tendre la main à l'héritier d'une grande famille, en parler, le proclamer, prendre le rôle de la Providence, c'était quelque chose qui devait tenter Mme de Varnesson. Il ne s'agissait plus, cette fois, d'une infortune obscure qui se perd dans la foule et dont le soulagement n'apporte aucun profit. Ici le bienfait avait du relief et de l'éclat, mais Lucienne avait encore trop de jeunesse pour ouvrir sa pensée à de tels raisonnements. Restait César, et c'était vers lui que son esprit se tournait le plus volontiers. Malheureusement l'intrépide Nemrod de la Touraine possédait plus de fusils que de capitaux ; sa toute-puissance ne dépassait pas les portes du chenil. Dans un moment de presse il pouvait bien obtenir de la caisse conjugale quelques subventions dont il avait toujours un ample besoin ; mais il n'avait nul crédit pour en tirer une somme ronde. M. Lespinois, qui observait davantage Mlle d'Espars depuis un certain temps, remarqua le premier le trouble de Lucienne et sa constante préoccupation. Il lui en parla avec un accent ému qui la toucha.

« Tous vos amis sont inquiets. Qu'avez-vous ? » lui dit-il.

Lucienne se défendit mal ; il insista. Les lettres qu'elle recevait d'Octave montraient chaque jour plus d'agitation.

« Ah ! s'écria-t-elle enfin, les riches sont bien heureux ! »

Un soupir de contentement gonfla la poitrine de M. Lespinois. Il connaissait ce cri ; il l'attendait, c'était comme le roulement de tambour d'une garnison qui demande à capituler.

« Eh bien ! dit-il en lui prenant la main d'un air doux, j'ai à vous parler ; ayez confiance en moi. Si vous voulez me donner un quart d'heure demain, vous verrez que ceux qui ont quelque fortune ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils trouvent l'occasion de venir en aide à ceux qui n'en ont pas. »

Il lui désigna un endroit du parc où personne n'allait jamais le matin. Le regard et le sourire dont il accompagna cette proposition firent croire à Lucienne que M. Lespinois avait eu connaissance par quelque indiscretion de la situation perplexe dans laquelle se trouvait Octave et qu'il avait conçu le projet charitable de l'en tirer.

« J'irai, » dit-elle, attendrie déjà par un sentiment de reconnaissance. »

XV

Le lendemain Lucienne fut exacte au rendez-vous et y parut sans trouble. M. Lespinois accourut au-devant d'elle et la fit asseoir sur un banc.

« Calmez-vous, lui dit-il, c'est un ami qui est auprès de vous.

– Mais je n'ai pas peur... N'avez-vous point à me parler de mon frère ? »

M. Lespinois parut un peu surpris.

« De M. le comte d'Espars ? non, » reprit-il.

Lucienne parut toute décontenancée.

« Je l'avais cru, dit-elle ; me voilà fort embarrassée à présent. »

M. Lespinois se rapprocha de Mlle d'Espars avec le mouvement onduleux d'un chat qui a vu s'agiter un jeune oiseau parmi les herbes.

« Que craignez-vous et qui vous gêne ? reprit-il ; ignorez-vous que mon désir le plus sincère est de vous témoigner ma sympathie ? Elle vous est acquise, croyez-le. [– Eh bien ! j'irai jusqu'au bout, dit Lucienne vivement ; si je suis indiscrete vous ne m'en voudrez pas. »

Et tout d'une haleine elle lui raconta ce qu'elle savait de la position de son frère. M. Lespinois l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre.

« Ah ! il s'agit d'un cautionnement ? dit-il enfin.

– Oui, c'est bien cela, je crois.

– Le prétexte est joli ! » pensa le millionnaire.

Et prenant la main de Lucienne qu'il caressa du bout des doigts :

« Et quelle somme faut-il, je vous prie ? Est-ce vingt trente, cinquante mille francs ?

– Ça, je ne sais pas, répondit Lucienne.

– C'est-à-dire qu'elle laisse le chiffre à ma générosité, pensa de nouveau M. Lespinois. Diable ! ce sera plus cher. »

Il y eut un silence.

« Et pour vous-même, poursuivit-il ; ne faites-vous aucun souhait, chère mademoiselle ?

– Pour moi ? et qu’ai-je à désirer si mon frère es heureux ? »

M. Lespinois estima que c’était bien dit et bien trouvé

« Je le regrette, continua-t-il, j’aurais voulu vou prouver que rien ne m’est impossible pour assurer votre bonheur.

– Ainsi, vous consentez ?

– En doutez-vous ? Laissez-moi seulement prendre mes informations pour être fixé sur le chiffre exact de la somme que j’aurai à fournir Vous m’y aiderez n’est-ce pas ?

– De tout cœur ! »

M. Lespinois prit délicatement la main de Lucienne e l’effleura de ses lèvres avec un mélange de galanterie et de suffisance

« Je vous en remercie, » dit-il.

Il sourit, et tandis que Mlle d’Espars retirait sa main, troublée déjà sans qu’elle sût pourquoi :

« Si vous n’avez rien à me demander, reprit-il, moi j’ai à vous consulter. Veuillez donc me donner votre avis. »

Il tira de sa poche deux ou trois petits écrins de velours dont il fit jouer prestement le ressort et fit voir aux yeux éblouis de Lucienne une bague, une broche, un bracelet où les perles et les rubis sertis dans l’or étincelaient au feu du jour.

e Ah ! que c’est beau ! s’écria-t-elle dans un naïf élan d’admiration.

– Vous trouvez ? ajouta-t-il ; j’ai un souvenir à offrir à une personne pour laquelle je nourris des sentiments tout particuliers d’affection. Pensez-vous que ces bagatelles puissent être de son goût ?.

– Je n’ai rien vu de plus charmant. Ces bagatelles, comme vous dites, n’ont qu’un défaut peut-être.

– Lequel ?

– C’est d’être trop riche pour un souvenir.

– On se console aisément de ce défaut. m

M. Lespinois, en badinant, prit les bijoux et pria Mlle d’Espars de les essayer à son doigt, à son poignet, à son cou. Elle se prêta à ce jeu, mais avec une contrainte qui devenait visible.

« Les voilà dans tout leur lustre, » dit-il alors.

Le regard dont il l'enveloppait troubla Lucienne ; elle se défit rapidement de ces bijoux qui la gênaient, mais tandis que, d'une main tremblante elle cherchait à les faire rentrer dans leurs écrins :

« Voici maintenant que nous sommes associés dans une pensée commune, reprit M. Lespinois, vous ne sauriez croire combien cette pensée me rend heureux je ne savais que faire de mon temps et de mon cœur. »

Avant que Lucienne pût répondre, il avait glissé un bras autour de sa taille, et l'attirant à lui avec un mélange de force et de tendresse, il posa ses lèvres sur le front courbé de la jeune fille. Ce baiser la bouleversa.

« Monsieur ! s'écria-t-elle en se dégageant.

– Oh ! mademoiselle ! fit M. Lespinois d'un air doux vous aurais-je offensée ? J'ai pu croire un instant que j'étais votre ami !... »

Mais déjà elle ne l'écoutait plus et prenait sa course vers le château. M. Lespinois haussa les épaules et se mit à ramasser dans l'herbe les bijoux et les écrins tombés des mains de Mlle d'Espars. L'un de ces écrins était vide ; la bague manquait, le feu des pierreries devait inévitablement la trahir si elle avait été à cette place éclairée en plein par la lumière du soleil.

« Suis-je bête ! s'écria-t-il en se relevant ; elle l'a à son doigt, elle emporte des arrhes ! Eh ! c'est une retraite savante ! »

En entrant dans sa chambre, Lucienne se jeta sur un fauteuil, et fondit en larmes. Un sentiment indéfinissable d'effroi faisait battre son cœur. Elle sentait toujours sur son front la sensation du baiser donné par M. Lespinois. Il la remplissait d'une sorte d'horreur. Elle se leva tout à coup, et trempa son visage dans l'eau comme pour en faire disparaître la trace invisible. Elle s'aperçut seulement alors qu'elle avait au doigt la bague que M. Lespinois y avait glissée. Un frisson la saisit, et l'arrachant par un mouvement fiévreux elle la fit voler loin d'elle. De nouveau un flot de larmes inonda son visage. Mlle Dunbar survint sur ces entrefaites. Lucienne se jeta dans ses bras.

« Qu'est-ce donc ? » dit Élise.

Mlle d'Espars lui raconta ce qui venait de se passer ; elle sanglotait. Mlle Dunbar l'embrassa.

« Monsieur Lespinois ? dit-elle, je connais ces vilaines chenilles, cela bave partout. Il faut l'écraser du pied.

– Ah ! dit Lucienne, je ferai ce que vous voudrez. »

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre, lorsqu'on frappa timidement à la porte.

« Entrez, » dit Élise.

Un domestique parut et posa sur un meuble un petit paquet à l'adresse de Mlle d'Espars, après quoi il se retira sur la pointe des pieds.

Mlle Dunbar saisit le paquet et l'ouvrit avant même d'en avoir demandé l'autorisation à Lucienne. Deux ou trois écrins s'en échappèrent ; un bout de papier était piqué par une épingle sur l'un d'eux.

« Quelque vilénie encore ! » murmura Élise.

Le papier contenait ces quelques mots :

« Il est juste que la broche et le bracelet suivent la Dague emportée par vos mains charmantes. Comptez sur votre ami.

« Adolphe LESPINOIS. 11

Lucienne devint pourpre.

« Pourquoi rougissez-vous ? s'écria Mlle Dunbar. La honte est pour lui ! »

Tout à coup elle prit la tête de son amie entre ses deux mains et l'embrassa violemment.

« Jeune, confiante, chaste ! rien n'y fait ! s'écria-t-elle. Il faut que leurs souillures s'attaquent à toute robe blanche. Et cette première insulte sera-t-elle la dernière ? »

Elle l'embrassait toujours.

« Tu pleures, pauvre petite ! reprit-elle. Ah ! j'ai pleuré aussi et dans des circonstances qui n'étaient pas moins douloureuses. Marchandée ! j'ai été marchandée ! Va, ce n'est pas une des misères les moins poignantes de la situation qui nous est faite !. Mais on t'a touchée, relève-toi !.., et frappe à ton tour puisqu'on t'a frappée ! »

Deux heures après on entendit la cloche du dîner ; il y avait grande compagnie au château. Suivie par Mlle Dunbar, Lucienne descendit ; ses jambes tremblaient un peu, mais ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire. Marguerite, Mme de Fréneuse, Mame Perriga et sa fille, Mme la baronne de Praille étaient au salon. M. Lespinois prenait des attitudes auprès d'une jardinière à laquelle il empruntait une fleur qu'il mettait à sa boutonnière ; à

la vue de Mlle d'Espars il sourit et lui lança un coup d'œil d'intelligence. Lucienne, que le regard d'Élise accompagnait, s'avança vers lui, et jetant un paquet sur une table :

« Voici des objets que vous avez envoyés chez moi tout à l'heure, dit-elle. ils se sont trompés d'adresse. Veuillez donc reprendre ce qui ne m'appartiendra jamais. »

Les écrins s'éparpillèrent sur la table, la bague, chassée de son étui par le choc, roula sur le marbre et glissa par terre. Marguerite, par un élan subit, passa son bras sous celui de Lucienne. Malgré son aplomb, M. Lespinois se troubla. On venait de faire à la toute-puissance de l'argent une insulte qui l'indignait.

c Qu'y a-t-il ? demanda Mme de Varnesson.

– Monsieur que voici vous le dira mieux que Mlle d'Espars, » répondit Élise.

Mais déjà M. Lespinois s'était remis, et ramassant la bague qui brillait au pied d'un fauteuil :

« Je me suis trompé, c'est possible, et je le crois puisqu'on me le dit, répliqua-t-il ; mais pourquoi tant se fâcher parce que je demande à une personne de goût son opinion sur des bijoux d'une aussi mince valeur ? »

César s'approcha vivement de Mlle Dunbar.

« Faut-il que je jette ce personnage par la fenêtre ? dit-il.

– Laissez, fit-elle, en tombant il salirait vos plates-bandes. «

Quelques mots de cette rapide conversation arrivèrent aux oreilles de M. Lespinois ; il sourit et haussa les épaules. Mme de Varnesson, qui jusqu'alors n'avait pas quitté sa place, se leva, et de cet air de hauteur qu'elle savait prendre :

« Monsieur de Varnesson, dit-elle. vous nous faites oublier que ces dames sont servies. »

Elle prit le bras d'un conseiller général du département qui était en visite chez elle, et on la suivit. En passant auprès de Mlle d'Espars, que Marguerite n'avait pas quittée, M. Lespinois s'inclina d'un air galant, puis relevant la tête :

« Petite sotte ! murmura-t-il, elle eût été riche, heureuse et considérée. »

César eut un mouvement d'indignation.

« Votre bras, Mademoiselle, » dit-il en s'approchant de Lucienne.

Il la conduisit à sa place, et la saluant :

« Mademoiselle, reprit-il d'une voix claire, je regrette de ne pouvoir vous faire asseoir à mon côté, mais, chez moi, vous êtes chez vous »

La Présidente lui jeta un regard de colère ; il le soutint sans baisser les yeux cette fois.

Bien, Monsieur, » lui dit Mme de Fréneuse, qui lui serra la main.

M. Lespinois, qui n'avait perdu ni un geste, ni un mot de cette scène, déplia lentement sa serviette.

« Tiens ! tiens ! se dit-il, le chasseur voudrait-il faire une battue sur les terres que j'avais choisies ? »

Après le déjeuner, la Présidente prit à part M. de Varnesson.

« Je sais ce que vous allez me dire, murmura celui-ci d'une voix basse mais ferme, mais je vous ferai observer que ceci est une affaire à vider entre hommes ; si M. Lespinois ne s'éloigne pas au plus vite, c'est moi qui me chargerai de le faire partir. »

Mme de Varnesson vit bien, à l'expression de son regard, que César était dans un de ces moments rares où les âmes les plus faibles deviennent intraitables.

« En somme, reprit-il, l'insulte vous effleure au bien que moi ; Mlle d'Espars est une personne bien née, elle vit auprès de vous, sous votre toit ; c'est pour vous une demoiselle de compagnie autant que pour Mlle de Varnesson une institutrice. Vous êtes donc en cause, et cela me regarde. »

La Présidente se mordit les lèvres. Dans cette maison si bien ordonnée, où tout se faisait sans bruit, un scandale, un duel ! Cette pensée seule lui donnait le frisson. Elle céda.

« Eh bien ! dit-elle, vous plaît-il de me laisser le soin de faire comprendre à M. Lespinois qu'il doit se retirer ?

– J'y consens, mais rappelez-vous que s'il est encore ici ce soir, il n'y sera plus demain. »

Ce n'était pas la première fois que César faisait acte d'autorité et Mme de Varnesson comprenait que son mari avait raison, mais elle lui en voulait de prendre si vivement en main une affaire dont elle eût désiré se charger seule, et, par contre-coup, une partie de son dépit retombait sur Lucienne,

cause première de la révolte de César. En l'état des choses, il lui fallait tout d'abord évincer M. Lespinois pour éviter tout éclat. Elle l'attira donc à l'écart et entama cette question épineuse Il prit d'abord un air dégagé.

« On fait, ce me semble, dit-il, beaucoup de bruit pour peu de chose. En somme, de quoi suis-je coupable ? J'ai commis une méprise. Que celui qui ne s'est jamais trompé me jette la première pierre ! Je la regrette intiniment. Pour vous, Madame, que j'estime au delà de tout, je suis prêt à me soumettre à ce qu'on exigera de ma bonne volonté. J'ai déjà publiquement reconnu mon erreur ; faut-il à présent que je me jette aux genoux de Mlle d'Espars pour lui demander pardon de cette étourderie ?

– On n'exige pas tant de votre complaisance, répliqua Mme de Varnesson, mais, si innocente que soit votre marche, et j'en suis persuadée, elle a dans l'appance des singularités qui, mal interprétées par des esits prévenus, peuvent amener des résultats fâcheux. , vous n'ignorez pas que Lucienne est fiancée à Victor de Marsac et que son frère est M. le comte ctave d'Espars qui hier encore portait l'épée. »

Un mouvement nerveux altéra la physionomie de Lespinois.

« Ah ! fit-il.

– Vous comprenez qu'une indiscretion est bientôt mmise dans un château habité par vingt personnes, mrsuivit Mme de Varnesson ; ici tous les murs ont des eilles. Or, vous ne voudriez pas m'exposer aux enis d'une explication dont le dénoûment inévitable me userait un vif chagrin.

– Puisqu'il s'agit de vous, chère Madame, je suis à otre disposition. ordonnez.

– Oh ! je ne veux pas que vous ayez l'air de battre en traite ! Mais on peut supposer qu'une affaire imprévue us rappelle à Paris ou vous force à vous rendre dans elque château voisin. Vous y resterez un certain mps. L'émotion produite par ce petit événement effacera et nous nous reverrons.

– Vous êtes une femme charmante, » répondit M. Lesnois, qui prit la main de la Présidente et la porta gamment à ses lèvres.

En le quittant, Mme de Varnesson aperçut César qui promenait sur la terrasse d'un pied nerveux. Il mânait son cigare en fumant. Elle se dirigea vers lui.

« Je vous ai vue tout à l'heure avec cette outre gonflée de millions, dit le chasseur d'une voix brève, la chose est-elle arrangée à votre satisfaction ? »

Mme de Varnesson se redressa.

« De qui voulez-vous parler, je vous prie ? » dit-elle un air hautain.

Mais César, qu'elle avait vu si souvent timide et dans l'attitude humiliée d'un inférieur, tenait cette fois la tête haute :

« Vous le savez aussi bien que moi, reprit-il. Bref M. Lespinois consent-il à se retirer promptement ? J'ai viens de rencontrer Mlle d'Espars ; elle a les yeux rouges. Cela m'a remué le cœur.

– Eh ! mon Dieu, depuis quand vous avisez-vous d'aller voir le cœur si tendre !

– Tendre ou non, si M. Lespinois ne sort pas par la porte, et lestement, je le ferai sauter par la fenêtre. »

Mme de Varnesson tressaillit. L'œil de César avait l'éclat et la dureté du métal.

« M. Lespinois est un homme du monde, ajouta-t-elle il quittera les Tourbes aujourd'hui même.

– Tant pis ! s'écria César qui jeta son cigare ; j'aurai eu du plaisir à causer avec lui au coin d'un bois. »

Dans la soirée, ainsi que la chose avait été convenue M. Lespinois prévint Mme de Varnesson qu'une dépêche télégraphique le mandait à Paris ; il n'avait plus que le temps de gagner la station la plus proche du chemin de fer. La Présidente se récria. Était-ce donc bien nécessaire, indispensable ? César ne quittait pas M. Lespinois : des yeux.

« Laissez, ma chère, dit-il, je suis certain qu'un homme comme votre ami trouvera mille distractions à Paris L'air de la campagne ne convient pas à ses goûts. J'ai quelque idée qu'il ne reviendra pas.

– Qui sait ! » murmura M. Lespinois.

Une voiture fut attelée.

« Au revoir ! lui cria Mme de Varnesson.

– Au revoir ! » répondit-il, et il disparut.

Bientôt la Présidente fit prier Mlle d'Espars de passer chez elle.

« Mademoiselle, dit elle d'une voix sèche, la vertu plus austère s'accommode mal des éclats publics. Elle s'accuse mieux par le silence et la

retenue »

Lucienne, qui était fort pâle, posa la main sur un meuble :

« Vous excuserez le mouvement qui m'a poussée, dit-elle, en vous souvenant que je suis seule et pauvre. J'ai agi avant de rétléchir.

– Et c'est là justement ce que je vous reproche. C'est la première fois que de pareilles scènes se passent dans mon salon.

– Trouvez-vous, madame, qu'en tout ceci le plus coupable ce soit moi ? »

Mlle d'Espars était debout en pleine lumière. Un tel sentiment de dignité brillait dans sa physionomie chaste et fière, que Mme de Varnesson en fut presque troublée.

« La personne qui vous a offensée n'est plus ici, mademoiselle, dit-elle. Est-ce assez pour votre ressentiment ? »

Lucienne, désarmée déjà, fit un pas.

« J'aurais voulu vous remercier si votre influence est pour quelque chose dans ce départ, madame, » reprit-elle.

Le regard de Mme de Varnesson l'arrêta.

« Il suffit que l'incident auquel je faisais allusion tout à l'heure soit vidé par ce départ, n'en parlons plus, ajouta-t-elle ; là d'ailleurs n'est pas le seul motif qui m'a fait vous appeler auprès de moi. Je désirais vous entretenir de Mlle de Varnesson. Vous péchez décidément par excès d'indulgence. Elle se néglige, elle ne travaille plus, elle a des distractions.

– Il m'a semblé que depuis quelque temps Véronique.

– Mlle de Varnesson, n'est-ce pas ? reprit la Présidente en interrompant Lucienne.

– Je ne croyais pas manquer de respect à cette enfant en lui témoignant une amitié que je ne prodigue pas. Il m'a semblé, disais-je donc, que la jeune fille que vous m'avez confiée est un peu fatiguée ; elle grandit beaucoup, elle dort mal, l'expression de ses yeux m'inquiète. J'ai pensé à sa santé, ces temps-ci, plus qu'à ses études.

– Avez-vous la prétention, par hasard, de vous intéresser à Mlle de Varnesson plus que je ne le fais moi-même ?

– Je n'ai point d'autre prétention que celle de l'aimer et de faire mon devoir.

– Alors, mademoiselle, ayez dès demain l’obligeance de reprendre le cours régulier de vos leçons. »

Mlle d’Espars s’inclina tandis que Mme de Varnesson chiffonnait sur sa toilette. Au bout d’un instant elle se leva.

« Est-ce tout ? demanda Lucienne.

– C’est tout ; à présent vous pouvez vous retirer et rejoindre Mlle de Varnesson. Qu’elle soit debout, demain, à sept heures. »

XVI

Mlle d’Espars retourna chez elle, le cœur gonflé. Elle était dans ces heures tristes que connaissent les natures tendres, heures lourdes, durant lesquelles on a besoin de pleurer dans les bras de quelqu’un. Véronique dormait ; elle s’approcha silencieusement du lit de l’enfant et l’embrassa sur le front. Une larme qui grossissait entre ses cils tomba sur le visage blanc de Véronique. La petite fille ouvrit à demi les yeux, et voyant i-dessus d’elle, dans une lumière confuse, des traits ’elle aimait, elle jeta ses bras mignons autour du cou 3 Mlle d’Espars.

« Ne pleure pas, murmura-t-elle, ça me ferait eurer.

– Je ne pleure pas, je t’embrasse, dors, » répondit ucienne qui posa ses lèvres sur la joue de l’enfant.

Véronique sourit, ses bras se détendirent, elle ferma s yeux : et un souffle égal souleva sa poitrine.

Dans ce grand château peuplé de personnes de conitions diverses, Lucienne se sentait seule, complément seule. Sa position, sa naissance, ses habitudes ’esprit la séparaient de ceux d’en bas. Sa pauvreté, le alaire qu’elle touchait, l’incertitude de son avenir l’éoignaient de ceux d’en haut. Un instinct lui faisait comrendre qu’à l’office et dans l’antichambre, si douce et i peu exigeante qu’elle fût, on la détestait. Elle avait sa lace au salon, mais elle n’en était pas. Les intérêts, les assions qui s’y débattaient passaient autour d’elle sans effleurer. Sa vie n’y était point mêlée. Il fallait

sans esse qu'elle tînt en bride sa jeunesse et son élan. La lolitesse même qu'on lui témoignait mettait entre elle et les hôtes des Tourbes une ligne de démarcation ; aucun abandon ne lui était permis. C'était l'isolement dans le mouvement du monde. Lucienne s'y était accoutumée, elle n'y était pas résignée. Certaines âmes endues ont besoin d'expansion ; elles en vivent, comme la plante vit d'air et de lumière ; repliées sur elles-mêmes elles souffrent et la tristesse s'en empare.

Lucienne s'accouda à la fenêtre. Le ciel avait l'apparence d'un dais de velours noir, criblé de clous d'or. Dans l'obscurité du parc, des masses plus sombres indiquaient la place où se trouvaient les futaies. Il en sortait un bruit de feuillage caressé par le vent. De fraîches senteurs montaient de la terre rafraîchie. La poitrine de Mlle d'Espars se dilata. Elle secoua la torpeur où elle s'était anéantie un instant :

« J'ai l'espace, j'ai les bois, j'ai cette enfant, non, je ne suis pas seule ! » dit-elle.

En ce moment un coup léger frappé à la porte de sa chambre fit tressaillir Lucienne. Elle écouta. Un nouveau coup plus vif la tira de son immobilité.

« Qui est là ? dit-elle, d'une voix un peu émue.

– C'est une amie, ouvrez, » répondit-on de l'autre côté de la porte.

La voix était jeune, fraîche, en quelque sorte gaie. Lucienne ouvrit. Une femme, enveloppée d'un peignoir de nuit, et tenant un bougeoir à la main entra dans la chambre d'un pas rapide.

« Madame de Fréneuse ! s'écria Lucienne.

– Oui, c'est moi, répliqua la jeune veuve en posant le bougeoir sur le coin d'une cheminée. J'allais me coucher lorsque tout à coup je me suis mise à penser à vous. J'ai vu que le sommeil ne viendrait pas, et jetant sur mes épaules ce vêtement un peu léger, j'ai pris le parti d'aller chez vous.

– Est-ce que vous avez besoin de moi ?

– Oh ! non !... j'aime mieux croire que j'aurai le plaisir de vous être bonne à quelque chose. C'est tout le contraire, mais c'est la même chose, le contentement étant égal des deux côtés. »

Mme de Fréneuse s'assit sur un fauteuil et promena ses regards autour de la chambre.

« C'est gentil par ici, reprit-elle. Ce petit lit tout blanc, ces rideaux de mousseline, ces meubles frais, ces tentures d'étoffe de perse semée de fleurs, cela repose de la soie, des baldaquins et des dorures. »

Elle aperçut dans la pénombre le lit dans lequel dormait Mlle de Varnesson.

« Ah ! Véronique ! fit-elle en s'approchant. Comme dort ! Je ne sais rien de plus joli qu'un enfant qui) mmeille, les yeux bien fermés, si ce n'est un enfant qui rit, les yeux tout grands ouverts. Voilà ce qui m'a toujours manqué. Ai-je désiré ces petits êtres qui ont comme des tourbillons dans l'existence 1. Ils remplissent tout. »

Une ombre de mélancolie passa sur son front blanc. Elle revint à sa place. Mlle d'Espars la suivit. Mme de Fréneuse lui tendit la main.

« Vous me regardez et semblez vous demander pourquoi je suis ici, reprit-elle : ce n'est pas l'heure où on se rend des visites et j'ai quelque peu le costume que l'on prête aux fantômes. Il est certain cependant que c'est pour vous que je cours bravement les corridors. »

Tout en parlant, Mme de Fréneuse attirait Lucienne auprès d'elle.

« Mettez-vous là, continua-t-elle, à côté de moi ; je suis un peu étourdie, à ce qu'on dit, et bien des choses auxquelles je ne prends pas garde m'échappent ; mais lorsque je regarde, j'y vois en vérité aussi bien qu'une autre. Vous aviez les yeux rouges ce soir. En outre il n'est passé dans la journée une scène où il m'a semblé que le vilain rôle était pour un vilain monsieur qu'on l'a plus vu. M. Lespinois ne me plaisait pas, je l'ai en horreur à présent. Pourquoi cette scène ? pourquoi ces armes ? je vous préviens que j'ai un grand défaut. Quand j'aime les gens, je suis très-curieuse. je les accable de questions. Et puis j'ai quelque droit à votre confiance. votre frère est de mes amis. vingt fois il m'a parlé de vous, et je vous ai joué le tour de vous aimer sans vous connaître. Ainsi n'hésitez pas. dites-moi tout. »

Les mains de Mme de Fréneuse caressaient la main de Lucienne ; sa voix douce trouvait le chemin de son cœur. Mlle d'Espars était, en outre, on le sait, dans ces dispositions d'esprit qui poussent aux épanchements.

« Ah ! dit-elle, mon frère est justement la cause de la nocente des larmes que vous avez surprises et de la scène à laquelle vous avez assisté.

– Votre frère, dites-vous ?

– Hélas ! oui ; puisque vous l’aimez, je puis bien vous confier ce grand secret ; mon pauvre Octave est dans un grand embarras. Vous savez quelle situation a acceptée, lui qui voulait vivre et mourir sur le pont d’un vaisseau ; mais ce que vous ne savez peut-être pas c’est que c’est pour moi qu’il a tout sacrifié : son grade son ambition, ses légitimes espérances, tout ce qui faisait sa joie et son orgueil. »

Un flot de larmes arrêta Mlle d’Espars. Mme de Fréneuse l’embrassa.

« Bon, dit-elle, on sait des maris en petit nombre qui ont eu ces beaux dévouements pour leurs femmes un frère peut les avoir pour sa sœur. »

Comme un arbrisseau qui cherche un tronc plus robuste pour servir d’appui à sa faiblesse, Lucienne se rapprocha de Mme de Fréneuse.

« Les heureuses qualités de mon frère, reprit-elle son acharnement au travail ont été remarqués ; une position meilleure lui a été offerte ; il m’a parlé de son vif désir de l’accepter ; mais, pour y prétendre il faut des ressources qu’il n’a pas. Après ce qu’il a fait pour moi, je me dois tout à Octave. J’aurais donné mon sang pour découvrir ce qu’il cherchait. M. Lespinois. »

En prononçant ce nom Lucienne eut un tressaillement. Mme de Fréneuse passa un bras autour de sa taille ; Mlle d’Espars se remit :

« M. Lespinois, reprit-elle, s’aperçut de mes inquiétudes ; il me pressa de questions, je ne pensais qu’Octave ; je m’ouvris à lui. Que d’offres de services alors de grand cœur je l’aurais embrassé. Vous savez que le dénouement ont eu ces grandes protestations. »

Lucienne pencha la tête sur l’épaule de Mme de Fréneuse et de nouveau les larmes la gagnèrent. La main de Mme de Fréneuse se promena doucement sur son front.

« Que voulez-vous, mon enfant, dit-elle ; il y a des êtres qui ne sauraient toucher les roses sans les salir. Hais, dites-moi, j’étais près de vous, pourquoi ne vous adressiez-vous pas à moi ?

« Je vous connaissais si peu et depuis si peu de temps !

– Il me semble qu’il suffit de regarder les gens au fond des yeux pour savoir ce qu’ils sont. J’aurais eu le plus grand bonheur à vous obliger. Vous

ne vous doutez pas de l'amitié sincère que j'ai pour M. Octave l'Espars. Cette somme dont il a besoin est-elle bien forte ?

– Je n'en sais pas le chiffre.

– Cela ne doit pas dépasser le prix d'une parure de diamants. Croyez-vous qu'il veuille m'accepter pour banquier ?

– Quoi ! vous pensez !...

– Mais oui, j'y pense !. n'allez pas vous confondre en remerciements. Vous ne savez pas quel service vous me rendez en me fournissant l'occasion d'utiliser des chiffons de papier que, faute d'un meilleur usage, j'aurais gaspillés en petites pierres brillantes et en toiles d'araignées. Et, Dieu sait si j'en ai déjà 1 »

Lucienne ne pouvait plus parler ; elle embrassait les mains de Mme de Fréneuse.

« Calmez-vous donc, continua celle-ci. On dirait que c'est quelque chose. Je suis sûre que je vais faire un placement merveilleux. Et puis cela me plaît de jouer le rôle de la Providence, au profit d'un aimable garçon qui valse à ravir. Au prochain bal déguisé, je me ferai cadeau d'une belle petite paire d'ailes bleues et d'une couronne d'étoiles. J'aurai le costume de mon emploi. D'ailleurs, rassurez-vous. Je ne fais rien pour rien. Je vois là un joli médaillon qui pend au bout d'un cordonnet. Je me connais en bijoux ; c'est une de mes prétentions. Celui-ci est fort ancien et d'un bel émail. Je vous le demande et vous allez m'en faire cadeau tout de suite.

– Ah ! que vous êtes bonne ! s'écria Lucienne qui détacha le médaillon et le passa au cou de Mme de Fréneuse.

– Maintenant, poursuivit celle-ci, je ne suis pas entrée de plain-pied dans l'usure pour laisser dormir mes capitaux ; vous allez dès demain matin écrire à M. Octave d'Espars et lui communiquer l'arrangement intervenu, entre nous. S'il avait l'impertinence de refuser sous prétexte que vous n'avez pas qualité pour traiter en son nom, prévenez-le que je lui intenterai un procès et que je le traînerai jusqu'en cour de cassation. »

Ses lèvres effleurèrent les cheveux de Lucienne inclinée sous sa main. Mme de Fréneuse sourit, puis, fermant à demi les yeux :

« C'est singulier, reprit-elle, comme cette idée que j'ai fait une bonne affaire me donne envie de dormir ? Si votre lit était un peu moins petit, je

vous prierais de m'en céder la moitié.

– Le voulez-vous tout entier ? Je m'accommoderai parfaitement d'un fauteuil.

– Non pas ! le mien m'attend, et je lui dois de trop bonnes nuits pour le payer d'ingratitude. Chacun pour soi et le sommeil pour tous. »

Elle reprit son bougeoir, et ramenant les longues manches de son peignoir autour de ses bras nus, elle suivit Lucienne qui entr'ouvrait la porte. A la vue du corridor noir dont les perspectives sombres s'enfonçaient devant elle, Mme de Fréneuse réprima un léger frisson.

« Si je n'avais pas le costume des spectres, dit-elle, j'aurais peur. Si j'en rencontre, ils me croiront de la famille. Bonsoir. »

Elle prit sa course à travers l'ombre. La flamme aiguë du bougeoir brillait comme un flèche de feu, tandis que sa silhouette bizarre dansait contre le mur. Au bout d'une seconde, tout disparut.

Lucienne porta la main à son cou.

« Si j'avais encore là mon médaillon, dit-elle, je pourrais croire que c'était une apparition. »

Dès la première heure du matin, elle écrivit à Octave. La joie brillait dans ses yeux, la plume volait sur le papier. Par un sentiment instinctif de pudeur, elle ne lui disait rien de l'incident dont M. Lespinois avait été le héros, mais la satisfaction qui remplissait tout son être débordait dans chaque mot.

« Je ne suis pour rien dans tout cela, disait-elle, Mme de Fréneuse atout fait. Je n'osais pas lui parler, comprends-tu ? et cependant je suis fière de mon œuvre. Il me semble qu'une part de ton bonheur tu me la dois. N'ai-je pas celui de te crier la première : La route est ouverte, marche . Ah 1 pauvre cher frère, si au bout du chemin il y avait pour toi quelqu'un qui s'appelle Marguerite, mon bonheur n'aurait plus de limites. » [La réponse d'Octave arriva au bout de trois jours :

« J'estime trop Mme de Fréneuse, je l'aime trop, disait-il, pour ne pas accepter. Elle verra par là combien j'ai son caractère et son cœur en grande sympathie. Je porterai légèrement le poids de la reconnaissance. Ce bienfait m'est doux venant d'elle. Je lui écrirai demain pour la remercier, voudra-t-elle seulement que je la remercie ? Mais comme tu as été entre nous le trait d'union, c'est à toi d'abord que je m'adresse ! Il me semble qu'aimé,

protégé, servi par trois êtres tels que Lucienne, Mme de Fréneuse et Marguerite, je ne puis être atteint par le malheur. S'il me frappe, la trace n'en saurait être profonde. Quand je pense à toutes les tendresses qui m'entourent, à toutes les affections sincères et vigilantes dont les témoignages me baignent comme une rosée, il me semble que mon sort est encore le pli doux. Une plainte me paraîtrait une lâcheté, presque un blasphème. J'ai mon but, je t'arracherai d'abord à condition que tu t'es imposée, et j'en mériterai mieux après, le bonheur auquel j'aspire. Tu verras !. verras !. Rien à présent ne me paraît plus impossible

La lettre était ainsi conçue sur le ton de la confiance de l'exaltation. Un flot de jeunesse et d'espérance y débordait. Lucienne courut dans le château, chercha Mme de Fréneuse. Des larmes de joie coulaient sur ses joues. Quand elle l'aperçut, elle ne put que tomber dans ses bras :

« Ah ! madame ! il accepte, dit-elle.

– Bon ! dit gaiement la jeune femme, si votre frère était là je l'embrasserais de bon cœur. A présent vais écrire à mon notaire. »

A quelques jours de là deux événements mêlèrent une vie nouvelle au mouvement qui faisait des Tourbes et « Noizai les châteaux les plus animés qui fussent en Touraine. Un matin on vit arriver la marquise de Stainvil chez Mme de Fréneuse, et le soir M. des Vallières dans la plus belle auberge du bourg voisin de la résidence « Mme de Varnesson. Il n'y resta qu'une nuit. A la prière de M. Perriga, une voiture vint le prendre sur le cou de midi et l'amena chez Mme la baronne de Praille. Le diplomate, déjà rasé de frais et en tenue de ville, frais lesté et guilleret, trouva sur le perron du château toute la famille Perriga et la baronne qui l'attendaient. Élis brodait, assise au coin d'une fenêtre.

« Vous vous êtes donc souvenue que nous étions une peu parents, belle cousine ? dit M. des Vallières qui prit la main de Mme de Praille et la baisa.

– Comment aurais-je fait pour l'oublier ? répondit elle, voici quinze jours que M. Perriga ne cesse pas de me le rappeler du matin au soir. Il y a même mis une insistance qui a failli vous faire prendre en aversion. »

M. des Vallières tourna les yeux du côté de M. Perriga qui saluait en riant. Mme Perriga le saluait aussi. Mlle Perriga, toute rouge, imitait son père et sa mère. Les saluts portaient en feu de file.

« Si j'en crois ce que vous m'avez écrit, monsieur, nous avons à causer, ce me semble ? » poursuivit le voyageur.

M. Perriga s'inclina de nouveau.

« Oh ! monsieur, nous en trouverons l'occasion. Vous resterez bien avec nous quelques jours, répondit-il.

– Trois ou quatre certainement, huit ou dix même, si ma belle cousine le permet.

– Restez aussi longtemps qu'il vous plaira. Je comprends si peu qu'on se dérange, même pour voir sa famille, que, cette belle action parachevée, je ne pousserai jamais la férocité jusqu'à vous dire de vous en aller. Vous êtes donc libre de vivre et de mourir ici. Je n'y mets qu'une seule condition :

– Une seule ?

– C'est que vous me permettez d'agir en toute chose comme si vous n'existiez pas ; je vous autorise en retour à faire comme si j'habitais le Sénégal ou le Congo.

– J'accepte. Ai-je une chambre seulement ?

– Je le suppose. Mlle Dunbar vous dira cela mieux que moi. Ce matin je me suis dérangée pour vous recevoir. Je vous préviens que ce sera la dernière fois.

– Merci. »

Cette réponse fit sourire Mme de Praille ; elle allait appeler Mlle Dunbar lorsque celle-ci parut :

« Si monsieur des Vallières veut me suivre, dit la jeune Écossaise, je le conduirai à l'appartement qui lui a été préparé ; j'espère qu'il en sera content. »

M. des Vallières la regarda.

« Je ne vous ai jamais vue, mademoiselle, dit-il ; cependant je vous reconnais. Voulez-vous me donner la main ? »

Élise lui tendit la sienne franchement.

« Bien ; à présent que la connaissance est faite, reprit M. des Vallières, vous plaît-il, chère baronne, d'inviter à dîner une aimable personne qui habite ici près, chez Mme de Varnesson, et que Mlle Dunbar, j'en suis sûr, n'aura pas moins de plaisir que moi à recevoir !

– Invitez qui vous plaira ; vous êtes ici chez vous.

- Alors, ce soir, j’aurai près de moi Mlle Lucienne d’Espars.
- Tous ces d’Espars sont fort bien, dit M. Perriga qui sourit.
- Très-bien ! répéta Mme Perriga.
- Hum ! fit M. des Vallières, je commence à comprendre. »

Le même jour et presque à la même heure, on pouvait voir Mme la marquise de Stainville qui se promenait dans une avenue écartée du parc de Noizai. Marguerite marchait auprès d’elle.

« Ce que j’ai appris depuis que je suis ici, dit la marquise, ce que je savais déjà par vos lettres, me confirme dans la pensée que nous avons à causer.

- C’est mon sentiment, ma mère, et j’allais vous le demander.
- J’espère, en outre, que nous le ferons franchement et à cœur ouvert.
- Je n’ai jamais eu l’habitude de vous rien cacher ; je ne commencerai pas aujourd’hui. »

On était arrivé dans un coin du parc où un banc de gazon s’arrondissait autour d’un hêtre touffu. Une ombre épaisse tombait sur la pelouse percée çà et là par les rayons du soleil qui traçaient sur l’herbe drue mille dessins sans cesse agités par le mouvement du feuillage. Une grande solitude entourait le carrefour, au-dessus duquel le hêtre étendait ses longues branches. Mme de Stainville s’assit sur le banc. Un siège rustique était auprès ; Marguerite y prit place. La marquise badinait avec le bout de son ombrelle. Sa fille ne paraissait pas moins calme ; mais si quelque amie avait pu mettre la main sur son cœur, elle eût été surprise de la force et de la rapidité des battements qui l’agitaient. Le fin profil de Mme de Stainville s’éclaira d’un sourire, et, levant les yeux sur Marguerite :

« J’ai beaucoup pensé à vous ces temps derniers, dit-elle ; vous êtes dans un âge où le soin de votre établissement doit me préoccuper. Vous avez, je crois, rencontré dans le monde M. de Limeuil ?

- J’ai même valsé deux ou trois fois avec lui, l’hiver dernier.
- Il est bien né, sa fortune – et je ne vous en parle que pour ne rien laisser dans l’ombre – est solide et bien assise ; il est maître des requêtes au conseil d’État, dans un âge où l’on n’est pas toujours auditeur ; sa famille est honorable et considérée. Elle a des relations dans le meilleur monde. En outre, et c’est bien quelque chose, la figure de M. de Limeuil est agréable.

Je viens de passer avec lui quelques jours chez Mme de Lorgeval, à Trouville ; sa conversation m'a donné une excellente idée de son esprit et de son caractère. Bref, M. de Limeuil me semble réunir toutes les qualités qu'une mère serait heureuse de rencontrer dans l'homme qu'elle voudrait donner à sa fille. Est-ce votre sentiment ?

– Tout à fait. Si j'en crois ce que j'ai entendu dire de M. de Limeuil, je ne souhaiterais pas un autre mari f pour ma meilleure amie.

– Et pour vous ?

– Je n'y pense pas pour moi.

– Je ne dois pas vous dissimuler, ma fille, qu'une parente de M. de Limeuil m'a fait des ouvertures ; je les ai accueillies, me réservant toutefois de causer avec vous avant de l'autoriser à faire une demande officielle.

– Je vous serai reconnaissante, ma mère, de ne pas lui donner cette autorisation.

– Puis-je tout au moins vous demander pourquoi ?

– Parce que je me suis engagée. »

Les joues de Mme de Stainville devinrent un peu pâles.

« Ce n'est pas, j'imagine, avec M. le comte Octave d'Espars ? s'écria-t-elle.

– Au contraire, ma mère, c'est avec lui. »

En une seconde le visage de la marquise prit la couleur du marbre ; mais se contenant :

et Il vous souvient cependant, reprit-elle, des recommandations que je vous avais faites lors de cette première rencontre qui vous a réunis à l'île de Wight ?

– Vous étonnerai-je beaucoup, si je vous disais que cette recommandation même me l'a fait étudier mieux et que cette étude ne m'a rien fait découvrir qui justifiât les préventions qu'elle avait éveillées implicitement ? Les qualités les plus aimables et les plus solides, au contraire, distinguent ce jeune homme.

– Vous avez été prompte à le juger, ce me semble.

– Non, ma mère, j'ai été lente à le bien connaître ; mais, la chose faite, j'ai été prompte à l'aimer. Il avait pour lui sa pauvreté et son isolement. Il

Un sourire amer glissa sur les lèvres de Mme de Stainville.

« Ah !... des phrases toutes faites ! » dit-elle.

Marguerite ne répondit pas. Il y eut un silence. Le bout de l'ombrelle de la marquise déchirait les touffes d'herbe.

« Si je vous comprends bien, poursuivit-elle, c'est ici que vous vous êtes liée à M. d'Espars ?

– Oui, ma mère, ici.

– Vous n'espérez pas, je suppose, obtenir mon consentement pour une alliance que je condamne ?

– J'espère tout au moins vous amener à connaître mieux M. d'Espars, et quand vous aurez pu le voir et l'entendre je me confierai sans crainte à votre généreuse bonté.

– Moi, le voir ? jamais !... N'espérez pas me vaincre. royiez-moi, Marguerite ; mieux vaut pour vous renoncer d'Espars. »

Marguerite se glissa aux genoux de sa mère et lui baisa les mains :

« Si j'y dois renoncer, dit-elle, vous m'y aiderez en me disant quels motifs vous condamnent à le refuser. »

Mme de Stainville tressaillit.

« Ma volonté suffit, reprit-elle d'une voix âpre. Vous oublierez M. d'Espars et vous épouserez M. de Limeuil. » Marguerite se releva lentement ; ses lèvres étaient pâles blanches, mais d'une voix assurée :

« Non, dit-elle ; donner ma main à quelqu'un lorsque son cœur est à un autre, je ne ferai jamais une chose que vous ne feriez pas vous-même. »

Déjà la marquise était debout, pareille à une statue. l'expression d'une angoisse poignante parut sur son visage.

« Ah ! dit-elle, vous ne savez pas tout le mal que vous me faites.... Est-ce donc là le fruit de toute ma tendresse ?... Vous me feriez regretter presque d'avoir tant aimé l'unique enfant que Dieu m'a donné !

— Moi, je ne regretterai jamais les sentiments de tendresse et de respect qui remplissent mon âme. »

Mme de Stainville quitta l'ombrage du hêtre. Elle marchait lentement, assombrie, les yeux attachés au sol. Marguerite la suivait muette. L'ombre de ses pensées orageuses passait sur le front de la marquise ; ses narines palpaient. Elle saisit tout à coup la main de sa fille :

« Cruelle enfant, dit-elle, tu ne veux pas céder !

– Dites-moi pourquoi il faut que j’oublie, j’écrase mon cœur et je vous obéirai. 11

Mme de Stainville laissa tomber la main de Marguerite et continua sa marche. A la porte du château nouveau elle attacha les yeux sur elle.

« A présent, ma fille, j’attendrai, dit-elle.

– Moi aussi, ma mère, j’attendrai, »

XVII

Dès le lendemain, la marquise partait pour Paris avec sa fille ; Marguerite n’eut même pas le temps de faire ses adieux à Lucienne, mais elle trouva quelques minutes pour adresser quatre lignes à Octave. Un sentiment de délicatesse la poussa à les adresser à Mlle d’ars, comme si elle eût voulu la rendre témoin solidaire de son engagement.

« Ma chère sœur, disait-elle à Lucienne, je vous embrasse et vous dis au revoir, où et quand, je ne sais mais mon cœur me crie que nous nous retrouverons. Ayez bon courage et bon espoir. » MARGUERITE.

Sous cette première enveloppe, il y en avait une { seconde tout ouverte qui contenait une lettre ainsi conçue :

« Mon ami, j’ai eu hier avec ma mère une longue explication. Je lui ai tout avoué. Vous savez que j’attendais pour le faire la première occasion que j’aurais de causer librement avec elle. Votre nom a produit l’effet que je redoutais. Il a été spontané, violent, profond. Malgré cette violence dont j’ai vu le reflet sur son visage, je n’ai rien pu découvrir des motifs qui lui inspirent cette injuste aversion. Vous en êtes innocent, mon ami, et mon cœur vous absout. Dans une heure, je vais partir. Ma mère mettra tout en usage pour nous séparer. C’est dans son caractère de ne pas céder ; mais je suis du

même sang. Soyez donc patient comme je serai patiente. Un jour je serai Mme Octave d'Espars ou je resterai

« MARGUERITE DE STAINVILLE. »

Un pur rayon de confiance brilla dans les yeux de Lucienne, à la lecture de ces deux lettres. Sa pensée, par un mouvement naturel, se porta sur Victor.

« Oui, s'écria-t-elle, Octave attendra. Il a pour espérer la jeunesse et son amour. Est-ce que nous n'attendons pas tous les deux ? »

Cependant, elle remarquait que, depuis son arrivée chez la baronne de Praille, M. des Vallières avait de fréquents entretiens avec M. Perriga, qui s'empressait autour de lui. On faisait mettre à Eudoxie, chaque jour, une robe nouvelle ; on l'installait chaque soir devant un piano qu'elle attaquait sans peur.

« Elle a des talents, disait modestement Mme Perriga, mais elle n'a pas que cela. L'aiguille à la main, c'est Pénélope. »

Cette comparaison poétique jetée en passant, Mme Perriga, qui n'en comprenait pas le sens, caressait douce ment les cheveux d Eudoxie.

« Mais ce n'est pas qu'elle en ait besoin, ajoutait-ell presque aussitôt ; ma fille est assez riche pour deux.

M. des Vallières ne répondait rien et souriait. Mlle Dunbar, qui n'avait jamais l'air de rien remarquer, voyait tout. Lucienne ne comprenait pas qu'un homme qui avait l'esprit fin et cultivé comme M. des Vallières pût perdre tant d'heures en conversations avec un fils d l'Auvergne enrichi dans le commerce des bestiaux. U jour qu'elle en faisait l'observation :

« Ne vous en plaignez pas, lui dit Élise ; ces confé rences, durant lesquelles votre vieil ami hoche la tête avec la gravité d'un bonze, peuvent avoir un résulta dont, par contre-coup, vous ressentirez les effets.

– Un résultat, dites-vous ?

– Votre frère en saura quelque chose, s'il le veut.

– Vous parlez par énigmes ; expliquez-vous. »

Mlle Dunbar passa son bras sous celui de Lucienne.

« Voyez-vous là-bas, reprit-elle, cette grande fille toute rouge, qui serait tout uniment bonne et bête si on lui permettait de suivre la pente de son

naturel ?

– Oui, je la vois. Elle nous salue même d'un mouvement de la tête, tout en se dirigeant vers son formidable piano.

– Vous pouvez lui rendre son salut de la main. Entre futures belles-sœurs, ces familiarités sont permises.

– Quoi ? fit Lucienne qui tressaillit, Mlle Perriga et mon frère ?

– Il ne dépend que de M. Octave d'Espars de cueillir cette jeune pivoine. Les jardiniers qui la cultivent le lui permettront avec empressement.

– Comment, vous croyez ? Voilà donc pourquoi hier encore Mme Perriga a mis une insistance si singulière à me faire accepter la moitié de ce coupon d'étoffe

à Sans lequel elle va tailler une robe pour sa fille. Elle se serait fâchée, si je l'avais refusée. Et, vraiment, je n'avais qu'à faire de son cadeau. »

On entendit le galop d'un cheval dans les profondeurs d'une avenue, et presque aussitôt le refrain d'une chanson de chasse. Lucienne rougit. Un jeune homme qui poussait sa monture parut au détour d'un bouquet d'arbres.

« Voilà pourquoi vous ne voyez rien, » dit Élise, qui s'éloigna.

Ce jeune homme, c'était Victor, qui prenait sur son temps pour rendre à Lucienne de courtes et rares visites. Ses économies, et il n'en avait que d'assez minces, il les employait à louer un cheval à quelque fermier du voisinage pour courir au grand galop au château des Tourbes ou chez Mme la baronne de Praille, quelquefois aussi à Noizai, lorsque Mlle d'Espars s'y rendait. Celle-ci l'avait présenté à Elise. Par une de ces oppositions qui expliquent illogiquement tant de sympathies, comme du choc de la pierre et du fer naît une étincelle, la gaieté, la verve insouciante, l'épanouissement de M. de Marsac, avaient touché et comme attendri la gravité, la froideur, la rudesse aiguë de l'Écossaise.

p Sous cette apparence, parure brillante de la jeunesse, elle avait senti la flamme d'un caractère fier et d'un cœur sincère trempés dans les combats de la vie. Cette première impression dont les natures les plus réservées subissent l'influence, ne s'était pas démentie plus tard, mais, au contraire, raffermie. Ce qui était tout d'abord un penchant devint une sympathie, et les racines s'en-ifoncèrent. Lucienne s'habitua aux douceurs des confidences,

son langage étonna Mlle Dunbar dans les commencements ; il l'émut plus tard et la troubla. Il y avait donc autre chose dans la vie que le sentiment austère d'une implacable dignité et le respect altier du devoir ? Et se pouvait-il que cette autre chose communiquât ta de flamme aux regards et fût paraître légères toutes 1 chaînes que l'on traîne après soi au courant d jours ?

La silencieuse et glaciale Élise devint songeuse.

Quand le hasard l'amenait sur le passage de Victc elle lui tendait toujours la main, mais elle s'écarta plus promptement. Une nuance d'embarras se faisant voir dans son langage quand par aventure elle été retenue auprès de lui. Depuis quelque temps, elle éta moins abandonnée avec Lucienne. Son esprit se perda dans des perspectives où jamais elle ne s'était oublié Elle en revenait inquiète, presque troublée, avec d rougeurs sur le front. Avec Mlle d'Espars elle ava quelquefois des moments d'irritation qu'elle racheta l'heure suivante par des caresses plus vives.

Un soir l'ayant surprise chez Mme de Varnesson, visage dans les mains, accoudée sur la pierre d'un balustrade, les yeux pleins de larmes, Élise éclata, au lieu de la prendre dans ses bras :

« Que vous manque-t-il ? s'écria-t-elle, pourquoi pleurer ? Vous travaillez, me direz-vous, et vous av des heures d'attente. Qui ne les connaît pas, ces heure et qui n'a pas comme vous son fardeau à porter ? Ma plus que d'autres vous avez la force qui permet de toi souffrir sans découragement, la source bienfaisante c se puise toute espérance. Et vous pleurez ! Est-ce qu je pleure moi, et cependant !... »

Elle se tut subitement et, jetant ses bras autour du co de Lucienne avec un mouvement de tendresse maternelle

« Que peut vous faire la création tout entière puisqu' vous aime, » reprit-elle.

Son cœur dans cet instant ne battait pas moins vil et moins violemment que celui de Lucienne.

Lorsque M. de Marsac interrompit par son arrivé subite le cours des confidences qu'elle échangeait avec Mlle d'Espars au sujet de Mlle Perriga, Élise s'était éloignée après un rapide salut. Sa promenade la conduisit du côté du parc où elle prit une allée écartée ; mille pensées l'obsédaient. Elle

se sentait saisie par une tristesse dont elle ne trouvait pas le fond. Au bout d'un instant il lui sembla qu'on marchait non loin d'elle, derrière un rideau de feuillage. Elle leva la tête et aperçut errant d'un pied paresseux dans une avenue, Lucienne et Victor. Elle s'arrêta ; appuyée au tronc d'un arbre, elle les suivit du regard tandis qu'ils passaient lentement, inclinés l'un vers l'autre. Deux larmes roulèrent sur ses joues blanches. Bientôt ils disparurent dans l'éloignement ; on n'entendait plus qu'un bruit léger de feuilles sèches soulevées par leur passage. Ses yeux les cherchaient encore à travers les rameaux.

« Elle n'est pas seule ! murmura-t-elle, et moi je le serai toujours ! »

Le soir du même jour, après un long entretien avec M. Perriga, M. des Vallières, enfermé chez lui, écrivit une lettre à Octave. Après l'avoir écrite, il la relut.

« Quelques lignes suffisent, dit-il à demi-voix : il est clair qu'il viendra. Je verrai son visage, je lirai dans ses yeux. Cela vaut mieux qu'une réponse qui ne permet pas de surprendre le cœur et l'esprit de l'homme à nu et dans le vif de la première émotion. »

Il mit la feuille de papier sous enveloppe, la cacheta et la tint une seconde entre le pouce et l'indicateur, à hauteur de son front.

« Qui sait ? murmura-t-il en la jetant sur le plateau où chaque matin on trouvait la correspondance qui devait partir par la poste, qui sait ! Là est peut-être la pierre de touche qui me le fera connaître tout entier ! »

Il se leva là-dessus, et se mit à marcher dans la chambre ; comme certains hommes habitués à causer avec leurs pensées, qu'ils creusent incessamment, il parlait à voix haute.

Encore une épreuve nouvelle, se disait-il, la plus redoutable, l'épreuve de l'or ! Y résistera-t-il ? Les prétextes ne manquent pas pour l'inviter à succomber, et les plus honorables, un nom à tirer de l'obscurité où il s'éteint, une sœur à mettre en sa place, à doter, à rendre heureuse. Combien, et je parle des plus fermes, qui n'en demanderaient pas tant pour céder ! Il me paraît cependant d'une espèce plus fière, ou, tout au moins, d'un métal plus dur. Je lui dirai les choses comme elles sont, comme autrefois je rédigeais un rapport diplomatique. A lui de décider ! Je me plais à ces luttes où l'on surprend sur le vif la bataille de toutes les passions. A un point de

vue philosophique il n'y a pas moins d'intérêt dans les secousses et les agitations qui tourmentent le cerveau d'un homme que dans les rivalités et les luttes qui mettent deux royaumes aux prises. C'est toujours un coin de la comédie humaine. A quoi, diable ! serais-je bon si je ne prenais intérêt au jeu des acteurs qui la jouent ? . Par là je suis encore dans le mouvement de la vie par là, je crois encore que quelque chose remue en moi. mais que de méchants comédiens pour quelques artistes passables !. Et combien surtout ! qui jouent des rôles pour lesquels ils ne sont pas nés il Mais la comédie humaine ne serait-elle pas d'une tristesse sauvage si elle n'avait en grand nombre ces côtés ridicules ! »

Octave répondit par son arrivée à l'appel de M. des Vallières. Par un sentiment de convenance, et peut-être aussi pour que la volonté du jeune homme fût seule en cause, le diplomate l'avait prié de descendre dans une auberge voisine dont il lui avait donné l'adresse. Prévenu par un billet, il accourut et trouva M. d'Espars qui secouait la poussière du voyage. A la vue de son protecteur un éclair de joie parut sur le visage du jeune marin. Il s'élança vers M. des Vallières et lui serra les deux mains avec effusion.

« Il n'y a qu'à votre âge qu'on a de ces mouvements, dit celui-ci, vous seul aussi qui êtes jeune, savez donner de ces poignées de main. On y sent le cœur plus que les muscles. »

Il posa son chapeau et sa canne méthodiquement dans un coin et s'assit :

« Ça, monsieur le comte, reprit-il, causons à présent, s'il vous plaît. Vous avez compris, j'imagine, que je ne vous ai pas fait quitter les montagnes de l'Auvergne pour une affaire qui n'aurait qu'une médiocre importance.

– J'ai compris tout d'abord que vous pensiez toujours à moi, et mon premier mouvement a été de vous prouver ma reconnaissance par ma promptitude.

– Fort bien ; maintenant mettez-vous là, et, pendant quelques minutes, essayez de croire que vous êtes un ministre chargé de faire une réponse officielle à un ambassadeur qui lui apporte des propositions de la part de son gouvernement. »

Sans qu'il y prît garde, M des Vallières avança une chaise et y fit asseoir Octave en pleine lumière, comme un gourmet de philosophie qui ne veut perdre ni un tressaillement des muscles, ni un éclair des yeux, ni une

palpitation des lèvres, ni rien de ce qui permet de saisir les mouvements secrets de l'âme dans son réveil subit.

Quand il l'eut bien sous son regard :

« Voulez-vous, mon cher comte, épouser un million ? » dit-il.

Octave devint pâle, puis rouge aussitôt et fit un bond. Le doigt de M. des Vallières s'appliqua sur son genou et le retint à sa place :

« Avant de me répondre, poursuivit-il, écoutez-moi. Je vous parle d'un million ; il faut que vous sachiez ce qu'il est et ce qui l'entoure. Après quoi, je vous dirai comment il se nomme. »

M. des Vallières toussa, croisa ses jambes l'une sur l'autre, huma une pincée de tabac dont il secoua les grains d'un doigt délicat et sans perdre Octave des yeux :

« Mon million a dix-neuf ans, reprit-il, et jouit d'une santé superbe ; il est fille unique et n'aura jamais ni frère ni sœur. On peut prévoir que, dans l'avenir, ce million en vaudra trois, peut-être quatre. Le père et la mère sont d'un caractère à n'aventurer jamais un centime ; de ce côté-là, point de craintes. Leur fortune est claire comme de l'eau de roche. Voilà pour l'actif. Quant au reste, le voici. Cette fortune a été gagnée dans le commerce des chevaux et des bœufs. Je ne vous donne point le père pour un grand seigneur de l'ancienne cour, ni la mère pour une duchesse ayant eu tabouret au jeu de la reine. Cela sent son origine. De plus, ils se portent bien et sont en passe de vivre longtemps. L'été ils vivent à la campagne, dans une terre ; ils s'estimeraient heureux que M. d'Espars permît à la comtesse, sa femme, d'en faire les honneurs. L'hiver ils habitent Paris, et je ne vois aucun moyen de les en faire partir. Il y a des dîners de famille, régulièrement, une fois par semaine. »

Octave sourit.

« Ces détails sont-ils bien utiles ? dit-il.

– Tout détail a son importance. Il se trouva, lors de la fameuse retraite de Russie, que la cavalerie française ne fut d'aucun secours parce qu'on avait négligé d'emporter de quoi la ferrer à glace. Ce n'était qu'un détail. Maintenant je rentre dans le vif de la question. Avec le million en espèces qui vous sera remis le jour de la signature du contrat vous allez de pair avec les plus huppées. La famille d'Espars, dont vous êtes le chef, reparaît dans

tout son lustre ; vous reprenez l'épaulette, et le commandement qu'on refusait à un officier de fortune, n l'offre au jeune capitaine qui a un appartement dans un bel hôtel et un cuisinier expert dans son art. La carrière est ouverte, et, non-seulement ouverte, mais dé-) arrassée encore de tout obstacle. On ne sait pas combien les dîners viennent en aide aux actions d'éclat ! Si le métier des armes a cessé de vous plaire, vous aurez toute liberté de choisir entre l'industrie, la diplomatie, l'administration, la politique. Vous souvient-il de ce bloc de marbre dont il est question dans une fable et dans lequel le ciseau du sculpteur pouvait tailler à sa fantaisie un dieu, un vase, un héros ? Par la toute-puissance du million ainsi serez-vous, à votre gré, un secrétaire d'ambassade, un préfet, un député ou un directeur de chemins de fer. Vous étiez dans la foule : un million vous met en lumière. Et que faut-il pour opérer ce miracle ? un simple mot, un seul, et qui n'a qu'une syllabe.

– Mais j'aime ! » s'écria Octave.

M. des Vallières reprima un mouvement de satisfaction, mais souriant d'un air moqueur :

« Ah ! dit-il, je croyais que nous parlions sérieusement ! »

Une expression de surprise et de chagrin se peignit sur le visage d'Octave.

« Vous ne m'aviez pas habitué à un pareil langage ! s'écria-t-il.

– Pardonnez-moi l'âpreté de ma réponse ; elle est brusque, j'en conviens, mais sincère. Je veux, de plus, que vous compreniez l'importance de la conversation à laquelle je vous ai appelé. C'est votre avenir qui est en jeu. Dans les motifs qui vous décideront, ne faites pas entrer en ligne de compte des sentiments qui ne seront peut-être que passagers. J'excuse toutes les passions, même les plus naïves, mais c'est à la condition qu'elles n'aient pas la haute main dans la conduite de la vie.

– Je ne discuterai pas les termes de votre proposition ; mais à quelle chose, si vous en écarterez le sentiment le plus sincère et le plus profond, donnez-vous la préférence ?

– A ce qui dure : à l'ambition, au désir légitime de prendre sa place dans le monde et d'agir dans le mouvement d'une société où l'argent est de plus en plus le grand levier. Ce levier, je vous l'offre. Vous aimez, soit ; mais

après ? Laissez-moi vous dire que l'amour est un sentiment de luxe qui n'est permis qu'à ceux dont la carrière est toute tracée et qui n'ont rien à conquérir. Leur jeunesse leur appartient. Est-ce votre cas ? Vous êtes dans cette catégorie de lutteurs qui doivent marcher sur leur printemps et l'écraser, s'ils veulent sortir de la foule. Je n'accuse pas la sincérité de votre amour, j'accuse son opportunité. Lorsque Antoine joua l'empire du monde pour suivre Cléopâtre, la grandeur de sa folie en lit l'immortalité. Vous savez, d'ailleurs, quel en fut le dénoûment.

– Ma parole est engagée.

– Votre parole ! ici votre parole est un serment, serment d'amoureux, j'imagine. »

Et comme Octave se dressait, d'un geste où l'on sentait l'autorité, M. des Vallières l'engagea à rester assis.

« Permettez-moi d'insister, reprit-il ; que vous vous noyiez, chemin faisant, dans un verre d'eau, c'est possible, ce ne sera pas du moins de mon consentement. J'ai trop vécu pour n'avoir pas assisté à deux ou trois mariages dont l'amour faisait tous les frais. Au bout de l'an, le repentir était égal des deux côtés ; la femme pleurait les robes qu'elle n'avait pas ; le mari usait sa jeunesse à tirer la charrue. Nous vivons dans le siècle de fer, ne l'oubliez pas. Autour de nous, tout est machines, roues, hélices, engrenages, chaudières, rails et locomotives. Les sentiments n'ont que faire dans ce mouvement terrible. La parole est au métal. Et puis vous n'êtes pas seul, monsieur le comte d'Espars. Ce million que je vous offre assure l'indépendance de Mlle d'Espars et son bonheur. C'est quelque chose. Votre fierté s'offusque-t-elle d'un semblant de marché ? C'est mon nom, un titre qu'on achète ! direz-vous peut-être. D'abord je vous ferai remarquer que tout se paye, depuis la jeunesse et la beauté dont l'Orient tout entier trafique, jusqu'à l'intelligence et à la probité que chez nous l'industrie rémunère selon ses besoins. Et puis avez-vous fait une démarche dont vous ayez à rougir ? Vous étiez dans l'isolement d'une montagne, enfoui dans les ténèbres d'une mine, et on va vous y chercher ! Et si vous acceptez, ceux-là mêmes dont les mains sont pleines vous diront : « Merci ! » Voyons : aux termes où nous en sommes, je puis bien me permettre une question. Cette personne que vous aimez, est-elle du monde, a-t-elle un nom, une dot ?

– Je serais riche comme vous me proposez de le devenir, que ma fortune ne serait rien auprès de la sienne ; quant à sa position, elle est l'égale des plus hautes.

– Et vous hésitez ! Mais dans les salons où sa place est alors marquée, qu'a-t-elle à faire de l'amour, cette inconnue ? Elle a pour elle l'éclat des fêtes officielles et les promesses d'une grande alliance qui la poussera dans l'hôtel d'un ministre ou le palais d'un ambassadeur ! Dans quelles régions son cœur peut-il avoir pris le germe de ces enthousiasmes poétiques qui se nourrissent de luttes, de rêveries et de sacrifices ? Elle était prédestinée au luxe ; laissez-la au luxe ! Si elle a été surprise par une matinée de printemps, par l'effort d'une jeunesse, que les habitudes vaniteuses d'une vie d'oisiveté n'ont point encore étouffée, c'est à vous de prévoir ses regrets, ses repentirs, ses désespoirs. Vous tressaillez ? J'ai dit un mot dont je ne rétracterai pas une syllabe. Il appartient à votre délicatesse de prévoir les défaillances de cette âme abusée ; rendez-lui la liberté avant qu'elle ne l'ait prise, et habituez-vous à vivre ainsi qu'il convient à un homme qui a dépouillé l'inutile jeunesse comme un vêtement trop petit pour sa taille. »

A ces derniers mots Octave se leva et fit quelques pas en silence. M. des Vallières, immobile, le suivait d'un regard attentif ; un fin sourire, à la fois ironique et triste, relevait le coin de ses lèvres.

« Lequel des deux plateaux l'emportera ? 11 pensait-il.

Octave s'arrêta soudain.

« Eh bien ! dit-il, avant de vous répondre, je vous demande vingt-quatre heures.

– Prenez-en quarante-huit et pesez bien le pour et le contre. Moi, j'ai rempli ma mission. »

Au bas de la porte, M. des Vallières serra une dernière fois la main d'Octave.

« Et quand vous aurez réfléchi, reprit-il, aurai-je votre réponse définitive ?

– Je vous la promets.

– Bon ! dans deux jours alors vous me reverrez. »

En reprenant le chemin qui devait le ramener chez Mme de Praille, M. des Vallières marchait à petits pas.

« On raconte, disait-il, que la reine Cléopâtre faisait dissoudre des perles dans un vinaigre dont la science « perdu le secret. Prenez – un cœur jeune et pur, faites-le tremper dans un million et il n'en restera plus rien que des cendres, M. le comte d'Espars demande à réfléchir. n'est-ce pas avouer qu'il est à demi vaincu déjà ? »

Tandis qu'il parlait ainsi, celui-là même dont la pensée du diplomate s'occupait ouvrait un nécessaire de voyage et d'un compartiment à secret tirait un pli scellé d'un sceau de cire rouge. Il en regarda quelques instants le papier jauni et le porta à ses lèvres avec un mouvement de respect :

« Venez à mon aide, ô mon père ! dit-il, l'heure est difficile, obscure, j'ai l'esprit troublé, le doute l'envahit, des résolutions, que je croyais inébranlables, chancellent, mon cœur saigne. Un jour, et toute ma vie je verrai ce moment funèbre qui a été le commencement de notre séparation ; vous m'avez dit, en me remettant ce pli cacheté : « Si jamais tu hésites dans les choses qui doivent décider de ton avenir, ouvre cette enveloppe et prends connaissance de l'écrit qu'elle renferme. C'est le récit de ma vie. Peut-être y puiseras-tu des enseignements qui rendront à ton cœur sa clairvoyance. » L'heure est venue, mon père ; j'ai laissé jusqu'à présent dormir ces confidences que votre droiture et votre bonté ont placées comme un guide sur mon chemin ; mes seules forces me suffisaient avec le souvenir de vos leçons. Maintenant, je ne sais plus que croire et que penser. Je ne sais si les sentiments qui me font tressaillir jusqu'au plus profond de mon être ne sont pas le résultat des vaines illusions et le fruit éphémère d'une exaltation juvénile. Et Dieu sait cependant si je ne leur sacrifierais pas jusqu'à ladernière goutte de mon sang !) On m'a fait voir dans ma vie d'autres devoirs, on a fait entendre à mes oreilles le langage sévère de l'âge et de l'expérience. Vous seul pouvez me décider, vous seul saurez me dire : là est le juste, là est le bon ! »

XVIII

Octave rompit le cachet et tira de leur enveloppe les papiers qui lui avaient été remis un soir d'agonie. Les premières pages rappelaient ces

luttons que toute jeunesse a connues, ces aspirations, ces élans ; ces défaillances suivies de prompts retours qui sont les compagnons de la vie à ses débuts. Il y retrouvait la trace d'un esprit aimable et concentré, droit et sincère, aux prises avec des difficultés qu'un peu de complaisance eût aplanies et que rendait plus impérieuses un sentiment opiniâtre de fierté. Le comte Louis d'Espars assistait à la ruine de sa maison. Il avait grandi au milieu des apparences du luxe sans le point d'appui solide d'une fortune. Les débris d'une ancienne opulence s'en allaient pièce à pièce et il avait pu, dès un âge encore tendre, prévoir le moment où il ne devrait plus compter que sur lui-même. Autour de lui la prudence et l'esprit d'ordre manquaient. Un jour il se réveilla seul avec tous les embarras d'une situation dont il ne songea pas à secouer le poids. En portant le nom, il acceptait l'héritage. Tout disparut dans le naufrage, à l'exception de quelques meubles et de quelques bijoux, reliques de famille, dont il ne consentit pas à se séparer. Un moment vint où sa vie trouva son lien. Il l'engagea entre les mains d'une fille pauvre, de bonne naissance, qu'il avait rencontrée en province. Pour s'unir à elle il attendait l'issue d'un procès qui pouvait lui permettre d'assurer son existence en dehors des conditions même de sa profession. La mère de Mlle de Combreau était confidente de ces projets. C'est à cette époque que le récit de M. le comte d'Espars faisait remonter un événement dont les conséquences pesèrent sur sa vie entière.

« Il y avait dans ma famille, disait-il, une personne que j'avais occasion de voir fréquemment. Mlle Mathilde de Castellet m'avait toujours accueilli avec les témoignages fidèles d'une amitié qu'elle ne prodiguait pas. Elle était d'un caractère altier, hardi, franc, entière dans ses opinions, exclusive et passionnée dans ses sympathies et ses aversions, avec une nuance d'opiniâtreté et de violence dont la manifestation était entre nous le sujet de perpétuels débats qui n'altéraient en rien nos bons rapports. Je ne lui épargnais pas les observations ; elle ne m'épargnait pas les vertes réponses. Et quand je m'étonnais d'une obstination qui jetait une ombre sur ses meilleures qualités :

« – Comment ! je vous écoute et ce n'est point assez ! » disait-elle.

» Fille unique, Mlle de Castellet vivait au milieu de toutes les prodigalités d'une fortune qui s'accroissait par sa propre impulsion. On la

laissait maîtresse dans une large mesure de ses actions et tout à fait de son choix ; mais, autour d'elle, on ne manquait pas de supposer qu'elle était destinée à quelque magnifique alliance. Mathilde y avait tous les droits. L'avenir a prouvé qu'on ne se trompait pas. Il m'arrivait, quelquefois, usant de la liberté et de la franchise de nos relations, de la plaisanter sur le nom de ce prince charmant qui serait un jour son maître. Serait-ce un Dieu ? serait-ce un roi ? Nous en faisons le portrait en riant. Un tel personnage ne pouvait se montrer qu'entouré de pages et de gardes vêtus de satin blanc.

« – Et s'il n'a pas une couronne au front, vous lui casserez la tête d'un coup d'éventail, » ajoutais-je en finissant.

« Un jour elle m'interrompt.

« – Eh bien ! dit-elle, puisqu'il vous tarde tant de connaître cet inconnu, je vous le présenterai dimanche prochain.

« On devait, ce jour-là, célébrer l'anniversaire de sa fête. Mathilde allait avoir vingt ans. Il y avait beaucoup de monde chez son père. La journée devait se terminer par un bal. On était réuni dans le salon après le dîner. Je me souviendrai jusqu'à ma dernière heure de cette scène étrange. On causait. Mathilde vint à moi ; elle était un peu pâle, et ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

« – Il est ici, me dit-elle,

« – Qui ?

« – Mais lui, le prince charmant. »

« Je l'avais complètement oublié. Mais, la regardant d'un air gai :

« – C'est donc sérieux ? repris-je.

« – Vous allez voir. »

« Ses yeux ne me quittaient pas. Il en sortait des lueurs impérieuses et tendres. Un nuage rose se répandit sur ses traits. Une inquiétude indéfinissable me saisit. Je cherchai autour de moi.

e – Ne cherchez pas, poursuivit-elle, suivez-moi plutôt. »

« Elle m'entraîna à l'autre extrémité du salon. Son père était debout devant une haute cheminée.

« – Vous m'avez toujours assuré, dit-elle, que la personne que je vous présenterais aurait votre agrément, à la condition d'être d'une naissance

égale à la nôtre ? . Voici M. le comte Louis d'Espars, mon cousin, auquel je vous prie d'accorder ma main. »

« Une bombe éclatant sur ma tête, dans la paix de ce lon, ne m'eût pas causé plus d'effroi. Je ne voyais us, je n'entendais plus. Il me sembla seulement que !. de Castellet me tendait la main en souriant. Mille) mpliments bourdonnaient autour de moi. Une voix puce effleura mon oreille.

« — Avais-je raison de vous dire qu'il était ici ? » « Un moment après, hors de moi, éperdu, j'étais dans jardin à côté de Mathilde.

« — Mais remettez-vous 1 me dit-elle. Je m'explique al tant de surprise et tant d'émotion. Vous n'aviez onc rien compris ?

et — Qu'avez-vous fait ! » m'écriai-je alors.

« Mlle de Castellet devint pâle.

« — Me blâmez-vous, par hasard ? répondit-elle.

« — Mais ce mariage est impossible !. votre amitié l'est précieuse et chère. mais je ne puis prétendre à) tre cœur.

« — Laissez là mon cœur, s'il s'est égaré, et allez roit au but. C'est un refus, il me semble. Ma fierté rendrait pour tel l'hésitation même. Pourquoi ce refus ? h ! parlez ! et parlez vite ! par ce que j'ai fait, vous vez voir que je ne suis pas de celles qui pleurent et évanouissent.

« — Eh bien ! je suis engagé.

« — Ah ! » fit-elle.

« Elle passa un mouchoir sur ses lèvres. Ses yeux denrent noirs.

« — Et je me suis offerte ! reprit-elle. moi que tant e demandes ont assaillie !. moi qui d'un mot pouvais uronner tant d'espérances ! »

« Mathilde fit quelques pas en silence ; le bout de son ied déchirait le sable ; puis, s'arrêtant devant moi et un son de voix âpre :

« — Je devrais me taire, reprit-elle ; quelque chose de lus fort que ma volonté me pousse à parler. Ne crai-« gnez-vous pas de céder à quelque mouvement irrflé de jeunesse ? . N'est-ce pas l'amour-propre ou un f point d'honneur qui vous pousse à agir comme v le faites ? N'êtes-vous pas la dupe de quelque trigue ? . »

« Je l'arrêtai.

« — Mlle de Combreu est digne de tous les respect je l'aime. »

« Le visage de Mlle de Castellet se décomposa.] m'avait tendu la main, elle la retira. En un instant traits prirent une expression de colère et de ranc dont je n'avais jamais vu le masque qu'au théâtre. violence de ce caractère m'apparut dans toute sa fou, et tout son emportement comme on voit un abîme d'un éclair. Elle était blessée dans son orgueil, et ce blessure devait être incurable. Quel feu sombre d ses yeux !

« – Moi 1 moi ! répéta-t-elle encore à demi-voix comme si elle n'eût plus eu conscience de ma présen Moi, qui lui apportais l'intelligence, la fortune, beauté, tout ce qui fait la force ! moi qui l'aimais ! poussée et pour qui ! »

« Il me sembla qu'elle chancelait ; je m'approch mais alors, m'écartant d'un geste hautain :

« – Je crois, me dit-elle, que nous n'aurons plus casion de nous revoir. »

« Elle passa la main sur son front que baignait i sueur froide :

« – Vous m'avez dit son nom, je crois ? poursuiv elle.

« Je ne savais que répondre ; j'avais pitié de s trouble, et cependant mon cœur était indigné.

« – Calmez-vous, de grâce, repris-je.

« – Est-ce que je vous interroge ? me dit-elle. affaires ne sont plus les miennes.

« Le manche de son éventail resta brisé entre ses mains. Une pâleur effrayante se répandit sur ses joues. Elle ferma à demi les yeux.

« Je fis encore un pas pour me rapprocher de Mathilde, mais elle se redressa et s'éloigna lentement. Je ne l'ai plus revue en effet. Un mois après, Mlle de Castellet épousait le marquis de Stainville. C'était un homme beaucoup plus âgé qu'elle, vert encore, remuant, actif et mêlé depuis un long temps au mouvement des affaires. Plus tard il devint ministre. Sa femme lui fit un salon politique.

« Un sentiment d'animosité implacable remplaça dans le cœur de la marquise l'affection que Mathilde m'avait vouée. J'en ai ressenti les effets partout et toujours. Elle a paralysé tous mes efforts, elle a été le grand obstacle. Ma constance s'est usée à la combattre. Si je n'avais pas gagné le procès qui était en instance au moment de notre rupture j'aurais connu la misère. Sauf le pain, elle m'a tout arraché. Elle avait pour elle le nom, l'éclat de la fortune et de la position, l'influence, les séductions de son sexe,

les alliances et un esprit de suite que rien ne détournait de son but. La victoire même n'a pu lasser sa haine. Autour de mon activité, de ma juste ambition, de ma bonne volonté, elle a fait un mur d'airain.

« Et cependant, si dures qu'aient été les conditions dans lesquelles ma vie s'est écoulée, si amers les désenchantements, je n'ai rien regretté. A l'heure même où j'écris ces lignes, que l'appel de la mort ne me laissera peut-être pas le temps de terminer, ce que j'ai fait aux jours lointains de ma jeunesse, je le ferais encore. Une chose a été plus haute que la douleur et l'insuffisance de mes efforts : c'est le sentiment que je n'avais ni trompé ni menti. Mon cœur a été sincère, ma vie a été dévouée. Je n'en ai pas détaché une parcelle pour acheter un bien périssable, je n'ai rien sacrifié de ma conscience et de ma dignité. Je m'étais donné, je ne me suis pas retiré. Aux heures les plus difficiles, quand mes espérances les meilleures tombaient autour de moi, fauchées par une main invisible, je n'avais qu'à regarder celle qui fut ma compagne aimante et courageuse, j'étais consolé. Elle a été votre mère, elle est une sainte à présent.

« Un jour peut-être tu liras ces lignes où mon cœur se confesse ; ce jour-là, mon fils bien-aimé, tu connaîtras les défaillances qui tourmentent les âmes les plus résolues. Alors souviens-toi de ce que j'ai été, et au prix des mêmes épreuves, n'hésite plus, relève-toi, ceins tes reins comme un lutteur et ne courbe pas le front sous les conseils des ambitieux vulgaires. Tombe, s'il le faut, ne plie pas. »

Le manuscrit du comte d'Espars s'échappa des mains d'Octave :

« Non, je ne plierai pas ! s'écria-t-il, ce que vous avez été, mon père, je le serai. Je marcherai dans votre voie, je m'inspirerai de votre exemple. Pas plus que le vôtre mon cœur ne sera ni menteur, ni lâche. J'ai mon bien à conquérir, j'ai votre nom à garder. Je ne faillirai ni à l'honneur ni au devoir. »

Dès le lendemain, il fit prier M. des Vallières de passer à son auberge.

« Déjà ! fit le diplomate en secouant le billet succinct que M. d'Espars venait de lui écrire. »

Il le relut pesant chaque mot, analysant la plus courte phrase. Rien ne lui disait le secret de la résolution à laquelle Octave s'était arrêté. Il n'avait certainement pas vu Lucienne ; elle n'était donc pour rien dans cette lettre.

« Hum ! fit-il encore, si cette résolution dont il me parle est sérieusement prise, elle a été promptement prise aussi. »

Bientôt après on pouvait voir M. des Vallières sur le chemin qui conduisait au village où Octave était descendu. Il ne se pressait pas en marchant.

« Je sais des gens, se disait-il, qui vont dans les théâtres pour pleurer sur les malheurs d'êtres imaginaires, lesquels, la toile baissée, enlèvent leur défroque et leur rouge, et s'en vont souper ou dormir. Ces personnages de fantaisie ne sauraient rire ou sangloter qu'une foule de spectateurs, parmi lesquels je me suis trouvé cent fois, en soient tout à coup saisis d'une joie folle ou remplis de tristesse ; n'est-elle pas plus animée et plus virante la comédie à laquelle j'assiste et dont j'ai noué les fils ? Ce n'est pas un acteur qui joue devant moi ; c'est un homme, un homme dont les chairs tressaillent ; ses ris, ses larmes, ses douleurs, ses espérances, toutes les pulsations de son cœur sont sincères. Il respire, il palpite. Et le dénouement qui se prépare, je ne le sais pas. Je n'ose même pas le prévoir. Et j'en éprouve par avance l'émotion. Cédra-t-il aux lâches instincts qui poussent

plupart des hommes aux capitulations, ou sera-t-il de ce petit nombre d'êtres privilégiés qui acceptent les preuves et les luttes comme l'une des conditions mêmes de la vie et en sortent brisés peut-être, mais sans avoir perdu une parcelle de leur honneur, un atome de leur dignité ? Là est la question, dans quelques minutes j'en connaîtrai le dernier mot. Octave a sur le visage les traits certains de cette noblesse d'âme qui ne transige pas, mais il est homme !. »

Ainsi parlant avec lui-même, et à petits pas, M. des Vallières franchit la distance qui le séparait de la demeure de M. d'Espars. Au moment d'en passer le seuil

l'aperçut dans un petit jardin dont la haie bordait le chemin. Une porte à claire-voie y donnait passage. Octave y courut et l'ouvrit.

Eh ! eh ! fit le diplomate, il n'y a que les honnêtes résolutions, les plus dangereuses, qui communiquent cet élan. »

Octave était déjà devant lui, la main tendue.

« Eh bien ! reprit M. des Vallières, l'heure des réflexions est donc passée ? Parlez, je vous écoute.

– Je refuse.

– Ah !

– Au prix de mon amour, votre million est trop ch

– Voilà de belles paroles. ne les regretterez-vc point ?

– Je ne crois pas.

– Et si par hasard, car on peut tout supposer, mên des choses impossibles qui arrivent tous les jours, on n’a plus, d’un autre côté, la même foi et la mêi constance ?

– Ce jour-là je connaîtrai le désespoir ; ma conscien du moins ne me reprochera rien.

– Est-ce votre dernier mot ?

– Le dernier. »

Cette fois, M. des Vallières prit la main de M. d’pars et la serra.

« Eh bien ! dit-il avec force, je vous aime mie ainsi, vous avez le cœur au niveau de votre jeunes C’est peut-être une folie, mais cette belle folie fait q vous ne ressemblez pas à la foule des pieds plats q grouillent dans le monde. Par là les gens de cœur vo aimeront et vous estimeront. Seulement il faut vous a mer en guerre comme autrefois ces paladins qui partaie pour les croisades. Vous allez avoir sur les bras, si je r connais en physionomie, toute la tribu des Perriga. l’homme ni la femme ne doutaient du succès de ma n gociation ; ils comptaient sur l’élan magnifique de vot reconnaissance, et croyaient bravement l’avoir pay d’un prix raisonnable. Un million qui s’offre et qu’ refuse a la vanité chatouilleuse. Vous n’aurez pas d’e nemies plus enragées que les grosses mains qui le tenaient suspendu sur notre tête. Elles seront d’autant plus implacables qu’elles ont été plus généreuses.

– Et que peuvent-elles contre moi ?

– Que sais-je ! Des mains qui trempent dans l’or sont toujours redoutables.... De plus, ceux à qui elles appartiennent ont l’âme étroite et les sentiments grossiers La rancune est mauvaise conseillère. Elle leur soufflera des idées de haine et de basse vengeance.

– Je suis prêt.

– Mon ami, dit M. des Vallières, veuillez dire : nous sommes prêts. »

Il venait de passer son bras familièrement sous celui de M. d’Espars, qui sourit.

« Cela vous étonne ? reprit le diplomate.

– Non pas ! vous êtes un peu comme ces fruits dont l'écorce est chargée de piquants. Déchirez l'enveloppe et vous trouvez une chair savoureuse et sucrée.

Ah 1 j'ai grand'peine à n'avoir pas toujours trente ans !. Il faut le spectacle des bassesses et des vilenies au milieu desquelles on vit pour rappeler à propos que j'ai passé la soixantaine. Personne n'eût été plus facilement Don Quichotte que moi. Il m'a fallu bon nombre de moulins à vent pour me faire tel que je suis, une sorte de Gil-Blas du grand monde qui s'accommode des choses qui lui plaisent le moins. Mais laissons là cette philosophie respectueuse qui pourrait nous mener loin, et dites-moi, pour le bien de mes observations physiologiques, à quelle cause je dois de vous voir dans des résolutions où, hier encore, vous ne paraissiez point enraciné ?

– Aux conseils d'une voix qui ne m'a jamais trompé. J'ai consulté mon père, et il m'a répondu. »

Sans attendre une nouvelle question, Octave raconta à M. des Vallières dans quelles circonstances M. le comte d'Espars lui avait laissé quelques cahiers de mémoires et sous l'empire de quel trouble il en avait brisé le cachet.

« Cette lecture m'a raffermi, poursuivit-il, la voix qui venait d'au delà du tombeau m'a montré le chemin où mon premier élan me poussait. Je n'en dévierai plus. Mais, en même temps qu'elle apportait un secours à ma conscience, elle a reculé le but de mes espérances en me faisant connaître quels obstacles m'en séparent. Ils ne sont pas matériels seulement et ne tiennent pas à l'unique différence des fortunes et des situations. Il faut en chercher l'origine et la cause première dans les replis les plus ténébreux du cœur.

– Ah ! fit le diplomate, une page de roman ? J'en suis friand, vous le savez.

– Ai-je donc des secrets pour vous ? Ce qu'il y a entre madame la marquise de Stainville et moi, L. voici, »

Au nom de Mme de Stainville, un léger tressaillement contracta le visage de M. des Vallières.

« Il s'agit donc de Mlle Marguerite de Stainville ? reprit-il vivement.

– Ne vous l’avais-je pas dit ?

– Non, mais continuez. »

Octave raconta ce qui s’était passé entre le comte d’Espars, son père, et Mme de Stainville, alors qu’elle s’appelait Mathilde de Castellet. A mesure qu’il parlait, un étonnement profond se peignait sur le visage du M. des Vallières ; une nuance d’attendrissement s’y mêlait.

« Ainsi, dit-il quand Octave eut cessé de parler, c’était votre père ?

– Vous l’avez connu ?

– Non pas dans le sens que vous attachez à ce mot, bien que nous vivions dans le même monde. Je l’ai rencontré plusieurs fois seulement, et j’ai pu apprécier le charme et la vérité des qualités qu’on découvrait en lui. Ainsi c’était le comte d’Espars que Mlle de Castellet, celle qui fut plus tard la marquise de Stainville, aimait ! »

Un soupir souleva la poitrine de M. des Vallières.

« Il y a bien longtemps de cela, et le souvenir de ces lointaines années précipite le cours de mon sang dans mes veines refroidies ! Comme je l’aimais alors, celle qui en aimait un autre !.

– Quoi ! vous ?

– Eh oui ! moi ! Elle a été l’unique tendresse de ma vie. Aucun autre amour n’a pu fleurir dans ce cœur desséché. Mais, à cette époque, dans la première séve de ma jeunesse, je n’aspirais qu’au bonheur de lui appartenir. J’avais le pressentiment que quelque chose qu’elle ne disait pas, la maintenait dans sa superbe indifférence. J’avais le nom, déjà une situation, quelque fortune et un fonds d’ambition qui pouvait lui plaire. Elle passa presque sans me voir. Aimée de M. le comte d’Espars, elle eût été une compagne admirable. Son intelligence, et elle l’a prouvé, se fût trouvée au niveau de toutes les positions. Mais la meilleure part d’elle-même a disparu dans le naufrage de son amour. Plus tard, elle m’a rappelé ces paysages qu’on a vus animés par la floraison du printemps et qu’un incendie a ravagés. Les lignes sont restées, la parure des bois s’en est allée. Elle était superbe encore, hautaine, spirituelle, généreuse, mais la fleur de l’âme, qu’était-elle devenue ? Jusque dans ses meilleurs instants une sorte d’âpreté était en elle. Vous me l’expliquez à présent. Un temps vint où, mariée au marquis de Stainville à qui le sens de l’intrigue et du manège tenait lieu de

la connaissance des affaires, elle ne m'inspira plus qu'un sentiment de curiosité où surnageait un reste de sympathie. Non, si je la connais bien, il faudrait un coup de foudre pour qu'elle pardonnât au fils l'injure faite par le père. »

Un sourire tout rempli d'ironie interrompit M. des Vallières ; il posa la main sur l'épaule de son jeune compagnon :

et Ainsi va le monde, reprit-il, l'amour y pourrait être représenté sous la forme d'une ligne brisée dont les points ne se raccordent pas. J'aimais Mlle de Castellet, qui aimait M. d'Espars ; voyez autour de vous, c'est toujours la même comédie. Auguste aime Isabelle, qui aime Henri ; à son tour Henri aime Eugénie, qui aime Paul, qui aime Louise, qui aime Étienne. et la longue chaîne se prolonge à travers la rue et le salon. Tout le monde se poursuit, personne ne se rencontre. Au commencement on en pleure, plus tard on en rit. Quelques êtres privilégiés, par miracle, se donnent la main dans cette ronde. Vous êtes de ce petit nombre. Un tel bonheur permet tous les courages et vaut tous les sacrifices.

– Eh ! murmura gaiement Octave, de tels sacrifices ressemblent singulièrement à de l'égoïsme. »

Tout à coup, changeant de ton, M. des Vallières ramassa sa canne et son chapeau.

Laissons dormir en paix les choses mortes, continua-t-il, la vie est aux vivants. Je ne serai point fâché d'avoir affaire à Mme de Stainville que j'ai peu vue depuis un assez long temps. Rien ne vous retient plus ici ; embrassez donc votre sœur, et regagnez au plus vite la Margeride. Moi je vais aborder de front les Perriga et voir de quel air de maquignons enrichis ils recevront la nouvelle exorbitante qu'on ne veut pas de leurs pièces de cent sous. »

M. et Mme Perriga attendaient M. des Vallières sur un banc, auprès de la grille qui fermait le parc. Ils penaient à la joie d'Eudoxie lorsqu'elle apprendrait qu'elle était bientôt comtesse et à la jalousie de leurs amis le l'Auvergne à la nouvelle de cet événement.. Ils vouaient faire à cette occasion un voyage dans leur province natale. Eudoxie y paraîtrait en calèche, précédée d'un piqueur. Le matin même on lui avait essayé une robe neuve, et Mme Perriga, attendrie à la pensée qu'elle serrait dans ses bras une

personne qui mettrait les petits comtes dans sa famille, avait presque pleuré en l'embrassant sur le front. Les regards de la femme et du mari interrogeaient la route.

« Viendra-t-il seul ? demandait l'une à l'autre.

– Seul ? Allons donc ! » répondit M. Perriga.

En ce moment, M. des Vallières parut au bout de l'avenue.

À la vue du diplomate que personne n'accompagnait, un certain trouble se peignit sur le visage de Mme Perriga.

« M. d'Espars, M. le comte d'Espars, veux-je dire, le lit certainement à distance, se hâta de dire M. Perriga. Tout à l'heure nous irons prévenir Eudoxie. »

Ils hâtèrent le pas au-devant de M. des Vallières qui marchait lentement.

« Hé bien ? dirent-ils d'une commune voix.

– Eh bien ! me voilà ! répondit le négociateur.

– Nous vous voyons bien ; mais M. d'Espars, M. le comte d'Espars ?

– Il est chez lui.

– Est-ce que nous n'aurons pas l'honneur de le voir tout à l'heure ?

– Je crois bien que non.

– Ce soir, alors ?

– Pas davantage, malheureusement. »

Les deux époux se regardèrent. Le visage de M. Perriga s'assombrit. Une teinte de colère illumina le front de Mme Perriga. Elle fut la première à rompre le silence.

« Voyons, monsieur, répondez, reprit-elle ; il y va du bonheur de notre unique enfant.

– Je ne crois pas le bonheur de Mlle Perriga intéressé comme vous le pensez dans la question. À définir de M. Octave d'Espars, mon ami, elle est telle que d'autres personnes seraient heureuses d'obtenir sa main.

– Certes, nous avons refusé un sous-préfet et, « nièremment encore, un banquier de Clermont-Ferrand. Mais comment devons-nous prendre cette réponse M. d'Espars refuse-t-il absolument ?

– Il a du moins le regret de ne pouvoir pas accepter. »

M. Perriga devint pâle, Mme Perriga devint rouge.

« L'une oubliera, l'autre n'oubliera pas, pensa le diplomate.

– Lui avez-vous dit que notre fille entrerait en n nage avec un million, un bon million ? reprit Mme P riga, qui étouffait.

– Je le lui ai dit.

– Et il refuse !

– Non, pas précisément ; seulement il a des enga ments auxquels il ne croit pas devoir manquer. Il

Mme Perriga prit un flacon de sels et l’ouvrit.

« Vous avez eu là de belles imaginations, monsieur Perriga. et vous aussi, monsieur des Vallières !

– Moi ?. mais veuillez vous rappeler que je ne va ai rien jamais proposé.

– Vous parliez de notre ami comme d’un jeune homme accompli et tout rempli des meilleures qualités ?

– Je ne m’en dédis pas.

– Voyez donc les belles qualités !. un monsieur qui n’a ni sou ni maille et qui refuse un million

– C’est un philosophe.

– Dites un impertinent ! mais voilà, c’est un nob et tous ses pareils qui se sont ruinés dans les orgies méprisent les honnêtes gens qui se sont enrichis dans le commerce !

– Je vous jure, madame.

– Qu’est-ce donc, après tout, que ce M. d’Espars ? un employé, un commis.

– Le mien ! s’écria M. Perriga.

– C’est vrai, le vôtre ! »

Mme Perriga passa vivement un mouchoir sur son visage qui avait la couleur d’une brique chauffée dans un four.

« Comment, il est à vos gages, reprit-elle encore, en dardant sur M. Perriga des yeux étincelants, et vous souffrez qu’il nous insulte !

– Sois tranquille, Héloïse, j’y pensais. Il nous payera cher la sottise qu’il nous fait.

– Ah 1 diable ! » murmura M. des Vallières.

Mme Perriga faisait voltiger son éventail.

« Et quand il saura ce que c’est que d’offenser des gens comme nous, ajouta-t-elle, nous achèterons un marquis pour notre fille, qui sait même,

peut-être un duc !

– Vous en trouverez, madame, » répondit M. des Vallières qui s'inclina. »

Un mot venait de lui faire entrevoir des conséquences auxquelles, dans les commencements, il ne pensait pas. « La vanité a été blessée, tout crie ! » murmura-t-il.

M. Perriga, intéressé pour une part importante dans l'exploitation des houillères de la Margeride, l'avenir même d'Octave était en péril. Les trois interlocuteurs s'en retournaient du même pas du côté du château où en ce moment sonnait la cloche du déjeuner. Eudoxie, debout sur le perron, faisait signe à ses parents de se hâter.

« Un ange ! s'écria la mère, et vêtue comme une princesse !

– Hélas ! » murmura M. des Vallières.

Une idée originale traversa son esprit et le fit sourire. Il pensait en ce moment que les enfants de M. Lou d'Espars, privés de tout et menacés par de puissant inimitiés, rappelaient ces conscrits de 1798 qui, saouliers et presque sans cartouches, avaient eu à cor battre les vieilles armées de l'empire d'Allemagne.

« Merveilleuse situation pour tout conquérir, » dit-il.

Octave parut sur la terrasse, tenant le bras de sœur, à laquelle il venait de faire ses adieux. M. Mme Perriga ne se trouvaient placés qu'à quelques p de lui. Il les salua.

« Au revoir, monsieur le comte ! lui cria M. Perrig

– C'est décidément la guerre, » pensa M. des Vallières.

Le soir même Octave partait pour la Margeride. Sa arrivée n'y précéda celle de M. Perriga que de vingt quatre heures. M. Perriga passait par l'Auvergne avant de se rendre à Paris. L'arrivée inattendue de l'ancien maquignon étonna Octave sans l'inquiéter beaucoup. avait déjà repris le cours de ses travaux et de ses recherches avec un redoublement d'activité. Au moment d'engager dans une affaire dont il était le créateur d. capitaux qui ne lui appartenaient pas, il voulait ne rien donner au hasard. La présence de M. Perriga ne lui rien interrompre de ce qu'il avait commencé. Celui-ci montra auprès de son subordonné doux et poli avec une nuance d'autorité. Quelques mots surpris dans les entretiens de Lucienne et d'Élise, chez Mme la baronne raille, lui donnaient la pensée que M. d'Espars s'occupe d'un

travail considérable auquel celui-ci attachait une grande importance. Il y avait là-dessous quelque mystère dont la connaissance pouvait l'intéresser. So premier soin fut d'observer Octave. Ce qu'il découvrit confirma dans son opinion. Aucun plaisir ne pouvait le distraire de son travail ; la lampe brûlait bien avant dans la nuit derrière les vitres de sa chambre. Aux heures où il était libre, M. d'Espars entreprenait de longues excursions dans la montagne et traçait des plans sur le terrain. Il en revenait quelquefois les poches remplies de cailloux qu'il rangeait sur des tablettes. Ce n'était pas l'amour pur de la science qui lui faisait prendre ainsi son repos. Une idée obscure germa d'abord dans l'esprit de M. Perriga, s'y développa et prit un corps. Mais ce n'était pas tout que de pénétrer le secret d'Octave, il fallait encore s'en emparer.

Il y avait alors auprès du comte un jeune homme [qu'un flot avait poussé à la Marguerite. Repoussé aux examens qui ouvrent l'École polytechnique et l'École centrale des arts et manufactures, Jérôme Corbier avait quelque teinture des connaissances spéciales qu'exige le travail des mines, une ardeur singulière et des aptitudes diverses qui le pliaient aisément à tous les genres d'occupations. Il avait peut-être moins de fond que de surface, mais cette surface plaisait. L'âge était passé où il pouvait utilement se présenter aux concours. M. de Castry auquel il s'était adressé et qui avait un faible pour la jeunesse, le recommanda à Octave.

« Vous avez besoin d'un aide, dit-il à celui-ci, voilà quelqu'un qui sera prêt à toute heure et à tout travail. J'ai essayé, vous le savez, de vous suivre par monts et vaux et de mordre à ce qui vous intéresse. Le goût n'y est pas. Causez avec M. Corbier ; vous vous entendrez. » 1 Octave interrogea le nouveau venu. Jérôme avoua qu'il était sans ressources et le fit avec un accent de sincérité qui toucha son auditeur. Octave était trop voisin encore de la pauvreté pour ne pas se souvenir de quelles angoisses elle est entourée. Il procura au protégé de M. de Castry un emploi dans l'administration ; puis, surchargé de besogne, le prit pour secrétaire, et lui réservant une part de ses émoluments particuliers En peu de temps Jérôme fut au courant de tous les secrets et de toutes les espérances d'Octave. Il en éprouva plus de malaise que de contentement. Quelque chose qui ressemblait à de l'envie fermenta en lui. M. Perriga qui se connaissait en physionomies

pour en avoir vu d toute espèce lorsqu'il se livrait au commerce des bestiaux et suivait les foires, rôda autour de Jérôme. Sous prétexte de reconnaître certains services il lui fit tout cher une gratification à la caisse centrale de l'administration.

« Si l'on est content de vous, ce ne sera qu'un commencement, » dit-il.

Le mot tomba dans une oreille qui n'était pas fermé et y laissa un souvenir.

XIX

Dès le lendemain Jérôme s'empessa de se rendre chez son nouveau protecteur pour le remercier. Celui-ci le retint et l'interrogea. Jérôme répondit en homme qui cherche des appuis et veut se pousser à tout prix. M. Perriga, qui l'observait en se caressant le menton, prit un plumet sur son bureau et la tortillant :

« Vous avez, je crois, reprit-il, mille francs d'appointements fixes ?

– Oui, monsieur.

– M. le comte d'Espars qui prend pour lui le plus clair de votre temps, ajoute quelque petite chose à cette somme, n'est-ce ?

– Cinquante francs par mois. Je dîne avec lui.

– Un dîner chaque jour, et six cents francs au bout de l'année, c'est peu pour les services que vous lui donnez. Si j'avais auprès de moi un jeune homme de votre activité et de votre intelligence, je ne compterais pas avec lui. »

L'expression d'un violent désir se peignit sur le visage de Jérôme Corbier. M. Perriga écrivit quelques mots sur un bout de papier.

« Mais, par exemple, je voudrais être sûr de son dévouement, ajouta-t-il, comme il pourrait être assuré de ma protection.

– Vous n'auriez qu'à me mettre à l'épreuve, répondit Jérôme, rien ne me coûterait pour mériter votre bienveillance.

– Ce sera quelque jour un franc coquin, mais il en faut, » pensa M. Perriga.

Il signa le papier sur lequel sa plume venait de se promener et le tenant à hauteur de ses yeux :

« Voilà un bon par lequel je porte à quinze cents francs le chiffre annuel de vos appointements.

— Ah ! monsieur !

– Il ne dépendra que de vous qu’une somme ronde de deux mille francs voit soit accordée prochainement.... il ne faut qu’un peu de zèle pour l’obtenir.

– J’en aurai.

– Et si même, comme certaines indiscretions queotre franchise vient de confirmer, me le donnent à supposer, M. d’Espars avait l’intention de nous quitter, je ne serais pas éloigné de vous désigner au conseil d’administration pour le remplacer.

– Moi ? »

M. Perriga tenait toujours le papier entre le pouce et index et le faisait voltiger sous les regards anxieux de érôme.

« A propos ! reprit-il, ne m’avez-vous pas dit qu M. d’Espars s’occupait d’études et de recherches qu ont trait à la même industrie que nous exploitons à] Margeride ?

– Certainement, monsieur. J’en suis d’autant ph sûr que c’est moi qu’il charge de mettre au net ses plar et ses rapports.

– Vous ! voilà qui est à merveille. Si ces documen sont entre vos mains, c’est absolument, n’est-ce pa comme s’ils étaient dans les miennes ? »

L’ombre d’un sentiment délicat s’agita dans l’âme « Jérôme Corbier.

« Mais, dit-il, ne serait-ce point un abus de cor fiance ?

– Je l’ignore, répondit froidement M. Perriga qu attacha sur son jeune interlocuteur des yeux perçants seulement, laissez-moi, à ce sujet, vous narrer une anec dote. J’étais, un jour, en concurrence avec un mar chand pour une fourniture de bestiaux à livrer l’administration des subsistances militaires. Un employe qui avait sa fortune à faire, ne voulut pas me révéler e temps utile le chiffre exact de la soumission que mo concurrent devait déposer chez l’intendant. Il pensait lui aussi, que ce serait un abus de

confiance. Plus tard son patron tomba en déconfiture ; l'austère employé s trouva sans place, et je ne m'avisai point de lui en pro curer une autre. Il est mort misérable. »

La probité de M. Jérôme Corbier avait fait un effor timide. C'était le premier, ce fut le dernier.

« Voulez-vous, monsieur, reprendre l'entretien a point où nous l'avions laissé ? ajouta-t-il.

– Volontiers. Ces papiers, que M. d'Espars vou : charge de mettre au net ne vous donnent-ils pas la pen sée qu'il a en vue, comme on me la dit, quelque conces sion nouvelle dans notre voisinage ?

– La demande est prête ; il réunit les derniers docuents pour la faire parvenir au ministre.

– Alors il ne peut plus y avoir de doute sur l'intenion où il est de nous quitter.

– Aucun, je crois. »

M. Perriga se leva.

« Je regrette qu'il ne le fasse pas immédiatement. J'aurais pu vous proposer pour être son remplaçant. Plus tard, je crains qu'il ne soit trop tard ; on aura peut-être fait choix d'un autre successeur.

– Cependant si la volonté de M. d'Espars était bien arrêtée ; s'il voulait vous faire concurrence, près de vous, chez vous ?

– Il faudrait en avoir la preuve, une preuve irrécusable.

– Je me charge de l'avoir.

– C'est maintenant votre affaire. »

Le papier passa des mains de M. Perriga aux mains de Jérôme Corbier. C'était comme les arrhes du marché.

« A présent je le tiens, » pensa l'ancien maquignon.

Vingt-quatre-heures après, un matin, Jérôme frappait discrètement à la porte de M. Perriga. Il avait sous le bras un grand portefeuille.

« Vous m'avez demandé des preuves, dit-il, en voici. Elles vous paraîtront, ce me semble, surabondantes. M. d'Espars est parti à l'aube pour visiter une vallée dont il n'a pas l'exacte configuration et y réunir des échantillons de roches. Il m'a laissé tous ses papiers en m'indiquant certaines copies dont il a besoin. . Voyez, tout y est : profils, coupes, plans,

dessins, rapports, les frais d'exploitation, l'évaluation du rendement, le chiffre approximatif des bénéfices, l'étendue des terrains houillers dont il demande la concession. Oh 1 rien n'y manque. 11

Tout en parlant, l'honnête secrétaire déployait sur une table les grandes feuilles de papier où les travaux d'Octave étaient résumés. Un coup d'œil suffit à M. Perriga pour en apprécier l'importance. Il ouvrit froidement le tiroir d'un petit meuble et y chercha un billet de banque de mille francs ; le mettant alors sous les yeux de son complice :

« Si vous pouvez m'apporter demain matin la copie exacte de ces papiers, ce chiffon de papier représente exactement la moitié de la somme qui vous est acquise. »

Jérôme se gratta le front.

« Avant demain matin ? fit-il, c'est presque impossible. »

M. Perriga repoussa le billet de mille francs dans le tiroir.

« Alors, dit-il, il nous est presque impossible de causer »

Son interlocuteur sourit.

« Je n'aurai pas la copie. mais j'ai les brouillons et je pense qu'ils suffiront pour faire ce que vous désirez. seulement il me faut trois jours.

– Et trois mille francs, n'est-ce pas ? Vous êtes un homme intelligent, monsieur Jérôme Corbier, et j'ai idée que l'on fera quelque chose de vous. »

Jérôme, évidemment flatté de l'approbation de M. Perriga, ramassa tous les papiers qu'il serra dans le grand portefeuille

« Remarquez que si je les emportais pour les copier, reprit-il, M. d'Espars pourrait s'apercevoir de leur disparition. On ne prend pas garde, au contraire, à des brouillons. Seulement, avant ce soir, j'aurai pris les décalques des plans auxquels il a mis la dernière main ces jours-ci. »

Jamais M. Perriga n'avait été mieux compris et mieux servi. Une expression de joie orgueilleuse se répandit sur sa physionomie.

« Si Héloïse me voyait, se dit-il, elle serait contente de moi. »

Une idée nouvelle traversa son esprit en ce moment ; il saisit délicatement M. Corbier par l'oreille.

« Mon jeune ami, dit-il, un homme tel que M. d'Espars ne se livre pas à de pareils travaux pour la seule ambition de gagner de l'argent. On ne refuse pas un million quand la fortune est le seul mobile de vos actions.

Vous ouvrez de grands yeux et ne me comprenez pas. peu importe. Dites-moi seulement si celui qui reconnaissait si mal votre zèle, n'a pas quelque part un bureau, un tiroir, quelque cassette où il serre ses papiers particuliers.

– Il écrit beaucoup, il est vrai.

– J'en étais sûr.

– Mais il enferme ses papiers dans un meuble dont seul il a la clef.

– Ce meuble est-il dans son cabinet ?

– Entre la porte et la fenêtre, dans l'angle.

– Partout ici, où M. d'Espars est chez lui, il est chez moi. Veuillez me conduire dans ce cabinet. »

Jérôme s'inclina et d'une voix douce :

« Vous remarquerez auprès de la table sur laquelle il travaille reprit-il, une corbeille toute remplie de débris de papiers ; que de feuilles déchirées il jette là !

– Nous viderons le panier., affaire administrative. »

Un instant après, M. Perriga était dans le cabinet d'Octave. Il congédia du geste M. Jérôme Corbier, puis le rappelant :

« Veuillez faire le guet. il faut toujours se méfier des importuns et des indiscrets, dit-il.

– J'allais vous le proposer. »

M. Perriga de nouveau daigna lui pincer le bout de l'oreille :

« Jeune homme, vous irez loin, reprit-il.

– Je l'espère, si je ne vous quitte pas, » répondit M. Corbier.

D'une main leste, aussitôt qu'il fut seul, l'ex-maquignon ouvrit les tiroirs qu'une serrure ne fermait pas. Quelques papiers sans importance, des notes, des calculs, des mémoires ébauchés passèrent sous ses yeux.

« Rien, rien, encore ! » murmura-t-il.

Une ou deux lettres se trouvèrent sous ses doigts. Il les parcourut.

« Ah ! de Mlle d'Espars ! reprit-il »

Les lettres portaient une date relativement ancienne. Le nom de Mme de Stainville s'y lisait à deux ou trois reprises.

« N'est-ce point notre associée à la Margeride ? » se dit M. Perriga.

Au nom de la marquise se mêlait celui de Mlle de Stainville.

« Éh ! eh ! reprit-il, n'ai-je point vu cette belle personne chez Mme de Varnesson ? Elle se promenait fort souvent avec Mlle d'Espars. Une amitié de sœurs les unissait. Je brûle ! »

En cherchant à ouvrir un tiroir, il fit tomber un buvard ; une lettre s'en échappa. Elle était encore de Lucienne, mais d'une date plus récente. M. Perriga ne se gêna pas pour en prendre connaissance.

« Qui veut la fin veut les moyens » se disait-il avec la logique brutale d'un homme qui n'a pas fait commerce avec les scrupules auxquels les délicats s'arrêtent. »

Le nom de Marguerite se retrouvait fréquemment ! dans cette dernière lettre.

« Ah ! je comprends ! dit-il en froissant le papier. Il faut tout au moins une fille de marquise à M. le comte !... Nous sommes de trop petites gens pour lui ; mais, s'il compte sur une concession de mines pour obtenir Mlle de Stainville, il en est plus loin qu'il ne pense !. »

M. Perriga venait de se lever et regardait la corbeille que l'honnête secrétaire lui avait désignée ; haussant alors les épaules :

« Qu'ai-je besoin de chercher encore ? dit-il, amoureux et pauvre. voilà tout l'homme. Un imbécile greffé d'un maladroit ! »

Il replaça la lettre dans le buvard et le buvard sur le bureau.

« Monsieur Corbier, dit-il en rappelant son complice, vous savez que si M. d'Espars vous interroge, personne, si ce n'est vous, n'est entré dans ce cabinet, personne, entendez-vous ?

– Je le sais, répondit Jérôme dont le regard se promena partout ; d'ailleurs la corbeille n'a pas même été fouillée.

– Parbleu ! »

A quelques jours de là. M. Perriga partait pour Paris. Son premier soin fut de charger un homme d'affaires d'acheter les parts qui pouvaient être à vendre dans l'entreprise des houillères de la Margeride. L'homme d'affaires se mit en campagne. Il revint au bout de quelque temps.

« Vous avez un concurrent, dit-il ; aussitôt qu'une de ces parts arrive sur le marché elle est escamotée. Il faut que ce soit une affaire excellente.

– Elle est bonne, puisque je m'en mêle ; cependant elle ne l'est pas au point qu'un grand nombre d'autres ne la vaillent. Ayez-moi le nom de ce

concurrent. »

Dès le jour suivant, l'agent sonnait à la porte de M. Perriga.

« Je n'y comprends plus rien, dit-il ; ce concurrent n'est pas un spéculateur comme je le croyais, c'est une marquise.

– Mme de Stainville, alors ?

– Précisément. elle achète sans compter. Vous la connaissez ?

– Un peu. mais je la connaîtrai mieux prochainement. »

Le jour même M. Perriga se présenta chez Mme de Stainville. En lui faisant passer sa carte il avait eu soin d'écrire dessus :

« Affaire pressée. Il s'agit de M. Octave d'Espars. »

« Faites entrer, » répondit Mme de Stainville.

Aussitôt qu'il eut passé la porte elle l'enveloppa d'un regard clair, et sans se déranger :

« Qu'y a-t-il pour votre service ? » dit-elle.

Cet abord, où l'on sentait le dédain, pouvait déconcerter un autre que M. Perriga ; mais il était trop mal élevé pour avoir le sentiment des nuances. Il salua, et, sans paraître embarrassé :

« Quand j'aurai tout dit, on verra lequel de nous deux, madame, aura rendu service à l'autre. »

Il prit soudain un siège qu'on ne lui offrait pas, et avant que la marquise eût eu le temps de répondre :

« M. le comte d'Espars n'est pas de vos amis, n'est-ce pas ?

– M. d'Espars, dites-vous ? j'ai lu son nom sur la carte que vous m'avez fait remettre. D'où le connaissez-vous, et qui vous fait supposer ?.

– Moi, madame, j'ai lu votre nom et celui de de Mlle de Stainville dans divers papiers qui lui appartiennent. Veuillez ne point m'interrompre, vous allez voir que je joue cartes sur table. Je hais M. le comte Octave d'Espars et ne cherche que l'occasion de lui nuire.

– Ah

– J'en ai trouvé le moyen. Peut-être n'ignorez-vous pas qu'il est employé dans une compagnie houillère dont le siège est en Auvergne. » Mme de Stainville fit un signe de tête affirmatif.

« En ma qualité de membre du conseil de surveil-

I lance, je vais provoquer une assemblée générale des actionnaires, continua M. Perriga ; dans ma pensée, cette assemblée doit avoir pour but de renouveler l'administration de fond en comble. Je voudrais un directeur qui fût à moi, qui fût à nous, dirais-je, si vous le permettiez. Mais, pour atteindre ce but, il me faudrait la majorité des actions. C'est pourquoi je cherche à grossir ma part. Or, je vous rencontre sur mon chemin, et ces actions que je poursuis, au lieu de tomber dans mon portefeuille, entre dans le vôtre.

– Qui vous dit qu'elles n'y sont pas aussi bien placées ? »

Le regard cauteleux de M. Perriga interrogea Mme de Stainville.

« Je puis donc croire, reprit-il, que celles que vous achetez, ne feront pas opposition à mon projet ?

– Ce projet, en effet, me paraît tout à fait sage. Le personnel de cette administration est mal choisi, . vous ferez maison nette, je suppose ?

– L'épuration, du moins, sera telle, qu'il ne restera plus personne de suspect à la Margeride.

– C'est tout ce qu'il faut.

– Puis-je, madame la marquise, vous demander quel nombre de parts vous avez réuni ?

– Quatre-vingt-trois.

– J'en ai soixante-douze. En tout, cela fait cent cinquante-cinq. La majorité nous est acquise déjà. Mais je vais en récolter quelques-unes encore pour la rendre plus imposante.

– Pourquoi ce luxe de précautions ? Ne comptez-vous pour rien tous les imbéciles qui votent avec les gros bataillons ? Je vous rends justice, monsieur. Monsieur ?. J'ai la mémoire courte, excusez-moi, si je ne me souviens pas de votre nom.

– M. Sébastien Perriga.

– Eh bien ! monsieur Perriga, aucun de nous ne doit de remerciements à l'autre.

– Pardonnez-moi, madame la marquise, si vous voulez encore m'accorder un moment d'entretien, c'est me qui vais vous en devoir.

– Et comment cela ?

– La personne pour laquelle j’ai pris la peine d venir à Paris, – si j’aimais à rire, je pourrais dire con tre laquelle – est sur le point de déposer au ministère de l’agriculture et du commerce une demande en con cession de mines. Ces mines sont voisines des nôtres Elles appartiennent au même gisement houiller. E bonne justice si quelqu’un a légitimement le droit d les obtenir, c’est nous. Je vais faire une démarche officielle au ministère – que dis-je ? je l’ai faite déjà, mai je suis sans crédit, sans influence dans les bureaux. M permettez-vous de réclamer votre appui ?

– Il vous est tout acquis.

– Dès ce moment, madame la marquise, je suis votre obligé. »

M. Perriga s’était levé et se retirait lorsque Mme d Stainville l’arrêtant :

« Au point où nous en sommes, dit-elle, serait-ce un indiscretion trop grande de vous demander la cause d l’attention que vous accordez à M. le comte d’Espars ?

– Point, madame, et ma réponse sera d’autant plus fa cile que cette cause, tout en étant contraire, a une singu lière analogie avec celle qui vous fait vous occuper de lui

– Ah !

– M. d’Espars n’a pas voulu de Mlle Perriga qu’on lui offrait, et il veut de Mlle de Stainville qu’on ne songe pas à lui proposer. »

Cette réponse achevée, M. Perriga s’inclina profondé ment et sortit. On y devinait le sentiment d’une joie orgueilleuse mêlée à celui de la vanité blessée. Elle éta blissait une sorte de complicité morale entre la marquise et l’ancien maquignon. En même temps qu’il avait eu l’audace de sa position, il semblait dire à celle qui l’interrogeait : Je vous livre mon secret parce que je connais le vôtre. Cette pensée qu’un homme d’habitudes si vulgaires venait d’entrer dans son intimité et qu’elle y avait consenti, révolta la grande dame. Elle voulait bien que sa haine poursuivît et frappât quiconque portait le nom de d’Espars, mais cela l’indignait que cette haine fût partagée par des êtres que la naissance et l’éducation faisaient ses inférieurs. Elle agita soudain le cordon d’une sonnette :

« Jean, dit-elle au domestique qui parut, si la personne qui sort d’ici, et dont vous voyez le nom sur cette carte, se présentait de nouveau chez moi, je n’y serais jamais pour elle. »

Cet incident venait de réveiller mille souvenirs ensevelis au plus profond de sa pensée. Elle se souvint du comte Louis d'Espars. Tel il avait été, tel était son fils. Ils n'avaient qu'une parole. L'un revivait dans l'autre. Si le temps n'effaçait pas l'ancienne animosité, l'estime surnageait.

« Ah ! pourquoi ! » murmura-t-elle.

La marquise n'acheva pas, mais si quelqu'un l'avait vue ce soir-là, il eût été surpris de la tristesse répandue sur sa physionomie.

XX

Une lettre arriva bientôt au château de Mme de Varnesson à l'adresse de Lucienne d'Espars. Elle était d'Octave.

' C'est un coup de foudre, disait-il ; en deux jours j'a tout perdu. Ces efforts patients, ces longues recherches, ces espérances, il n'en reste rien ! Une assemblée extraordinaire des intéressés a eu lieu à la Margueride. Un vote a renversé l'administration à laquelle j'appartenais. Le premier soin du directeur nouvellement élu a été de me révoquer de mes fonctions. J'ai reçu une indemnité égale au chiffre de deux mois de mes appointements. Cette destitution c'était beaucoup, déjà. Mais qu'était-ce encore en comparaison du coup qui m'était réservé !

« Tu te souviens de ces longues études sur lesquelles j'asseyais l'espoir de ma vie entière. J'avais tout prévu tout calculé ; une amitié généreuse et dévouée m'avait permis de parer aux premiers frais. Je touchais au but. c'était la liberté pour toi. pour moi, c'était la preuve de ce que je valais, un pas immense qui effaçait entre Marguerite et mon amour la différence des situations. Une dépêche m'arrive. Un autre « la concession que j'avais demandée !.. Un être bas et rampant, une créature venimeuse que j'avais tirée de la misère et nourrie de mon pain, avait vendu mes plans. Un nommé Jérôme Corbier a ma chambre, et ma place, et mon cabinet. Un instant j'ai eu la pensée d'écraser cette vipère. Mais à quoi bon !. Maintenant je suis par terre et tout est à recommencer.

« Mais sois tranquille, petite sœur, je serai digne dt nom que nous portons ensemble. Un échec ne me ren versera pas. Le cœur reste plein. le courage est entier. Dis à Mme de Freneuse que la plus grande partit de la somme qu'elle a mise à ma disposition est intacte et qu'à son premier signe je la lui rendrai. demain j (quitte l'Auvergne. »

Sur une feuille détachée, glissée sous l'enveloppe à la dernière minute, Lucienne lut ces quelques lignes écrites d'une main nerveuse :

« C'est encore Mme de Stainville, unie cette fois à M. Perriga, qui m'a porté ce coup.

et M. de Castry est entré tout à l'heure chez moi, comme j'achevais ma lettre.

« – Eh bien, m'a-t-il dit, l'avez-vous reconnue ? »

« Et comme je mordillais ma plume sans répondre :

« – Oh ! vous vous croyiez trop au loin et trop en bas, a-t-il ajouté, pour que la marquise pensât à vous ? Je vous avais averti, cependant ; elle n'a porté qu'un seul coup et vous êtes renversé. »

« En quelques mots il me mit au courant de l'association qui avait fait de la veuve d'un ministre l'alliée d'un parvenu.

« Et comme je m'apprêtais à l'interroger :

« – Ne me demandez pas comment je le sais. Je le sais, » continua-t-il avec force.

« Il fit quelques pas au hasard dans la chambre :

« – Elle a tort cependant, reprit-il, je l'avais priée de vous oublier.

« – Vous ?

« – Oui, moi. Et je pouvais croire qu'elle m'écouterait. C'est un caillou de plus à mettre du côté des pierres noires. »

« Il s'arrêta et me regardant :

« – A présent, qu'allez-vous faire ?

« – Je pars.

« – Bien.... Vous prenez la route droite pour arriver. c'est la plus longue, quoi qu'en disent les mathématiciens, mais la plus sûre aussi. Si nous ne nous revoyons pas, vous entendrez parler du baron de Castry. Il se peut que moi aussi je quitte bientôt l'Auvergne. »

« Et il est sorti la tête haute. Nous reverrons-nous, comme il le croit ? je l'ignore. C'est donc une affaire décidée ; la marquise est acharnée après moi. Si j'allais droit à elle ? Oh ! certainement un jour j'irai ! »

Vers cette même époque la situation de Lucienne chez Mme de Varnesson devenait épineuse et difficile. Une personne nouvellement introduite dans la maison avait su prendre sur l'esprit de la Présidente une influence dont les progrès s'accusaient davantage chaque jour. Cécile Hémaux était une simple femme de chambre. Elle avait vingt-cinq ans et était née sur les confins de la Lorraine et de l'Alsace. Son père avait occupé un emploi modeste dans l'octroi d'une sous-préfecture, ce qui lui fournissait un prétexte pour accuser la rigueur du sort qui l'avait précipitée du rang qu'elle occupait dans le monde. Elle ne manquait jamais de dire, aussitôt que l'occasion le lui permettait : « Mon père, qui appartenait à l'administration. » Elle l'avait si souvent répété, qu'elle le croyait. Souple, adroite, patiente, intelligente même dans les petites choses, envieuse avec suite et persévérance, Cécile avait le don inné de la flatterie. C'était son arme de guerre ; elle la croyait bonne en toutes circonstances, et la situation qu'elle avait prise dans deux ou trois maisons, lui donnait cette conviction qu'elle ne se trompait pas. Attentive, silencieuse et douce dans les commencements, elle étudia Mme de Varnesson et prouva bientôt qu'elle l'avait comprise. Elle fut devant la Présidente comme un point d'admiration. Le geste, la parole, le regard, le sourire, l'attention soutenue, tout le disait. Cécile courait au-devant des observations, presque des réprimandes.

« Excusez-moi, madame, disait-elle alors, je ne crois une chose bien faite que si vous l'approuvez. »

Cette soumission persévérante, qui s'entourait des formes de la reconnaissance, s'insinua dans le cœur de Mme de Varnesson, mieux que la fidélité la plus scrupuleuse ou le zèle le plus éprouvé. Elle daigna donner des conseils à sa camériste. Cécile s'inclina sur la main de la Présidente et la porta à ses lèvres par un mouvement rapide, dont la spontanéité était calculée, puis, reculant d'effroi :

« Ah ! madame, pardonnez-moi. l'élan de ma gratitude a précédé la réflexion. »

Mme de Varnesson sourit.

« Je ne me fâche pas, dit-elle de l'air d'une reine à laquelle une dame d'honneur témoigne ses respects.

– Bon ! j'avance, » se dit Cécile.

Dans cette maison où elle creusait une sape, elle se sentait deux ennemies ou, pour être plus vraie, deux obstacles : Mlle Lucienne d'Espars et Véronique, c'est-à-dire une institutrice et une enfant. Quant à M. de Varnesson, c'était un homme ; Cécile, étant jolie, ne le redoutait pas outre mesure. Dans les commencements, elle s'était efforcée de séduire Lucienne par le procédé qui lui était habituel et mille prévenances. Celle-ci, avertie par son instinct, se tint sur la réserve. L'abondance de ces cajoleries, trop promptes pour être sincères, et cette constance dans l'éloge, répugnaient à sa droiture. Cécile le sentit, et, ne pouvant faire une dupe ou une complice de Mlle d'Espars, entama sourdement la guerre qui devait perdre celle-ci ou tout au moins l'écarter. Un peu d'attention servie par la haine de toutes les supériorités, lui fit comprendre au plus vite que l'héritière du nom et peut-être de la fortune n'avait point de place dans le cœur de Mme de Varnesson. Véronique, c'était un accident dans la vie de la Présidente, un fait tout au plus. Point d'autre racine que le nom. Véronique morte, il ne restait personne dans le château qui pût prétendre à l'influence, au gouvernement, à la succession. Il y avait une grande situation et une grande fortune qui devenaient en quelque sorte vacantes. Cécile prit habilement des informations et fit causer la livrée. Elle acquit la certitude qu'il n'y avait autour de César et de la Présidente que des collatéraux qu'on voyait peu. D'amis intimes, aucun. Point de filleul ou de filleule qu'on eût à redouter. Il n'y avait au cœur de la place, c'est-à-dire de l'héritage, qu'une petite fille, et cette fille ne semblait pas d'une constitution robuste. Un accident pouvait la faire disparaître comme un coup de vent emporte une feuille.

Un soir, en nouant les brides de son bonnet de nuit, cette pensée traversa l'esprit de Cécile :

« Ce n'est cependant pas ma faute si Mlle de Varnesson a une mauvaise santé ! » se dit-elle.

Cécile s'endormit là-dessus.

A partir de ce jour-là, Mlle Hémaux, – c'était déjà Mlle Hémaux pour les gens de la maison, ainsi l'avait voulu la Présidente, – eut des soupirs d'attendrissement à la vue de Véronique. Elle s'enhardit à en parler à Mme de Varnesson aux heures où son service la retenait auprès d'elle et le faisait avec effusion. Sur ce chapitre, elle était intarissable. Mlle de Varnesson savait-elle quel bonheur était son partage ? La Providence l'avait prise par la main et l'avait conduite auprès d'une sainte. Dans les occasions où elle pouvait être entendue sans qu'on pût soupçonner qu'elle en eût la certitude, elle était plus expansive encore et plus éloquente. Quels soupirs alors et quels élans !

« Remerciez-vous Dieu, mademoiselle, et le bénissez-vous chaque soir et chaque matin pour la grande bonté qu'il vous a montrée ? disait-elle. Il n'y a au monde qu'une Mme de Varnesson, et c'est votre tante !. »

Et une autre fois :

« Que vous êtes heureuse de vivre, en quelque sorte, sur ses genoux, de vous inspirer de son exemple, de profiter de ses leçons ! Mlle d'Espars ne manque pas certainement de vous dire tout ce que vous lui devez, à cette chère protectrice. Le comprenez-vous bien ?. Si la reconnaissance ne remplit point votre cœur tout entier. ce n'est pas assez !. »

Plus tard, l'arrêtant au passage :

« Pourquoi vous voit-on sérieuse quelquefois, presque triste ? vous triste ! Et Mme de Varnesson cependant s'intéresse à tout ce que vous faites !. Ne laissez pas croire à un semblant d'ingratitude. »

Un jour, la prenant par les épaules avec une sorte de brusquerie :

« Heureuse mademoiselle !. s'écria-t-elle, quel enfant n'envierait votre sort !. »

Quand Mme de Varnesson la surprenait au plus fort de ces épanchements, Mlle Hémaux avait des mouvements de confusion. Elle cherchait à s'excuser. Ne lui en voudrait-on pas d'exprimer si librement son opinion ? Mme de Varnesson savait heureusement que la franchise est toujours une vertu, et cela seul lui faisait espérer qu'on lui pardonnerait.

Cette même franchise autorisait Mlle Hémaux à donner des conseils, parfois même à infliger des réprimandes à Véronique. De ce côté elle savait qu'elle serait soutenue. Pas une action, pas un mot de Véronique auxquels

elle ne prît garde, et qui ne fussent rapportés et commentés. On ne pouvait suspecter sa bonne intention ; c'était souvent pour pallier une faute de l'enfant. Un jour il 'agissait d'une robe déchirée, le lendemain d'une leçon qui n'avait pas été bien sue. Il y avait aussi des moments où Cécile soupirait dans les petits coins, et si bas que sa maîtresse ne manquait pas de s'en apercevoir. Mlle Hémaux, tout d'abord, feignait de ne vouloir pas répondre. Ce n'était rien, un regret peut-être ou quelque chagrin au sujet de choses qui ne la concernaient pas ; mais, pressée de répondre, elle finissait par se répandre en confidences, et c'était encore au sujet de Véronique qui n'était point telle qu'elle l'aurait désiré.

« C'est peut-être ma faute, ajoutait-elle, mais il me semble que, portant le nom que vous portez, elle devrait être parfaite. »

Mme de Varnesson ne pouvait pas lui en vouloir d'exprimer de telles opinions.

Un soir Mlle Hémaux se laissa surprendre tout en larmes. Interrogée avec vivacité, elle éclata :

« Ah ! cruelle enfant, elle ne m'aime pas ! s'écria-t-elle. Il m'est arrivé tantôt de la prier de m'aider dans un travail pressé que je faisais pour vous. Je croyais lui faire plaisir, d'autant plus qu'elle était inoccupée. – Je n'ai d'ordres à recevoir que de Mlle d'Espars, m'a-t-elle répondu. Je sais bien que j'ai eu tort ; mais pourquoi me le faire sentir si durement ? J'étais disposée à l'adorer. »

Un flot de larmes interrompit Mlle Hémaux. La Présidente en fut touchée.

Véronique fut mandée le lendemain en présence de Mme de Varnesson ; Mlle d'Espars était invitée à l'accompagner.

' Mademoiselle, dit la Présidente, tout en achevant de tracer une fleur sur du canevas, quand Mlle Hémaux aura l'obligeance de vous faire une observation, vous aurez soin, dorénavant, de lui obéir. »

Véronique leva des yeux effarouchés sur Lucienne.

« Je croyais cependant que Mlle d'Espars, . » dit-elle.

La voix sèche de sa tante l'interrompit.

« Vous me répondez, il me semble, mademoiselle ? Je ne suppose pas que vous en puissiez trouver l'excuse dans aucun système d'éducation.

– Ah ! Madame, si j’avais su !... » s’écria la voix suppliante de Cécile qui rôdait dans l’appartement.

Un regard doux, mais ferme, lui imposa silence.

« Vous avez invoqué le nom de Mlle d’Espars, poursuivit la Présidente en s’adressant à Véronique. Mlle d’Espars sera la première à comprendre qu’un bon conseil doit toujours être le bienvenu. Si vous l’ignoriez, j’espère que c’est la dernière fois que j’aurais à vous en avertir. »

Cette hostilité ténébreuse, active, persistante dont alors Lucienne avait conscience, jetait un grand trouble dans sa vie. Elle s’était attachée à Véronique qui en souffrait également et voyait avec amertume qu’elle n’était plus seule à la diriger. Le plus cruel était que Véronique s’en apercevait et perdait petit à petit le repos moral qu’elle avait trouvé auprès de Lucienne et dont elle avait tant besoin. Cette intelligence précoce, aiguisée encore par les conditions particulières où son enfance s’était développée et dont tous ses traits portaient l’empreinte, lui faisait deviner qu’une inimitié nouvelle dont la cause lui échappait allait s’ajouter à l’indifférence irritée que lui montrait sa tante. Où le regard métallique de l’une ne la poursuivait pas elle rencontrait le sourire doux et tendre de l’autre et elle ne savait pas lequel contristait le plus son cœur tout tremblant. Il ne se dilatait qu’auprès de Mlle d’Espars, mais elle ne pouvait faire qu’une bonne moitié de ses jours ne s’écoulât entre ces deux hostilités alliées, l’une ayant l’autorité, l’autre la surveillance.

Le premier résultat de cet état de choses fut de réveiller chez Véronique ces mauvais symptômes que Lucienne avait remarqués lors de son arrivée. Les couleurs de la santé s’altérèrent, le regard devint fiévreux, les nuits étaient agitées de rêves. Certains êtres nerveux ne pourraient pas dormir, dit-on, s’ils savaient qu’un œil éternellement ouvert épie leur sommeil et les observe. Ce phénomène se produisit chez Véronique avec une intensité que mille circonstances fortuites rendaient plus vive. Elle dormait bien encore dans la chambre où elle se sentait protégée par la tendresse de Lucienne, mais l’inquiétude la prenait au réveil et ne la quittait plus. Au moindre bruit elle tressaillait, au premier appel on la voyait pâlir. Une atmosphère de réprimandes et d’observations malveillantes l’entourait. Elle se savait surveillée jusque dans ses jeux par une attention jalouse et ne prévoyait

jamais d'où le coup partirait ; son silence comme sa gaieté étaient interprétés ; en développant sa sensibilité déjà trop excitée, on la rendait malade. C'étaient donc de continuelles secousses qui l'épuisaient et on ne la vit plus rire.

« Les attitudes de victime ne sont pas de votre âge, lui dit un jour Cécile ; à votre place, moi, j'aurais passé ma vie à embrasser les pieds et les mains de votre tante. »

La Présidente venait justement d'entr'ouvrir la porte.

« Laissez, mademoiselle, dit-elle, chacun a son caractère. Avez-vous jamais vu une rose s'épanouir sur un chardon ? »

Véronique se réfugia dans sa chambre et fondit en larmes.

Le lendemain du jour où se passa la scène dont on a lu les détails et qui investit Mlle Hémaux d'une part d'autorité, Cécile se présenta de bonne heure dans la chambre de Mlle d'Espars, et prenant un air de douceur attristée :

« Vous me voyez désolée de l'incident dont j'ai été hier la cause involontaire, lui dit-elle, je viens pour vous en exprimer tous mes regrets.

– Je n'en ai pas souffert personnellement, mademoiselle, répliqua Lucienne, mais j'avoue que de tels incidents m'affligent pour ma chère Véronique dont la sensibilité nerveuse a besoin d'être ménagée.

– J'aime aussi beaucoup Mlle de Varnesson, dont malheureusement la sensibilité, qui me paraît un peu exagérée en effet, ne se manifeste guère à mon sujet. Mais c'est d'elle cependant que je voulais vous entretenir. Mme de Varnesson veut bien m'accorder une confiance que je crois mériter. Cette confiance, dont je suis fière, entraîne certains droits. Je les abdiquerai tous si vous voulez, ou, du moins, je n'en userai que dans la limite et dans le sens que vous m'indiquerez.

– Je vous remercie, mademoiselle ; mais c'est à votre conscience et à votre esprit de vous avertir. Notre but à tous n'est-il pas le repos, le bonheur, le développement moral de cette enfant ? Si vous me venez en aide dans cette tâche, je vous en serai reconnaissante.

– Je m'y emploierai de mon mieux, dit Cécile, qui s'approcha d'un canapé, et s'assit sans que Lucienne l'en eût priée. Mme de Varnesson apprécie mon zèle et mon dévouement. Elle pousse la bonté quelquefois

jusqu'à m'écouter, sachant bien que je ne fais et ne dis rien que dans son intérêt. Je ferai tourner cette bienveillance au profit de Mlle de Varnesson autant qu'il vous plaira. »

Il y eut un silence. Un peu surprise, Lucienne regardait Cécile. Était-ce bien une femme de chambre ou quelque parente inconnue de Mme de Varnesson qu'elle avait devant elle ? Cécile promenait ses yeux de tous côtés d'un air à la fois curieux et souriant :

« Votre nid est charmant, reprit-elle enfin. Le plus charmant est que la place que chacune de nous a le droit de se faire dans cette maison, elle peut l'obtenir sans nuire à l'autre. Bien plus même, elle peut lui venir en aide et aplanir les difficultés qui la séparent du but que tout être intelligent poursuit dans ce monde.

– Je ne vous comprends pas, mademoiselle, répliqua Lucienne.

– C'est fort simple cependant et je vais m'expliquer sans détour. Il

Rajustant alors les plis de sa robe, et d'une voix mielleuse :

« J'ai besoin de tout votre appui, mademoiselle, et franchement je le réclame. Plus tard il peut se faire que le mien ne vous soit pas inutile.

– A moi ?

– Bien que je ne sois pas institutrice, je puis vous rappeler un vers bien connu :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

« Mais moi je vous suis tout acquise et vous êtes trop sincère pour ne pas avouer que je n'occupe pas dans votre sympathie la place que vous tenez dans la mienne.

– Parlez, mademoiselle, répondit Lucienne qui évita de s'expliquer, et dites-moi en quoi je puis vous être agréable.

– J'ai pu voir que M. de Varnesson vous avait en une estime particulière. Il n'est pas de soins et d'attentions dont il ne vous entoure. Vous êtes, je crois, la seule personne pour laquelle il perdrait l'occasion de tirer un renard ou de partager un déjeuner de chasseurs. Quand il parle de Mlle d'Espars, on pourrait croire qu'il s'agit de la reine de Saba. Dans une occasion dont on m'a fait le récit il a pris votre défense avec une ardeur chevaleresque, et un élan dont il n'a pas donné de nombreux exemples. Pour vous il eût poussé les choses aux dernières conséquences. Je ne saurais me piquer de

lui inspirer le même dévouement. La modestie qui m'est naturelle me porte même à croire que l'indifférence qu'il me témoigne tournerait facilement à l'aversion. Pourquoi ? je l'ignore. Peut-être ai-je montré trop de complaisance dans les commencements. Je voudrais donc qu'une parole amie lui fit entendre à l'occasion que Mlle Hémaux n'est pas sans posséder quelqueune des qualités qui l'ont charmé dans autrui. On ne sait pas ce qu'un mot dit d'une certaine façon et à propos peut faire 1 Une telle parole, puis-je la demander à votre obligeance sans trop d'indiscrétion ? »

Cela dit, Mlle Hémaux attacha un regard scrutateur sur Mlle d'Espars. Elle ne croyait pas, tant s'en faut, à l'aversion de César, son opinion étant qu'entre un homme encore jeune et une femme qui le sera longtemps, c'est la femme qui décide en dernier ressort ; mais elle voulait créer entre elle et Mlle d'Espars un lien qui fît de celle-ci son associée ; peut-être aussi donner un coup de sonde.

« Eh bien ? reprit-elle, en voyant que Lucienne ne répondait pas.

– Mon Dieu ! mademoiselle, l'influence que je puis avoir sur M. de Varnesson est bien loin d'être ce que vous la supposez. Je ne m'en crois même aucune. Il est bon, il est affectueux, il me respecte. c'est tout.

– C'est-à-dire que vous me refusez cette influence au sujet de laquelle ma conviction est arrêtée, et que la réserve de votre caractère ne vous permet pas d'avouer ? 1 – Si M. de Varnesson venait à me parler de vous, ce que je ne prévois pas, je répondrais d'après l'opinion que je dois avoir de toute personne qui dort sous le toit où Mme de Varnesson m'a reçue.

– C'est moins que je ne ferais pour vous, assurément, si Mme de Varnesson m'interrogeait. Elle a déjà eu occasion de le faire.

– Ah !

— Et le fera certainement encore. Mme de Varnesson veut bien oublier quelquefois que je ne suis qu'une femme de chambre pour se souvenir seulement de la condition où je suis née. J'ai pu comprendre qu'elle n'a pas pour vous les yeux de M. de Varnesson. Je me suis efforcée, je m'efforcerai toujours de détruire des préventions mal fondées.

– Ma conscience ne me reproche rien. Si Mme de Varnesson n'est pas satisfaite de mes efforts, elle est libre de m'en avertir. Ou je m'appliquerai, si ses observations sont justes, à mieux reconnaître sa confiance, ou si elles

ne me paraissent pas équitables, je m'éloignerai pour toujours de ce château.

– Tout à l'heure, ma mémoire m'a rappelé un vers du temps où, petite fille, j'allais à l'école. En voici un autre du même auteur que je livre à vos réflexions :

Notre ennemi, c'est notre maître.

« Je l'ai médité ; méditez-le. »

Lucienne tressaillit. Sans lui donner le temps de se remettre, Cécile continua, et d'un accent câlin :

« Ah ! si vous vouliez, la maison nous appartiendrait ! Vous avez le maître, j'ai la maîtresse. Mettez votre main dans la mienne et partageons. »

Mlle d'Espars venait de se lever.

« Mademoiselle, dit-elle, dix heures viennent de sonner, c'est l'heure où Mlle de Varnesson prend sa première leçon. Je ne voudrais pas que votre présence me la fît oublier. »

Mlle Hémaux devint livide, sa pâleur avait des tons verdâtres autour des lèvres. Sa main, qu'elle avait tendue, retomba sans être effleurée.

« Vous me rappelez cruellement la distance qui sépare une femme de chambre d'une fille noble, dit-elle, mais je croyais que la question des salaires avait mis quelque égalité entre nous. »

A son tour, elle se leva, salua Mlle d'Espars et sortit.

« Ah ! je la briserai ! se dit-elle ; comment ? je ne sais pas. mais j'ai pour moi le hasard. »

Cette pensée que Lucienne raconterait peut-être ce qui venait de se passer entre elles la saisit, tandis qu'elle regagnait l'appartement de Mme de Varnesson.

« Bah ! reprit-elle, nous étions seules, je nierai ! D'ailleurs elle est trop fière pour rien répéter. Donc je n'ai rien à craindre. Quant à M. de Varnesson, on verra.) e moins jolies que moi ont fait tourner des têtes plus solides ! »

Elle donna, en passant dans une pièce d'attente, un coup d'œil à un grand miroir qu'on voyait entre deux fenêtres, et disparut derrière une porte.

XXI

Rien ne parut changé les jours suivants dans les relations de Mlle Hémaux avec Lucienne. Elle eut même une nuance plus marquée de politesse et caressa Véronique avec un redoublement d'affectation. Les gens de service comptèrent avec elle. Une circonstance, puérile en apparence, mais capitale pour qui connaissait les habitudes de la maison, fit voir en ce moment quelle place elle tenait dans les bonnes grâces de Mme de Varnesson.

Une indisposition obligea Cécile de rester dans sa chambre pendant deux jours. La Présidente demanda une première fois de ses nouvelles, et le lendemain se dérangea pour lui porter elle-même une tasse de tisane. C'était une révolution.

« Nous avons deux maîtres, » dit une vieille femme de charge qui était au service de la Présidente depuis vingt ans.

Vers cette même époque, le hasard fit que César, en partant pour la chasse de grand matin, quelquefois aussi en revenant de battre les bois aux heures obscures du soir, rencontra Mlle Hémaux errant sur la lisière du parc. Elle marchait un livre à la main. Ils échangeaient quelques paroles et chacun poursuivait sa route. Un fois ou deux, le chasseur retourna la tête.

« Elle a le pas souple et la taille bien prise, se dit-il un soir ; je ne plains pas le rustre qui l'aura. »

Ces yeux, qu'au dire de certains physiologistes, les femmes portent derrière la tête, avaient permis à Cécil de voir le mouvement de César.

Un jour, l'entretien se prolongea.

« Elle a vraiment un sourire charmant, pensa César ces filles de chambre sont des êtres singuliers. Elle ont, par occasion, des sourires et des regards de grande dames. Voici la première fois que Mme de Varnesson, dans son antichambre une personne qui fasse plaisir à voir. »

Le lendemain, à la même place, Mlle Hémaux l'aborda. Elle paraissait émue et regardait autour d'elle.

« Avez-vous, par aventure, aperçu quelque loup ? di gaiement le chasseur.

– Je le voudrais. j'aurais moins peur. répondit elle en affectant de rire.

– Eh ! eh ! que se passe-t-il donc et qu'est-il arrivé Je ne vois aux environs ni tigre farouche, ni briganc ravisseur.

– Monsieur de Varnesson, parlons sérieusement ; c'est vous que je cherchais, c'est vous que j'attendais., et c'est vous qui causez l'effroi où vous me voyez.

– Moi ?

– Voilà dix jours que je poursuis l'occasion de vous parler. Dix fois je l'ai trouvée. Je courage m'a toujours manqué au dernier moment. Je serai plus brave aujourd'hui. Pourquoi me détestez-vous et que vous ai-je fait ? »

La surprise fit que César s'arrêta devant Mlle Hémaux.

Mais qui diable a pu vous dire ?. s'écria-t-il.

– Oh ! ne vous en défendez pas !... Ai-je besoin qu'on me parle pour comprendre les choses ? Je suis femme, quoique femme de chambre. Cet éloignement que vous me faites voir me désole. Si encore je savais en quoi je l'ai mérité, peut-être arriverais-je à la détruire ; mais non, vous m'évitez, jamais un mot. Je sais bien que je ne suis rien, mais vous qui êtes bon pour vos gardes, pourquoi ne le seriez-vous pas pour une pauvre fille qui ne vous a fait aucun mal ?... »

Un sillon tracé dans un pré se trouva devant elle. Elle fit un faux pas et poussa un petit cri.

M. de Varnesson la soutint ; presque aussitôt Cécile croisa sans affectation sur son bras deux mains blanches et potelées qu'il se mit à regarder. Ainsi regarde l'épervier la caille dodue qui court dans un chaume. La marche lente des deux interlocuteurs les conduisit sur la lisière d'un bois.

« Vous n'avez d'yeux, vous n'avez d'attentions que pour Mlle d'Espars, reprit Cécile ; elle les mérite toutes, je le sais ; et puis elle entre au salon, tandis que moi !... Mais enfin de l'affection au dédain la distance est grande, et le dédain que vous me faites voir m'engagerait presque à quitter la maison.

– Moi, du dédain ? . Oh ! »

La main du chasseur venait de prendre la main de Cécile ; elle lui laissa la sienne, et, levant des yeux que le passage d'une larme rendait plus brillants :

« Bien vrai ? me serais-je trompée ? » reprit-elle avec élan.

César pensa que les robustes filles qu'il rencontrait au fond des bois n'avaient pas de regards si vifs ni si remplis d'éloquence. Et comme il ne répondait pas :

« Ainsi, poursuivit Cécile, je puis croire que tout ne sera pas pour l'une et rien pour l'autre ?

– Mettez-moi à l'épreuve. que faut-il que je fasse ? »

Un garde vint à passer, menant ses chiens en laisse.

« Je vous le dirai demain, répondit Cécile dont la main venait de quitter le bras de M. de Varnesson.

– Où ?

– Je me promène quelquefois par ici.

– A quelle heure ?

– Je sors souvent le matin. »

Mlle Hémaux s'enfonça dans un sentier où les plis de sa robe soulevaient un tapis de feuilles mortes. Au dernier buisson, elle tourna la tête. César était à la même place. Elle lui fit un petit signe de la main, et disparut.

« Où donc avais-je les yeux ! » se dit-il.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour et à la même place, on pouvait voir M. de Varnesson assis sur le tronc d'un arbre renversé. Il regardait au fond du parc. Son chien tombait vainement en arrêt ; il ne le voyait pas. Des lapins passaient à portée de son fusil, il ne les tirait pas. Au bout d'un instant, Cécile apparut à l'extrémité d'un taillis au travers duquel courait un sentier. Un souffle de vent faisait voltiger un voile qui retombait sur son épaule. La rapidité de sa marche animait son teint ; chaque mouvement de sa robe arrachait des feuilles jaunes aux branches qui se courbaient sur son passage et des gouttes de rosée pleuvaient autour d'elle. Un frais sourire errait sur ses lèvres.

« Me voilà, dit-elle, mais peut-être ai-je tort.

– Et pourquoi ? Est-ce parce que j'étais aveugle et que vous voulez que je ne le sois plus ? »

Il l'attira auprès de lui sur le tronc de l'arbre. Devant eux s'étendait un horizon de bruyères et de bois dont les derniers plans se noyaient dans des rideaux de brumes argentées. Du front des arbres rougis par l'automne s'envolaient des tourbillons de feuilles qui faisaient en ombant un léger bruit. Le brouillard qui rampait au loin gagna le taillis et roula autour d'eux ses gazes flottantes. En un instant, ils en furent enveloppés. Cécile serra sa mante autour de sa taille :

« Je suis accourue sans penser à ce que je faisais ; à présent, je ne sais plus ce que j'ai à vous dire et j'ai froid, » murmura-t-elle.

Le brouillard commençait à se résoudre en pluie. Mille gouttelettes fines la frappaient au visage et aux mains. C'était comme une poussière d'eau dont elle était inondée.

« J'étais au coin du feu, cependant, reprit-elle d'un air de doux reproche.

– Voulez-vous me suivre ? dit César ; il y a ici près une maisonnette où je m'abrite par les mauvais temps. Elle est meublée à la diable, mais les fagots n'y manquent pas, »

Mlle Hémaux se leva. A une centaine de pas, derrière un bouquet de chênes, elle aperçut une cabane entourée de tous côtés de gros buissons. On pouvait passer à côté sans la voir. César tira de sa poche une clé, ouvrit la porte, fit entrer Cécile dans une première pièce, et, poussant un ressort caché dans un pan de bois, l'introduisit dans une autre chambre garnie de quelques meubles et d'un tapis.

« C'est mon hangar, » dit-il avec un sourire.

Cécile se rappela alors qu'en tournant autour de la cabane pour atteindre la porte d'entrée, elle avait aperçu un toit de chaume et des murs en pisé dont pouvaient s'accommoder des bûcherons. Tandis qu'avec une certaine surprise elle regardait l'intérieur de cette réserve, la cheminée, la petite glace suspendue à la muraille, les fauteuils, le divan, la table, le tapis sous lequel on sentait un plancher, César, accroupi devant l'âtre allumait un feu de bourrées. Il riait comme un faune.

« Ce n'est point un palais, dit-il ; mais une princesse en voyage, surprise par l'orage, y pourrait passer un quart-d'heure.

– Je ne suis pas une princesse, dit Cécile ; mais je ne regrette pas le mauvais temps. »

La pluie ne cessa pas de tomber pendant une heure ; au premier rayon de soleil qui fit étinceler mille diamants aux branches des arbres, Mlle Hémaux sortit de la cabane. César la suivait. Elle l'arrêta d'un geste doucement impérieux.

et Croyez-vous qu'il me faille un guide pour reconnaître mon chemin, si jamais l'envie de revoir la cabane me prend ? dit-elle.

– Vraiment, vous ne l'oublierez pas ? dit-il.

– Je ne promets rien, » répondit-elle.

Alors, ramenant ses jupes autour de ses chevilles et, debout, sur la pointe de ses bottines, elle prit sa course par un sentier dont le fin gravier avait bu l'ondée. Une rougeur ardente couvrait ses joues, ses regards brillaient comme des flammes.

« Allons ! se disait-elle, hier j'avais Mme de Varnesson ; que reste-t-il aujourd'hui à Mlle d'Espars ? »

A son réveil, Mme de Varnesson trouva un bouquet de fleurs des champs tout humide posé sur sa table à ouvrage.

« Je l'ai cueilli ce matin dans la rosée, dit Cécile, ce ne sont pas des camélias, mais cela sent bon.

– Il n'y a que vous pour avoir de ces attentions, » répondit la Présidente.

Il y eut beaucoup de monde au château des Tourbes vers la fin de la saison ; Mme de Fréneuse y passa quinze jours en compagnie d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles on remarquait M. de Courgivaux. On dansa, on joua la comédie. La glace de ce salon, qui était le plus compassé de la province, fondit sous l'influence de cette aimable femme. César, qui s'oubliait moins longtemps au fond des bois depuis quelque temps, se mêlait à ces plaisirs et y apportait le contingent d'une gaieté plus expansive. Cécile allait et venait, et rôdait partout avec l'activité d'un chien qui quête et l'audace d'une personne qui sait qu'aucune porte ne restera plus fermée devant elle. Rien ne lui échappait. Elle avait des yeux qui perçaient les murailles, des oreilles qui eussent entendu le vol d'un oiseau de nuit. Elle amusait Mme de Varnesson à son petit lever par des récits qu'assaisonnait un grain de médisance ; renseignée sur les relations qui

existaient entre Mlle d'Espars et M. de Marsac, un temps elle avait espéré qu'une imprudence lui livrerait l'institutrice. Mais sa droiture couvrait Lucienne comme d'une égide. Rien qu'elle ne fît au grand jour, en pleine lumière.

« Quoi ! se disait Mlle Hémaux, rien ne me donnera donc prise contre ce cristal ? »

Lucienne et Véronique tenaient peu de place et faisaient peu de bruit dans ce tourbillon. Mme de Fréneuse était toute aux rôles qu'elle apprenait et aux costumes qu'ils exigeaient. Elle aimait toujours Mlle d'Espars, et, à l'occasion, le lui prouvait, mais en courant et entre deux répétitions. Mme de Varnesson s'enfermait souvent avec Cécile pour préparer l'ordonnance de chaque dîner et de chaque fête. Elle en était arrivée à la consulter sur tout et se déchargeait sur elle du soin de veiller aux menus détails. Pour se délasser de ce surcroît d'occupations, Mlle Hémaux faisait quelquefois des promenades matinales, qui la conduisaient toujours du côté de la cabane cachée dans les bois. Elle n'en revenait jamais sans quelques fleurs qu'elle offrait à la Présidente. César ne faisait plus aucune attention à Mlle d'Espars ; il caressait encore Véronique, mais en passant et du bout des lèvres. Dans cet oubli profond qui entourait la marraine et sa filleule, c'était la seule chose qui chagrinât sérieusement celle-ci.

Sur ces entrefaites, et le lendemain d'une représentation qui avait obtenu un grand succès, Mme de Fréneuse fut subitement rappelée à Paris par une dépêche. Elle s'éloigna, entraînant à sa suite M. de Courgivaux et la partie la plus brillante des hôtes des Tourbes. César soupira et reprit son fusil. Le jour même, un peu après le déjeuner, et au moment où ce qui restait de la compagnie était réuni au salon, Cécile poussa la porte et parut hésiter après être entrée :

« Qu'est-ce ? dit Mme de Varnesson.

– C'est un médaillon que j'ai trouvé tout à l'heure, dit Mlle Hémaux ; la personne qui l'a perdu est peut-être fort inquiète. Je ne me connais pas en ces sortes d'objets, mais celui-ci me paraît fort précieux. Je me suis empressée de le rapporter. »

Elle venait, tout en parlant, de poser le médaillon entre les mains de Mme de Varnesson.

« Mais je le reconnais, dit celle-ci, n'est-il pas à vous, mademoiselle d'Espars ?

– A vous, mademoiselle ? s'écria Cécile dont les yeux étincelèrent.

« Je le portais du moins il n'y a pas longtemps encore ; vous l'avez trouvé sans doute chez Mme de Fréneuse ? »

Mlle Hémaux toussa et balbutia comme une personne qui cherche ses mots :

« Non, mademoiselle, dit-elle enfin.

– Mais où donc alors ? » demanda la Présidente.

Un nouvel embarras se peignit sur le visage de Cécile ; elle baissa les yeux.

« Si j'avais su, reprit-elle enfin, c'est à Mlle d'Espars seule que j'aurais rendu cet objet. Je ne sais pas maintenant si je dois.

– Quand je vous le demande ? ajouta Mme de Varnesson.

– Mais parlez donc ! s'écria Lucienne.

– Eh bien ! mademoiselle, puisque vous l'exigez, j'ai ramassé ce bijou dans la chambre de M. de Courgivaux. »

Le rouge de l'indignation couvrit le visage de Lucienne.

– Ah ! Mademoiselle, vous n'y pensez pas, s'écria-t-elle, ce bijou.

« J'ai dit la vérité, je le jure., répliqua vivement Mlle Hémaux, je regrette seulement de l'avoir dite. »

Lucienne ouvrait ses lèvres tremblantes. Elle allait raconter comment ce médaillon était sorti de ses mains ; tout à coup elle se souvint de ce que Mme de Fréneuse avait fait pour son frère ; parler c'était la livrer et, pour se défendre, Mme de Fréneuse n'était plus là. Mille pensées se heurtèrent dans sa tête, pressées, confuses, désordonnées, elle sentait tous les regards sur elle et lisait sur tous les visages l'expression de l'étonnement et de l'indignation.

« Mon Dieu ! fit-elle.

– Mais défendez-vous donc ! » s'écria César, qui fit un pas en avant.

Un regard de Mlle Hémaux l'arrêta dans son élan ; mais un sentiment de compassion animait son visage.

« Moi ! c'est moi !. » s'écria Lucienne.

Elle ne put aller plus loin ; d'une main défaillante elle chercha un fauteuil pour s'appuyer.

Mme de Varnesson se leva, et posant le médaillon dans sa main glacée :

« Demain, Mademoiselle, vous quitterez le château des Tourbes. »

Un nuage passa devant les yeux de Lucienne et elleomba sur le tapis sans connaissance.

« C'est impossible cependant ! s'écria César.

« Et pourquoi ? » dit Cécile à son oreille.

César fronça le sourcil et se tut. La pitié et un indéfinissable sentiment de colère gonflaient son cœur.

En ce moment Véronique venait d'entrer. A la vue de Lucienne, pâle et renversée, elle se précipita sur elle avec des cris et des sanglots.

« Sortez, mademoiselle, » dit Mme de Varnesson.

Mais l'enfant ne l'entendait plus. Elle était accroupie auprès de Mlle d'Espars et couvrait son visage et ses mains de larmes et de baisers.

« Enlevez cette enfant, » dit la Présidente.

On s'empara de Véronique ; mais, cramponnée à la robe de Lucienne, on ne put l'arracher d'auprès d'elle qu'en employant la violence ; ses mains, raidies par le désespoir et l'épouvante, emportèrent des lambeaux d'étoffe. Mlle d'Espars était toujours immobile.

Se tournant alors vers l'assemblée :

« Je vous de mande pardon de cette scène ridicule, » dit Mme de Varnesson qui agitait son éventail.

Lorsque Mlle d'Espars ouvrit les yeux, elle était dans une chambre inconnue ; son premier regard rencontra celui de Mlle Dunbar. Un instant elle resta immobile comme une personne qui cherche à rassembler des souvenirs confus. Tout à coup la mémoire lui revint ; un tremblement la saisit.

« Ah ! vous savez 1. » dit-elle.

La main nerveuse d'Élise serra la sienne, et, l'interrompant :

« Je sais, répondit-elle, que lorsque je suis entrée chez Mme de Varnesson, vous étiez par terre, plus semblable à une morte qu'à une vivante. On emportait Véronique qui se débattait entre les bras de Mlle Hémaux. Votre main tenait encore le médaillon, cause première de cette

scène ; une fille de service allait vous jeter en voiture. Ah ! Mme de Varnesson est implacable, plus implacable encore que je ne le supposais. Je me suis interposée, et Mme la baronne de Praille a consenti à vous recevoir. Vous êtes ici chez elle. Elle a lu dans mes yeux que, si elle hésitait, je la quittais sur l'heure. '

Les lèvres de Lucienne cherchèrent la main d'Élise.

« Ah ! vous me restez, vous ! » dit-elle.

Les deux mains d'Élise s'appuyèrent brusquement sur les épaules de Mlle d'Espars :

« Regardez-moi bien en face, dit-elle

– Pourquoi ? fit Lucienne, qui leva les yeux.

– Allons donc ! une âme trompeuse avec un tel regard, est-ce que c'est possible ? »

Elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassant :

« Mais il y a là-dessous quelque chose qui me passe, reprit-elle. J'ai interrogé une fille qui est employée au service des appartements. C'est bien dans la chambre de M. de Courgivaux que le médaillon a été ramassé. Elle était présente au moment où Mlle Hémaux l'a découvert sur le tapis. De ce côté-là donc, point de doute. Par quel hasard un bijou qui est à vous, que vingt fois je vous ai vu porter, est-il chez un homme qui n'a avec vous que ces banales relations qu'autorise le monde ? » Lucienne baissa la tête.

« Vous ne devinez rien ? vous ne soupçonnez rien ? reprit Élise.

– Rien, » répondit Lucienne d'une voix étouffée.

De nouveau Mlle Dunbar la regarda au fond des yeux.

« Vous ne dites pas tout, chère Lucienne, poursuivit-elle ; peut-être êtes-vous liée par un serment ; mais je ne le suis pas, moi, et il me suffit de vous savoir, de vous sentir innocente, pour agir ! »

Lucienne secoua la tête et regarda Élise d'un air suppliant.

« Ceci ne vous regarde plus, chère petite, ajouta Mlle Dunbar ; vous savez que j'ai fait divorce avec les dévouements chevaleresques. Ma devise est armée en guerre. Souvenez-vous l'arc est bandé. Tant pis pour celui que la flèche rencontrera dans son vol. »

Un accès de fièvre violent se déclara dans la journée. Il augmenta vers le soir et acquit un degré alarmant d'intensité pendant la nuit. Élise s'installa

auprès de Lucienne. Mme de Praille vint prendre des nouvelles de Mlle d'Espars.

« Pensez-vous que cela dure ? dit-elle ; les fièvres ont cela de déplaisant qu'avec elles on ne sait jamais comment les choses finissent.

– Il est clair que c'est moins commode qu'un fermier à qui l'on signifie congé et qui déguerpit dans la huitaine. Celle-ci durera ce que Dieu voudra. Quant à moi, je ne quitterai pas cette infortunée.

– C'est ce dont je m'aperçois, reprit la baronne en soupirant ; hâtez-vous donc de la guérir, pour me revenir au plus vite. Vous savez que j'ai le malheur de ne pouvoir me passer de vous.

– Eh bien ! dit Élise d'une voie gaie, si vous êtes entêtée dans vos affections, laissez-moi être opiniâtre dans mes amitiés.

– Au demeurant, ajouta Mme de Praille en se retirant, c'est une plaisante histoire. Hier on ne soufflait mot, aujourd'hui c'est un vacarme ! Ce qui me ferait croire assez volontiers que Mlle d'Espars est innocente, c'est que tout le monde l'accuse. Mais l'ennuyeux, c'est que tout cela fait du bruit et qu'on y perd son repos, et ça prouve qu'on ne devrait jamais égarer de médaillon. Souvenez-vous-en, mademoiselle.

– Merci, madame la baronne. à

XXII

Aucune des personnes qui habitaient le château des Tourbes ne parut chez Mme de Praille, si ce n'est César. Il arriva dans la soirée, à cheval, le visage anxieux, et demanda à parler à Mlle Dunbar.

« Tout accable Mlle d'Espars, dit-il, et tout le monde jure qu'elle est coupable. On a ressuscité à ce propos l'histoire des bijoux de M. Lespinois. Ce qui devrait la protéger l'incrimine. Vous savez le sot proverbe : il n'y a pas de fumée sans feu. Eh bien ! moi, je ne puis pas croire qu'une personne aussi droite, aussi fièrement modeste que Mlle d'Espars, soit coupable. »

Élise lui serra la main.

« Nous voilà deux, à présent, dit-elle.

– Ah ! poursuivit César en frappant du pied, il y a quelqu'un qui la déteste. une femme. une vipère dont j'ai peur ! Pourquoi Mlle Hémaux nourrit-elle une aversion si profonde contre Mlle d'Espars ? Je l'ignore. Un temps, elle m'avait fait partager ses préventions. non pas au fond, mais dans la forme ; j'étais moins cordial, moins confiant ; je me le reproche ; aujourd'hui, à l'aspect de ce visage bouleversé, je ne me suis plus souvenu que du moment où, pour la première fois, j'ai vu la pauvre Véronique sur ses genoux. Ne la quittez pas, mademoiselle Dunbar, aimez-la ; je ne suis qu'un chasseur, mais on verra que, sous l'habit du chasseur, il y a le cœur d'un homme.

– Voulez-vous voir notre amie ? dit tout à coup Élise.

– Si je le veux ! »

César suivit Mlle Dunbar dans la chambre de Lucienne. Elle était immobile dans son lit, les cheveux dénoués, les mains jointes, les yeux dans l'espace. Au léger bruit qu'on fit en entrant elle tourna la tête. Une vive rougeur la couvrit ; son regard éperdu chercha Élise.

« Voulez-vous me tendre la main comme autrefois ? dit M. de Varnesson.

– Ah ! que Dieu vous bénisse ! vous ne savez pas tout le bien que vous me faites ! » s'écria-t-elle.

Un flot de larmes monda ses joues.

« Merci, monsieur de Varnesson, je vois à présent que je puis compter sur vous ! » dit Élise.

Elle le ramena doucement vers la porte.

« Cette première émotion est bonne, reprit-elle ; prolongée, elle pourrait devenir nuisible. Une occasion se présentera, j'en suis certaine, de faire rendre justice à Mlle d'Espars ; vous me connaissez assez pour être convaincu que je la saisirai.

– Vous avez des projets ?

– Peut-être ; mais adieu. non, au revoir. »

Le troisième jour, au moment où la convalescence arrivait, Mlle Hémaux se montra chez Mme de Praille. Elle avait l'air effaré d'une novice qui aurait mis le feu à son couvent.

« Ah ! si j'avais su ! » dit-elle en entrant.

Mlle Dunbar, qui l'avait reçue dans une pièce d'attente, l'interrompit :

« Vous ne savez rien, mademoiselle, pas plus aujourd'hui que l'autre jour. »

Cécile feignit de rougir et sourit :

« Les amis de Mlle d'Espars, et je suis de ce nombre : bien qu'elle m'ait toujours marqué une froideur voisine du dédain, voudraient douter, qu'ils ne le pourraient pas, répliqua-t-elle. D'ailleurs, Mlle d'Espars n'a rien nié.

– Et que pouvait-elle répondre ? elle avait perdu connaissance.

– C'est ce qu'on fait toujours, dit-on, dans les circonstances embarrassantes. »

Elise réprima un mouvement d'indignation, et prenant un air de politesse :

– Mademoiselle d'Espars, n'est-ce pas, occupait un t appartement au rez-de-chaussée, à l'angle du corps de logis principal ?

– Oui, mademoiselle.

– Et M. de Courgivaux une chambre au premier étage, si je ne me trompe, et à l'extrémité de l'aile) droite ?

– C'est la partie du château qu'on destine aux hôtes de quelques jours.

– Il n'était donc pas seul dans cette aile ?

– Oh non ! balbutia Cécile.

– Madame de Fréneuse l'occupait aussi, ce me semble, avec deux ou trois autres invités ?

– Oui.

– Et l'on ne communique du rez-de-chaussée au premier étage que par le grand escalier ?

– Et par un escalier qui s'ouvre derrière un office, non loin de l'appartement de Mlle d'Espars.

– N'est-il pas condamné presque toujours, cet escalier de service ?

– Oui, presque toujours, mais non pas toujours.

– N'aviez-vous pas remarqué que, depuis un assez long temps, Mlle d'Espars ne portait plus le médaillon que vous avez découvert ?

– Ces choses-là peuvent être portées sans être vues.

– Ce qui veut dire, comme je le pensais, que vous ne l'aviez pas vu en effet depuis déjà quelques semaines.

– Pardon, mademoiselle, mais vous m’interrogez, je crois. L’affaire cependant n’est point encore en cour d’assise.

– Elle est du moins pendante devant le tribunal de l’opinion et je vous sais trop bonne pour n’être pas convaincue qu’à l’occasion, vous seriez désireuse de rendre service à Mlle d’Espars ; n’est-ce même point cela qui vous a conduite ici ?

– Certainement, et la meilleure preuve que j’en puisse donner, c’est que si j’avais eu l’honneur d’être admise auprès de Mlle d’Espars je lui aurais donné le conseil de quitter le pays.

– Vous auriez permis tout au moins que sa convalescence fût achevée.

– Sans doute, répondit naïvement Cécile.

– Ce conseil vient-il de vous seulement, mademoiselle, ou de Mme de Varnesson ?

– Mme de Varnesson partage mon avis ; elle a même consenti, à ma prière, à ne rien ébruiter, et si Mlle d’Espars tient à continuer la carrière de l’enseignement, on est disposé au château des Tourbes à lui donner une lettre pour une famille honorable qui habite une province du Midi et qui l’accueillera. Elle y sera à l’abri de tout souvenir.

– Et de toute médisance, n’est-ce pas ?

– Sans doute. La Touraine est loin du Languedoc. Mlle d’Espars, en outre, pourrait compter sur notre entière discrétion.

– On ne saurait être plus charitable. Le projet mérite qu’on y réfléchisse. »

Mlle Hémaux se rapprocha de Mlle Dunbar et, essayant de son sourire le plus engageant :

« Mme de Varnesson qui apprécie le nombre et l’étendue de vos qualités, a pensé que, si vous parliez dans ce sens à Mlle d’Espars, elle écouterait la voix de la raison. Vous pourriez alors compter sur sa reconnaissance.

– Vous remercieriez Mme de Varnesson de la bonne opinion qu’elle a de moi. Je ne sais pas seulement si je t mériterai la reconnaissance dont elle parle. Ne me disiez-vous pas tout à l’heure que vous vouliez écrire pour Mlle d’Espars, lui trouver une maison en province, lui assurer le repos ? Voilà bien des soucis et bien des occupations. Est-ce la seule pensée de son intérêt qui vous engage à l’envoyer si loin ? »

i Rassurée par la simplicité de ce langage, Mlle Hémaux jeta un regard caressant sur Mlle Dunbar, et d'un air de i confiance :

« Je serai franche avec vous jusqu'au bout, répondit-elle. Depuis le départ de Mlle Lucienne, Mme de Varnesson a bien voulu placer Mlle Véronique, sa nièce, sous ma direction particulière ; mon zèle suppléera à ce qui peut me manquer du côté de l'habitude et du savoir. Malheureusement, nous trouvons chez cette jeune fille une résistance qui nous afflige. Une indiscretion maladroite lui a fait connaître que Mlle d'Espars était encore dans le pays. Elle s'obstine dans la pensée qu'elle reviendra et se refuse à recevoir mes conseils. Elle est comme ensorcelée. Il faudrait, pour qu'elle se soumît, qu'elle fût bien certaine qu'elle ne reverra jamais sa première institutrice. Je ne vois qu'un départ pour lui donner cette conviction. Nous ne voudrions pas user de rigueur, avant d'avoir épuisé tout autre moyen, pour plier Mlle de Varnesson aux volontés de sa tante. On se demande vraiment ce que Mlle d'Espars a pu faire pour s'emparer ainsi de l'esprit d'une enfant. Elle n'est plus à ceux de sa famille, elle est à une étrangère !.

– Cette étrangère l'a aimée, voilà tout. »

Un froid sourire plissa les lèvres de Mlle Hémaux. Elle eut la pensée que Mlle Dunbar s'était jouée d'elle.

« Si c'est là tout le secret, on l'aimera, dit-elle d'un air froid ; chacun seulement a sa manière d'aimer. »

Mlle Dunbar venait de se lever.

« Avant de prendre un parti, répondit-elle, vous me permettrez de ne m'inspirer que de l'intérêt de Mlle d'Espars. Dans ma pensée, il passe même avant celui de Mlle de Varnesson.

– Faites à votre gré ; j'aurai le chagrin de n'avoir pas été comprise, » dit Cécile qui la salua.

Quand elle fut seule, Élise réfléchit un instant.

« Le plus clair, se dit-elle, est de faire précisément le contraire de ce qu'on nous conseille. Ce n'était pas si mal combiné, et l'on sent que Mlle Hémaux a passé par là. Lucienne, exilée dans une province lointaine et sous le coup d'une accusation, on la perdait tout doucement. Son départ, avant toute réhabilitation, était une fuite, presque un aveu. Là-bas personne pour

la défendre ; avec des insinuations et quelque lettre perfide contre laquelle on n'aurait aucune protection, elle était perdue. Pour intéresser son cœur à cette combinaison, on mettait en avant Véronique qu'elle aime, et on lui faisait entendre que cette innocente créature serait la première à pâtir de sa présence. Elle partait là-dessus, et on avait bataille gagnée en même temps qu'on se donnait des airs de magnanimité. Bien joué, mademoiselle Hémaux ! mais vous avez oublié que Mlle d'Espars est sous ma garde ; elle y restera. Pas une ombre ne m'a effleurée, vous le savez, et mon nom qui la couvre, c'est déjà une force.

« C'est moi qui ai répondu d'elle, reprit Élise en poursuivant son monologue, sa cause est donc la mienne. Le coup qui l'a terrassée lui a été porté devant vingt personnes, il faut que, devant cinquante, Lucienne se relève. Donc, la première chose à faire, c'est de la garder ici. Il me semble que je suis un peu comme un juge d'instruction. Quelles sont les pièces du procès ? Un médaillon. Il a été trouvé, je le sais. Et il appartenait à Mlle d'Espars, je le sais encore. Mais qui l'a perdu ? Là est la question. Si donc la vérité ne peut éclater qu'aux dépens d'autrui. tant pis pour autrui !... j'irai jusqu'au bout. »

Aussitôt que Lucienne fut en état de l'écouter, Élise lui fit part des projets qu'elle avait conçus.

« J'ai fait choix d'une habitation qui touche à la lisière du parc de Mme de Praille, vous y serez libre et en même temps sous la protection du château. On nous sait honnêtes gens dans le pays. Une veuve à qui j'ai rendu service prendra soin de votre petite maison. Ce. ne sera pas cher. Avec cent francs par mois vous vivrez comme une reine, une reine qui n'aurait ni cour ni ministres. Vos économies vous permettront d'attendre. Vous en avez bien pour six mois, et la lumière sera faite longtemps avant que vos ressources soient épuisées. Nous nous verrons tous les jours. Et si Mme de Varnesson vient chasser sur nos terres, elle trouvera à qui parler.

– Mais c'est la guerre !

– C'est la vie ! On vous a frappée, ne fuyez pas.

– Je reste, dit Lucienne avec fermeté.

– A la bonne heure ! A présent, tâchez que votre frère, à qui j'ai dit tout, approuve tout. »

Elise, en effet, avait écrit à Octave pour lui faire part de ce qui s'était passé au château des Tourbes ; mais, en apprenant à Octave que sa sœur n'était plus chez Mme de Varnesson, Mlle Dunbar n'avait pas cru devoir lui en dire le motif véritable dans toute sa crudité. Elle avait parlé de mésintelligences passagères qui demandaient une séparation momentanée, et présenté la retraite de Mlle d'Espars comme une mesure dictée par la prudence. Elle badinait, en la montrant pareille à Achille enfermé dans sa tente. En agissant ainsi, Élise avait un double motif : éviter un éclat au-devant duquel Octave n'eût pas manqué de courir, si toute la vérité lui eût été révélée, et conserver la conduite d'une affaire qu'elle avait prise en main.

« Faites, lui avait répondu le frère de Lucienne ; il y a eu un jour dans votre vie où vousavez acquis des droits éternels à ma reconnaissance ; je vous sais droite, généreuse et ferme. je vous confie ma sœur. Si vous ou elle aviez besoin de moi, dites un mot, etsur l'heure je vous rejoindrai

Quant à Victor de Marsac, il était alors au fond de le Bretagne, occupé de recherches historiques qui devaien le retenir un assez long temps dans la poudre d'une vieille bibliothèque. La dernièrelettre que Lucienne avait reçue de lui le faisait voir animé d'une grande ardeur.

« Je vis dans une longue salle voûtée qui dépend d'une abbaye dont la plus grande partie tombe en ruine, disait-il. Des rayons garnis de respectables in-folios montent jusqu'à la naissance des retombées. Par les fenêtres en ogives percées dans l'épaisseur des murailles, je vois une vallée sauvage tapissée de bouquets de chênes et animée par le passage d'un ruisseau. Un pâtre y promène dans les bruyères son manteau degrosse laine blanche et ses brebis noires. Pas d'autre bruit quecelui du vent qui pleure dans les genêts. Par les gros temps, le ressac de la mer voisine monte dans la plaine. C'est comme un long gémississement qui passe avec l'orage, meurt et renaît encore. Cette voix désespérée berce ma solitude. Mes jours et mes soirs appartiennent au travail ; la nuit, je me promène quelquefois dans les galeries écroulées ou le long des arcades qui s'allongent autour du cloître. Des pierres grises chargées d'inscriptions m'apparaissent dans l'ombre. Une croix dont l'un des bras a été rompu, se dresse au centre du champ de mort ; la lune en dessine la silhouette brisée parmi les tombes. Personne n'y

trouble jamais ma solitude. Les paysans se signent quand ils passent dans les environs du cloître. C'est, dit-on, un lieu hanté. On parle vaguement d'un abbé qui avait fait alliance avec le mauvais esprit. Il revient au lieu où il a vendu son âme. La nuit, à l'heure de sa mort, une cloche invisible tinte encore dans une tour crénelée et sa forme passe le long des arcades. Je n'ai pas entendu la cloche, je n'ai pas vu le fantôme de l'abbé ; la seule créature que j'aie rencontrée dans mes promenades nocturnes est un vieux loup qui cherchait fortune, et dont la silhouette noire a fui à mon approche.

« Le propriétaire qui troquerait volontiers ses vieilles pierres et les livres de sa bibliothèque contre un petit bateau qui va sur l'eau, est un armateur de Morlaix ; il nous laisse l'entière jouissance de ces ruines. Quand j'ai passé de longues journées qui me paraissent courtes dans la compagnie austère de ces volumes endormis si longtemps sous leurs couvertures de parchemin, au milieu des souvenirs d'un passé que j'évoque, il me semble que je suis un autre homme, et aux heures où la clarté trompeuse du soir allonge les formes et détruit leurs proportions réelles, je me dépouille presque de ma personnalité. Les désirs, les sentiments, les croyances d'un autre temps m'envahissent ; je suis un Bénédictin des anciens jours, je travaille pour la gloire de mon ordre et la grandeur de ma maison ; j'apporte ma pierre à ce monument de patience et de piété scientifique où se consumaient des existences ignorées ; j'entends les voix qui chantent les prières et les coups de la pioche qui creuse la terre, et je vis en esprit parmi les frères ensevelis, qui m'ont les premiers montré le chemin de l'éternité. La nuit venue, la plume rejetée, je rentre en possession de moi-même, et les rêveries éveillées par les fraîcheurs de la brise qui souffle entre les piliers me ramènent auprès de vous. Votre forme légère a bientôt chassé les spectres des moines qui dorment dans leurs robes de bure : j'entends votre rire sonore et doux, je vois la lumière de vos yeux, je vous parle, et la solitude s'anime de votre souvenir.

« Vous savez quel travail je poursuis ; j'en trouve des éléments nouveaux dans les richesses réunies sous ma main. Mais ces trésors dont je me nourris aux heures où j'ai le droit de penser à vous, m'en font désirer d'autres qui demanderaient un voyage et des loisirs. Je remplis mon escarcelle comme au temps où j'avais pour coffre-fort un tiroir. Toutes mes économies y

tombent., je ne les compte jamais.... J'imagine que ces gouttes d'eau feront un jour une fontaine. Je fais des projets, je me repais de rêves et d'illusions, vous en êtes le but et le mobile, et mon ambition se hausse jusqu'à croire qu'un jour je vous mériterai. Qui sait ! disent les philosophes ; je ne le suis pas, mais je parle comme eux. Soutenu par une espérance qui se pare de vos traits, pourquoi n'aurais-je pas ma place marquée parmi ceux qui ont un nom !. »

Il arrivait quelquefois que Lucienne communiquait les lettres de Victor à Mlle Dunbar. Une ombre de mélancolie se répandait alors sur le visage de l'Écossaise.

« J'ai dans mon pays une amie qui a fidèlement aimé pendant plusieurs années d'épreuves, dit-elle un jour à Mlle d'Espars ; à présent les jours d'épreuves sont terminés, et elle est heureuse. Ainsi serez-vous plus tard.

– Et vous ?

– Oh ! moi, j'ai renoncé à tous les rêves. »

Sa poitrine se gonfla, et, prenant la main de Lucienne :

« Il me semble, reprit-elle d'une voix émue, que vous êtes une jeune sœur que la Providence m'a confiée. La douceur m'est revenue depuis que je vous connais. Si un jour le bonheur est votre partage, laisserez-vous une place près de vous à celle que vous avez aimée au temps où vous pleuriez ?

– Une place près de moi. près de nous ? Ah ! Dieu ! si vous n'étiez pas à mes côtés, quelque chose me manquerait toujours.

– Eh bien ! dit Élise que Lucienne embrassait, prenez garde. je me souviendrai de ce que vous me dites aujourd'hui. »

La petite maison que Mlle Dunbar avait choisie pour Lucienne n'avait que trois pièces au rez-de-chaussée, avec une cuisine et un grènier où couchait la veuve qui était à son service. Une étroite vallée s'ouvrait devant, traversée par une rivière dont le cours sinueux était indiqué par une élégante file de peupliers. Des cultures variées en occupaient l'étendue fermée de modestes collines à l'extrémité desquelles s'effilait la pointe d'un clocher dans un groupe de chaumières. Des prairies menaient de la maison de Lucienne à la rivière qu'un pont rustique franchissait d'un bond. Il y avait çà et là des oseraies et des massifs de saules dont l'ombre s'étendait sur une herbe drue et verte ; en d'autres places la rivière faisait des coudes où son

eau limpide et froide s'épanchait sur un lit de sable fin. C'était le lieu que Mlle d'Espars préférait pour ses promenades. Elle s'y rendait aux heures tièdes du jour, après avoir mis tout en ordre dans son petit ménage ; elle y avait bientôt découvert une place écartée où l'abri d'un saule nouveau et de quelques trembles la protégeait contre les rayons du soleil. Un livre à la main elle lisait ou regardait couler l'eau qu'elle ne voyait pas et sa pensée allait de son frère à Victor, du passé déjà sombre à l'avenir incertain. Une route passait sur le versant des coteaux qui lui faisaient face, et mettait en communication la ville voisine et le pays d'alentour. Le courant de la vie et des affaires s'écoulait par cette issue ouverte entre des haies et des vergers. Quelquefois des voitures rapides y fuyaient et lui rappelaient par éclairs le tumulte et le mouvement du monde dont elle n'était plus. Elle n'y avait recueilli que des blessures. Des larmes la surprenaient par moments dans sa retraite. Elle les essuyait, craignant toujours d'être aperçue par Mlle Dunbar.

« Est-on malheureuse quand on est aimée, se disait-elle alors, et n'ai-je pas autour de moi Octave, M. de Marsac, Élise ? Pourquoi donc tant de lâcheté ? »

Mais, si sincère que fût sa reconnaissance envers les dons que lui réservait la vie, les larmes la gagnaient de nouveau.

Un jour elle entendit un cri sur la route dont un pli de la rivière la séparait. Elle tressaillit et releva la tête. Une voiture y passait lentement et dans cette voiture une petite fille à moitié penchée en dehors étendait ses bras vers elle. Lucienne reconnut Véronique qui l'avait aperçue appuyée au tronc d'un vieux saule.

« Je le savais bien ! c'est elle ! criait l'enfant. Elle n'est pas morte. rendez-la-moi ! »

Une main animée par la colère saisit Véronique par la robe. Lucienne se leva, tout son corps tremblait. Véronique se jeta en avant comme si, d'un bond, elle eût voulu franchir la distance qui les séparait. Cette fois, Mlle Hémaux passa ses bras autour de sa taille et la rejeta au fond de la voiture où la grande figure roide de Mme de Varnesson se redressa.

« Marraine ! ma petite marraine ! » cria l'enfant.

Lucienne vit un bras en l'air, et presque aussitôt un cri de douleur frappa son oreille. Le bras venait de retomber de toute sa hauteur. Elle couvrit son visage de ses mains ; la voiture partit, et quand elle les écarta de nouveau, un nuage de poussière qui rasait la cime des haies lui indiquait la place où elle avait vu tout à coup Mlle Hémaux, Véronique, Mme de Varnesson.

XXIII

A quelque temps de là, un matin, de ce même petit coin où elle aimait à se blottir, Mlle d'Espars entendit un pas sur le sable d'un sentier qui du milieu des prés gagnait la rivière. Ce pas allait et venait comme celui d'une personne qui cherche et se renseigne. Bientôt il toucha aux massifs de saules. Lucienne pencha la tête en dehors du rempart de branches légères qui la protégeait. Ce mouvement la trahit.

« Enfin ! » cria une voix dont le son la fit tressaillir.

Elle avait devant elle M. Lespinois et son sourire.

Elle fit un mouvement pour se relever.

« Chère mademoiselle, ne vous dérangez pas, s'écria l'homme aux bijoux, la place est des mieux choisies pour causer ; on n'a point à craindre les importuns, l'ombre y est épaisse, la rivière y répand de la fraîcheur. J'ai lieu de croire que vous avez l'habitude de vous y reposer, restons-y. »

L'étonnement, l'indignation, une sorte d'effroi dont elle ne pénétrait pas la cause, mais dont elle ressentait les profondes atteintes, paralysaient Lucienne. Il lui semblait qu'elle était en présence d'un reptile. M. Lespinois s'assit sur le tronc renversé d'un saule.

« On ne voit pas de lieu plus charmant dans les idylles, reprit-il en promenant ses regards sur les deux bords de la rivière. Ce paysage va bien à votre physionomie ; il en revêt la grâce mélancolique d'un charme plus attrayant. Mais, que je vous gronde ! Comment, vous, une personne bien née, une femme d'esprit, vous une Parisienne rompue aux convenances du monde, et qui savez si bien, à l'occasion, d'une parole aisée et d'un geste libre, donner des leçons à qui s'oublie, comment avez-vous pu susciter un si grand bruit autour de votre nom ? Ce n'est pas la faute que je blâme, bien

que ce soit une faute inutile ; la pire espèce, pour le dire en passant, c'est la maladresse. Vous aviez distingué un homme du monde, c'était bien, et cela vous était permis, quoique à vrai dire cet homme n'ait pas d'assiette ; mais, en ces sortes de circonstances, on n'égare pas de médaillon. C'était là une pièce de conviction, et je ne sais rien de tel pour compromettre un procès !... Le vôtre est perdu. Il faut songer, à présent, à tirer parti de la situation. »

M. Lespinois taquina le sable avec une canne légère qu'il tenait à la main ; il était évidemment satisfait de son petit discours. Il l'avait préparé chemin faisant et l'économie lui en paraissait de tout point galante. Lucienne l'écoutait tout effarée ; elle avait peur ; c'était alors le seul sentiment dont elle eût une perception nette. Que lui voulait cet homme qui marchait dans son chemin ? Un frisson passa sous sa peau, son cœur se serra, elle devint pourpre, elle devint pâle. M. Lespinois sourit ; il était flatté de l'effet qu'il produisait.

« Je vous jure, mademoiselle, continua-t-il, que vous avez un ami devant vous, un ami solide à qui rien ne coûtera pour vous bien convaincre de la sincérité de ses sentiments. Je suis ainsi fait, que la rancune n'a point de prise sur mon cœur. Quand ma sympathie est donnée, les plus indignes traitements n'y peuvent rien. Je laisse passer l'orage avec la ferme conviction qu'un jour on me rendra justice. Ce jour est-il venu pour moi, chère mademoiselle ? j'espère que oui, et certainement nous allons nous entendre. »

Il toussa légèrement et, d'une main discrète, pressant celle de Lucienne, il fit le mouvement de la porter à ses lèvres. Ce geste dégagea Mlle d'Espars de l'anéantissement nerveux où elle était comme ensevelie. Elle retira sa main violemment, et debout d'un seul élan :

« Monsieur, fit-elle, je pouvais croire, après tout ce qui s'est passé, que vous m'épargneriez le regret de vous revoir. »

Un sourire plein d'une ironie fine se dessina sur le visage heureux de M. Lespinois.

« Voilà un mot et un accent dont la meilleure comédienne vous payerait cher la dignité. Mais c'est un peu tard, gardez-en la monnaie pour qui ne connaît pas l'aventure du château des Tourbes. »

Cette fois il s'inclina sur la main de Mlle d'Espars et la porta galamment à ses lèvres.

Une terreur folle s'empara de Lucienne. Elle ne voyait personne dans la prairie et personne sur la route, et, devant elle, souriait un homme dont le regard insolemment poli la dévorait ; sa main tremblante chercha l'appui d'un arbre.

« Voyons, remettez-vous, chère mademoiselle, c'est un ami qui vous parle. Il est prêt à vous en donner toutes les preuves que vous désirerez. »

Lucienne fit un effort sur elle-même, et, se roidissant contre sa propre frayeur :

« Encore un mot, et vous allez me mettre dans la nécessité d'appeler.

– Ah ! mademoiselle ! » fit M. Lespinois.

En ce moment une ombre passa entre Mlle d'Espars et lui. Il n'acheva pas, et l'expression d'une épouvante stupide se peignit sur ses traits décomposés.

Lucienne poussa un cri et se trouva dans les bras de son frère. M. Lespinois était l'image vivante de la consternation. Plus de sourire, plus de badinage. Sa canne tremblait dans sa main défaillante. Des gouttes de sueur froide trempaient son front.

« Eh bien ! dit Octave, vous ne continuez pas ? Il me semble que étiez en train de parler à Mlle d'Espars. »

Ces quelques mots produisirent sur M. Lespinois l'effet du son du cor réveillant un cerf endormi à l'ombre des bois.

« Monsieur le comte, si j'avais pu croire. » dit-il.

Il ne put aller plus loin. Une sorte de frémissement nerveux agitait ses lèvres. La main d'Octave lui montra le sentier qui courait dans la prairie. M. Lespinois lit un pas.

« Avant d'aller plus loin, monsieur, demanda Octave, permettez-moi de vous demander où nous pourrions renouer cet entretien ? »

M. Lespinois appela à son aide toute son énergie. Il y réussit presque. En somme il était riche, très-riche, et il avait à défendre l'honneur des millions.

« Mais, dit-il, je suis au château des Tourbes et j'y resterai jusqu'à la fin de la semaine.

– Alors vous prendrez la peine de m'y attendre demain. »

L'héroïsme de M. Lespinois était à bout d'effort ; il s'inclina sans répondre. Octave prit le bras de sa sœur et passa devant lui.

Rentré d'un pas chancelant au château des Tourbes, le premier sentiment de M. Lespinois avait été de courir à la station la plus voisine du chemin de fer et de s'informer de l'heure à laquelle passait le premier convoi. Un maître de forges, auquel il s'ouvrit de son aventure, le dissuada de ce projet, dont le moindre inconvénient était de le couvrir de ridicule sans lui permettre d'espérer qu'il échapperait longtemps aux poursuites du comte d'Espars.

« Si Vous m'avez pris pour confident, lui dit M. Bonnard, c'est apparemment pour avoir un bon conseil.

– Sans doute.

– Eh bien ! moi qui ai passé par une usine comme vous avez passé par la corbeille des agents de change, si j'avais commis l'escapade dont vous m'avez fait le récit, j'en subirais les conséquences. »

M. Lespinois se récria.

' Voyons, continua M. Bonnard, vous n'avez pas, j'imagine, l'intention de vous enfermer dans une thébaïde, parce qu'il vous a plu, un jour d'automne, d'adresser des madrigaux à une institutrice en vacances ?

– Non, certes.

– Alors le plus simple est d'attendre. En mettant les choses au pire, que peut-il résulter de cet entretien ? Une rencontre.

– C'est bien, je crois, le projet de M. d'Espars de pousser les choses jusqu'à cette extrémité. Un homme d'épée I

– Tous les gens qui se battent ne meurent pas.

– Soit ; mais quelques-uns sont tués.

– Bah I quand on charge les pistolets d'une certaine manière, les balles vont tout de travers !. D'ailleurs, avant d'en venir là, nous trouverons cent moyens d'arranger cette affaire. Il

M. Lespinois soupira.

« Allons ! j'attendrai, » dit-il.

Dans le fond de son âme M. Lespinois estimait que le procédé de M. d'Espars était non moins injuste qu'insolent. Quelle égalité y avait-il entre eux ? Et que risquait ce jeune homme qui n'avait, comme autrefois un cadet

de famille, que la cape et l'épée, à se mesurer contre un millionnaire qui comptait faire souche de rentiers ? Dans f de telles circonstances une provocation pareille à celle I qu'il avait reçue n'était-elle pas un abus de ce préjugé qui veut que les rangs se mesurent à l'éducation sans tenir compte des capitaux ? Autrefois un marquis n'avait-il pas le droit de repousser avec dédain le cartel envoyé par un fils du tiers-état ? La grande révolution de 89 avait, il est vrai, changé les conditions de l'état social : mais pourquoi les immunités accordées autrefois à la noblesse qui entourait le roi n'auraient-elles pas été transportées à la bourgeoisie héritière de l'influence, et par extension aux millionnaires qui la représentent et prêtent leur argent à ces mêmes rois dont toute leur autorité découle ?

Le point d'appui de la hiérarchie manquait à la société moderne ; M. Lespinois s'en apercevait en ce moment et il regrettait avec une amertume mêlée d'indignation que le hasard permît qu'il en fît l'expérience. Et puis était-ce sa faute si Mlle d'Espars s'était compromise avec un homme du monde, et fallait-il le pourfendre parce qu'il avait eu la pensée de marcher dans un sentier battu ? Que voulait-il, en somme ? Assurer à cette imprudente une situation qui la mît en position de s'épargner, dans l'avenir, de semblables étourderies. Comment s'étonner ensuite si les riches négligent parfois de s'occuper des pauvres, quand leurs bienfaits sont ainsi reçus ?

Ces considérations étaient certainement de l'ordre le plus élevé, mais elles ne diminuaient en rien les perplexités de M. Lespinois, menacé d'un duel prochain. Or, il s'agissait de découvrir un résultat pratique et non de se perdre en d'inutiles théories.

Au plus fort de ces méditations une idée nouvelle traversa le cerveau fiévreux du financier. Un moyen se présentait peut-être de tout arranger. Qui prouvait que l'histoire à la suite de laquelle Mlle d'Espars avait quitté le château des Tourbes fût marquée au coin de la plus exacte vérité ? Que démontrait un médaillon ? Ce sont petits objets qui vont et viennent. Tout le monde savait que, durant la saison, M. de Courgivaux s'occupait de Mme de Fréneuse ; ne pouvait-il pas se faire que Lucienne eût été victime de quelque lâche machination perfidement arrangée par Mlle Hémaux qui voulait avoir ses coudées franches autour de Mme de Varnesson ? C'était

une fine mouche que Mlle Hémaux et capable de bien des choses. N'y aurait-il pas de la grandeur d'âme à réparer les injustices du sort en tirant une innocente fille de l'abîme où on l'avait poussée ? Quand on ne sait manier ni le sabre, ni l'épée, tous les genres d'héroïsme sont permis pour sauvegarder la vie d'une personne qui marche à la tête de trois cent mille francs de rente. On ne laisse point égorger un portefeuille. Son alliance avec Mlle d'Espars, ployée sous les coups de la calomnie, greffait la noblesse sur la fortune. Si Octave ne se mariait pas, on faisait passer le titre et le nom aux enfants de M. Lespinois ; il y aurait ainsi des Lespinois comtes d'Espars, et on fondait un majorat au bénéfice du premier-né de la famille. Lancée sur cette voie, l'imagination de M. Lespinois prit le vol. Il s'endormit content.

Le lendemain, allègre et d'un pied joyeux, il se rendit chez Octave qu'il trouva en train d'écrire des lettres. La dernière qu'il achevait était à l'adresse de Mlle de Stainville : « Un jour, lui disait-il, vous m'avez permis de penser à vous. Je ne dois vous apporter qu'un nom à l'abri de toute injure. On a touché à l'honneur du mien. Dans quelques heures je me battrai. Si cette lettre vous est remise, c'est que je serai mort ou en danger de mort. Au moment où mes yeux ne verront plus la lumière, votre souvenir sera dans mon cœur, votre nom sur mes lèvres. J'aurais voulu que ma vie vous fût consacrée. Saurez-vous jamais combien vous m'étiez chère ! Cette part d'affection que vous m'aviez accordée, reportez-la. sur Lucienne. Le frisson me saisit à la pensée qu'elle sera seule., Mais je n'hésiterai pas, si cruelle que soit cette pensée. Dieu vous garde, Marguerite. Dans cette vie et dans l'autre, mon âme est à vous. »

A la vue de M. Lespinois, Octave signa cette lettre et la cacheta ; puis froidement :

« Qu'est-ce ? dit-il.

– Monsieur le comte, dit M. Lespinois en affectant une attitude légère, ne vous dérangez pas. L'homme que vous avez vu hier a disparu. Je ne m'arrête point aux bagatelles des médisances, et il ne sera pas dit qu'un médaillon m'aura empêché de faire le bonheur d'une aimable personne. Je viens vous demander la main de Mlle d'Espars. »

Le rouge de l'indignation monta au visage d'Octave, et, réprimant un geste de colère :

« Monsieur, dit-il, mes témoins seront chez vous dans une heure. »

M. Lespinois sortit dans l'état de stupéfaction d'un homme qui, se promenant dans le jardin des Tuileries, rencontrerait inopinément un tigre sous un quinconce de marronniers.

« Non moins stupide que féroce ! » se disait-il en marchant au hasard.

Ses pieds s'embarrassaient dans les broussailles, et, deux ou trois fois, il se heurta contre les arbres du chemin. Les derniers mots de la réponse de M. d'Espars ne sortaient pas de son esprit.

« Dans une heure ! » répétait-il incessamment.

Le maître de forges qui lui avait donné le conseil de se fier à la maladresse des balles se trouvait chez lui. Il lui raconta tout ce qui venait de se passer, la résolution qu'il avait prise, l'accueil que lui avait fait Octave.

« Comprenez-vous cela ! s'écria M. Lespinois, il a soif de mon sang ! »

Un paquet de lettres se trouvait sur un guéridon. Il les décacheta sans trop savoir ce qu'il faisait et parlant toujours. Tout à coup il s'interrompit :

« Voilà quatre lignes qui m'apprennent que je gagne deux ou trois cent mille francs dans une affaire de terrains, s'écria-t-il ; vous allez voir qu'il ne me laissera pas le temps de liquider cette opération. Il n'y a plus de justice ! »

Puis se ravisant :

« A présent que l'on m'attend à Paris pour les signatures, j'ai bien le droit de partir. »

M. Bonnard eut grand'peine à calmer ce grand désir de monter en voiture. En rentrant pour la troisième fois dans le récit de ce qu'il avait fait, la colère gagna M. Lespinois. A son sens il aurait eu tout ensemble de l'esprit et de la magnanimité. Un excès d'ingratitude lui avait répondu.. Il était impossible que le sort des armes trahît la bonne cause. Il ferait voir à ce mal-appris qu'un homme qui pourrait faire à ses paletots des doublures de billets de banque n'a point peur d'un aventurier qui n'a ni sou ni maille. Il se monta en gesticulant.

« Voilà qui est parler ! » s'écria le maître de forges.

Les témoins d'Octave arrivèrent.

« Mon cher Bonnard, je compte sur vous pour charger les pistolets, » murmura M. Lespinois qui pâlit.

On choisit pour la rencontre un endroit écarté proche de la rivière. Un petit bois fort épais y projetait son ombre. Entre la rive et la futaie voisine des chênes et des hêtres, s'étendait un rideau d'arbres et de broussailles qui protégeait un petit espace où l'herbe était fine et serrée. M. d'Espars s'y montra le premier. Bientôt parurent son adversaire et ses témoins. M. Lespinois avait les yeux hagards et le visage d'une pâleur de cadavre. Il respirait par saccades. Il avait été convenu qu'on se battrait au pistolet. Au moment où M. Bonnard s'en emparait, un frisson nerveux gerça l'épiderme du financier.

Quand on mit les deux adversaires en face l'un de l'autre, M. Lespinois n'agissait plus que comme un automate auquel un ressort imprime des mouvements mécaniques. Au signal donné par l'un des témoins, un dernier effort lui fit lever la main. Le coup partit presque aussitôt. Octave jeta les bras en l'air et tomba lourdement sur l'herbe. La balle de M. Lespinois l'avait frappé à la tête, au-dessus du sourcil. Quand on le releva il ne remuait pas plus que le tronc d'un arbre. M. Lespinois restait immobile à sa place, le regard stupidement attaché sur son pistolet qui fumait.

« Venez donc, c'est fini ! lui cria son témoin.

– Fini ! » dit-il.

Le sang afflua avec violence à son cerveau, un nuage passa devant ses yeux, et, si on ne l'avait pas soutenu, il serait tombé. Il ne rentra en possession de lui-même que lorsqu'il vit la façade et le perron du château des Tourbes.

Une indiscretion avait instruit Mme de Varnesson de ce qui devait se passer dans la matinée. Contre son habitude, elle s'était dérangée, et attendait le retour du héros. Elle fit quelques pas au-devant de lui. Rassuré sur sa propre existence, M. Lespinois marchait comme un triomphateur. Déjà même il lui semblait qu'un duel n'offrait rien de bien redoutable. N'était-ce pas le devoir de la Providence d'étendre son égide sur la tête des plus riches ? En s'attaquant à lui, Octave avait commis le crime de lèse-millions. Une balle l'en avait justement puni.

« Eh bien ! cher monsieur, lui dit la Présidente, votre présence me prouve que cette rencontre ne nous laisse rien à regretter.

– Madame, justice est faite, j’ai tué M. le comte d’Espars. »

Et d’un air galant il baisa la main de Mme de Varnesson.

XXIV

Cependant l’homme que M. Lespinois tuait bravement dans ses réponses venait d’être transporté chez Lucienne. Avertie par un message du résultat de cette rencontre, Mlle Dunbar s’était chargée de prévenir Mlle d’Espars. Lucienne, à la vue de son frère, ne poussa pas un cri ; elle eut le courage à la hauteur de son infortune ; elle s’empressa silencieusement de tout mettre en ordre. Point d’évanouissement, aucune plainte. On eut en un instant du linge, des compresses, de l’eau.

« Bien ! » lui dit Élise.

Le premier appareil posé sur la blessure peu de minutes après le duel, fut enlevé par le médecin. La souffrance arracha un cri au malade.

« Bon signe ! D dit le docteur.

La balle avait tourné autour de l’os frontal en labourant les chairs. Le danger ne paraissait pas imminent. Les douleurs cérébrales seules étaient intenses.

« Nous n’avons à redouter que la fièvre et une inflammation locale. Nous les combattons par une application constante de la glace, » dit encore le médecin.

On en eut une provision presque aussitôt.

« Où l’avez-vous trouvée et en telle quantité ? demanda Élise à Lucienne.

– Je ne sais pas ; il en fallait, j’en ai eu.

– Ce sera une femme, » pensa Mlle Dunbar.

Dans la soirée, Victor arriva ; personne ne l’attendait. Elle le mit au courant de ce qui s’était passé. Lucienne était penchée sur le lit où son frère venait de s’assoupir. Quand il apprit à la suite de quels événements Mlle

d'Espars avait dû chercher un asile dans le voisinage de Mme de Praille, M. de Marsac se mit à genoux devant elle, lui prit la main et la baisa. Lucienne laissa tomber sa tête sur son épaule et se mit à pleurer.

« Lucienne ! s'écria Victor.

– Non, laissez, ces larmes me font du bien.... Si vous aviez eu dans les yeux, dans la voix, sur le visage, l'ombre du doute. j'en serais peut-être morte, mais jamais je ne vous aurais revu. »

Élise allait et venait sans bruit dans la chambre ; sa main, qui serrait des bandages, tremblait un peu ; M. de Marsac, sans quitter la main de Lucienne, se pencha pour mieux voir Octave au-dessus du lit. Sur le bord des compresses le sang qui coulait goutte à goutte, rougissait l'oreiller. –

– Ah ! je le vengerai ! » murmura-t-il.

Octave tressaillit, et ouvrant les yeux :

« Et si je m'en allais, qui donc protégerait Lucienne ! » dit-il.

Dans la nuit, il eut un instant de délire ; la fièvre se déclara. Les douleurs de la tête devenaient intolérables ; un transport au cerveau était à craindre. Le docteur, rappelé, en combattit les symptômes par des moyens énergiques. Vers le matin la fièvre tomba.

« La crise est passée. je réponds de lui, dit-il ; mais que toute émotion lui soit épargnée. »

Élise cependant, qui avait trouvé deux lettres cachetées sur la table d'Octave, l'une à l'adresse de Mlle de Stainville, l'autre à celle de M. des Vallières, les fit partir.

Dans la journée, on reçut la carte de Mme de Varnesson.

César qu'on avait vu un instant dans la soirée revint en personne.

« Vous pouvez être tranquille, dit-il à Lucienne en lui donnant une vigoureuse poignée de main. J'arrive un peu tard, parce que j'ai dû faire une exécution. Vous ne serez plus exposée à rencontrer M. Lespinois. J'ai voulu me renseigner sur les circonstances qui ont amené ce duel. Il ne m'a pas été difficile de tout savoir. M. Lespinois était comme un paon. Je lui ai demandé cinq minutes d'entretien. Un quart d'heure après, il quittait le château et je lui ai fait entendre que, s'il reparaissait aux environs, les millions qu'il promenait avec lui pourraient bien devenir orphelins. Mme de Varnesson, qui l'avait fait revenir, sans me consulter, a réclamé. Je lui ai

répondu poliment que je ne voulais en rien contrarier ses affections et qu'elle était libre de rappeler M. Lespinois, comme j'étais libre de le rencontrer au coin d'un bois Là-dessus, j'ai sifflé un air de chasse, et me voilà.

– Savez-vous bien que vous m'étonnez beaucoup, monsieur de Varnesson, lui dit Élise d'un air gai ; vous qu'on a vu un temps inoffensif et doux.

Paresse d'imagination ! Je sommeille dans mon indolence comme un sanglier dans sa bauge. Je n'en bouge guère, mais, quand j'en sors, c'est pour faire une trouée.

– Si bien que si, un jour, j'avais besoin de la présence de Mme de Varnesson et de Mlle Hémaux au château de Mme de Praille, vous vous chargeriez de les y conduire ?

– Parfaitement.

– Eh bien ! je m'en souviendrai. »

Mme la baronne de Praille parut dans la maisonnette. Elle invita cordialement le blessé à s'installer chez elle pour sa convalescence.

« Il y sera mieux et plus au large qu'ici, dit-elle à Mlle Dunbar ; de cette façon vous pourrez toujours soigner vos amis et je vous aurai sous la main. »

Deux jours après on vit accourir M. des Vallières. Quand il se fut assuré par ses propres yeux que M. d'Espars était hors de danger il se frotta les mains.

« Parbleu ! dit-il, les premières batailles n'ont pas tourné à notre avantage, mais nous ne sommes pas encore vaincus ! »

M. de Marsac, questionné sur le motif qui lui avait fait quitter si brusquement cette vieille abbaye, où il paraissait se trouver si bien, raconta que M. d'Arjuzon l'avait congédié du matin au soir.

« Raison d'économie, ajouta-t-il, j'avais mis une conscience trop zélée à le bien servir ; la besogne était mâchée, les matériaux de son grand travail réunis, classés, annotés ; un expéditionnaire un peu intelligent suffisait pour le reste. On lui en a envoyé un, qui pour cent écus achèvera ce que j'ai commencé.

– Qui on ?

– M. Perriga, je crois, que j’ai eu occasion de voir ici et qui deux ou trois fois s’était faufilé chez M. d’Arjuzon.

– Tu tiens aux d’Espars, mon pauvre ami, et tu partages leur mauvaise fortune, » ajouta Octave qui jeta un regard sur M. des Vallières.

Le diplomate se promenait d’un pas méthodique dans la chambre.

« Et cela se passait en Bretagne, dit-il, au moment même où un hasard a fait échouer les combinaisons qui devaient me permettre de faire retrouver à Octave en Alsace la position qu’il avait perdue en Auvergne !

– Le hasard, dites-vous, cela s’appelle-t-il bien le hasard ? »

M. des Vallières sourit. Par un mouvement subit de colère, Octave étendit au-dessus du lit sa main amaigrie et plus blanche que le drap :

« Nous voici tous les trois renversés par terre et frappés d’une infortune égale ! s’écria-t-il ; ni la probité, ni le courage, ni la patience n’ont rien pu contre le sort. Entre nous et le but auquel nous aspirons, toujours quelqu’un, un homme ou une femme, souvent les deux. Qu’avons-nous fait cependant et quel crime est le nôtre ? »

Tout à coup M. des Vallières l’arrêta et d’une voix vibrante :

« Quoi ! dit-il, vous ne l’avez pas compris !. Vous vous appelez la bonté, la jeunesse, le travail, l’innocence. Autour de vous grondent les animaux malades de la peste. Vous êtes les petits, les opprimés, les humbles. haro sur le baudet ! »

Puis, d’un autre ton, et avec cette nuance d’ironie qui lui était particulière :

« Eh bien ! reprit-il, la partie n’est point encore terminée. Nous verrons qui l’emportera du lion qui gouverne, ou du baudet qui se confesse ! »

A quelque temps de là, et à l’entrée de la saison froide, un matin, alors que la convalescence d’Octave touchait à son terme, on apprit que le château de Praille allait être traversé par une brillante compagnie à laquelle Mme de Fréneuse voulait faire les honneurs de Noizai pour les grandes chasses d’hiver. L’aimable femme avait trouvé plaisant de quitter Paris au moment où le beau monde s’y rassemble, et bon nombre de ses connaissances avaient adopté avec empressement l’idée de transporter le mouvement du faubourg Saint-Honoré dans une solitude visitée par la neige et le vent. Un trouble profond s’empara de Lucienne à cette nouvelle. On

nomma devant elle la plupart des personnes qu'elle avait vues au château des Tourbes la veille du jour sinistre où Mlle Hémaux avait ramassé le médaillon. Mlle Dunbar paraissait enchantée ; elle avait obtenu de la baronne que toute cette volée de sansonnets et de fauvettes fût invitée à s'arrêter un jour au château.

« Vous n'aurez point d'embarras, je me charge de tout, et chaque matin c'est moi qui vous servirai votre chocolat, » dit-elle.

Élise assurait d'un ton absolu qu'on avait des politesses à rendre. De plus elle n'était point fâchée de se distraire un peu après toutes les fatigues et toutes les émotions des temps derniers. Lucienne ne comprenait rien à son animation. Il fut résolu que, le soir même de l'arrivée de Mme de Fréneuse, il y aurait concert et sauterie au château. Mlle Dunbar s'entêta pour qu'on invitât les Varnesson.

« Quoi ! vous voulez m'exposer à voir la Présidente ? dit Lucienne.

– Et pourquoi non ! Levez la tête hardiment comme c'est votre droit, et vous verrez que la plus embarrassée des deux ce ne sera pas vous. Quand à Mlle Hémaux, que je soupçonne de n'avoir pas agi innocemment, elle est de ces péronnelles qui n'ont de courage que si l'on recule.

Tout en parlant, Mlle Dunbar avait pris la plume, et, au nom de Mme de Praille, elle écrivait à Mme de Varnesson. La lettre achevée, elle adressa un mot à M. de Varnesson :

« Vous savez ce que vous m'avez promis ; venez, il le faut, » lui disait-elle.

Elle s'approcha de Lucienne, et, d'un air gai :

« Il ne s'agit plus, à présent, que d'accorder les violons. Je prétends que vous dansiez jusqu'au matin.

– Moi, danser ! fit Lucienne ; à cette seule pensée mes genoux fléchissent.

– Il faudra cependant bien qu'ils vous portent ! Il y a des circonstances où, fussé-je morte, je crois que mes pieds marcheraient encore. »

En furetant dans la chambre, elle avisa une boîte sur un meuble, et dans cette boîte qu'elle ouvrit comme en jouant, le médaillon dont quelque temps Lucienne s'était parée.

« Le joli bijou ! dit-elle, en l'exposant à la lumière., voulez-vous me le prêter ?

– Ce médaillon ? vous ne le reconnaissez donc pas ? C'est celui-là même qui a été perdu.

– Ah ! c'est vrai. Mais qu'importe ? Je n'ai pas de préjugé, moi. Je n'ai rien pour suspendre à mon cou, il y fera très-bon effet. Voyez, un ruban de velours noir s'y trouve encore attaché. »

Elle essaya ce médaillon en badinant devant une glace.

« Jamais je n'aurai été si belle, » ajouta-t-elle gaiement.

Lucienne n'osa pas refuser.

« Merci, » dit Élise, qui l'embrassa sur le front.

M. des Vallières avait le sentiment que quelque chose de singulier allait se passer. Il ne savait pas quoi, mais il prévoyait que le résultat en serait bon pour ses protégés. Cela lui suffisait. De plus il avait l'incertitude et cela piquait sa curiosité. Depuis qu'il avait été en situation de causer avec Mlle Dunbar, il nourrissait pour cette personne d'un caractère si vert et si ferme, une estime toute particulière.

« Vous étiez née homme, lui disait-il quelquefois, le diable vous a joué le tour de vous changer en femme au dernier moment. »

Quand il vit au cou d'Élise le médaillon de Lucienne, il lui toucha l'épaule du bout du doigt.

« Eh, eh ! fit-il, vous pactisez avec la coquetterie !. Je serais bien surpris s'il ne se jouait pas bientôt, au château de Mme la baronne de Praille, une comédie au bénéfice de Mlle d'Espars.

– On verra bien, » dit-elle.

Mlle d'Espars était loin de partager la curiosité de M. des Vallières. La pensée de se retrouver en présence des personnes qui lui avaient fait voir une hostilité persévérante lui était odieuse. Elle s'effrayait par avance de leur attitude et de leurs regards. Si Mlle Dunbar n'avait pas pesé sur elle de tout le poids de sa volonté opiniâtre, Lucienne se serait enfuie.

Le grand jour promis vint enfin ; de bonne heure le tumulte envahit la cour du château, et de la cour passa au salon. Mme de Varnesson entra la tête haute. Elle vit à peine Mlle d'Espars et affecta de ne pas la reconnaître pour éviter de répondre à son salut :

« Quoi ! vous vous inclinez la première ! dit Victor qui surprit ce mouvement.

– J’ai mangé son pain, répondit Lucienne, si elle l’oublie, je dois me le rappeler. »

Peu à peu le grand appartement se remplit. Mme d (Fréneuse y parut l’une des dernières. N’avait-elle pas dû ouvrir dix caisses pour trouver de quoi s’habiller Brusquement, et le sourire aux lèvres, elle franchit la distance qui la séparait de Lucienne comme un tourbillon et l’embrassa.

« Que m’a-t-on dit ? s’écria-t-elle. Votre frère s’est battu ; il a été blessé., et pour vous ! Que veut dire cette histoire ? Vous me la raconterez.

– Madame, répondit Lucienne qui balbutia.

– Vous hésitez ? J’irai voir M. d’Espars. il me dira tout. Si je n’avais pas craint de le déranger, ma première visite eût été pour lui... mais je ne partirai pas sans l’avoir embrassé. »

Mme de Varnesson leva la tête à ce mot et sourit.

« Cela vous étonne ? reprit Mme de Fréneuse ; je plains les gens à qui ces choses-là n’arrivent jamais. Quand l’occasion est bonne, je ne m’en prive pas. »

t Elle revint à Lucienne.

« Il y a quelque dessous de carte que je ne sais pas, dit-elle, quelque chose dont je veux avoir le cœur net. Vous n’ignorez pas combien je vous aime sincèrement. L’étourderie de mon caractère ne peut rien sur mon cœur ; chacun va de son côté et traite les affaires à sa guise. Quant à votre frère, j’ai à le gronder. Est-ce qu’il ne s’avise pas de me rendre des comptes ? Il n’a rien moins fallu que la nouvelle de sa blessure pour m’engager à lui pardonner ! »

Mlle Hémaux, promue alors aux fonctions de demoiselle de compagnie par une récente décision de Mme de Varnesson, affectait la tenue modeste d’une fille à marier. Elle ne quittait pas le voisinage de sa maîtresse, mais ses yeux et ses oreilles ne perdaient rien de ce qui se passait autour d’elle. Elle avait le pressentiment que quelque chose allait éclater dont elle n’aurait pas lieu d’être satisfaite. L’absence de Mlle Dunbar qu’on ne voyait pas la tourmentait. A quel propos César avait-il insisté avec une si grande force pour qu’elles parussent chez Mme de Praille ? N’y avait-il pas quelque

perfidie sous ce grand empressement qu'il avait fait voir ? Sa courtoisie, pour ne rien dire de plus, ne cadrait pas avec une certaine froideur dont Cécile avait eu les témoignages depuis quelque temps. Elle observait M. de Varnesson et elle remarquait que son regard s'arrêtait volontiers sur Mlle d'Espars avec une expression où la sympathie ne prenait pas la peine de se voiler.

M. César était en ce moment dans le coin d'une fenêtre, occupé à causer avec M. de Courgivaux. Celui-ci changeait de visage à toute seconde ; il paraissait en proie à une émotion indéfinissable. Il se tournait sans cesse du côté de Lucienne : tout à coup s'approchant d'elle et saluant avec tous les témoignages du respect le plus profond :

« Mademoiselle, dit-il, je voudrais qu'une occasion se présentât de verser tout mon sang pour vous et payerais de ma vie le droit de rendre service à M. le comte d'Espars, votre frère. »

Ces dernières paroles frappèrent Mlle Hémaux comme un coup de trompette. Les hommages et les respects étaient pour elle qu'elle avait crue anéantie. Lucienne se relevait avec une grâce de plus, cette grâce irrésistible que donne le malheur. Dans son isolement, elle était recherchée ; dans son obscurité elle effaçait tout. Cécile se pencha à l'oreille de Mme de Varnesson :

« Que sommes-nous venues faire ici ? dit-elle. Voyez ; la personne que vous avez expulsée de chez vous, on l'entoure, on la choye. Je souffre pour vous de cette affectation.

– Vous avez raison. notre place n'est pas dans cette maison. »

En ce moment, Mlle Dunbar, qui, sous différents prétextes, était restée à l'écart, parut soudain entre Lucienne et Mme de Fréneuse. Elle était en robe blanche décolletée contre son habitude, le médaillon suspendu son cou.

« Vous voilà !. Enfin ! s'écria Mme de Fréneuse, vous demandais à tous les échos de la Touraine. »

Subitement elle s'arrêta :

« Mais vous l'avez donc trouvé, ce malheureux bijou reprit-elle en touchant le médaillon du doigt., y a-t-il longtemps que je le cherche ! » M. de Courgivaux devint blanc comme un linge.

« Madame, que dites-vous ? s'écria Mme de Varnesson qui avait tout entendu et venait de se rapprocher.

– Je dis, madame, que j’ai perdu ce médaillon. Je le reconnais bien..., c’est Mlle d’Espars qui me l’a donné., je l’ai porté un temps. Un matin il avait disparu de nouveau. Je suis aise de le rencontrer au cou de Mlle Dunbar ; elle ne fera point difficulté de me le rendre.

– Aucune, répliqua Élise, qui dénoua le cordon de velours noir.

– Par pitié. » murmura Lucienne qui saisit la main de Mme de Fréneuse.

Mais celle-ci l’interrompant :

« Ça 1 qu’y a-t-il donc ? reprit-elle, je ne vois partout que visages ahuris ou bouleversés. On dirait que M. de Courgivaux va se trouver mal, et voilà Lucienne plus blanche que mes dentelles. Mme de Varnesson agite son éventail comme si des flammes tournaient autour de son visage et M. de Varnesson rayonne comme aux jours où il arrive le premier à l’hallali, pour un rien il sonnerait du cor ; quant à Mlle Dunbar elle a l’attitude d’un président de cour d’assises à l’heure où il va rendre son arrêt, et tout cela à propos d’un médaillon !. Quoi de plus simple cependant ! J’ai bouleversé cinquante tiroirs pour le retrouver., et lorsque je commençais à n’y plus penser, voilà que les épaules d’une amie me le rapportent !. La question à présent est de savoir où et comment je l’ai perdu. Je me souviens seulement qu’au château des Tourbes. »

Soudain elle se tut. Un voile de pourpre couvrait son visage, son cou, ses épaules. On chuchottait de tous côtés. Lucienne, pâle à faire peur, levait sur elle des yeux suppliants. En un instant, Mme de Fréneuse comprit tout. Un élan la porta vers Lucienne.

« Ah ! je comprends tout maintenant !. Et vous ne parliez pas. et c’est à cause de moi !. Ah ! chère et malheureuse enfant ! »

Elle pleurait et l’embrassait.

« Vous repoussée ! vous chassée ! et vous ne vous êtes pas défendue ! et vous avez tout supporté, reprit-elle. Et cependant je voyageais, je chantais, je dansais !.

– Madame. je vous en prie. »

Mais relevant le front, toute rouge, les yeux étincelants et fière de son audacieuse sincérité :

« Ah ! je me mépriserais si je me taisais, s’écria-t-elle. Eh bien ! oui, c’était moi ! je puis avoir commis une faute. je ne m’abaisserai jamais

jusqu'à une lâcheté. »

Un sourire éclaira soudain sa physionomie.

« D'ailleurs, je suis veuve ! » ajouta-t-elle.

Comme elle tenait encore Mlle d'Espars entre ses bras, Élise s'approcha de Mme de Fréneuse.

« Madame, dit-elle, vous plaît-il de me pardonner ? Mon crime est d'aimer Lucienne. Elle est seule, elle est pauvre, elle est orpheline. Et ce pardon accordé vous plaît-il de me permettre de prendre votre main et de la serrer ? Jamais je n'en rencontrerai de plus loyale et de plus généreuse.

– La voilà, » dit Mme de Fréneuse.

Mme de Varnesson venait de se lever.

Elle avait pris le bras de Mlle Hémaux et ne savait si elle devait s'approcher de Mlle d'Espars ou se retirer. Cécile n'osait lui donner aucun conseil. Ses regards félins cherchaient M. de Varnesson qui ne la voyait pas.

« Si Mlle d'Espars rentre aux Tourbes, je suis perdue, pensait-elle.

M. des Vallières observait tout le monde et se frottait les mains.

« Et l'on sait des gens qui vont chercher la comédie au théâtre ! » dit-il.

On vit tout à coup M. de Courgivaux franchir le cercle qui l'entourait, et, s'inclinant devant Mme de Fréneuse :

« Oserais-je de nouveau, madame, dit-il, vous prier de m'accorder votre main ? »

Mais déjà Mme de Fréneuse était redevenue femme. La première émotion passée, elle badinait avec les situations les plus graves :

« Que vous êtes bien de votre sexe ! dit-elle, vous donnez l'assaut cruellement au moment juste où la place ne peut plus se défendre.

– Il me semble, murmura Mlle Hémaux à l'oreille de Mme de Varnesson, que l'on élève un piédestal à celle qui a été chez vous l'objet d'un scandale. C'est peut-être vous manquer de respect. »

Ces quelques mots firent cesser les hésitations de la Présidente. Elle prit le bras de Cécile et se retira. En passant devant Mlle d'Espars, elle la salua légèrement de la tête, Mlle Hémaux l'imita.

« Eh 1 dit Élise, si je me connais à l'expression des physionomies, vous avez là une implacable ennemie.

– Et pourquoi ?

– Peut-être parce que vous avez fourni à Mme de Varnesson l’occasion de réparer un tort et qu’elle n’en a point profité. »

XXV

Si du château de Mme la baronne de Praille, nous nous transportons au château des Tourbes, un autre spectacle nous y attend. Dans cette même pièce, au rez-de-chaussée, où l’on a vu Mlle d’Espars et Véronique, Mlle Hémaux est assise devant une table chargée de livres et de cahiers. En face d’elle se tient Véronique, droite sur sa chaise. Par la porte ouverte, on aperçoit le pan de la robe noire de Mme de Varnesson, assise dans un grand fauteuil ; un guéridon sur lequel sont réunis un panier à ouvrage, des broderies, des bobines de fil, des écheveaux de laine, des canevas, des ciseaux, est auprès d’elle. Elle est placée de manière à ne rien perdre des leçons que Cécile donne à sa nièce et à surveiller en même temps la terrasse et les jardins. Véronique écrit. Elle est très-pâle, avec des tons de cire autour du menton. Un cercle bleu s’étend sous ses yeux qui paraissent démesurément grands. La couleur de ses cheveux semble plus terne. On dirait des cheveux morts. Tout son être est appauvri, rétréci ; aucune trace de gaieté dans tous ses traits. Elle a l’air vieux. Sa plume gratte le papier.

« Avez-vous fini, mademoiselle ? » dit Cécile.

Véronique tressaille et sa main mal assurée se hâte de courir à la dernière ligne.

« M’avez-vous entendue ? reprend Mlle Hémaux.

– Voilà, mademoiselle, » répond Véronique qui se lève et tend le papier à sa nouvelle institutrice.

Mlle Hémaux l’examine lentement, d’un air dédaigneux et mécontent :

« Voilà est bientôt dit, reprend-elle ; ce devoir est fini certainement, mais certainement aussi il n’est pas fait.

– Cependant.

– Au surplus, Mme de Varnesson est là ; portez-le-lui et elle en jugera. »

L'enfant frissonne comme si un coup de vent l'avait subitement frappée. Elle reste immobile.

« Allez, » continue Mlle Hémaux.

Véronique obéit. Quelques pas la conduisent auprès de sa tante qui compte les points d'une tapisserie ; elle se tient debout silencieusement, sa feuille de papier à la main. Mme de Varnesson marque les points avec son aiguille, s'y reprend à deux fois, puis enfin, levant les yeux et enveloppant l'écolière d'un regard glacé :

« Donnez, » dit-elle.

Ses yeux s'arrêtent à peine sur le devoir ; elle avance les lèvres avec mépris.

« Si j'étais à la place de Mlle Hémaux dont j'admire la bonté, poursuit-elle, vous recommenceriez tout cela. »

Deux larmes tombent des yeux de l'enfant sur la feuille fraîchement écrite et se mêlent à l'encre qui s'étale.

« Il ne vous manque plus que d'y faire des saletés, ajoute la Présidente. Ni la patience ni la douceur ne feront jamais rien de vous. »

Véronique regagne la table où l'attend Cécile qui déjà a préparé une nouvelle feuille de papier.

« Vous avez entendu, mademoiselle, dit-elle, il faut recommencer cela.

– Recommencer ?

– Mme de Varnesson vous en a donné le conseil ; auriez-vous la pensée de vous y connaître mieux qu'elle ?

– C'est bien, mademoiselle. »

L'enfant a repris la plume ; elle essuie ses larmes et écrit d'une main fiévreuse.

« Pas si vite, ajoute la voix de Mlle Hémaux ; si ce n'est pas bien encore, ma patience sera à la hauteur de votre mauvaise volonté et j'aurai le regret de vous voir privée de récréation. »

Un grand soupir soulève la poitrine de Véronique ; elle le comprime, se roidit et poursuit son travail plus lentement. On n'entend plus que le bruit de sa plume courant sur le papier. Les yeux de Mme de Varnesson vont de la chambre à la terrasse. Mlle Hémaux feuillette un livre et prend des notes. Entre l'institutrice et la Présidente, l'enfant est comme un pauvre oiseau

blessé entre un chat et un faucon. Des griffes et des serres le menacent. Lesquelles seront les plus aiguës ? Quand elle a fini, l'enfant passe le devoir à Mlle Hémaux, qui, de nouveau, en parcourt les lignes avec attention.

« C'est presque mieux ; allez jouer, » dit-elle.

Véronique se sauve dans un coin où il y a des poupées et de petits ustensiles de ménage.

« Êtes-vous satisfaite, mademoiselle ? » demande la Présidente.

Mlle Hémaux sourit à demi :

« Satisfaite, c'est beaucoup ; il me suffit de n'être pas mécontente.

– Vous entendez, mademoiselle ; Mlle Hémaux vous gâte, et elle a tort ! »

L'enfant qui déshabille une poupée la laisse retomber. Ses petites mains effilées restent sur ses genoux. Elle n'ose presque plus remuer. Si elle allait être grondée pour un peu de bruit ? Cependant le silence l'enhardit. Elle avance la main timidement et reprend sa poupée demi-nue.

« Pauvre marraine ! murmure-t-elle, tu auras peut-être pris froid. »

Bien vite elle l'enveloppe, la réchauffe, la caresse et la pare de superbes vêtements. Cela fait, elle la regarde.

« Non, pas comme cela ; reprend-elle, je ne te reconnais plus !... Tu es bien plus ma marraine avec ta robe de tous les jours. »

La poupée est de nouveau déshabillée et rhabillée. Cette fois Véronique l'embrasse.

« M'aimes-tu toujours ? dit-elle à demi-voix.

– A qui parlez-vous ? » demande Mlle Hémaux.

Véronique cache la poupée dans une grande boîte.

« Je ne sais pas, dit-elle, c'est une histoire que je me raconte. »

Cette poupée tient une large place dans la vie de Véronique. C'est en quelque sorte l'image de Mlle d'Espars, sa reproduction. Avec des chiffons ramassés dans les armoires qu'on a vidées après le départ de Lucienne, elle lui a confectionné une ou deux toilettes en tout semblables à celles que sa marraine portait habituellement ; rien n'y manque : ni le col plat, ni les manchettes, ni les jupes, ni la guimpe, ni la ceinture, ni le ruban noué dans les cheveux ; elle a tout fait elle-même. Ainsi attifée, cette poupée, la plus belle qu'elle eût jamais eue, ne la quitte guère ; elle l'emporte dans sa chambre, elle l'y couche, elle l'endort, elle lui parle, elle lui conte ses

chagrins, elle la caresse. C'est devenu un être vivant, une personne qui voit, qui entend, qui répond. Qui peut savoir où finit la réalité, où commence la fantaisie dans le cerveau d'un enfant ? où est la limite précise qui sépare l'idéal et le chimérique du possible et du certain ? Est-on bien sûr qu'ils ne soient pas dupes de leur propre imagination et qu'ils ne se prennent pas à leurs récits ? Ils doutent peut-être..... mais la frontière qui fait deux royaumes bien distincts du vrai et de l'illusion est étroite, et les jours sont longs où la vérité et le mensonge se confondent dans leur esprit. Ils sont si voisins du surnaturel, et, comme les sauvages, ils y croient si facilement !

Les instants de ces courtes récréations qu'elle ne donnait pas à sa poupée, Véronique les accordait à ce chien énorme dont elle avait fait son ami et qu'on a vu au commencement de cette histoire. Elle se sentait mieux aimée dans sa niche qu'au salon. Elle causait avec lui oresque aussi bien et aussi longtemps qu'avec sa marraine de carton. Cosaque lui répondait en remuant la queue et elle entendait très-bien ce qu'il lui disait. Un jour elle lui avait apporté un ruban que Lucienne avait oublié sur un meuble ; Cosaque le flaira, fit lourdement cinquante bonds et chercha partout.

« Elle est partie, dit Véronique, quand le chien repartit d'un air penaud ; elle nous aimait bien tous les deux... On m'a dit qu'elle ne reviendrait jamais ; sais, moi, qu'elle n'est pas aussi loin qu'on me l'a sûrement. Hein ? quand nous la reverrons, quelle fête

Là-dessus Cosaque aboyait.

Un autre jour ce fut au tour du chien de faire une stupide prise à sa petite amie ; il arriva tout courant et déposa sur ses genoux un gant qu'il avait découvert dans le parc. La chose faite, il s'assit d'un air grave comme s'il eût attendu une explication. Sa queue allait et venait balayant l'herbe. Véronique reconnut le gant. Il avait appartenu à Lucienne. Elle jeta ses bras autour du « velu de Cosaque et l'embrassa sur sa grosse tête.

« Sois tranquille, dit-elle en s'essuyant les yeux, elle ne nous a pas oubliés. Elle reviendra. »

Et de nouveau le chien aboyait.

Malheureusement Véronique s'oubliait quelquefois auprès de Cosaque, et Mlle Hémaux, pas plus que Mme de Varnesson, ne badinait sur le chapitre des négligences. Malheureusement aussi, Cosaque avait une tendresse telle

pour sa confidente qu'il ne manquait p de la chercher partout aussitôt qu'il était libre. Sa pr dence n'allait point jusqu'à respecter le salon et il prenait pas non plus la précaution de s'essuyer 1 pattes en entrant. Quand il poussait la porte d'un v goureux coup de poitrail, et s'avavançait en bondissa sur le tapis, Véronique blémissait. Le chien n'était p ; auprès d'elle que déjà la Présidente se suspendait à sonnette.

« C'est Cosaque ! » disait-elle au domestique qui accor rait, et le domestique revenait armé d'un fouet.

Les coups étaient pour le chien, les réprimandes pour l'enfant. Véronique souffrait des uns plus que des au-[tres. Les hurlements de la pauvre bête poursuivie par la valetaille lui déchiraient le cœur.

« Voilà où mènent les familiarités auxquelles on vous avait accoutumée ? s'écriait alors Mme de Varnesson. Un jour les animaux. pourquoi pas demain tous les petits polissons du village !. Ah ! on voit bien que vous n'êtes pas de mon sang ! »

Le lendemain, Véronique expliquait à Cosaque qu'il ne devait jamais la suivre au salon. On avait les petits coins pour causer.

Le chien remuait la queue et frottait sa grosse tête contre la jupe de l'enfant.

« Bon ! tu as compris, disait-elle, dorénavant nous nous dirons bonsoir à la porte, etencore sans qu'on nous voie. »

Le jour suivant, Cosaque, recommençait, et d'un air, tout à la fois bête et joyeux, de nouveau poussait la porte.

Il fut décidé un matin qu'on l'enverrait en exil dans une ferme, à quelques lieues du château des Tourbes. Véronique en fut avertie méchamment par Mlle Hémaux.

f « Vous pouvez lui faire vos adieux, lui dit la gouvernante, demain on ne verra plus ce vilain animal. »

L'enfant pleura toute la nuit ; et le matin venu, brawant les réprimandes qui l'attendaient au retour, s'échappa pour embrasser le chien. Cosaque parut fort aise

de la voir à une heure surtout où il n'était point accoutumé à ses visites. Il ne semblait nullement inquiet du sort qui l'attendait et les avertissements

non plus que les caresses de son amie n'y purent rien. Quand on lui mit la chaîne au cou, il partit d'un air gai comme un chien qui va en promenade.

« Adieu » ! lui cria Véronique.

Et elle glissa une pièce de vingt sous dans la main du domestique, chargé d'emmener le chien, pour qu'il ne le grondât pas s'il venait à pleurer.

Elle avait les yeux tout rouges en rentrant. Sans ; déranger, Mlle Hémaux lui montra la pendule. Véronique était en retard d'une heure

« Vous savez, mademoiselle, que vous n'aurez point de récréation aujourd'hui ?

– Je le sais. »

Véronique travailla fiévreusement jusqu'au soir quelques spasmes soulevaient par intervalles sa maigre poitrine. Une toux nerveuse la fatiguait. Vers six heures on entendit sous la fenêtre un aboiement sonore. Véronique sauta sur sa chaise. Elle courut et ouvrit. Cosaque posa ses pattes boueuses sur l'appui.

« Pauvre bête ! » dit-elle.

Mais au moment où elle se penchait pour l'embrasser une main vigoureuse la saisit par le bras.

« Ici, mademoiselle, » lui dit Mlle Hémaux.

Comme elle était ramenée violemment à sa place, elle entendit un hurlement plaintif, suivi des éclats d'une voix rude auxquels se mêlait le claquement d'un fouet

« Ah ! Dieu ! on le bat ! s'écria Véronique qui voulut s'échapper.

– Vous mériteriez le même châtiment, mademoiselle ; faites qu'on ne s'en souvienne pas. »

On ramena Cosaque à la ferme ; mais Cosaque n'avait qu'un maître, et ce maître c'était sa petite maîtresse Véronique. Chaque jour il brisait sa chaîne et reprenait par le plus court le chemin des Tourbes. Si les portes étaient ouvertes, il entrait d'un seul bond. Véronique devenait toute pâle ; Mlle Hémaux poussait des cris. On accourait et le chien recevait force coups. Selon de longues courses, l'emprisonnement dans une niche, chagrin, les traitements qu'il subissait avaient maigri Cosaque. Il ressemblait à un loup qui n'a que la peau collée sur l'échine plus qu'à un chien de bonne maison. Il était efflanqué et tout crotté. Il ne remuait presque plus la queue. Quand

Véronique l'entendait, elle se levait et, malgré les observations de sa gouvernante, lui faisait signe de s'en aller. Un jour, pourchassé par un valet d'écurie qui avait pris une fourche, Cosaque, exaspéré, gronda et montra ses crocs.

« Mais il est enragé ! cria Mlle Hémaux.

– Qu'on le tue ! dit Mme de Varnesson.

– Ah ! ma tante, je vous en prie ! cria l'enfant.

– Quel cœur avez-vous donc, mademoiselle ? reprit Cécile ; vous plairait-il, par hasard, que Mme de Varnesson reçût un coup de dent ?

– Est-ce que Mlle de Varnesson pense à ces choses-là ! » reprit la Présidente.

Presqu'aussitôt on entendit sur la lisière du parc la détonation d'un coup de fusil suivi d'un long et lugubre hurlement.

« Dieu ! » fit l'enfant.

Elle voulut courir, chancela, et tomba par terre subitement.

« Est-elle sotte ! pour une bête ! » murmura Mlle Hémaux.

Après sa rencontre avec Lucienne, le jour où, étant ! en voiture, elle l'avait aperçue au bord de la rivière, la santé de Véronique, déjà profondément altérée, déclina sensiblement. Des rêves fiévreux la tourmentaient ; une toux sèche l'obsédait. Elle avait perdu l'appétit. Au moindre bruit, elle changeait de couleur. Il ne lui restait un souffle de gaieté qu'avec cette poupée qu'elle avait habillée comme Mlle d'Espars. Ce changement ne paraissait pas inquiéter Mme de Varnesson. Seul, par intervalles, César le remarquait. Dans ces occasions, il faisait asseoir Véronique sur ses genoux et la caressait. t « Elle n'est pas malade ? demandait-il à Cécila.

– Mademoiselle ne se plaint pas, répondait Mlle Hémaux.

– Vrai, tu n'as rien ? reprenait-il en s'adressant Véronique.

– Rien, répétait l'enfant qui surveillait le regard froid de Cécile.

– Bien, disait César en l'embrassant ; si jamais t as quelque chose, tu me préviendras. »

Sans affectation, passant alors du côté de César, Cécile levait sur lui des regards caressants.

« Croyez-vous donc, disait-elle, que si cette enfant éta malade, je ne serais pas la première à m'en apercevoir et à vous en avertir ? Est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche ? . dites ? »

La Présidente ne s'informait que des études et de progrès de sa nièce. Répondait-elle suffisamment au soins qu'on prenait d'elle ? Si on n'épargnait rien pour lui donner une brillante éducation, au moins reconnaissait-elle par son zèle et son application les bontés qu'o ; avait pour elle ? On ne parlait pas de l'argent que cel coûtait.

« Je n'aurais peut-être pas grand'chose à lui reprocher, répondait Mlle Hémaux avec un grand air de douceur, si elle ne perdait une partie de son temps avec une poupée qu'elle aime, hélas ! plus que son institutrice Mes observations n'y peuvent rien.

– Que ne supprimez-vous cette poupée ?

– C'est que Mlle Véronique y tient comme à une personne naturelle. Elle lui parle et lui fait ses confidences En un mot, cette poupée représente pour elle Mlle d'Espars, à laquelle, comme vous le savez, elle a donné le surnom de marraine

– Quoi ! Mlle. d'Espars ? cette personne éhontée qu n'a pas craint de compromettre l'honneur de ma maison. Et vous souffrez qu'elle s'en souvienn ?

– Je craignais de pousser trop loin la sévérité.

– N'y a-t-il pas dans cette affectation de réserver toute sa tendresse pour une personne que j'ai chassée, un sentiment d'ingratitude qui vous révolte ?

– Oh ! si, profondément.

– Alors, n'hésitez plus ; il y a des caractères tournés vers la perversité qu'on ne plie à l'obéissance que par la rigueur. Il faut que cette poupée disparaisse.

– Elle disparaîtra, » répondit Cécile avec un soupir.

Le jour même, étant à sa table de travail, Véronique se leva pour coucher dans un fauteuil la poupée qui lui semblait mal assise sur un tabouret.

« Apportez-moi cette poupée, » dit Mlle Hémaux.

Véronique obéit en tremblant.

« La toilette est assez ressemblante, reprit Cécile. Ne mentez pas. C'est à Mlle d'Espars que vous avez emprunté l'étoffe et la forme de cette robe ?

– Pourquoi mentirais-je ? C’est vrai.

– Et vous avez pris l’habitude de l’appeler votre marraine, comme vous faisiez pour Mlle d’Espars quand elle était ici ?

– Je l’avoue.

– Vous n’ignorez pas, cependant, que Mlle d’Espars n’est plus au service de Mme de Varnesson.

– Je sais que Mlle d’Espars était bonne pour moi et que jamais elle ne m’a fait pleurer.

– Votre réponse, où je découvre un reproche indirect, m’oblige à ne plus me souvenir que des ordres formels que j’ai reçus de votre tante.

– Des ordres !

– Et pour commencer, je confisque cette poupée.

– Ma marraine ? s’écria Véronique. Vous voulez me priver. »

La voix lui manqua, un ruisseau de larmes inonda son visage.

« Et si jamais je vous la rends, continua Mlle Hémaux, ce sera du moins sans ce costume. »

En un tour de main elle eut dépouillé la poupée de sa robe et de son mantelet. Chapeau, corsage, manchettes et bottines, tout tombait en lambeaux autour d’elle.

Véronique fut saisie d’une sorte de vertige et se jeta sur Mlle Hémaux pour lui arracher sa poupée. Dans l’égarement de son action elle déchira la manche de sa gouvernante et d’un coup d’ongle lui égratigna la main.

« Ah ! misérable enfant, vous me battez ! » s’écria Cécile, et d’un geste violent elle lança contre le mur la poupée qui s’y brisa en mille pièces.

Véronique poussa un cri et tomba lourdement par terre. Mme de Varnesson qui grondait un domestique dans la pièce voisine, accourut :

« Qu’est-ce encore ? dit-elle.

– Madame, dit Mlle Hémaux, j’ai voulu suivre vos instructions, Mlle Véronique s’est précipitée sur moi comme une lionne et m’a mordue. Voyez.

– Oh !

– J’ai eu, je l’avoue, un mouvement de vivacité, la poupée est en morceaux. J’ai peut-être eu tort, mais la surprise et la douleur m’avaient mise hors de moi.

– Tort ! votre douceur et votre longanimité seules ont eu des torts. Qu'on emporte cette enfant. »

Blanche et froide comme une morte, Véronique fut ramenée dans sa chambre. Pendant plus d'une heure elle resta immobile. Mlle Hémaux se tordait les mains avec des airs d'angoisse auprès du lit.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que va dire M. de Varnesson, lui qui aime tant Mlle Véronique ? Ce n'est pas ma faute, cependant.

– M. de Varnesson ?. ne vous tourmentez pas, quoi qu'il arrive, vous ne me quitterez plus. »

Véronique ouvrit enfin les yeux. Elle ne pleura pas : et, par un violent effort, parvint à se lever. Tout son corps tremblait : mais sans dire un mot sur ce qui venait de se passer, elle se dirigea vers la chambre d'étude.

« J'étais sûre que c'était une comédie, » pensa la Présidente.

Puis d'une voix haute :

« Êtes-vous en état de prendre votre leçon ? reprit-elle.

– Quand Mlle Hémaux voudra, je suis prête, » répondit Véronique.

Elle passa devant sa tante et poussa la porte de la salle où le travail l'attendait. Une mère eût eu des envies de pleurer en la voyant marcher.

XXVI

Véronique passa la nuit à rêver. Elle n'avait plus qu'une idée fixe : rejoindre Mlle d'Espars. Elle avait lu des histoires d'enfants égarés ou perdus qui rejoignent leurs parents à travers des forêts.

« Je n'ai point de parents, et, entre ma marraine et moi, il n'y a point de forêts, » se dit-elle.

Aussitôt qu'elle l'aurait retrouvée, son projet était de fuir avec elle pour un pays lointain où il serait impossible à Mme de Varnesson de les découvrir. Là on vivrait tranquille dans un jardin dont les portes seraient toujours fermées pour Mlle Hémaux et toujours ouvertes pour les pauvres chiens. Les enfants se font les idées les plus singulières de la vie. Rien ne

leur paraît impossible ; les plus raisonnables partiraient pour l'Amérique avec cinq sous dans la poche, comme autrefois le Juif-Errant. Véronique, cependant, avait entendu dire qu'il fallait de l'argent pour voyager. Elle vida ses poches et y trouva en tout, aussi bien en petites pièces blanches qu'en gros sous, cinq ou six francs qui lui venaient de son oncle.

« Voilà pour la route, » dit-elle en serrant son trésor dans un chiffon.

Elle déroba dans une armoire quelques mouchoirs, des bas, une paire de bottines, un petit châle et glissa le tout dans un panier qu'elle cacha sous un buisson. C'était pour l'avenir. Cela fait, elle ne songea plus qu'à l'évasion.

Il y avait une heure le matin durant laquelle on la laissait presque libre. C'était l'heure qui suivait les leçons générales dirigées par Mlle Hémaux et précédait celle où arrivait la maîtresse de piano. Véronique, lorsqu'elle n'était pas en retenue, l'employait à courir dans le jardin, sous l'œil de sa gouvernante. Mais elle pouvait gagner une charmille, s'enfoncer dans le parc et en sortir sans être vue. Tous ses petits préparatifs terminés, elle enveloppa dans son mouchoir une petite provision de pain et de fruits, et ouvrit la porte qui donnait sur la terrasse. Le cœur lui battait bien fort. Qu'allait-elle devenir ? Il y avait peut-être des ogres ou des bêtes malfaisantes dans le pays. Cependant la pensée que la rivière au bord de laquelle elle avait vu Mlle d'Espars ne pouvait être bien loin, la rassura. Elle fit quelques pas en fredonnant. Mme de Varnesson brodait derrière la vitre. A la vue de l'enfant, elle releva la tête et, la main suspendue sur la batiste :

« Mademoiselle, dit-elle, n'oubliez pas que vous n'avez qu'une heure. »

Véronique s'arrêta, ses jambes plièrent sous elle ; mais, faisant un effort, et sans répondre, elle tourna le coin d'une allée voisine et disparut tout à coup derrière un gros buisson de jeunes sapins. Son panier était aux environs. Elle le prit et se mit à courir. Au bout de quelques minutes, tout essoufflée déjà, elle crut entendre une voix qui l'appelait. Elle s'arrêta tout effarée prête à répondre. Puis la pensée qu'une porte se trouvait au bout d'une allée déserte qui s'ouvrait devant elle lui fit reprendre sa course. Bientôt elle arrive à la grille. Dieu ! si elle allait être fermée ! Elle la pousse d'une main tremblante, la grille cède, elle s'élance, elle est sur la route.

« Ah ! fit-elle, libre ! je suis libre ! »

Autour d'elle personne, ni voyageurs, ni charrettes, ni paysans. La route est blanche et s'enfonce au loin. A l'horizon, elle voit des peupliers comme au bord de la rivière où Mlle d'Espars est apparue. C'est de ce côté-là qu'il faut aller. Elle fait un pas. Son ombre se dessine sur la poussière. Elle porte au bras un panier comme le petit Chaperon-Rouge. Le souvenir du loup la fait frissonner, mais il lui semble qu'une voix retentit dans le parc. Elle s'élance, et, au premier coude de la route, en se retournant, elle n'aperçoit plus ni les murs du parc, ni les cheminées du château.

Après qu'elle eut marché une heure ou deux, un peu lasse et ne voyant pas de rivière, elle ralentit son pas. Cette grande solitude lui faisait peur, mais la vue d'une bête féroce ne l'eût pas déterminée à retourner en arrière. Une femme des champs vint à passer. Elle avait l'air bon. Véronique s'approcha d'elle timidement :

« Mademoiselle d'Espars, s'il vous plaît ? dit-elle.

– Mademoiselle d'Espars ? dit la bonne femme qui s'arrêta. Je ne connais personne de ce nom. Ne pouvez-vous pas me dire où elle demeure ?

– C'est dans un pays où il y a une rivière, avec des arbres tout au bord.

– Vous ne savez pas le nom de ce pays ?

– Il me semble qu'il y a un château aux environs, le château de Mme la baronne de Praille, je crois.

– Ah ! ce château-là, je le connais, mais c'est encore loin.... » y a bien quatre lieues. Et vous y allez seule, sur vos petites jambes, comme ça, sans personne pour vous y conduire ?

– C'est que j'ai une commission pour Mme la baronne, dit Véronique qui rougit, et puis je trouverai une voiture au premier hameau.

– C'est différent alors ; allez tout droit jusqu'à ce que vous trouviez un chemin sur la gauche. le hameau est tout auprès.

– Merci, madame. »

Au bout d'une troisième heure, et sans rien voir encore, Véronique entendit sur la route un grand bruit. C'étaient deux gendarmes qui arrivaient sur elle au grand trot. On distinguait leurs tricornes par-dessus la tête des chevaux. Véronique pensa qu'ils la poursuivaient, et se jeta derrière une haie, se faisant toute petite pour qu'on ne l'aperçût pas dans l'herbe. Les gendarmes passèrent. Elle sortit de sa cachette avec de grands battements de

cœur. Toujours la même solitude et point de rivière. Véronique sentait ses jambes engourdies. Elle s'assit au revers d'un fossé, et tirant de son panier une poire et un morceau de pain, elle se mit à goûter. Jamais le pays ne lui avait paru si grand. Comment s'y prendrait-elle pour y rencontrer sa marraine ? Ses yeux se remplirent de larmes. Elle se mit à regarder partout. Les pieds lui faisaient un peu mal. Elle se laissa choir dans l'herbe qui garnissait le revers du fossé ; la place était chauffée par le soleil, le gazon épais et doux ; Véronique s'étendit tout de son long, ferma les yeux, les rouvrit, les ferma de nouveau et n'entendit plus rien.

Un bruit de roues la tira de son sommeil. D'un bond elle se trouva debout. A cent pas d'elle, dans une voiture qui allait fort vite, elle reconnut Mlle Hémaux. Un frisson la prit, et, franchissant le fossé, elle s'élança droit devant elle dans la direction d'un bois qu'on apercevait à quelques centaines de pas. Mais Mlle Hémaux l'avait reconnue, et déjà un domestique descendait du siège pour courir à sa poursuite. L'enfant avait beau se presser, en un instant il fut auprès d'elle. Elle se mit à crier et, ses jambes ne la soutenant plus, elle se laissa tomber.

« Enlevez-la, » cria la voix de Mlle Hémaux.

Véronique voulut se cramponner aux plantes qui couvraient le sol ; elle se sentit enlevée par deux bras robustes ; bientôt après, elle était dans la voiture à côté de Mlle Hémaux, qui donnait ordre de retourner aux Tourbes. Elle était comme anéantie. Elle entre voyait mille supplices dès qu'elle serait entre les mains de sa tante. Sa gouvernante lui faisait l'effet d'une furie. Déjà un torrent de reproches l'accablait. Tout ce qu'elle comprenait, c'est qu'on l'avait cherchée partout, dans la maison, le jardin, le parc. Un garde qui l'avait entrevue auprès de la grille éveilla le premier l'idée d'une fuite. Mme de Varnesson était partie d'un côté, Cécile de l'autre. Une femme de la campagne, questionnée chemin faisant, avait fait connaître à Mlle Hémaux qu'elle était sur la bonne voie.

« Ah ! vous ne vous échapperez plus maintenant ! dit-elle quand elle eut achevé ce récit, qu'elle débita tout d'une haleine sans lâcher le poignet de Véronique. On vous enfermera, on vous attachera, s'il le faut !... Et voyez, la petite hypocrite, depuis trois jours, elle ne disait rien.... C'était une

sainte !... mais patience. Mme de Varnesson vous attend. Je n'intercéderai plus pour vous ! »

Véronique ne répondait pas. Il était clair qu'on allait la faire mourir. Ses dents claquaient de terreur. Elle regardait fuir les arbres de la route. Elle en reconnut deux qui étaient à l'angle de la grille principale du château des Tourbes, et sauta sur ses pieds. La voiture roulait déjà sur le fin gravier d'une avenue.

« Je l'ai ! » cria Mlle Hémaux.

Véronique se pencha en avant et vit tout à la fois sur la plus haute marche du perron, Mme de Varnesson qui battait du pied d'un air d'impatience, et, au bout de la terrasse, M. de Varnesson qui arrivait le fusil sur l'épaule. D'un élan sauvage, avant même qu'on eût songé à la retenir, elle s'était précipitée hors de la voiture et courait vers son oncle. Un domestique tenta de la saisir, mais elle passa comme une flèche et se jeta dans les jambes du chasseur.

« Sauvez-moi ! j'ai peur ! » cria-t-elle.

Son action, ses cheveux épars, l'épouvante de son visage, sa pâleur, le tremblement de ses mains nouées autour de ses genoux, ce bouleversement qui touchait à la folie, tout arracha M. de Varnesson à son indolence habituelle.

« Qu'est-ce, dit-il, et qu'a-t-on fait à cette enfant ?

– C'est une fille rebelle que je dois châtier, » répondit Mme de Varnesson qui s'avança.

Véronique s'accrocha aux habits de César ; elle avait le vertige dans les yeux.

« Grâce !. ne me quittez pas. elle va me tuer ! » cria-t-elle de nouveau.

César, ému, la prit dans ses bras.

« Sois tranquille, petite, tu es avec moi. »

De la part de M. de Varnesson, c'était presque une révolte. Mme de Varnesson prit un air de dédain.

« Cette plaisanterie va bientôt finir, j'imagine, dit-elle ; allons, monsieur, retournez à vos lièvres et à vos chiens et rendez-moi cette fille qui brave mon autorité. »

Mais Véronique, folle de terreur, embrassait César à l'étouffer ; il sentait sous sa main battre son cœur à coups pressés, une sorte de tressaillement convulsif agitait ce pauvre petit corps amaigri. Doucement il l'écarta de sa poitrine et la regarda. Un vif souvenir de son frère lui traversa l'esprit ; c'était lui tout enfant, mais avec une expression poignante d'effroi et de désespoir. Un sentiment profond de pitié entra comme un flot dans son cœur. Il embrassa Véronique à plusieurs reprises, et, relevant la tête :

« Mais cette pauvre petite est malade, que lui a-t-on fait ? dit-il.

– Monsieur, je vous jure., balbutia Mlle Hémaux.

– Vous, mademoiselle, je ne vous interroge pas. Je parle à Mme de Varnesson.

– Ah ! César ! » dit tout bas Cécile.

Mais César ne l'entendait plus. Il était dans ces heures où le cœur rompt avec toutes les lâchetés. Ses yeux avaient cette expression que la Présidente lui avait vue une fois déjà, alors qu'il avait été question de M. Lespinois. Cependant elle en soutint le regard menaçant :

« Voilà beaucoup de bruit pour une enfant, dit-elle.

– Vous oubliez qu'il s'agit de ma nièce, répliqua César sans baisser la paupière. Moi-même je l'ai oublié trop longtemps. mais elle est dans mes bras, et tous ceux qui l'ont fait souffrir me rendront. un compte sévère de l'état où je la vois. »

Il passa devant la Présidente, portant toujours Véronique.

« Veuillez me suivre, mademoiselle, dit-il en s'adressant à Mlle Hémaux, et que le lit de Mlle de Varnesson soit prêt sur l'heure.

– Cécile, restez ! » dit Mme de Varnesson.

César devint pâle.

« Madame, dit-il, jusqu'au jour où il vous plaira qu'une séparation publique nous rende étrangers l'un à l'autre, veuillez vous rappeler que je suis le maître ici. »

Se tournant alors vers Mlle Hémaux, et froidement :

« Mademoiselle, si vous n'obéissez pas sur l'heure, un domestique va prendre vos malles et les porter au chemin de fer où vous aurez l'obligeance de le suivre. »

Mlle Hémaux regarda Mme de Varnesson et, la voyant attérée, céda.

« Passez devant, » lui dit César qui montait le perron.

En déposant Véronique sur son lit, César s'aperçut qu'elle était livide et sans connaissance ; il se suspendit à une sonnette.

« Un médecin ! » cria-t-il au valet de chambre qui entra.

Et se penchant sur l'oreiller de l'enfant qui semblait morte :

« Mais, que lui a-t-on fait, bon Dieu ! que lui a-t-on fait ? » reprit-il.

Cécile n'osait pas le regarder. Elle était abîmée dans une sorte de stupeur. Tout son travail de tant de mois, ses efforts, ses longs calculs, son manège, son habileté, les sapes profondes qu'elle avait creusées, tout, en une heure, était anéanti. Un enfant avait poussé un cri et il n'en restait rien. Elle ne vivait même plus pour M. de Varnesson. Toujours penché sur le lit de Véronique, César contemplait son immobilité ; pour la première fois, il se rendait compte des ravages subis par cette frêle et délicate organisation. On voyait le réseau bleuâtre des veines sous le fin tissu de la peau. Des tons de bistre plombaient son teint. Ses bras grêles, ses mains décharnées faisaient pitié.

« J'étais donc aveugle ! » reprit-il.

Son regard chargé de reproches tomba sur Cécile. Elle baissa les yeux ;

« Et vous la laissiez mourir, ajouta-t-il d'une voix sourde. Mais voyez donc ! si elle reste longtemps dans cet état, elle va rendre l'âme ! »

Il fit un mouvement pour retirer sa main que Véronique gardait toujours dans la sienne ; Mlle Hémaux fit un pas ; l'enfant ouvrit les yeux et se cramponnant au bras de César :

« Non pas elle. J'ai peur, ne me quittez pas. »

Un délire subit s'empara d'elle ; son corps maigre, à demi hors des draps, les mains nouées autour du cou de César, elle pleurait, priait, sanglotait :

« Ne me quittez pas, disait-elle ; si vous saviez, on m'a battue. on a tué Cosaque ; moi aussi on voulait me faire mourir, on ne m'embrassait jamais, toujours des punitions. Il y avait un chien qui ne faisait de mal à personne, je lui racontais tout. Un jour on lui a tiré un coup de fusil, j'ai vu l'endroit. Il y avait des feuilles rouges et humides, j'en ai pris une, j'ai bien pleuré, allez. Et ma poupée, donc... C'était mon oncle César – qui me l'avait donnée, il ne me grondait pas, lui, mais on ne le voyait qu'à table et Mlle Hémaux était là. Je ne pouvais rien lui dire... On m'avait ôté ma marraine,

je ne sais pas si vous l'avez connue ; elle s'appelait., comment s'appelait-elle donc ? Elle avait un joli petit nom. Ah ! Lucienne ! C'est elle qui me rendait heureuse ! Elle me racontait de belles histoires et me prenait sur ses genoux. Un jour, je l'ai trouvée par terre ; ça été fini, je ne l'ai plus vue, excepté une fois...Ah ! quel grand coup j'ai reçu !

– Un coup ! dit César.

– Mlle Véronique a la fièvre. Elle ne sait ce qu'elle dit, murmura Cécile.

– Taisez-vous !. Ah ! je vous connais et comprends tout maintenant ! » s'écria César.

Mais l'enfant s'était collée sur sa poitrine.

« Elle est là ! reprit-elle avec l'accent de la terreur, et regardant partout autour d'elle, j'ai reconnu sa voix, elle va me prendre. Elle a cassé mapauvre marraine. Sauvez-moi.

– N'aie pas peur.. petite, je suis là.

– Oui, je sais. il y a quelqu'un. Qui êtes-vous ? » me semble que je vous connais. Alors, ne m'abandonnez pas. si vous m'aimez un peu. Savez-vous ce qu'il faut faire ? il faut me cacher. Quand on ne saura plus où je suis nous irons chez ma petite marraine. Vous verrez comme elle m'aime !. C'est elle que j'allais chercher quand je me suis sauvée. mais elle demeure trop loin !. On m'a rattrapée ; à présent on va me battre. Dites qu'on ne me batte plus, je travaillerai tant qu'on voudra. Alors on me rendra ma pauvre marra ne. »

Elle se mit à sangloter et son cœur sautait sous la main de César qui pleurait.

Le médecin entra, conduit par un domestique ; Mme de Varnesson s'était retirée dans sa chambre.

« Voyez ! monsieur, voyez vite, » s'écria César qu s'écarta du lit.

Le médecin prit la main de l'enfant, pour lui tâter le pouls et l'examina attentivement. Le délire s'était apaisé ; il ne restait plus que des larmes et un état d'accablement ; la fièvre était intense.

« Monsieur, dit le médecin qui prit à part M. de Varnesson, il y a chez cette enfant un état d'épuisement qui peut la mener au tombeau ; les forces sont à bout ; le système nerveux est horriblement surexcité. Je ne comprends même pas qu'elle en ait pu supporter la tension. Il faut qu'elle

ait une singulière force de volonté. Elle a dû subir récemment une violente secousse, . encore une de ce genre, et elle est morte.

– Que faut-il faire ? demanda César.

– Il faut d’abord de grands ménagements, une grande douceur. De ce côté-là rien ne lui manquera étant chez vous. Puis, peut-être, un changement d’air, un climat plus chaud, des distractions, peu ou point de travail pendant la convalescence. »

Les mains de Véronique qui, depuis un instant, ne remuait plus, s’agitèrent sur le drap.

– Où est-elle ? Comme elle est loin !. On me l’a prise, rendez-la moi, » murmura-t-elle.

Et d’une voix faible, dans un demi-sommeil, interrompu par des sanglots, elle se mit à chanter :

J’avais une marraine.

Que mon cœur, que mon cœur a de peine !...

« Ne pleure plus, chère enfant, tu vas l’avoir, ta marraine ! s’écria César.

– Et moi, je la garderai pendant ce temps, si vous le permettez, dit Cécile.

– Vous ? allons donc ! »

Et se tournant vers le médecin qui tâtait encore le pouls de la malade :

et Monsieur, reprit César, voulez-vous me rendre le service de ne pas quitter le chevet de cette enfant jusqu’à mon retour ?

– Je vous le promets. »

Mlle Hémaux se glissait comme une ombre vers la porte.

César la suivit.

« Vous avez raison, mademoiselle, dit-il ; regardez bien cette chambre pour vous souvenir que vous n’y devez rentrer jamais. »

Et ouvrant une fenêtre qui donnait sur les communs :

« Une voiture et deux chevaux ! » cria-t-il d’une voix tonnante.

Une heure après, M. de Varnesson se précipitait au galop dans la cour du château de Mme de Praille. Les chevaux, tout fumants, tremblaient sur leurs jarrets. Il courut au salon où tout le monde était réuni. De sa blessure récente Octave ne conservait qu’un reste de pâleur. Debout devant la cheminée, M. des Vallières parlait :

« Entrez, cria-t-il à César, vous n'êtes pas de trop, vous nous aimez et c'est un conseil de famille. »

Mais, à la vue du visage pâle et bouleversé qui se montrait tout à coup devant elle, Lucienne se leva :

« Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle.

– Il y a, mademoiselle, que je viens vous prier de me suivre aux Tourbes.

– Moi !

– Si vous n'y venez pas, Véronique est morte.

– Ah ! je vous suis ! »

Mlle d'Espars courut à son frère et l'embrassant :

« Tu le permets, dis ? reprit-elle.

– Chez Mme de Varnesson, toi ? répondit Octave, qui la retint.

– C'est un devoir, dit Élise.

– Cela dérange souvent, » murmura Mme de Prailly, qui soupira.

M. de Varnesson joignit les mains :

« Si vous saviez comme elle pleure !. Ce n'est plus qu'une ombre. elle vous appelle dans son sommeil. Si elle doit mourir, faites au moins qu'elle ne souffre plus ! »

Octave prit sa sœur par le bras, et la conduisant à M. de Varnesson :

« Soit, monsieur, dit-il, mais c'est à vous que je la confie.

– Et c'est un père qui vous en répond, je vous en donne ma parole. »

Deux ou trois heures après le départ de M. de Varnesson, une voiture, menée à fond de train par deux chevaux blancs d'écume et noirs de boue, entra dans la cour du château des Tourbes. Le visage de Mlle Hémaux, qui était collé contre une vitre, disparut derrière un rideau :

« La voilà, dit-elle à Mme de Varnesson, qui n'avait pas quitté sa chambre.

– Mlle d'Espars, dans ma maison, » s'écria la Présidente.

Elle brisa le brin de laine qu'elle ajustait sur le canevas.

« Mademoiselle, poursuivit-elle, vous donnerez ordre qu'on me serve chez moi. »

Et, se levant aussitôt, elle écrivit à son notaire et à son avoué pour les consulter sur un projet de séparation.

« Il n'y a eu cependant ni injures ni sévices graves, murmura la voix douce de Mlle Hémaux.

– Et qui vous dit qu'avec Mlle d'Espars sous mon toit, je n'ai pas de motifs plus sérieux encore ? »

Malgré son audace, Cécile ne put s'empêcher de baisser les yeux.

« Ah ! madame, dit-elle un peu troublée, je ne veux ni ne dois vous comprendre. »

Tandis que ces quelques paroles s'échangeaient entre Mme de Varnesson et sa confidente, Lucienne passait chez Véronique. Avec cette acuité de sens qui distingue certains malades, Véronique entendit le pas léger de sa marraine et le reconnut. Elle se leva à demi, ouvrit les bras et se serait précipitée hors du lit si le médecin ne l'avait retenue :

« C'est elle ! c'est elle ! » criait l'enfant.

Lucienne parut, suivie de César. Véronique poussa un faible cri et resta comme morte entre ses bras. Quand elle fut revenue à elle, fondant en larmes, et le visage caché dans le cou de Lucienne, le médecin, qui n'avait pas cessé de tenir sa petite main entre ses doigts, attira M. de Varnesson dans l'embrasure d'une fenêtre :

« A présent, dit-il, si la jeunesse et la science peuvent quelque chose, je répons d'elle. Mais il est bien tard ! »

XXVII

Lorsque M. de Varnesson avait inopinément paru chez Mme de Praille, c'était en effet une sorte de conseil de famille qu'il avait interrompu. On discutait les résolutions à prendre. Octave ne ressentait plus qu'une légère faiblesse qui devait disparaître dans le mouvement et l'action. Il lui semblait qu'il avait déjà perdu trop de temps. Victor de Marsac, sans emploi, flottait entre le désir d'entreprendre un voyage en Italie où il voulait consulter les bibliothèques du Vatican et de Venise pour mener à bien son livre, et celui de chercher un travail rémunérateur ; on sentait, sans le dire,

que Lucienne ne pouvait éternellement rester chez la baronne. Mme de Fréneuse, qui allait être bientôt Mme de Courgivaux, lui avait offert de la prendre avec elle à Noizai, et de l'emmener après à Paris, mais il répugnait à Mlle d'Espars d'accepter une hospitalité sans limites d'une personne qui n'avait avec elle aucun lien de parenté. Avant de partir, M. de Courgivaux, ainsi que Mme de Fréneuse, s'étaient mis loyalement à la disposition d'Octave, au cas où celui-ci voudrait tenter de nouvelles démarches auprès du ministère de la marine. Son influence personnelle, celle de sa famille et de ses amis étaient acquises au frère de Lucienne. Dans la chaleur de son élan on sentait le désir de réparer un tort involontaire.

« Une jolie femme bien née, et un jeune homme qui a des alliances, ce sont des appuis, disait M. des Vallières ; reste à savoir comment nous les emploierons. »

L'arrivée subite de M. de Varnesson et le départ précipité de Lucienne avaient fait prendre un autre tour à la conversation. Un dernier rayon de soleil les attira tous, sauf Mme de Praille, qui n'eût pas quitté le coin de son feu pour un incendie, dans les jardins éclairés par un ciel d'hiver, vif et gai. M. des Vallières marchait avec Octave ; derrière eux venaient plus lentement Élise et Victor. Élise était un peu pâle. Une flamme singulière animait la profondeur de ses yeux. Autour d'eux la lumière éclatante du jour pénétrait l'épaisseur des futaies où s'enfonçaient les noires colonnades des chênes et des hêtres. Un tapis de feuilles rouges couvrait le sol et lui faisait une parure. Une risée de vent passait avec de doux et longs murmures dans des bouquets d'arbres verts semés ça et là.

« Encore une séparation, dit Victor. Nous marchons, et l'incertitude nous accompagne.

– On se sépare toujours, répondit Élise, jusqu'au moment où l'on se sépare une dernière fois, pour se réunir dans l'éternité.

– Le chemin où l'on passe est quelquefois dur et tout semé de ronces.... Pour moi encore, ce n'est rien ; j'ai les épaules robustes et le cœur d'un homme ; mais il y a Lucienne et les épreuves sont longues pour elle.

– Ne parliez-vous pas, tout à l'heure, d'un séjour que vous auriez envie de faire en Italie, pour consulter les trésors enfouis dans les bibliothèques ?

Vous y vouliez faire des recherches pour un livre d'histoire. une ardeur extraordinaire vous animait tandis que vous nous faisiez part de vos projets.

– C'est vrai, je les caresse en esprit, mais ce sont des rêves. A un travail sur la Jacquerie s'est greffé dans ma pensée un travail plus considérable sur les guerres de religion. Je veux savoir si ces grandes convulsions qui ont bouleversé le monde et rempli l'Europe de batailles, en Espagne et en Flandre, sous le nom de guerre des communes, dans le Midi de la France avec les Albigeois, en Bohême avec les Hussites, dans la moitié du continent, depuis la Loire jusqu'à l'Elbe, avec la Ligue et la guerre de Trente-Ans, n'ont pas les mêmes racines cachées dans les entrailles du peuple qui se débat pour chercher des conditions meilleures et court à la mort pour échapper à la misère. Ces convulsions, selon les époques, changent de nom ; un jour ce sont les paysans qui font que le volcan des révoltes fait irruption, et cela s'appelle alors la Jacquerie ; un jour les hommes des villes et des métiers se soulèvent avec Arteveld ; un jour ce sont les sectateurs de Wicleff, de Jean de Leyde, de Luther, et la religion semble le grand mobile ; mais au fond la guerre n'a-t-elle pas les mêmes origines ? Cette grande question me préoccupe ; mais, pour l'aborder, je ne dis pas la résoudre, que de documents ne faut-il pas consulter, que de matériaux à réunir ! On peut faire un livre avec tout cela. Et ne réussît-on pas à le faire excellent, il aurait du moins sa marque et sa valeur.

– Eh bien ! que ne partez-vous ?

– Et les moyens ? Mon tiroir aux économies est à moitié vide. Ce qu'il en reste me mènera-t-il jusqu'au bout ?... »

D'un mouvement énergique et franc la main d'Élise chercha celle de Victor :

« Voulez-vous m'accepter pour amie ? dit-elle, j'ai quelques centaines de louis dont je ne sais que faire. Prenez-en la moitié. Vous dédierez votre livre aux amis inconnus, il y en aura un que personne ne connaîtra et ce sera moi.

p

« Vous ! c'est vous ! dit Victor, tandis que deux larmes brillèrent suspendues aux paupières de Mlle Dunbar.

– Laissez-moi tout vous dire. Il se passe quelque chose en moi que je ne m'explique pas, que je ne veux pas m'expliquer. Un temps j'ai peut-être

bien souffert. peut-être ai-je pleuré sans chercher à connaître d'où venaient ces larmes qui me pénétraient d'une si singulière douceur en coulant. Je vous aime maintenant avec toute la force et la sincérité d'une sœur aînée. J'ai vaincu ce qu'il pouvait y avoir de personnel dans ma pensée. Vous aimez Lucienne, aimez-la de toute votre âme et toujours. Elle est digne de toute l'affection d'un honnête homme. Moi je serai votre amie à tous deux, la vieille amie des mauvais jours. Plus tard, j'aurai ma part de bonheur auprès de vous, et alors je ne pleurerai plus et vos enfants m'aimeront !... »

Point de rougeur et point d'embarras en parlant ainsi ; mais un visage rayonnant, des yeux remplis de larmes, un air d'exaltation, un regard où brillait dans tout son feu le sentiment de la tendresse la plus pure et du dévouement ; Victor ne savait que répondre ; il serrait les mains d'Élise, il les embrassait, il balbutiait ; son cœur débordait.

« Acceptez-vous ? lui dit Mlle Dunbar.

– Oui, je veux vous devoir quelque chose. Si je pars, c'est à vous que je m'adresserai.

– Merci ! A présent, je suis véritablement votre sœur. »

Elle prit son bras et ils firent quelques pas en silence dans la longue avenue où tremblait l'ombre des branches dépouillées. La marche de M. des Vallières et d'Octave les ramena vers eux.

« *Alea jacta est* ! dit le diplomate. ce qui signifie en français que le conseil a prononcé, nous retournons à Paris. Si le ministre veut nous offrir un commandement, nous l'accepterons. sinon, ce sera bien le diable si avec mon appui et celui de Mme de Fréneuse, de M. de Courgivaux et des cent personnes que je mettrai en campagne nous ne poussons pas Octave sur le grand chemin de la fortune. Victor nous accompagnera.

– Bon ! répondit M. de Marsac, je vous donne et je me donne six semaines pour me découvrir un emploi où je puisse utiliser les bribes de science que j'ai glanées un peu partout. Si nous n'y réussissons pas, je m'expatrie et vais rendre visite au Vatican.

– Un voyage en Italie après six semaines de promenades à Paris ! s'écria Octave ; tu as donc mis la main sur un trésor ?

– Oui, répondit simplement Victor, j'ai trouvé Mlle Dunbar comme tu as trouvé Mme de Fréneuse. »

M. des Vallières regarda Élise qui souriait.

« Ah ! vous marchez sur mes brisées, dit-il. Savez-vous bien, mes enfants, qu'il y a des heures où vous m'attendriez, si je n'étais un vieux ministre plénipotentiaire, à qui toute émotion est interdite par l'expérience ? Quand vous aurez secoué le manteau de la pauvreté, vaudrez-vous bien ce que vous valez à présent ? »

– Je le crois, s'écria fièrement Octave.

– Hum ! mon jeune ami, on voit que vous ne savez pas combien c'est une chose lourde à porter que la bonne fortune ! Que de gens j'ai vus plier sous son poids qui avaient supporté vaillamment la plus mauvaise !. Mais bah 1 faisons comme les Américains, et sans nous préoccuper des conséquences plus que des obstacles, crions : *Go a head !* »

En se dirigeant vers Paris, le philosophe de la rue de la Pépinière avait deux projets dont il ne parlait pas : voir Mme de Stainville d'abord, et chercher ensuite le baron de Castry qui avait quitté la Margeride peu de temps après Octave. En nomme qui ne perd pas une minute pour mettre ses projets à exécution, dès le lendemain de son arrivée, il se présenta chez la marquise.

Il la trouva dans un petit salon d'hiver dont les portes intérieures donnaient sur une serre exposée au plein soleil du midi. Elle n'était pas seule.

et Vous vous faites rare, dit-elle en lui tendant une main qu'il baisa ; j'ai pu croire un instant que vous étiez ministre des affaires étrangères, tant on vous voyait peu. Vous revenez, mettez-vous là, je n'ai pas de rancune.

– Tant pis ; la rancune a du bon ; cela prouve qu'on se souvient. »

On causa ; l'interlocuteur qui occupait un fauteuil chez Mme de Stainville étant parti, M. des Vallières poussa son siège près du feu.

« Savez-vous bien, madame, que j'ai à vous parler ? reprit-il.

– Sérieusement ?

– Très-sérieusement, comme j'ai coutume de le faire, en badinant. »

La marquise frappa sur un timbre.

– Je n'y suis pour personne, » dit-elle au domestique qui parut.

Et, s'asseyant commodément dans le coin moelleux de sa causeuse :

Il Me voilà tout oreilles, poursuivit-elle.

– C’est une question fort délicate que nous avons à traiter ensemble, reprit M. des Vallières ; j’ai eu affaire à des congrès, ce n’est rien ; mais à vous, c’est le diable !

– Vous m’ennoblissez, merci.

– Le plus court cependant pour m’en tirer, c’est d’aborder la question de face.

– Et c’est ce que vous ne faites pas, puisque vous tournez tout autour.

– Bon ! je change de tactique. Vous connaissez M. le comte Octave d’Espars ?

– Ah I fit la marquise qui tressaillit, l’attaque est brusque ! Du premier coup vous donnez l’assaut.

– Enfin vous le connaissez ?

– Oui et non.

– Voilà ce qu’on appelle une réponse à double issue ; il y a une porte pour la retraite et une porte pour l’escalade..

– C’est la seule cependant que je puisse faire. Je ne connais pas M. le comte d’Espars personnellement, et cependant son nom pas plus que sa famille et ses alliances ne me sont inconnus.

– Ainsi que ses projets, n’est-ce pas ?

– Est-ce ici l’enceinte d’un tribunal ? Suis-je sur le banc des accusés ? et remplissez-vous les fonctions du ministère public ?

– Oh ! vous hésitez, vous qui avez toujours eu la franchise de vos opinions ?

– Continuez. Je n’ai fait qu’une simple remarque.

– Je puis dire alors que vous honorez M. le comte d’Espars d’une haine toute particulière ?

– Oh ! de la haine !. Le mot ou le sentiment eut peut-être bien ambitieux.

– Votre souvenir du moins ne l’abandonne pas.

– J’ai connu le père, pourquoi oublierais-je le fils ?

– C’est juste ; le comte Octave vous a trouvée dans la succession. »

Mme de Stainville sourit et prit en badinant un écran qu’elle fit tourner entre ses doigts.

« Vous aviez raison, dit-elle en regardant son interlocuteur ; à votre insistance, à votre accent surtout, je vois que l’entretien sera sérieux.

– Je suis de cette école originale qui se fait une arme de la vérité. »

Mme de Stainville s'arrangea commodément dans sa causeuse comme une personne qui prend son parti d'une conversation longue et difficile, et, levant les yeux sur son interlocuteur :

« A mon tour alors, reprit-elle ; s'il m'était permis de vous adresser une question, pourrais-je vous demander à quel propos vous me parlez de M. le comte d'Espars ?

– Parce que je l'aime autant que je l'estime.

– Ah !

– Vous plaît-il, madame la marquise, que nous jouions cartes sur table ?

– Franchement et sincèrement ?

– Sincèrement et franchement.

– Ce n'est point la mode, mais je m'y risque.

– Je commence donc. Je me suis attaché à mon ami Octave, parce que j'ai découvert en lui des qualités que l'on est fort en peine de rencôtrer chez le commun des hommes, sous quelque degré de latitude qu'on se promène. Ces qualités m'ont conquis du premier coup.

– Ce sont des sentiments de jeunesse qui vous honorent.

– De plus, il m'a paru qu'il soutenait dans la vie la bataille du pot de terre contre le pot de fer, et il m'a paru original de me ranger de son côté.

– Original n'est point le mot, c'est chevaleresque qu'il eût fallu dire.

– Et, la partie engagée, je me suis mis en tête de la gagner.

– Fort bien ! et que comptez-vous faire pour cela ?

– Mais, vous le voyez, je viens à vous, je vous salue et je vous dis : Madame la marquise, deux voies se présentent où je puis également pousser mon protégé ; l'une passe par le ministère de la marine, et permet au comte Octave de reprendre l'épaulette ; j'ai pour moi, – non pour lui, – mon influence personnelle et celle de Mme de Fréneuse, mon alliée.

– Celle-là même qui sera prochainement, si elle ne l'est déjà, Mme de Courgivaux ? dit la marquise avec un sourire.

– Précisément.

– Votre prudence n'entre pas en campagne toute seule. Après ?

– Je serais assuré de réussir, si je n'avais en face de moi une opposition que je redoute.

– Celle du pot de fer ?

– Hélas ! oui. Quant à l'autre voie, si elle n'ouvre pas de perspectives aussi glorieuses, elle permet d'en espérer de plus lucratives. Une compagnie s'est formée pour l'exploitation de forêts considérables situées fort loin, sur le bas Danube, en Moldavie, je crois. Il ne m'est pas impossible d'y faire entrer mon ami... Quand on a le pied dans une compagnie puissamment fournie de capitaux, on marche sur le grand chemin de la fortune ; mais il ne faudrait pas non plus que l'aventure qui nous est arrivée en Auvergne nous poursuivît en Moldavie.

– L'industrie a ses périls comme l'Océan.

– C'est à les conjurer que je m'emploie. Sans détour, et en mettant les points sur les i, puis-je compter, chère madame, je ne dis pas sur votre concours, mais tout au moins sur votre neutralité ?

– En mettant les points sur les i et sans détour, pour parler comme vous, non.

– Pourquoi ?

– Je pourrais ne pas vous répondre. C'est presque de l'indiscrétion.

– Les diplomates sont curieux.

– Eh bien ! pour vous je renverse les murailles derrière lesquelles la vie privée est cloîtrée. J'aurais pu oublier M. le comte d'Espars, grâce à un M. Perriga dont l'alliance m'a un peu dégoûtée de la haine ; mais puisque votre protégé pense à Mlle de Stainville, il me force de nouveau à penser à lui. Qu'il y renonce, sa parole me suffira, et, dès demain, je mettrai toute mon influence à son service pour lui faire obtenir à son choix ou un commandement ou un emploi considérable.

– Permettez ; les d'Espars ne vous semblent-ils pas d'assez bonne maison pour s'allier aux Stainville ?

– Là n'est pas la question. J'avais pour ma fille d'autres projets auxquels il ne me plaît pas de renoncer. Cette fois c'est M. le comte d'Espars qui m'attaque, je me défends. Un mot peut tout finir. M. le comte d'Espars veut-il rendre sa parole à Mlle de Stainville ? »

M. des Vallières secoua la tête.

« Si je m'engageais pour lui, dit-il, il désavouerait sur l'heure son ministre plénipotentiaire.

- C’est votre conviction ?
- Mieux que cela, c’est ma certitude.
- Alors la conférence, j’imagine, est terminée.
- C’est donc la guerre, chère madame ?
- C’est la guerre, cher monsieur. »

Mme de Stainville frappa de nouveau sur le timbre.

« J’y suis pour tout le monde, dit-elle au valet de pied. Ah ! jetez du bois sur ce feu qui s’éteint. »

Elle s’approcha nonchalamment d’une jardinière et prit une rose, dont elle respira le léger parfum.

« Mon cher monsieur des Vallières, vous avez tort, reprit-elle presque aussitôt, vous devriez laisser là ce fils de famille dont la fortune ne veut pas, et qui sombrera malgré vous. Ici, sans parler d’une tasse de thé et d’une partie de wisth, il y aura toujours une main charmée de serrer la vôtre ; or, je n’en sais pas qui appartienne à un homme plus aimable et plus spirituel.

« Oh ! sirène ! » murmura le philosophe.

Et tout haut d’un air de gaieté :

« J’accepte le whist, la tasse de thé et la main surtout, mais l’entêtement est un de mes vices favoris.

– Prenez garde, monsieur des Vallières. Je suis femme.

– Et moi, diplomate. c’est presque la même chose. »

M. des Vallières s’inclina, prit la main de la marquise, la baisa de nouveau et sortit.

Comme il traversait un premier salon, il rencontra un homme dont l’aspect le frappa. Grand, sec, le regard sombre, le front dépouillé, un reste d’élégance, quelque chose de hautain. M. des Vallières alla droit à lui et le saluant :

« Monsieur le baron de Castry ? » dit-il.

L’homme redressa sa grande taille.

« C’est moi ; vous êtes ?.

– Un ami d’Octave d’Espars, monsieur des Vallières ; si j’avais à vous parler, où pourrais-je avoir l’honneur de vous rencontrer ?

– Rue Cassette, 19. Vous demanderez M. de Firmont. Ce nom a été dans ma famille. Vous direz à M. le comte d’Espars, dont j’ai été le témoin, que

je ne l'oublie pas. »

Un domestique, qui était entré chez Mme de Stainville au moment où M. des Vallières en sortait, parut et ouvrant une porte :

« Monsieur le baron de Castry ! » cria-t-il.

Le baron se précipita vers la porte et disparut. M. des Vallières le suivit des yeux.

« Ou je me trompe fort, ou voilà un homme dont nous pourrions tirer parti à l'occasion, se dit-il. Quel regard lorsqu'il s'est élancé vers la porte ! Il a eu le mouvement souple et nerveux d'un tigre qui bondit sur sa proie. Et quelle expression sur ce visage dévasté par mille passions ! Un mélange d'ivresse et d'angoisse. Un tel homme peut être dévoué jusqu'à la mort, implacable jusqu'à la vengeance. Au revoir, monsieur le baron 1 »

M. des Vallières tira un carnet de sa poche, inscrivit le nom et l'adresse du faux M, de Firmont, rentra chez lui, écrivit à M. de Courgivaux et se dirigea vers le ministère de la marine pour prendre langue.

XXVIII

L'ancien ministre plénipotentiaire n'était pas homme à rien négliger. Il vit toutes les personnes avec lesquelles il avait eu des relations pendant sa longue carrière, et les mit en campagne pour son protégé. C'était l'époque où les salons de Paris s'ouvrent de nouveau on ne vit plus que lui. Bientôt il fut au courant des armements et des expéditions projetées. Vingt bouches parlèrent au ministre. Il ne laissait point de repos à Octave et le poussait dans mille réunions.

« Vous m'appartenez, vous êtes ma chair, lui disait-il, je veux que vous réussissiez et je n'en aurai pas le démenti. Donc, remuez-vous et surtout dansez. Il y a des valses heureuses qui mènent à tout. »

Pourchassé par M. des Vallières, Octave se montrait partout à la fois.

« Savez-vous bien, disait-il quelquefois, qu'au train dont vous me faites aller il ne restera bientôt plus rien des dix mille francs que je dois à votre

amour des vieilles armes ?

– Jeune homme, répliquait M. des Vallières, vous souvient-il de l’histoire de Fernand Cortez ? Il brûla ses vaisseaux et conquit le Mexique. »

Une chose cependant l’inquiétait. On l’accablait de trop de promesses. Il lui revenait de tous côtés que le ministre ne parlait de M. d’Espars qu’avec éloge ; jamais on ne l’avait vu mieux disposé. M. des Vallières eût préféré plus de résistance. Il craignait qu’on n’eût l’intention de l’endormir sur un lit de roses. Il marchait dans l’ombre et on le nourrissait de gâteaux de miel. Vingt fois, il rencontra Mme de Stainville. Jamais il n’aperçut Marguerite.

Un matin, Octave étant chez lui, dans un modeste appartement composé de deux pièces qu’il avait découvert dans les dépendances d’un hôtel de la rue de Ponthieu, vit entrer un jeune homme qu’il eut quelque peine à reconnaître.

« J’appartiens au ministère de la marine et je m’appelle Louis Férussol.

– Ah ! fit Octave qui lui tendit la main, j’ai eu, ce me semble, l’honneur de vous rencontrer il y a quelques années.

– L’honneur et le profit ont été pour moi, monsieur le comte ; je n’ai point oublié l’intérêt que vous avez fait voir pour un pauvre employé que sa détresse seule recommandait à votre bienveillance. Grâce à vous, j’ai pu franchir sans sombrer une passe difficile, et grâce à vous ma mère est morte tranquille dans un lit. »

Octave, mis sur la voie par ces quelques mots, se souvint alors qu’à une autre époque il avait réussi par son aide et celle de ses amis, à tirer d’embarras un pauvre diable à bout de ressources et qu’une longue maladie tenait éloigné de son bureau depuis un assez long temps. Il avait pu lui obtenir un secours du ministre et un emploi mieux rétribué en même temps qu’un asile pour sa mère dans un établissement subventionné par l’État.

« Vous ne vous en souveniez guère, poursuivit M. Férussol, mais le bienfait n’est jamais sorti de ma mémoire, pas plus que la bonne grâce et l’aimable élan avec lesquels vous me l’avez rendu. Si je suis quelque chose à présent, c’est à vous que je le dois, et si je vous rappelle ce passé c’est afin que vous me pardonniez par avance l’indiscrétion de ma démarche.

– Il suffit de vous entendre et de vous regarder, monsieur, pour être assuré que vous n’avez que de bonnes intentions.

– Vous demandez au ministre, monsieur le comte, et vous faites demander par vos amis un commandement auquel vos services vous donnent droit ?

– C’est vrai.

– Ma position au secrétariat me permet de connaître, par le menu, toutes les expéditions qui se préparent. J’ai une belle main, et parfois on a recours à moi pour copier certains travaux qui passent sous les yeux de S. Exc. Or, je ne crois pas commettre un grand crime en vous prévenant que j’ai vu votre nom sur un tableau d’embarquement.

– Mon nom ? s’écria Octave avec une vivacité joyeuse.

– Oui, monsieur le comte, vous êtes désigné pour monter à bord d’un bâtiment qu’on envoie en mission sur la côte orientale d’Afrique.

– En qualité de commandant ?

– Non, en qualité de second.

– Ah ! fit Octave dont toute la joie tomba.

– En êtes-vous bien sûr ? reprit-il presque aussitôt.

– Serais-je ici si je ne l’étais pas ? Le navire est d’une qualité médiocre, à peu près sûr, mais lourd. Sa mission terminée, il doit mettre à la voile pour la mer du Japon et y passer deux ans, peut-être trois. Il est armé en flûte. J’ai idée que ce n’est pas là ce que vous souhaitez, et j’affirme que ce n’est pas là ce que vous méritez.

– Mais c’est moins une navigation qu’un exil !

– C’est pourquoi je suis venu vous avertir. Il n’est que temps d’agir si vous voulez éviter cet ordre d’embarquement.

– Est-il à la signature du ministre ?

– Il y sera dans huit jours. On attend que *la Durance* soit en état de prendre la mer.

– *La Durance* ? Mais c’est un sabot !

– Si elle revient des antipodes, elle aura fait, je crois, sa dernière campagne.

– Puis-je savoir qui la commande ?

– M. Pélissard.

– Un capitaine qui m’exècre depuis que j’ai eu la maladresse de faire une chose qu’il déclarait impraticable !. Ah ! le ministre me prouve

surabondamment qu'il ne m'a pas oublié ! »

Octave marcha dans la chambre d'un pas nerveux. Il se voyait en esprit dans le canal de Mozambique, à Zanzibar, à Singapour, à Shanghai, enterré dans un service de camionneur, sans aucune chance de rappeler sur lui l'attention, tandis que sa sœur restait isolée en France. Et Marguerite résisterait-elle à cette longue absence, assaillie de tous côtés et privée d'espoir ?

« Merci toujours, monsieur, dit-il à M. Férussol.

– Si mon avertissement vous épargne un ennui, je suis payé, » dit l'employé.

Quand il fut seul, Octave ouvrit d'une main fiévreuse une armoire où il serrait son équipement d'officier.

L'épée, le chapeau, les épaulettes, l'habit aux ancrés d'or, tout était là. Une larme de colère se fit jour entre ses cils.

(« Allons, dit-il, je crois bien que je vous ai vus pour la dernière fois ! chers objets de ma jeunesse. »

Il referma violemment le battant de l'armoire, et se rendit chez M. des Vallières, auquel il fit part de la nouvelle que lui avait apportée M. Férussol.

« Eh ! eh ! fit le diplomate, Mme de Stainville n'a pas perdu son temps !

– Ainsi, vous croyez ?.

– Je n'en doute pas plus que vous n'en doutez vous-même. Et à présent, que comptez-vous faire ?

– Envoyer ma démission. Si j'attendais que ma nomination parût au *Moniteur*, il serait trop tard. Dans cette expédition où l'on m'envoie, il n'y a point d'ennemis à combattre, aucun péril à braver, je ne recule donc pas devant le danger.

– C'est brûler vos vaisseaux.

– Ne me conseilliez-vous pas vous-même de le faire en me citant l'exemple d'un illustre conquérant ?

– Oh ! je ne vous blâme point !. Bien que temporisateur par caractère et par profession, il y a des circonstances où je ne désapprouve pas l'emploi des grands moyens. Mais il me plaît qu'en toute chose on sache bien ce que l'on fait. A présent, agissez avant de parler. Je crains les indiscretions. Vous n'avez rien dit de vos projets à M. Férussol ?

– Rien.

– Bon ! Que votre démission soit remise dès ce soir au ministère. On ne pourra pas supposer que vous ayez eu connaissance de la faveur qui vous était réservée.

– Vous avez là des plumes @ et du papier ?

– Du papier sans chiffre. Écrivez et adressez par la poste. Non, portez vous-même le pli au secrétariat du ministre. On ne pourra pas dire qu'on n'a rien reçu. »

Dans la soirée, M. des Vallières rencontra Mme de Stainville à l'ambassade d'Autriche.

« Que je vous fasse tous mes compliments, dit-elle ; vous l'emportez.

– Ah ! fit M. des Vallières.

– Ne jouez donc pas l'étonnement ! Votre influence a été plus forte que la mienne. M. le comte d'Espars est nommé. Ah ! je ne m'aviserais plus de lutter contre un homme qui a été ministre plénipotentiaire. »

M. des Vallières prit un air modeste.

« J'avais la parole du ministre. Mais, quand on est en présence d'un adversaire tel que vous, on a toujours le droit d'avoir peur. S'il faut tout vous avouer même, je ne croirai à cette nomination que lorsque mon jeune ami aura sa commission dans la poche.

– N'est-ce que cela ? J'ai la triste certitude qu'il l'aura avant la fin de la semaine.

– Dans trois jours ?

– Hélas !

– Eh ! il n'était que temps ! » pensa M. des Vallières.

Et s'inclinant avec l'attitude d'un solliciteur :

« Et maintenant que nous sommes quelque chose, vous obstinerez-vous dans vos refus ?

– Plus que jamais. J'aurais l'air, de céder parce que vous m'avez vaincue. »

A peu de jours de là, Mme de Stainville apprit que M. d'Espars avait envoyé sa démission au ministre, et que cette démission n'avait pas pu être refusée. Elle portait une date antérieure à la conversation que la marquise avait eue avec M. des Vallières.

« Bien joué, lui dit-elle la première fois qu'elle le rencontra.
– C'est qu'apparemment vous m'inspirez.
– Ce qui me console dans cet échec, c'est que votre protégé n'a point de commandement et ne pourra jamais en avoir.
– C'est vrai ; mais il reste.
– Je n'en disconviens pas. si bien que nous voilà manche à manche.
– Ne pas être battu quand on lutte contre vous, c'est presque un succès.
– Réfléchissez cependant. Hier M. d'Espars était officier de marine.... Il avait une épée, un grade ; ce soir, il n'a rien.
– C'est le moyen de prétendre à tout.
– Si par ce petit mot d'une syllabe vous entendez Mlle de Stainville, vous avez l'ambition hardie. Je me permettrai de vous rappeler, à ce sujet, l'histoire d'un jeune homme qui vivait au temps jadis et qu'on appelait Icare. Vous savez ce qui lui advint pour avoir voulu voler trop haut.
– Puisque vous faites appel à mes souvenirs mythologiques, je vous parlerai à mon tour, d'un chevalier païen qui se nommait Persée. Il combattit et délivra Andromède. »

Les deux pointes internes des sourcils de la marquise se touchèrent un instant, puis souriants :

« Bonne chance, dit-elle.

– J'y compte, » répondit M. des Vallières.

M. des Vallières était au fond beaucoup moins tranquille et rassuré qu'il ne voulait le paraître. Entre une femme du plus grand monde, qui avait de magnifiques alliances, et un jeune homme pauvre et perdu dans la foule, la partie lui semblait chimérique. Il connaissait assez la sphère dans laquelle il s'agitait pour être bien convaincu qu'on accorderait à l'une d'autant plus qu'on lui céder davantage, et qu'on s'acharnerait contre l'autre par cette raison seule qu'on avait été injuste et tyrannique dans de premiers refus. N'est-il pas dans le cœur de l'homme d'en vouloir à autrui du mal qu'on lui fait ? Et toutes ces luttes, toutes ces traverses, toutes ces souffrances, pour qui ? Pour une jeune fille, c'est-à-dire pour une femme à son aurore. Et quoi de si fragile que ces êtres nerveux et délicats, qui ont 1 ailes de l'hirondelle et l'agitation de la mer ! Sa épuisée à combattre, Octave trouverait-il sa récompense dans le cœur de Marguerite ? M. des Vallières port ; depuis

longues années le deuil de son printemps, et se permettait d'en douter. Que les choses eussent d'un autre train si M. d'Espars, renonçant à ses prétentions sur Mlle de Stainville, eût franchement tapé dans la main du bonhomme Perriga et accepté celle de M. Eudoxie. La fortune, les appuis, la considération, les positions enviées, tout lui eût été offert et prodigué, en somme, on connaissait une quantité de femmes (n'étaient ni plus jolies ni moins sottes que cette fille l'Auvergne si richement attifée. Du même coup on « tait Lucienne et on mariait M. de Marsac. Les bonheurs se suivaient à la file, malheureusement le cœur s'en était mis à la traverse. A ce point de son monologue en rieur, M. des Vallières soupira. Tout le mal venait du cœur ; lui seul était coupable ; et « quoi cela servait-Pour sa part il n'en savait rien. Ses souvenirs, aussi la qu'il remontât, ne lui rappelaient que larmes, chagrin déconvenues, angoisses, déchirements, mille tristesses C'était un organe à supprimer. Le diable était que ces taines gens ne s'en pouvaient passer.

« Et le plus terrible, ajoutait-il, c'est que c'est précisément cela qu'on les aime ! Me serais-je attaché à Octave et Mlle d'Espars s'ils avaient été semblables aux autres ? Seulement j'ai entrepris à leur profit une campagne dans laquelle il y aura plus de ronces que d'épis à gâter, et le diable est encore que c'est l'impossibilité de réussir qui m'a séduit. Cela vous fouette le sang, « vous aiguillonne, vous excite, vous enrage, et cela qu'on vit ! »

En quittant Mme de Stainville, M. des Vallières se dirigea vers l'hôtel de Mme de Fréneuse, à laquelle il voulait faire part du nouvel incident qui se produisait. Chemin faisant, il reprit le cours de ses réflexions. Tout croulait autour de lui. Lucienne était auprès d'une mourante ; Octave n'avait plus rien à espérer du côté du ministère ; Victor attendait son pain quotidien du hasard ou de la main d'une fille héroïque. Il fallait relever l'édifice pierre à pierre en présence d'ennemis irréconciliables qui employaient toute leur science à le démolir. L'entreprise était des plus ardues.

« Que j'avais bon besoin d'y mettre le pied ! se dit-il, personne n'avait plus que moi une vie tranquille et régulière ; je m'y promenais en quelque sorte, ou, pour mieux dire, je me promenais dans celle des autres, observant, regardant et méditant. Je déjeunais sans souci, je dînais sans regret et de grand appétit ; puis un jour vient où l'on m'offre une collection d'armes et voilà tout, mon bonheur à vau-l'eau. Je suis inquiet, je ne mange plus, je

grignotte, je dors comme un lièvre qui tremble dans son sillon, et je sens que, malgré moi, je n'en démordrai pas ; voilà le pire ! »

Ici une ombre de mélancolie sincère se glissa dans l'âme du diplomate. Il aimait ses amis, il n'en pouvait douter.

: « Haute imprudence ! ajoutait-il, et qui n'aurait pas dû prendre racine dans le cœur d'un homme expérimenté. »

A présent, le mal était fait ; il avait eu la pensée de finir les dernières années de sa longue existence auprès d'Octave et de Lucienne et cette pensée s'était enracinée dans son esprit ; ainsi serait accompli le rêve de tout philosophe un peu au courant des choses, lequel se résume en une famille d'élection au milieu de laquelle on remplit le rôle d'un oncle envoyé par le hasard. Qu'il sait même si, quelque jour, il n'eût pas été parrain comme tant d'autres ! Un enfant qui saute sur vos genoux cela vaut bien le wisth. Ces chimères, dont quelque temps son imagination s'était bercée, elles semblaient s'éloigner à mesure qu'il faisait plus d'efforts pour s'en rapprocher : Mais les aurait-il tant désirées s'il n'avait fallu qu'étendre la main pour s'en emparer ?

« Je ne crois pas, » se dit-il franchement.

Le plus simple était donc de continuer.

Tout en causant avec lui-même, M. des Vallières alla chez Mme de Fréneuse, et apprit de la bouche d'un camériste qu'après son mariage avec M. de Courgivaux elle était partie subitement pour l'Italie. Elle y devait passer quelques mois. M. des Vallières retourna chez lui un peu chagrin. Mme de Fréneuse et M. de Courgivaux, c'étaient deux alliés à rayer de son portefeuille.

« Elle est heureuse, elle nous oublie, quoi de plus simple ! Je ne suis pas assez sot pour demander les vœux d'une Romaine à une aimable Parisienne qui savourent en son été les douceurs d'une lune de miel, et c'est à moi de me reprocher d'avoir fait pour nous. Elle est bonne entre mille autres, on l'a bien vue à l'audace noble et spontanée avec laquelle elle a réparé le tort involontaire qu'elle avait fait à Mlle d'Espars, mais quel droit avons-nous à plus long dévouement ? Les mille occupations où elle se livre à Paris n'en comportent pas. Au besoin, un télégramme la ferait revenir, mais il faudrait un péril de mort pour

la faire rester. Et, gra à Dieu, nous n'en sommes pas là. Adieu donc à no belle amie de Noizai ; et, puisque je reste seul, vive moi

Comme il touchait à sa porte, le souvenir du baron Castry lui revint.

« Parbleu 1 se dit-il, si j'allais le voir ! »

Il sauta dans une voiture de remise et se fit condui rue Cassette. M. de Frimont était absent et l'on ne s vait pas quand il reviendrait.

« Voilà un jour que je marquerai d'une pierre noire, » se dit M. des Vallières en remontant en voiture.

XXIX

Vers le même temps, un matin, Mme de Stainville recevait des mains d'un valet de pied la carte de M. Berthelier.

« Cette personne paraît très-désireuse devoir Mme la marquise, dit le domestique, et il a fort insisté pour que Mme la marquise voulût bien ne pas remettre l'entretien à un autre jour.

– Faites entrer, » dit-elle.

Ce même avoué, que nous avons vu dans les premiers chapitres de cette histoire, parut presque aussitôt. Il n'avait rien perdu de l'expression à la fois honnête et fine de sa physionomie, rien non plus de sa timidité. Il portait une cravate blanche, un habit noir et ces fameuses lunettes dont il se servait pour donner une attitude à son embarras. Du geste, la marquise lui indiqua un siège sur le bord duquel il s'assit. Cela fait, elle l'interrogea du regard. M. Berthelier toussa.

« Ce que j'ai à dire à Mme de Stainville a une certaine gravité ; elle voudra bien me pardonner si je puis paraître manquer de discrétion dans l'entretien que j'ai sollicité de sa bienveillance., son intérêt l'exigera peut-être.

– Ah ! mon intérêt ! fit la marquise.

– Oui, madame, reprit l'homme de loi avec une nuance de fermeté.

– Votre indiscretion n’ira pas, j’imagine, au delà de ce que j’autoriserai ; commencez donc, monsieur Berthelier. »

M. Berthelier assujettit ses lunettes sur la racine de son nez, et tirant de sa poche un calepin, qu’il ouvrit :

« Mme la marquise, reprit-il, connaît, je crois, un certain baron de Castry, que je compte au nombre de mes clients ?

– Oui, je le connais.

– Le baron de Castry a eu l’honneur d’être reçu par madame la marquise il y a fort peu de temps.

– C’est vrai.

– Et cette entrevue, qui ne s’est pas terminée comme mon client le désirait, pourrait bien être la dernière ?

– Elle le sera certainement.

– Ce serait fâcheux, très-fâcheux, si j’en juge par quelques paroles qui se sont échappées de la bouche de M. de Castry.

– Des menaces !

– Point, madame, des révélations, des confidences seulement. Mais c’est ici que j’ai besoin de la grande indulgence de Mme la marquise. Je touche au vif de la question. Elle voudra bien se rappeler seulement qu’elle m’a fait quelquefois l’honneur de me consulter.

– Continuez. »

M. Berthelier feuilla son calepin, et posant le doigt sur une page :

« M. le baron de Castry, si je ne me trompe, reprit-il, a été en relations suivies d’affaires avec M. le marquis de Stainville, votre mari, madame ?

– C’est exact ; vers 1845 ou 1846.

– Et plus tard encore, après la révolution de 48. Ces relations se sont continuées pendant que M. de Stainville était ministre. Peut-être même sont-elles devenues plus intimes.

– C’est possible, monsieur ; je voyais assez souvent alors M. le baron de Castry, mais le bruit de ce qui se faisait dans le cabinet du ministre n’arrivait pas jusqu’à mon salon. »

M. Berthelier s’inclina, et le doigt toujours posé sur la page du calepin entr’ouvert :

« C'est vers cette époque que je trouve la date d'une affaire qui fit perdre une somme importante à M. le comte Louis d'Espars, qui avait fourni le cautionnement d'une concession tombée en déchéance.

– Cela se peut.

– A une autre époque encore, M. le baron de Castry se trouva impliqué dans la déconfiture d'une entreprise de charbonnage à laquelle M. le marquis de Stainville n'était pas étranger.

– Vous voulez dire qu'il avait fourni des capitaux à cette entreprise. »

M. Berthelier toussa ; les lunettes, jusqu'alors immobiles sur son nez, grimpèrent vers le milieu du front.

« Je dois dire aussi que, s'il avait fourni des capitaux à l'entreprise dont vous parlez, il en retira de plus considérables encore.

– Monsieur.

– Permettez, madame la marquise, c'est M. le baron de Castry qui parle, ou, pour être encore plus exact, ce sont des chiffres et des notes remis par lui qui parlent en son nom. J'en ai vérifié l'exactitude.

– Fort bien, monsieur ; mais le but ? car je vous préviens que M. de Castry, votre client, et les notes qu'il a pu laisser ne m'inspirent qu'une médiocre confiance, et le motif de votre visite m'échappe entièrement.

– Vous auriez pu me venir en aide en essayant de le deviner.

– Je ne devine jamais rien, monsieur, j'attends qu'on m'explique nettement les choses.

– Eh bien ! madame, si j'osais donner un conseil à Mme la marquise, sans rien soupçonner du motif qui fait désirer si ardemment à M. le baron de Castry de rester en relation avec elle, je crois qu'il serait prudent de ne pas l'éconduire avec trop de vivacité. »

Mme de Stainville prit sur la cheminée un bout de papier qu'elle tortilla délicatement en allumette.

« Monsieur Berthelier, répondit-elle, j'ai grandement à vous remercier de l'intérêt que vous voulez bien me montrer, mais si je vous retenais plus longtemps j'aurais trop peur de mécontenter MM. les clercs qui vous réclament sans doute. »

Elle s'était levée à demi et le saluait de la tête. M. Berthelier pâlit légèrement et, rajustant ses lunettes :

« Mme la marquise, au moins, ne pourra jamais dire que je ne l'ai pas prévenue, » reprit-il.

Il s'inclina profondément et sortit.

« Peut-être ne sait-elle rien, murmura-t-il, c'est un tort ; dans certaines positions on devrait tout savoir. »

Cependant à cette même époque M. Perriga habitait Paris ; Mme Perriga et Mlle Eudoxie allaient beaucoup dans le monde ; elles avaient une loge au Théâtre-Italien. Il y avait des jours où elles rencontraient M. Octave d'Espars qui se répandait un peu partout, comme on sait, pour suivre les instructions de M. des Vallières. Ces rencontres eussent été sans inconvénient si, au temps où avait germé dans le cerveau de M. Perriga l'idée de faire de sa fille une comtesse, il n'avait eu l'imprudence, tant la chose lui paraissait aisée, d'informer un grand nombre de personnes des faveurs réservées par le sort à son unique héritière. Quand on ne vit arriver ni comte, ni marquis, des amis, renseignés par M. Perriga lui-même sur le nom et la qualité de son futur gendre lui en parlèrent avec une sorte de bonhomie railleuse d'autant plus aiguë qu'elle se voilait de naïveté. La rancune de M. Perriga contre l'homme auquel il avait fait quitter la Margeride s'en accrût. Il lui revint en outre que M. d'Espars avait des succès dans les mêmes salons où, malgré les rentes et les herbages qu'il avait amassés, il passait inaperçu. La haine descend dans certaines âmes jusqu'à des profondeurs qui peuvent à peine être soupçonnées. Elle s'entoure de bassesse et de lâcheté, et s'accroît par sa propre durée. M. Perriga ne trouvait pas qu'il eût assez fait pour sa vengeance en atteignant Octave dans sa position. Expulsé de l'Auvergne, pourquoi le retrouvait-il à Paris ? Sa présence dans les mêmes maisons où l'on voyait Eudoxie n'était-elle pas une insulte ? Quelques chuchotements du monde, augmentés par les faiseurs de nouvelles, lui faisaient croire, en outre, que M. d'Espars trouverait prochainement dans un beau mariage l'occasion de rétablir sa fortune. Qu'il aimât Mlle de Stainville, c'était possible, M. Perriga en avait eu personnellement des preuves ; mais que cet amour tint contre une dot et un nom, c'était ce qu'il ne croyait pas. L'orgueil seul, l'orgueil du sang, avait dicté son premier refus. Octave marié, de quelles railleries n'accablerait-on pas l'ancien marchand de bestiaux ! Irrité, froissé, humilié

dans les parties les plus obscures de son âme, M. Perriga, un matin, força la porte de Mme de Stainville. Il avait la mine tout à la fois cauteleuse et triomphante.

« Vous êtes ici, parlez, lui dit la marquise avec une nuance mal déguisée d'irritation.

– Madame la marquise, vous allez me remercier, répondit le maquignon, qui s'assit en ramenant les deux pans de sa redingote sur ses jambes. Une première fois nous avons réussi et M. d'Espars a dû quitter la Margeride ; mais ce n'est point assez. Il faut à présent qu'il disparaisse de Paris. Il le faut pour vous, il le faut pour moi. Prêtez-moi votre appui et ce sera fait dans quinze jours.

– Ah ! dans quinze jours, vous croyez ?

– Et remarquez, madame la marquise, qu'en servant nos intérêts, nous venons en aide à notre ennemi. Écoutez-moi seulement. Vous avez l'oreille du ministre. Or, je sais par une personne qui a des accointances dans les bureaux qu'un emploi qu'on donne assez fréquemment aux officiers de marine est vacant en pays étranger. C'est un fort bel emploi, un commandement. Il y a de l'honneur à l'obtenir et du mérite à le bien occuper. On m'assure que le titulaire demande à rentrer en France. Un mot de vous, et M. d'Espars est nommé à sa place.

– Je ne vous comprends pas bien. Un emploi considérable, dites-vous, et il s'agit de M. d'Espars ? Il me semblait que vous l'honoriez d'une haine toute spéciale.

– Mme la marquise m'a interrompu trop tôt. M. d'Espars, pourvu de cet emploi, quittera Paris sur-le-champ, ce que je désire autant que vous ; mais je doute qu'il y rentre jamais. »

Mme de Stainville regarda M. Perriga.

« Expliquez-vous, » dit-elle d'une voix un peu sèche.

L'ancien marchand de bestiaux approcha doucement son siège du fauteuil occupé par la marquise ; elle écarta le pan de sa robe par un geste vif dont il ne comprit pas l'insolence.

« Mon Dieu ! madame, reprit-il, le commandement que je réserve à M. d'Espars est situé, m'a-t-on dit, en Cochinchine. Il y faut combattre les indigènes. Maintenant, est-ce notre faute si à ces adversaires dont les balles

et les boulets de nos temps finissent par avoir raison, ajoutent des fièvres paludéennes contre lesquelles l'artillerie ne peut rien ? La rade ou le fort, je ne sais lequel, qu'il s'agit de défendre, est situé dans la partie la plus malsaine d'une contrée qui n'a point la renommée d'être salubre ; il y fourmille une singulière collection de maladies entre lesquelles brillent le typhus et le choléra. On échappe à grand'peine à leur contagion, en s'entourant même des plus méticuleuses précautions, Or M. d'Espars est jeune, ardent, il ne s'épargnera pas et. »

Mme de Stainville venait de se lever. Elle regardait M. Perriga avec une telle expression de hauteur et de dédain que, malgré lui, il se troubla.

« Madame, fit-il en se levant comme elle.

– Monsieur, dit la marquise, je puis, s'il le faut, briser un adversaire, je n'assassine pas. »

D'un geste elle venait de lui faire voir la porte.

M. Perriga obéit sans répondre.

« Ah ! fit-elle, toute blanche d'indignation, pourquoi faut-il qu'il s'appelle d'Espars ! Je l'aimerais pour toutes les haines qui l'entourent ! »

Cependant M. Perriga traversait lentement la cour de l'hôtel.

« Ces grandes dames sont bizarres ! se disait-il, elles ont la manie de tout exagérer, et, de plus, le sens des choses pratiques leur échappe entièrement !. Voilà, et grâce à elle, une bonne occasion perdue. Cette nomination arrangeait tout, et sans frais ! Il faudra que je trouve autre chose. »

Comme il regagnait son domicile, passant par le plus long, en homme qui veut réfléchir, M. Perriga fit la rencontre de M. Lespinois qui promenait sa belle humeur sur les boulevards. M. Lespinois était une personne que M. Perriga entourait d'une estime sans égale. D'abord il était riche et se plaisait à le faire voir ; en second lieu, il avait la parole abondante et fleurie et quelque chose d'avantageux dans la démarche que M. Perriga prenait volontiers pour la suprême élégance. En toute occasion, le maquignon enrichi lui faisait voir le cas particulier qu'il faisait de son opinion et de son caractère. Un autre point développait cette sympathie. M. Perriga avait une connaissance exacte de ce qui s'était passé entre M. Lespinois et M. d'Espars, et il était impossible que M. Lespinois ne s'en souvînt pas. Celui-

ci avait eu tort, il avait eu peur ; la logique voulait qu'il n'en pardonnât rien à son adversaire.

Les deux millionnaires, l'un enveloppé chaudement d'une bonne redingote ample et solide, l'autre coquettement habillé d'un vêtement où les habiles eussent découvert la coupe d'un maître, firent quelques tours le long des boutiques. Le regard souriant de M. Lespinois saisissait tout au passage. La journée était tiède, le soleil gai.

« C'est un bonheur de vivre, s'écria M. Lespinois ; voyez, tout est beau, tout est joli. On respire un air caressant, et les yeux sont émerveillés de ce qu'ils voient. Il passe en une heure, sur ce coin du boulevard, plus de femmes charmantes que le cœur ne peut en aimer en un an. Tout brille et tout reluit. Il n'est pas jusqu'aux omnibus qui ne me paraissent aimables.

– Hum ! fit M. Perriga qui soupira, il faut croire alors que tout le monde ne ressemble pas aux omnibus.

– Eh ! bon Dieu ! d'où vous vient cette humeur sauvage ? Vous avez le visage d'un moine à jeun. Auriez-vous quelque sujet d'être mécontent ? Ouvrez-moi votre cœur. Je suis quelquefois un homme de bon conseil.

– Ah ! il s'agit de M. d'Espars. Ce jeune homme me gêne. »

M. Lespinois devint sérieux.

« Tout ce qui vous touche m'intéresse, mon cher monsieur Perriga ; donc parlez, » reprit-il.

Immédiatement et tout d'un trait M. Perriga raconta l'entretien qu'il venait d'avoir avec Mme de Stainville.

« Un mot, une visite, une démarche, et notre homme partait pour des pays qui demeurent si loin qu'on en sait à peine les noms !

– Cher monsieur Perriga, répondit M. Lespinois, votre idée était ingénieuse, excellente et tout à fait digne d'un homme qui a l'habitude et l'expérience des affaires. Ces justes éloges donnés à votre conception, permettez à mon amitié de vous en faire voir le côté defectueux. Vous avez eu le tort de prendre le taureau par les cornes. Les femmes, celles de Paris surtout, n'aiment pas qu'on aborde les questions de face ; il faut les tourner et en dissimuler toujours quelque petit coin. De plus, vous avez oublié que M. d'Espars avait envoyé sa démission au ministère et que cette démission avait été acceptée. Il est rayé des cadres.

– C’est vrai.

– Mais si Saïgon nous échappe, d’autres contrées nous restent où sont réunis les mêmes avantages qui vous avaient fait penser à la Cochinchine.

– Des contrées où on pourrait envoyer M. d’Espars ? Des contrées d’où l’on ne revient pas ? »

M. Lespinois prit un air badin et passant son bras sous celui de M. Perriga.

« En parlerais-je, cher monsieur, s’il ne s’agissait de notre ami commun ? Ce qu’il ne saurait faire comme officier de marine ne peut-il pas le tenter comme directeur de travaux industriels ? Je prends de votre idée ce qu’elle a de pratique et, par un autre chemin, j’arrive au même but.

– Je suis tout oreilles, monsieur Lespinois.

– Il y a de par le monde, non pas en Asie, mais en Amérique, de petits coins de terre où des armées se rencontrent animées de passions plus indomptables que celles qui poussent communément les hommes à se ruer les uns contre les autres. On n’y voit point de fusils et de baïonnettes, mais des pioches, des pelles, des hoyaux, tout ces instruments de fer qui brisent les rocs et attaquent la pierre. Les hommes qui les manient cherchent de l’or. Ils arrivent de tous les continents. On ne suppose pas qu’ils soient d’une moralité à toute épreuve. Les mines qu’ils exploitent appartiennent à des compagnies d’actionnaires aventureux qui ont fait le sacrifice de leurs capitaux dans l’espoir de toucher de superbes dividendes, comme des joueurs qui risquent de grosses sommes sur un coup de dé ; c’est une loterie, une porte ouverte au hasard. Provisoirement il y a des produits qui alimentent les frais. Les bénéfices viendront plus tard, s’ils viennent. Mais ces travailleurs, groupés dans un désert de la Sonora, ne marchent pas sans un directeur. A tout régiment il faut un colonel.

– Je commence à comprendre.

– Or, ces mines, et les soldats qui les attaquent, consomment effroyablement de directeurs. Il y a les maladies locales, les fatigues, les accidents, la violence du climat, que sais-je encore ? les balles ou les flèches des Apaches. Tenez ! notre dernier directeur a eu la tête fracassée dans une promenade entreprise au soleil couchant.

– Bravo !. Et ces sauvages, dites-moi, n’ont pas déserté le pays ?

– Non certes !. Ils tuent et ils pillent, donc ils restent. Mais vous comprenez que si l'on courait tout droit offrir à M. d'Espars la situation que la mort prématurée du directeur des mines de Paso San Juanito a laissée vacante, il pourrait aller aux informations, se renseigner, et, si toute choses lui étaient racontées, refuser. Il faut qu'une personne inconnue lui en parle et la lui présente comme une faveur exceptionnelle qui lui est réservé par sa bonne étoile.

– En se gardant bien de toucher un mot des dangers dont vous m'avez offert le menu.

– Au contraire ! Il faut qu'il les connaisse dans leur ensemble. Vous vous cabrez. Eh ! mon cher monsieur Perriga, il y a des hommes si singulièrement faits que la pensée du péril les affriande. Ils y courent comme vous couriez jadis aux herbages où rumaient les plus gros bœufs. On lui fera entendre que, pour occuper une pareille position, il est besoin d'un homme au-dessus du commun, énergique, résolu, trempé comme une barre d'acier. On devra même lui conseiller de bien réfléchir. Cela piquera son amour-propre et il sautera sur la place comme un chevreuil dans le panneau.

– Avez-vous l'homme nécessaire pour cette communication ?

– Non, pas encore, mais je chercherai.

– Ne cherchez pas. je l'ai.

– Et cet homme ?

– C'est moi.

– Vous ?

– Oui, moi. M. d'Espars a quelque raison de m'en vouloir, et c'est là justement ce qui fait ma force. Je vais droit à lui. Je confesse mes torts, j'en exagère même l'importance et je les mets sur le compte d'un mouvement de colère. J'effleure, en passant, la question des remords, j'y mêle l'expression de mes regrets, et, pour en effacer la trace, je prie, je supplie M. le comte Octave d'Espars de vouloir bien accepter la situation que je lui offre.

– Et vous croyez que, sollicité par vous, l'homme de la Margeride consentira ?

– Parbleu ! ces caractères généreux n'y entendent pas malice ! Ils vont au plus court. C'est pitié d'avoir affaire à eux. Et je ne lésinerai pas sur les

chiffres, je vous en préviens. J'ai vu notre homme à l'œuvre. Il est actif comme un écureuil, sûr comme un chêne, ordonné comme une ménagère, brave comme un chien de garde, en un mot le plus propre que je sache au métier que nous lui destinons.

– Bref ! une perle !

– Et je lui parlerai des Apaches. je ne veux rien avoir à me reprocher.

– Vous êtes un cœur d'or. »

M. Lespinois avisa une jeune et jolie femme qui passait relevant sa robe du bout d'une main bien gantée :

« Adorable ! » dit-il.

Cependant M. Perriga se grattait le front.

« A un certain point de vue, reprit-il, il serait même fâcheux que ces horribles sauvages se rencontrassent sur son chemin.

– Le chemin de qui ?

– De M. d'Espars. C'est un directeur modèle que vous aurez là. Un homme qui ne volera pas. dans des mines d'or ! »

De nouveau, il passa son bras sous celui de M. Lespinois qu'il avait quitté dans le feu de ses épanchements :

« Et vous avez bonne opinion de cette affaire ? ajouta-t-il de l'air d'un singe qui a mis la patte sur une tartine.

– J'y ai mis de l'argent.

– Voilà qui me décide. Vous me céderez une part dans la compagnie des mines de Paso San Juanito.

– Vous y avez maintenant tous les droits.

– Bien. je verrai prochainement M. d'Espar ?. Par exemple, je lui ferai signer un bon contrat, et s'il s'engage pour trois ou quatre ans, ma foi ! je ne verrais point de mal à ce qu'il fût épargné par les Apaches et le vomito negro.

– Vous pensez à tout, même aux dividendes ! »

Sur ce dernier mot, les deux associés dans l'affaire des mines de Paso San Juanito se séparèrent en riant.

XXX

Nous allons pour un instant oublier M. Perriga et ses combinaisons, et retourner en Touraine, où une partie des personnages qui figurent dans ce récit se trouvait encore.

On se souvient que Lucienne était restée auprès de Véronique, au château des Tourbes. Le médecin, de plus en plus inquiet de l'état nerveux dans lequel il avait laissé Mlle de Varnesson, avait recommandé un changement d'air. M. de Varnesson hâta les préparatifs du voyage. La veille du jour fixé pour le départ, la Présidente, qui brodait au tambour dans l'angle d'une fenêtre bien assise dans un ample fauteuil doucement capitonné, leva les yeux, et voyant que César était seul auprès d'elle avec Mlle Hémaux, arrêta le mouvement de son aiguille.

« Ainsi, dit-elle, vous emmenez décidément Mlle d'Espars ?

– Certainement.

– Le monde appréciera la convenance de ce voyage. »

M. de Varnesson haussa les épaules.

« D'ailleurs, ajouta-t-il d'une voix émue, eUe voyagera auprès d'un enfant qui se meurt.

– Il y a longtemps, ce me semble, que Véronique se meurt !. J'endure mille souffrances auxquelles vous ne prenez pas garde ; il est vrai que je ne suis que votre femme, les égards et l'attention ne doivent pas être pour moi. Si cependant en votre absence je venais à tomber malade ?

– Mlle Hémaux est avec vous.

– Et jamais je ne vous quitterai, madame ! » s'écria Mlle Hémaux, qui embrassa avec effusion les mains de Mme de Varnesson.

La Présidente détacha une de ses mains et la passa doucement sur le front de Cécile.

« Partez donc, monsieur, » reprit-elle.

Des lettres que Lucienne écrivit à son frère, vers cette époque, donneront une idée des conditions dans lesquels s'accomplit ce voyage.

« Nice, mars 186..

« Nous avons parcouru une partie du Languedoc, cherchant le soleil ; un temps nous sommes restés à Pau, nont l'air pur et tiède a paru ranimer Véronique, mais cette malheureuse enfant a une agitation nerveuse qui de lui permet pas de demeurer en place. Le mouvement maintient sa vie ; que dis-je, le mouvement ? la fuite ! On dirait qu'elle court pour se soustraire aux atteintes d'un mal invisible qui la poursuit. Hélas ! pourra-t-elle lui échapper ! Elle a dans les yeux une expression qui fait mal à voir, et toujours une fièvre qui la dévore. rien ne la peut éteindre. Ce pauvre petit cerveau surmené a conservé une excitation que les caresses, le repos, les distractions n'arrivent point à calmer. Il est toujours en éveil, toujours occupé, toujours inquiet comme le serait un oiseau qui ne verrait pas venir la nuit. On dirait qu'elle attend de son travail le pain qu'elle mange. Aussitôt que j'ai les yeux tournés, elle a un livre d'étude à la main ou court à son piano. La nuit elle a des rêves qui lui font voir Mme de Varnesson ou Mlle Hémaux. Elle les entend et pleure tout endormie. Il y a des heures où ses sanglots me réveillent. Deux ou trois fois, je l'ai surprise sautant hors de son lit, les yeux fermés. Elle cherchait des plumes, du papier, de l'encre ; elle parlait haut. Dans ces accès de somnambulisme elle répond et peut suivre une conversation. C'est toujours la peur de Mme de Varnesson et de Mlle Hémaux qui la domine. Elle veut travailler, toujours travailler, d'abord pour n'être pas grondée, puis pour vivre de son travail. Il lui arrive de chanter ; sa petite voix, juste et douce, animée d'un sentiment qui n'est pas de son âge, mais grêle et tout épuisée, donnedes en vies de pleurer. Je la ramène dans son lit dou- cement, je l'embrasse, et petit à petit elle retrouve unsommeil plus calme.

« M. de Varnesson a pour elle la tendresse d'un père, Une bonté attentive et pénétrante a jailli de son cœur comme une source d'une terre tout à coup remuée. Ce n'est plus le chasseur des Tourbes, qui n'avait de souci que de ses chiens et de ses lièvres : c'est un homme qui a conscience de ses devoirs et l'amer regret de les avoir négligés.

« L'état de Véronique ne s'améliore pas. Elle a une mauvaise toux qui persiste. J'ai grand'peur que la poitrine ne soit prise ; et de plus toujours cette agitation, cette fièvre qui la minent sourdement. Ses forces en sont

épuisées. Sa douceur devient plus grande à mesure qu'elle est plus faible. Elle ne m'appelle plus que sa marraine. Quand elle me jette les bras autour du cou, elle a une manière de prononcer ces trois syllabes qui me serre le cœur. Elle y met tout le sien. Sa grande affaire depuis quelques jours est de me broder un mouchoir. Elle s'y applique avec des soins touchants. C'est un souvenir qu'elle veut me laisser. Elle ne travaille jamais à ce mouchoir sans y mêler quelques lambeaux de la chanson qui lui a valu tant de duretés. Aussitôt que j'entends ces mots qui passent avec la légèreté d'un souffle :

J'avais une marraine.
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !

je devine ce que fait son aiguille. Quelquefois un accès de toux l'interrompt. Je veux alors qu'elle s'arrête et ne chante plus.

« – Laisse, me dit-elle, lorsque je chante, ça me fait du « bien. ça me prouve que Mlle Hémaux n'est pas là. »

« De ce triste passé d'hier, Véronique n'a rien oublié. L'autre jour je l'ai trouvée tout en larmes, penchée à la fenêtre ; elle regardait au loin. Elle a pris ma main et sans détourner les yeux :

« – C'est un chien, m'a-t-elle dit, j'ai cru que c'était « Cosaque qui passait. »

« . Le temps est devenu aigre, le vent a des rafales dures. La toux a augmenté ; la fièvre est plus intense, le médecin qui suit Véronique a conseillé l'air natal. Mais l'air natal d'une fille qui est venue au monde entre deux étapes et qui s'est abattue en Touraine vers sept ou huit ans, quel est-il ? Le médecin me paraît à bout de voie. Un symptôme fâcheux est que la pauvre petite ne se sent plus à l'aise dans le cottage, où pendant les premiers jours la vue des orangers la remplissait de joie. Le spectacle de la mer la tourmente ; déjà elle veut quitter Nice. Elle a cette agitation morbide des malades qui ne sont bien nulle part. »

Les dernières lettres de Lucienne étaient datées du château des Tourbes. M. de Varnesson y avait ramené Véronique affaiblie, décomposée, presque mourante. Mme de Varnesson l'avait vue une fois. Dès le lendemain de l'arrivée de César, la Présidente se plaignit de névralgies qui la privaient de tout repos et de nouveau mangea dans son appartement. Véronique ne

quittait sa chambre que pour faire quelques promenades au soleil, sur la terrasse et dans les jardins. Inaperçue de sa maîtresse, Mlle Hémaux prenait soudain des attitudes de chatte rampante. A deux ou trois reprises elle baisa la main de la malade, en quelque sorte à la dérobée, avec de grands soupirs ; elle lui envoya des friandises. Le matin, avant que Mme de Varnesson fût éveillée, elle accourait pour prendre des nouvelles de Véronique, mais elle n'osait pas franchir la porte de son appartement.

Un jour, elle arrêta au passage M. de Varnesson qui traversait le parc. Elle avait les yeux pleins de larmes :

« Si vous ne me pardonnez pas, j'en mourrai, » dit-elle.

Et comme il la regardait d'un air de froideur, pressant le pas :

« Vous ne me croyez point, reprit-elle ; regardez-moi cependant. mon visage ne vous dit-il pas tout ce que je souffre ? J'ai eu de grands torts, leur souvenir me déchire, je ne dors plus, j'aurais dû ne pas obéir. »

Des flots de larmes l'interrompirent. Mlle Hémaux pleurait admirablement. M. de Varnesson ralentit sa marche.

« Une enfant, une pauvre fille que je vous avais confiée, que vous auriez dû aimer ! » dit-il.

c S'il discute, tout n'est pas perdu, » pensa-t-elle.

– « Ah ! ne m'accablez pas, reprit-elle en joignant les mains. J'ai horreur de ma dureté. Mais, si vous saviez, j'étais jalouse.

– Jalouse ! répéta César.

– Oui, jalouse. dans le cœur de Véronique je rencontrais Mlle d'Espars, dans le vôtre Mlle d'Espars encore. Et vous savez si je vous aimais !. Oh ! ne détournes pas la tête. Était-ce ma faute, dites ? J'ai cru qu'une autre. Ah ! j'ai cru des folies, et l'instinct des choses mauvaises m'est venu. Je voulais me venger. C'était Mlle d'Espars que je poursuivais dans le souvenir de Véronique. Je ne cherche pas à me justifier. Je m'accuse. Si vous le permettiez. je dirais : Je m'explique. »

Mlle Hémaux cacha son visage entre ses mains.

« S'il fallait mon sang pour racheter ce que j'ai fait, je le verserais goutte à goutte ! s'écria-t-elle. Mais, dédaignée, je ne m'appartenais plus ! »

César avait cette bonté native des êtres simples. Il écarta les mains de Mlle Hémaux.

« Ne pleurez plus, dit-il, j'ai trop de chagrin moi même pour vouloir en faire aux autres. »

Cécile appuya doucement sa tête sur l'épaule de César.

« Vous ne savez pas tout le bien que vous me faites. Véronique sera sauvée. Alors, dites-moi, puis-je espérer que vous ne me détesterez plus ?

– Qu'elle vive et je n'aurai le courage de détester personne. »

Mlle Hémaux pressa sa tête sur l'épaule de M. de Varnesson et leva les yeux sur lui.

« Vous moins que toute autre, reprit-il plus doucement.

– Ah ! que je vais l'aimer ! » s'écria-t-elle.

Et prenant la main de César elle la porta à ses lèvres vivement, puis tout à coup, la laissant retomber :

« Pardonnez-moi, j'ai cru un instant que rien n'était changé ! »

Avant que M. de Varnesson eût pu répondre, Cécile s'était échappée.

Avec Lucienne elle était polie, attentive, prévenante, mais en cachette et en l'absence de Mme de Varnesson. Son attitude semblait dire : Ne m'en veuillez pas, je subis les caprices et la tyrannie d'une volonté que je ne puis vaincre : j'en ai partagé les préventions, mais je les réprouve, et mon cœur vous rend justice. Si on ne la voyait pas auprès du lit de Véronique, elle apparaissait autour de son appartement et s'efforçait de lui rendre mille petits services. Elle s'insinuait dans la confiance de César avec la souplesse silencieuse d'une fouine qui s'aplatit et rampe pour passer par une ouverture trop étroite. Seule, Véronique avait des frissons quand elle entendait le son de sa voix. Déjà Mlle Hémaux avait repris auprès de César ces habitudes de soins intérieurs qu'elle lui prodiguait jadis. Cet hercule, accoutumé pendant de longues années au grand air et à la vie active du chasseur, tout à coup privé de mouvement et presque toujours enfermé dans l'appartement d'un malade, se plaignait d'étouffements et de violents maux de tête. Cécile veillait à ce qu'il eût toujours dans sa chambre la boisson rafraîchissante que les conseils des médecins lui prescrivaient.

Mlle Hémaux manœuvrait adroitement entre le salon de Mme de Varnesson et la chambre de Véronique, comme une anguille qui glisse entre les joncs et les glaïeuls sans qu'un pli des eaux indique son passage. Elle prévoyait une lutte décisive entre le maître et la maîtresse de la maison et ne

savait encore lequel l'emporterait. Si habile cependant qu'elle fût, et si exercée dans tous les manèges, sa présence auprès de l'appartement de Véronique ne put échapper à la surveillance silencieuse de M. de Varnesson. Un regard froid l'accueillit un jour, à son entrée chez la Présidente :

« Que faisiez-vous donc ce matin chez cette petite fille, lui dit-elle, vous parliez, je crois, à M. de Varnesson ?

– C'est vrai, répondit Mlle Hémaux un peu troublée, je n'ai pu m'empêcher d'un mouvement de pitié. L'enfant a eu des quintes affreuses. Je les avais entendues de mon lit. M. de Varnesson pleurait.

– J'ai eu la fièvre toute la nuit. Je suis accablée ce matin..., s'est-il inquiété de moi ? Je n'aime pas qu'on ait tant de complaisance pour des personnes qui me montrent si peu d'égards. On est à moi ou on est à elles.

– Oh ! madame, est-ce que j'hésite ? » s'écria Cécile qui se jeta tout en pleurs sur les mains de la Présidente.

La position devenait difficile. Le lendemain elle le devint plus encore. Après la visite de son avoué, Mme de Varnesson prit à part Mlle Hémaux.

« Il est perdu, dit-elle, j'ai trouvé l'arme. M. de Varnesson a quelque part une petite maison. une sorte de parc aux cerfs ! Une fille a jéré. Avec quelque argent on la fera déposer en justice. »

Cécile eut un frisson ; une enquête pouvait révéler bien des choses. Elle prit soudain son parti.

« Madame, dit-elle, gardez votre argent. Je ne voulais rien dire, mais puisque vous savez tout, cette maison, je la connais.

– Vous ?

– M. de Varnesson a voulu m'y entraîner. Ah ! j'en tremble encore !. C'est une espèce de chaumière dans les bois, sur la limite du parc. On peut passer auprès sans la voir. un réduit. une mesure.

– La reconnaîtrez-vous ?

– Je le crois.

– Vous m'y conduirez.

– Si c'est votre volonté, madame, j'obéirai. »

Engagée par son audace même auprès de Mme de Varnesson, Cécile ne pouvait pas cependant renoncer subitement à ses habitudes et ne plus voir

César qui eût peut-être pris garde à son absence. Il fallait le tromper et le maintenir en pleine sécurité. Elle s'arrangea pour se glisser du côté de son appartement et de celui de Véronique aux heures où Mme de Varnesson faisait ses comptes.

Elle y parut un matin. La porte de la chambre de Véronique était ouverte ; Lucienne sommeillait dans un fauteuil. Mlle Hémaux s'y glissa sur la pointe du pied, d'un air doux, le sourire aux lèvres. Quelque chose l'avertit l'enfant. Elle ouvrit les yeux, aperçut Cécile qui s'approchait, et, saisie d'une terreur folle, poussa un cri. Mlle d'Espars fut debout en un clin d'œil et la prit dans ses bras. '

« Là là ! » dit Véronique qui tremblait.

Et du doigt elle désignait Mlle Hémaux.

César, qui arrivait, entendit ce cri perçant et ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre de la malade. Du même

regard il vit le geste de Véronique, son visage bouleversé et Mlle Hémaux. Il la saisit par la main.

« Que venez-vous faire ici, dites ? s'écria-t-il ; n'y rentrez jamais, si vous voulez que je vous pardonne, entendez-vous ? jamais ! »

Et violemment il la repoussa dehors.

Cécile devint livide.

« Et devant Mlle d'Espars !. cette humiliation à moi Ah ! tu l'as voulu, César. j'ai choisi ! »

A partir de ce jour-là, on ne la vit plus ni chez M. de Varnesson, ni chez Véronique ; mais, dès le lendemain,

un garde l'aperçut qui passait derrière les futaies du parc avec Mme de Varnesson.

Vers cette même époque, on ne pouvait se faire aucune illusion sur la fin prochaine de Véronique. Dans l'ensemble de ses traits ravagés par la fièvre on ne voyait plus que ses yeux démesurément agrandis, ils avaient l'éclat de l'acier. Sa parole était oppressée ; un sifflement sinistre accompagnait sa respiration. Par un caprice maladif, et comme si elle eût voulu retourner aux jours d'autrefois, n'ayant plus à compter sur les promesses de l'avenir, elle s'entourait des objets qui avaient égayé son enfance. Une poupée ne quittait pas son lit. Quelquefois elle se traînait sur la terrasse, au soleil, à l'heure de

midi. Elle évitait de passer devant la fenêtre, d'où naguère encore Mme de Varnesson l'observait dans ses jeux. Quand elle entrevoyait derrière les rideaux sa pâle figure immobile, l'enfant tremblait, et sa promenade en était abrégée. A ce moment, elle avait pris l'habitude de s'endormir en tenant la main de Lucienne dans la sienne.

Quand elle avait un peu de force, elle travaillait avec une gaieté fébrile au mouchoir qu'elle brodait pour Lucienne. L'ouvrage n'avancait pas vite. Un jour, découragée, elle le mit dans la main de sa marraine, et du doigt essuyant une larme :

« Tu le finiras, dit-elle, ça ne va plus.

– Oh ! je t'en laisse le soin. nous avons le temps, répondit Lucienne qui s'efforça de sourire.

– Je n'en sais rien, » reprit l'enfant qui cacha sa tête dans les bras de Lucienne et fondit en larmes.

Pendant les derniers jours du mois de mai elle parut mieux. La toux diminua. Elle eut moins de fièvre. César respira. Un soir elle voulut que les fenêtres restassent ouvertes. Le soleil disparaissait derrière les grandes futaies du parc qui semblaient tout en feu. Les reflets de la lumière teignaient un nuage en rose. Elle regarda le ciel et la campagne.

« Je me sens bien et je vais m'arranger pour dormir, » dit-elle.

Elle posa la tête sur l'oreiller et ferma les yeux. Ses mains cherchaient déjà celles de Lucienne ; quand elle les eut trouvées un sourire glissa sur ses lèvres entr'ouvertes et presque aussitôt on l'entendit qui chantait :

J'avais une marraine
Que mon cœur adorait.

« Embrasse-moi, » dit-elle, en soulevant à demi ses paupières.

Lucienne sentit sur ses joues l'impression de deux lèvres douces et tièdes ; un dernier son expira à son oreille et Véronique s'endormit.

L'ombre se faisait ; Lucienne voyait dans le crépuscule la tête blanche de l'enfant sur l'oreiller blanc ; un léger souffle soulevait mollement le bord du drap. César » entra. Mlle d'Espars porta un doigt à sa bouche.

« Elle dort, » murmura-t-elle.

Bientôt cependant il lui sembla que la petite main qui reposait dans la sienne s'était refroidie et n'avait plus de tressaillements nerveux. Elle se

pencha sur Véronique. Le drap était immobile. Elle l'embrassa et se rejeta en arrière en poussant un cri.

« Qu'est-ce ? dit César.

– Morte ! » s'écria Lucienne, qui tomba à genoux.

i César se jeta sur le lit et souleva Véronique dans ses bras. Mais ses bras laissèrent retomber le corps léger qu'ils avaient pris, un sanglot déchira sa poitrine, et il cacha sa tête dans les draps.

Le lendemain, Mlle Dunbar, qui presque tous les ; jours se montrait aux Tourbes, entra dans la chambre où Véronique avait rendu son âme dans une chanson. Elle ! On devait conduire Véronique au cimetière dans la soirée embrassa la morte sur le front, puis s'agenouilla et pria.

« Alors ce soir je vous parlerai, » dit-elle à César d'un air singulier.

| Quand les derniers devoirs eurent été rendus à Véro-| nique, Mlle Dunbar prit à part M. de Varnesson.

« Monsieur, dit-elle, les morts dorment dans leur repos ; pensons à ceux qui vivent. Il se passe des choses étranges dans ce château. Savez-vous à quoi s'occupe Mme de Varnesson ? Une plainte a été déposée par elle au tribunal d'Amboise. Elle veut plaider en séparation.

– Qu'elle plaide ! dit César.

– Monsieur, reprit Élise avec force, vous n'êtes pas seul en cause ; Mlle d'Espars vous a été confiée ; le nom de Mlle d'Espars est mêlé à cette affaire.

– Ah ! « fit M. de Varnesson qui se redressa.

Deux minutes après il était chez la Présidente. Son visage décomposé, où la plus extrême douleur se mêlait à l'expression de la plus violente indignation effraya Mlle Hémaux qui travaillait auprès de Mme de Varnesson. Elle se leva.

« Puis-je avoir l'honneur de causer quelques instants avec vous, madame ? » dit César.

Cécile se glissa le long du mur et gagna la porte. Les mains de Mme de Varnesson venaient de se croiser sur ses genoux.

« Je vous écoute, répliqua-t-elle d'une voix posée.

– Est-il vrai, comme on me l'assure, que vous ayez l'intention de provoquer une séparation judiciaire entre nous ?

– On vous a bien informé, monsieur.

– Voilà donc pourquoi vous receviez tant d’hommes en habits noirs, tandis que ma pauvre Véronique se mourait !

– C’est pour cela, en effet, monsieur. J’étais lasse d’être prise pour dupe dans ma propre maison et sous les yeux de mes gens.

– Je ne vous comprends pas, madame.

– Interrogez Mlle d’Espars, et sans doute alors vous me comprendrez mieux. »

Le visage de César, qui était pourpre, devint d’une pâleur de cadavre.

« Ah ! dit-il, on l’accuse, elle !. Prenez garde, madame, j’accepte une séparation si hautement provoquée ; mais si le nom de Mlle d’Espars, d’une personne que j’estime pardessus tout, était prononcé, il y aurait un malheur.

– Vous auriez tort, monsieur, car alors il faudrait vous conduire ainsi que votre complice dans la petite maison du bois.

— Ah ! fit César qui de trouble

— Vous ne menacez plus, monsieur !... Ah ! vos me sures étaient bien prises, des murs délabrés, un toit couvert de chaume, toutes les apparences de la ruine et de l’abandon. et derrière une porte masquée, un boudoir !. Où l’on croyait découvrir des fagots, on n’apercevait plus que des meubles coquets, des tentures épaisses, un tapis ; mille recherches cachées dans l’ombre apparaissaient soudain. On ne pouvait faire moins pour Mlle d’Espars.

– Encore !. Ah ! sans nier l’existence de cette maison. je voudrais bien savoir quelle misérable créature a pu.

– Une personne que la pitié avait quelque temps rendue muette et que l’indignation a fait parler. Mlle Hémaux.

– Mlle Hémaux !... C’est Mlle Hémaux ! »

César porta les deux mains à sa tête et partit d’un éclat de rire sauvage.

« Monsieur ! » fit la Présidente qui se leva.

Un bruit léger auquel ils ne prirent garde ni l’un ni l’autre, se fit entendre derrière la porte. Un soupir d’effroi venait de sortir des lèvres oppressées de Mlle Hémaux. L’oreille collée à la serrure elle écoutait et ne perdait pas une syllabe de l’entretien. Au cri de M. de Varnesson elle devint blême.

« Mais, s’il parle, je suis perdue !. » murmura-t-elle.

Elle appliqua son visage contre la rainure de la porte, et retint son souffle.

« Madame, dit enfin César, si vous le permettez, nous reprendrons cet entretien demain. Je doute que Mlle Hemaux persiste alors dans son accusation. »

Il se dirigea vers la porte lentement ; mais déjà Cécile venait de disparaître. Elle passa comme une flèche le long d'un corridor qui mettait en communication les salons du rez-de-chaussée avec l'appartement particulier de César situé à l'extrémité d'une aile et y pénétra. C'était moins une femme qu'une ombre poussée par un souffle. Comme elle sortait de la chambre du chasseur, elle entendit le pas pesant de M. de Varnesson qui martelait le tapis du talon de ses bottes.

« C'est lui ! » dit-elle.

Alors, plus silencieuse qu'un fantôme et plus blanche qu'un spectre, elle s'aplatit dans l'angle du corridor contre le mur. De lourdes tentures suspendues devant les fenêtres rendaient l'endroit obscur. César passa sans la voir. Elle étouffait, sa poitrine manquait d'air, mais quand la porte se fut refermée sur l'appartement de César, elle prit sa course et se rendit chez Mlle d'Espars avec laquelle elle échangea quelques mots rapides. Un moment après, elle était chez Mme de Varnesson ; des gouttes de sueur perlaient sur son front.

« J'ai brisé M. de Varnesson d'un seul coup, dit la Présidente. Grâce à vous, à votre dévouement, je serai vengée. A présent vous ne me quitterez plus. »

Mlle Hémaux abaissa l'abat-jour sur la lampe et s'assit dans l'ombre. Ses regards étaient tournés du côté de la porte.

– Je viens de chez Mlle d'Espars. Elle pleure. dit elle à voix basse, il faudra l'épargner. »

En ce moment on entendit le bruit d'une porte intérieure qui s'ouvrait violemment. Une sorte de râle traversa le silence des grands appartements, suivi presque aussitôt d'un cri étouffé. Mlle Hémaux se dressa et sa main crispée saisit le bras de Mme de Varnesson.

« Qu'est-ce donc ? demanda la Présidente.

– Je ne sais pas, » dit Cécile.

On marchait dans le corridor ; des pas lourds battaient le tapis, à temps inégaux.

« Mais qu'est-ce donc ? » répéta Mme de Varnesson.

Un gémissement sourd lui répondit et au même instant le bruit d'un corps tombant contre le mur frappa son oreille.

« Dieu ! » fit Cécile qui se traîna vers la porte. Mme de Varnesson la suivit.

Au milieu du corridor, sans mouvement, César était étendu par terre. Sa tête avait porté contre un meuble, quelques gouttes de sang tachaient son visage. Une de ses mains, arrêtée sur sa poitrine, avait déchiré sa cravate et sa chemise. Mme de Varnesson porta sur le corps de César la lumière d'une lampe qu'elle avait prise. Mlle Hémaux était tombée à genoux ; accroupie, elle cherchait des doigts la place du cœur. Ses dents claquaient.

« C'est une congestion cérébrale ; il est mort, » dit Mme de Varnesson.

Des domestiques accoururent. On emporta Mlle Hémaux évanouie.

En une seconde la nouvelle de cet événement tragique parcourut le château. Tout le monde fut en l'air. On plaignit Mme de Varnesson qui restait veuve.

« Puisque Mlle d'Espars ne s'empresse pas de descendre, dit-elle à une camériste, priez-la de passer chez moi. »

Informée du coup terrible qui venait de frapper le château des Tourbes, déjà la veille visité par la mort, Lucienne se rendit à l'appel de Mme de Varnesson. En un instant elle avait tout oublié, les mauvais traitements, l'injustice, le dédain. Elle trouva debout la Présidente devant la cheminée ; Mlle Hémaux, à demi couchée sur une chaise longue, reprenait lentement ses sens.

« Vous savez sans doute mademoiselle, ce qui vient de se passer ? dit Mme

– Hélas ! répondit Lucienne qui fondit en larmes.

– M. de Varnesson mort, j'imagine que vous n'avez plus rien à faire ici. Je ne vous retiens pas.

– Madame. » dit Lucienne qui chancela.

Froidement Mme de Varnesson agita le cordon d'une sonnette. Mlle Hémaux soupirait sur sa chaise longue.

« Mes ordres sont-ils exécutés ? dit la Présidente au domestique qui parut.

– Oui, madame.

– Mademoiselle, reprit Mme de Varnesson qui se tourna de nouveau vers Lucienne, tout ce qui vous appartient vient d’être porté au chemin de fer. Une voiture vous y conduira vous-même, si vous le désirez. »

Mlle d’Espars fit deux pas en arrière et tomba à la renverse.

XXXI

Tandis que ces choses se passaient aux Tourbes, un matin Octave recevait la visite de M. Perriga.

« Vous, chez moi ! dit-il sans dissimuler son étonnement.

– Je comprends que ma visite vous surprenne, monsieur le comte, répondit l’ex-maquignon ; j’ai mille excuses à vous faire. Je ne prétends nier aucun des torts que j’ai eus à votre égard ; mais il faut peut-être pardonner quelque chose à un père qui aimait tendrement sa fille. A présent, mon plus vif désir est que vous m’aidiez à réparer le mal que je vous ai fait.

– N’en parlons plus, monsieur, reprit Octave.

– Au contraire, monsieur le comte, parlons-en. Il dépend de vous que ma conscience me laisse en repos.

– De moi ?

– Je ne me suis pas présenté chez vous seulement dans le but unique de vous dire quels remords me poursuivent. Vous pouvez me rendre un service qui en éteindra la source. Et ce service que vous me rendrez, j’ai l’espoir qu’il ne vous sera pas inutile. »

Octave éprouvait une répugnance extrême à nouer des relations nouvelles avec un personnage qui ne lui avait jamais inspiré aucune sympathie ; mais, vaincu par l’insistance qu’y mettait M. Perriga, il crut que la politesse, étant chez lui, lui faisait un devoir de l’écouter jusqu’au bout.

, « Continuez, monsieur, reprit-il froidement.

– Puisque vous le permettez, poursuivit M. Perriga, j’ajouterai qu’ayant contribué autant que personne à vous faire perdre une position en Auvergne, je veux vous en rendre une meilleure au Mexique où j’ai de grands intérêts engagés. Placés entre vos mains, ils seront sauvés. »

Octave s’inclina.

« Et une large part des bénéfices que j’en retirerai vous sera réservée. »

Octave allait répondre.

« Permettez, lui dit M. Perriga, qui l’interrompit doucement, avant de me faire connaître votre résolution dernière, il faut que je vous instruisse des conditions dans lesquelles cette affaire se présente. Elle a de bons côtés et beaucoup ; elle en a de mauvais aussi, et je veux que vous n’ignoriez rien.

– Eh bien ! monsieur, expliquez-vous, » répondit Octave que ce dernier mot surprit.

Alors, avec une lucidité parfaite et en quelques mots serrés et précis, M. Perriga mit Octave au courant de l’entreprise des mines d’or de Paso San Juanito. Il parlait le langage des affaires en homme qui les a maniées et qui en connaît tous les ressorts. En un quart d’heure, rien ne fut plus caché à M. d’Espars des ressources dont la compagnie disposait, des difficultés que présentait une exploitation régulière des mines dont elle avait la concession, du résultat brillant qu’on était en droit d’espérer si on parvenait à écarter les obstacles dont elle était embarrassée, des perspectives qui s’ouvraient devant l’homme actif et probe qui mettrait son intelligence et son zèle au service de cette compagnie. Le travail solidement organisé à Paso San Juanito, on avait de bonnes raisons de croire que d’autres gisements aurifères d’une grande richesse seraient découverts dans les environs. Plus que personne M. d’Espars était en mesure d’en faire la recherche. S’il réussissait, et ce qu’il avait fait à la Margeride ne permettait pas d’en douter, il n’était plus seulement directeur, il devenait associé. Sa fortune était assurée. Quant aux émoluments provisoires, si M. d’Espars n’en voulait pas lui-même établir le chiffre, c’était un soin dont M. Perriga se chargerait volontiers. Ils seraient tels que le jeune directeur n’aurait pas lieu de s’en plaindre.

A mesure que M. Perriga parlait, les préventions disparaissaient de l’esprit d’Octave, comme s’envolaient aux vives lueurs du jour ces vapeurs

légères qui rampent dans la campagne.

« Mais il me semble que dans de telles conditions il ne me reste plus qu'à accepter ! dit-il en souriant.

– Attendez ! la médaille a son revers. Vous aurez à lutter contre les naturels du pays, race perfide et batailleuse qui a toujours à la main la hache et le fusil, et comme si ce n'était pas assez des Apaches et des Co-manches, vous avez encore les bandits mexicains qui vivent de rapines et d'exactions. Voilà pour les hommes. Je sais bien que le sifflement des balles ne vous fait pas peur, mais il faut vous préparer à l'entendre. Maintenant, il y a les fièvres endémiques, la violence du climat et le hasard, qui parfois prodigue les accidents. Pour braver des dangers si nombreux, il faut un homme dont les nerfs soient à l'épreuve de toutes les situations, prudent, résolu, hardi, d'une patience que rien n'altère, d'un courage que rien n'abatte. De tels hommes sont rares. C'est un peu pour cela que nous avons jeté les yeux sur vous. Mais, avant d'accepter, réfléchissez. Si maintenant vous dites oui, ne me remerciez pas ; je serai votre obligé.

– Vous me laisserez tout au moins vous remercier de la franchise que vous mettez dans votre proposition ?

– Un mot encore et je finis. Si vous devenez le directeur des mines de Paso San Juanito, j'aurai à vous présenter un contrat qui vous engagera tout au moins pour trois ans.

– Trois ans ! » répéta M. d'Espars.

M. Perriga sourit d'un air doux, et appuyant le doigt sur le genou de M. d'Espars :

« Monsieur, dit-il en pesant sur les mots, quand on met à la tête d'une entreprise aussi considérable un homme qui vous inspire une confiance telle qu'on l'investit d'une autorité presque absolue, on ne veut pas être exposé à le voir tout à coup abandonner l'exploitation au moment où son concours serait le plus nécessaire. »

Octave fit un mouvement.

« Ne vous offensez pas de ce que je vous dis là, se hâta d'ajouter M. Perriga. Je vous connais et je sais ce que vaut votre parole, mais je ne suis malheureusement pas seul, et mes associés sont habitués à traiter les affaires comme des affaires.

– C’est bien, reprit Octave, si j’accepte, je signerai le contrat. »

M. Perriga venait de se lever et se dirigeait vers la porte.

« Vous savez quel intérêt particulier j’attache au succès de ma démarche, puis-je emporter l’espoir que vous accepterez ? dit-il avant de sortir.

– Je le crois. »

Une vigoureuse poignée de main lui répondit. Dans la soirée M. Perriga vit M. Lespinois.

« Le brochet est au bout de la ligne, lui dit-il.

– Vous êtes un homme prodigieux ! s’écria le millionnaire ; et comment avez-vous fait pour qu’il mordît du premier coup ?

– J’ai entouré l’appât de franchise et de sincérité. Il y a des natures ainsi faites que pour elles c’est du miel. »

M. Lespinois pressa de nouveau la main de M. Perriga.

« Monsieur, vous avez toute mon estime, reprit-il.

– Elle m’honore, mais je crois la mériter. »

Ce fut en ce moment qu’une lettre de Mlle Dunbar fit connaître à Octave dans quelles circonstances Lucienne avait quitté les Tourbes. Un hasard, disait cette lettre, avait amené Élise au château à l’instant même où Lucienne avait eu avec Mme de Varnesson cet entretien dont on connaît le résultat.

« Elle n’a pas été renvoyée, ajoutait-elle avec l’accent de l’indignation ; elle a été jetée hors de cette maison maudite où mon éternel regret sera de l’avoir fait entrer !

– Et pas un homme dans cette maison ! murmura Octave qui froissa la lettre entre ses mains. »

Il en reprit cependant la lecture :

« J’avais été informée de ce qui venait de se passer, continuait Mlle Dunbar, par un domestique qui avait tout entendu. Quand je suis entrée, Lucienne était sur le carreau. Déjà je l’avais soulevée ; Mme de Varnesson a voulu parler ; je l’ai regardée avec une telle expression de hauteur et de défi qu’elle s’est tue. Je ne me connaissais plus. – C’est Lucienne que vous avez expulsée, et devant moi ! m’écriai-je.

« Cet être bas et venimeux qu’on appelle Mlle Hémaux a rampé vers moi. – Mais, a-t-elle dit, il n’entre pas dans les intentions de Mme de

Varnesson de refuser une chambre et un lit à Mlle d'Espars dans l'état où elle est.

« J'ai senti Lucienne qui frémissait entre mes bras La colère m'a fait rompre toute mesure.

« – Il ne me plaît pas d'accepter rien pour elle d'une « telle main ! me suis-je écriée. Prenez garde seule-« ment que je ne soulève le voile qui couvre cette mort « terrible, la mort de César de Varnesson. »

« Une pâleur de cadavre s'est répandue sur le visage décomposé de Mlle Hémaux ; elle s'est affaissée et comme aplatie sur un fauteuil. Je ne sais quelle terreur s'est emparée de moi au bruit de mes propres paroles. Il me semblait que la mort planait sur ce grand château. La terre était encore fraîche qui couvrait la fosse où dormait Véronique, et voilà qu'une autre fosse va s'ouvrir. J'ai emporté Lucienne comme une louve son petit, et bientôt après nous étions chez moi. Ah ! j'eusse voulu que Mme de Praille ne l'eût pas reçue !

« Maintenant, rassurez-vous, mon ami. Vous me permettrez bien, n'est-ce pas, de donner ce nom au frère de Lucienne ? N'est-elle pas une sœur pour moi. que dis-je ?... une fille bien aimée que j'ai vue grandir dans la joie et dans les larmes ? Rassurez aussi son fiancé. De cette horrible scène, il ne reste à celle qu'il aime qu'un accablement qui passera. Elle a pu pleurer. Hélas ! elle pleure sa chère Véronique !

« Aussitôt que ses forces seront entièrement revenues, je vous la ramènerai ; cela ne peut tarder beaucoup. Elle veut vous embrasser. Encore une fois la voilà aux prises avec les difficultés de la vie.... Un homme bon et qui l'aimait comme un père, M. de Varnesson est mort. Nous verrons ensemble ce que nous devons faire pour son bien. »

« A présent je ne dois plus hésiter, » murmura Octave.

Victor de Marsac entra en ce moment. Octave lui tendit la lettre de Mlle Dunbar.

« Si je ne savais pas Mlle Dunbar incapable de dire autre chose que la vérité, s'écria Victor, je partirais sur l'heure.

– Avant de rien faire, écoute-moi d'abord. Tu es au courant de la situation où se trouve Lucienne ; il faut que tu connaisses la mienne. »

Et, tout d'un trait, Octave lui fit part des propositions de M. Perriga.

« Quand la fortune s'acharne contre nous, ajouta-t-il, il y aurait folie à repousser une si belle occasion.

– Si belle et si dangereuse !

– Il n'y a pas d'autre péril que la mort, et celui-là d'obscurs soldats le bravent tous les jours en chantant. Je verrai donc M. Perriga, et, s'il accepte certaines conditions que j'ai à lui soumettre, je partirai. »

Tandis que son ami lui faisait part de ses projets, Victor semblait réfléchir.

« A un directeur chargé de tant de soins il faut un lieutenant, dit-il alors. Je partirai avec toi. J'ai vu le fond du tiroir aux économies et la science me paraît une personne qui reconnaît mal le dévouement de ceux qui l'aiment. L'industrie me sera peut-être plus secourable. Donc. »

Mais Octave l'interrompt, et lui prenant la main :

« Tu ne partiras pas. Et Lucienne ? s'écria-t-il.

– Nous serons deux à travailler pour elle.

– Non, te dis-je, je compte sur toi pour veiller sur elle. Je ne vivrais pas si je la savais seule, loin de tout appui, de tout secours.

– Mlle Dunbar lui reste.

– Est-ce assez, le crois-tu, après les douleurs qui l'ont assaillie dès ses premiers pas ? »

Victor tressaillit. Il ne se rappelait que trop à quel événement M. d'Espars faisait allusion.

« Non, poursuivit Octave, j'ai compris ta pensée, mais ce dévouement qui te pousse à partir avec moi, je te le demande pour Lucienne. Quand je te saurai auprès d'elle, je n'aurai plus peur. A présent, ne parle pas à M. des Vallières de mes projets. Il y verrait mille inconvénients que j'aperçois comme lui et chercherait à m'en détourner. Or, la position est trop tendue pour reculer. C'est le premier secret que j'aurai pour cet excellent ami. Je ne le lui découvrirai que lorsque j'aurai signé le contrat qui me lie. »

Octave ne perdit point de temps pour écrire à M. Perriga. M. Perriga, qui partait pour l'Auvergne où il allait renouveler des baux de fermage, s'empessa de répondre à M. d'Espars pour lui assigner un rendez-vous prochain. Il promettait d'être à Paris avant la fin de la semaine.

« Je ne veux pas avoir l'air trop pressé, » dit-il à M. Lespinois qui avait de petits frissons dans le dos, toutes les fois qu'il rencontrait M. d'Espars et qui le pressait d'en finir.

Tandis que ces choses se passaient, M. des Vallières cherchait toujours le baron de Castry. Une indéfinissable conviction lui disait que seul il trancherait le nœud gordien. Malheureusement on ne parvenait pas à découvrir le baron.

Sur ces entrefaites, Mlle Dunbar et Lucienne arrivèrent à Paris. Lucienne, un peu pâle, avait retrouvé sa douceur courageuse et l'aimable résolution de ce caractère dont toutes les forces étaient revêtues de grâce, comme certains jeunes arbres le sont de mousse. M. des Vallières, qui était allé les chercher à la gare du chemin de fer, les conduisit directement à son hôtel de la rue de la Pépinière où il leur avait fait préparer deux chambres.

« Introduire deux fauvettes dans la cage d'un hibou, le dévouement ne saurait aller plus loin, » leur dit-il gaiement.

Un matin, M. Perriga reparut. Il avait renouvelé et augmenté ses baux. Son premier soin fut de courir chez Octave.

Il Je suis fâché de vous avoir fait attendre, dit-il à M. d'Espars, mais j'ai dû faire passer l'Auvergne avant le Mexique, mes fermiers avant les mines. A présent, je suis tout à vous. Traitons.

– Traitons, mais posons bien les conditions.

– J'en ai réuni les principaux éléments, tout en rendant visite à mes herbages. Vous aurez trente mille francs d'appointements fixes, avec le logement, la nourriture et le service, dix mille francs annuels pour les frais de représentation, et dix pour cent sur les bénéfices, lesquels dix pour cent pourront être portés à quinze et vingt, si les dividendes atteignent un chiffre dont nous fixerons la quotité ; de plus, une somme ronde de vingt mille francs, que vous pourrez toucher le jour de la signature du contrat, vous sera allouée pour vos frais de route et de première installation. Est-ce bien ainsi ?

– Très bien. Vous faites les choses généreusement ; seulement, à cet ensemble de dispositions, il faut ajouter un article sans lequel je ne puis rien conclure.

– Voyons cet article !

– En cas de mort, une somme de quatre-vingt mille francs, égale à peu près à trois années de mon traitement, sera versée aux mains de Mlle d’Espars, ma sœur, à titre d’indemnité.

– Quatre-vingt mille francs ! s’écria M. Perriga

– Ni plus, ni moins. Mlle d’Espars n’a que moi. Je ne veux pas qu’elle perde tout en me perdant.

– Diable ! » fit le marchand de bestiaux.

Il se gratta le front, respira bruyamment, fit quelques pas dans la chambre et tira de sa poche un carnet qu’il sembla consulter.

« Je ne suis pas seul, vous le savez, dit-il enfin, je ne puis donc pas prendre sur moi de traiter séance tenante. Quatre-vingt mille francs, c’est quelque chose. Songez donc ! Si vous veniez à mourir dans six mois. La fièvre jaune va si vite !

– C’est bien pour cela. »

M. Perriga se mordit la langue.

« Oh ! ce n’est qu’une supposition ! fit-il.

– Sans doute.

– A laquelle je ne veux même pas m’arrêter.

– Au contraire, il faut y penser. C’est pourquoi je vous prierai d’appeler l’attention de vos associés sur cet article.

– Je n’y manquerai pas. Malepeste ! quatre-vingt mille francs ! Mais si par hasard ils refusaient de l’accepter ?

– Alors tout ce que nous avons dit jusqu’à présent serait comme non avenu.

– C’est donc tout ou rien ?

– Tout ou rien, mon cher monsieur Perriga.

– Allons ! dit M. Perriga d’un air bon. Il ne faut pas marchander avec ses amis, je parlerai pour vous. »

Puis tout à coup se ravisant :

« Mais donnant, donnant, reprit-il ; si vous avez vos quatre-vingt mille francs, au lieu de trois ans, nous en aurons cinq ?

– Va pour cinq ! »

Quand il fut seul, Octave se sentit le cœur un peu gros. C’était le sacrifice de son bonheur qu’il venait de faire ; sa liberté vendue pour un si long

espace, c'était le renoncement à toute espérance ; il ne pouvait plus prétendre à Marguerite. L'Océan s'étendait entre elle et lui, et plus que l'Océan, l'inconnu. Sa main pensive rencontra une plume et tout d'un trait il lui adressa ses adieux.

« Chère et bien-aimée Marguerite,

« Une dernière fois laissez-moi vous appeler ainsi. Vous que, dans le secret de mon âme, je m'étais habitué à regarder comme la compagne de ma vie, je ne vous verrai plus. Un devoir impérieux me montre le chemin où je dois marcher, je m'y engage et vous perds ; ma seule consolation en écrivant ce mot cruel est que vous m'estimerez davantage.

« Je vous connais assez pour savoir que rien n'aurait pu vous détacher de moi, la mauvaise fortune surtout ; mais suis-je bien assuré de revenir jamais du pays lointain où je vais ? Je vous rends donc cette parole que vous m'aviez donnée, et moi le premier je vous crie : Vous êtes libre !... Qui me l'eût dit alors que j'étais près de vous dans ce parc où votre main s'oublia quelque temps dans la mienne !

« Je partirai, emportant votre image dans mon cœur ! les quelques jours heureux que j'ai vécu je vous les dois. Par vous, j'ai connu cette ivresse d'aimer et d'espérer. Quand je serai loin, ma pensée se réfugiera dans le souvenir d'un temps qui a eu la rapidité d'un matin, sa fraîcheur et sa limpidité. Alors j'ai cru tout possible. Votre parole m'avait communiqué une force que je croyais invincible. J'entendais la voix qui criait : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !. La paix n'est point venue et ma force a été brisée.

« De tout ce que j'avais, il ne me reste qu'une page blanche sur laquelle votre main a écrit un nom et une date. Celle qui me l'a donnée était sincère. Que Dieu la protège dans toutes les choses de ce monde ! Le jour où je m'en irai de la vie, on trouvera cette page sur mon cœur. Elle m'a rappelé souvent l'heure la meilleure et la plus fortunée de mon passé. Je voudrais ne pas vous le dire, mais vous l'avez compris déjà. Un désespoir sans issue me déchire, et cependant je bénis le hasard qui me permet de ne pas vous voir. Où trouverais-je la force de partir si je vous revoyais ?

« Adieu, Marguerite. Je ne voudrais pas que ces dernières lignes se ressentissent du trouble de tout mon être. Vous penserez à moi fièrement.

Vous vous direz que celui-là a fait son devoir qui vous quitte le cœur tout plein de vous, et une part de votre souvenir lui sera fidèle. »

Il ne put continuer, un sanglot souleva sa poitrine et il pleura comme un enfant.

Cependant M. Perriga avait vu M. Lespinois et lui avait fait part de l'article additionnel réclamé par Octave.

Au premier mot des quatre-vingt mille francs M. Lespinois se cabra, mais les raisonnements de son associé, on aurait pu dire de son complice, lui firent comprendre qu'on devait passer outre.

« En toutes choses, lui dit-il, il faut peser le pour et le contre ; que voulons-nous ? D'abord que M. d'Espars s'éloigne de Paris où sa présence agit d'une manière fâcheuse sur vos nerfs, et assurer ensuite l'avenir de notre entreprise Une signature nous donne ce double résultat. Avec un bon médecin attaché à l'établissement et une pacotille des meilleurs médicaments, l'article qui vous fait hésiter ne sera peut-être qu'une lettre morte et nous aurons un bon directeur pendant cinq ans. J'imagine que si un certain Montaigu dont on m'a raconté l'histoire avait servi de bons dividendes à Capulet, Capulet n'aurait point tant souhaité sa mort. Si maintenant, malgré nos précautions, M. le comte d'Espars vient à décéder, ce sera la compagnie des mines d'or de Paso San Juanito qui supportera les frais des funérailles.

– Et ni vous ni moi ne prendrons le deuil. »

Un mot prévint Octave que M. Perriga passerait chez lui prochainement et qu'il apporterait le contrat libellé en double exemplaire.

A l'époque où Mme de Stainville avait ramené sa fille du château de Noizai, elle l'avait fait conduire dans un couvent où elle était résolue à la laisser jusqu'à ce qu'elle eût cédé à sa volonté, ou tout au moins jusqu'au jour où sa majorité lui donnerait le droit de disposer d'elle-même. Marguerite n'en sortait jamais que sous la conduite d'une gouvernante. Dans cette maison, où son éducation s'était achevée, se trouvait un grand nombre de jeunes filles appartenant au même monde. Plusieurs d'entre elles l'avaient prise en amitié. Elles la choisissaient volontiers pour confidente des menus détails de leur vie. Leur nombre s'était accru tout nouvellement de Mlle Eudoxie Perriga, que sa mère avait introduite dans ce couvent

aristocratique, aussi bien pour la plier aux manières des salons les plus policés que pour lui préparer de brillantes relations. Malgré tous les efforts de la vanité maternelle cette bonne fille avait conservé un excellent naturel qui ne demandait qu'à s'épancher.

Marguerite, qui l'avait vue chez Mme de Fréneuse, à Noizai, et au château des Tourbes chez Mme de Varnesson, avait par elle des nouvelles de M. d'Espars qu'Eudoxie rencontrait dans les bals officiels où sa mère la conduisait quelquefois.

Un jour, Eudoxie apparut tout en larmes. Interrogée par Mlle de Stainville, elle lui rapporta mot pour mot une conversation qu'elle avait eue la veille avec M. Lespinois. Il ne lui avait pas caché qu'on allait expédier M. d'Espars au fond du Mexique, dans une province écartée où la présence des sauvages et des bandits entretenait une guerre permanente.

« Vous avez quelque chance de ne jamais le revoir, » m'a-t-il dit.

A ce mot, Marguerite pâlit.

– Et puis ? dit-elle avec vivacité.

– J'ai voulu tout savoir, continua Mlle Perriga ; M. Lespinois, qui se frottait les mains, n'a point fait de difficulté de me répondre. Il suppose que je hais M. d'Espars, parce qu'il n'a pas voulu de moi pour sa femme. Mais on n'est point obligé d'épouser tout le monde, et ce jeune homme me plaît par quelque chose de bon et de triste dans le regard. Aussitôt que je le rencontre, j'ai toujours envie de lui crier : Ne m'en veuillez pas. ce n'est pas ma faute ! »

Cette fois, Marguerite embrassa Eudoxie.

« Après ? dit-elle en lui pressant la main.

– J'ai donc appris que M. d'Espars allait s'embarquer. On n'a pas lésiné sur les frais pour le décider à ce long voyage. Une fois dans le pays où sont les mines dont il a accepté la direction, il est à peu près certain qu'il n'en reviendra pas. Deux de ses prédécesseurs sont morts. M. Lespinois riait coup sur coup en me parlant. C'est demain ou après-demain que le contrat doit être signé. M. d'Espars se lie pour cinq ans. Il paraît que, s'il consent à quitter la France, c'est pour assurer l'avenir de sa sœur. J'ai connu Mlle d'Espars. Si elle avait voulu, je l'aurais aimée.

– A partir d'aujourd'hui, moi je vous aime, dit Marguerite.

– Merci, répondit Eudoxie avec effusion ; quand ma mère est là je ne peux pas dire les choses comme je les sens ; elle prétend que ce n'est pas distingué, ce qui fait que je suis toujours gênée. Dans mon trouble, j'ai interrogé mon père après avoir quitté M. Lespinois. Il a pris la chose en plaisantant ; mais j'ai bien vu que c'était sérieux. Les larmes me sont venues aux yeux. – Un si brave jeune homme, et si gentil ! me suis-je écrié. J'ai cru que mon père allait me dévorer. – Es-tu sotte ! après l'affront qu'il nous a fait, a-t-il repris. Et on m'a ramenée au couvent. »

Cinq minutes après cette conversation, Mlle de Stainville écrivait à sa gouvernante de venir la chercher. La gouvernante accourut.

« Une voiture est-elle à la porte ? demanda Marguerite.

– Oui, mademoiselle.

– Bien ; vous allez me suivre. »

Quand on fut dans la voiture, Mlle de Stainville donna ordre au cocher de passer chez M. le comte d'Espars, dont elle lui indiqua l'adresse, et comme la gouvernante se récriait :

« Je prends tout sur moi, dit-elle, obéissez. »

Mlle de Stainville avait par moments dans la voix un accent qui pliait à la soumission. Par là elle rappelait sa mère. La voiture arriva chez M. d'Espars. Il faisait presque nuit. Marguerite jeta le nom du comte en passant devant la loge du concierge.

« Madame, c'est au quatrième, la porte en face. il y a un cordon vert à côté, » répondit cet homme.

Marguerite rougit et monta lentement les quatre étages ; le cœur lui battait. Mme de Stainville certainement la blâmerait ; le monde peut-être aussi, mais sa conscience l'absolvait. La clef était sur la porte. Elle l'ouvrit et entra. On voyait au fond d'une seconde pièce un jeune homme assis devant une table. Il écrivait à la clarté d'une lampe. Au bruit léger que fit en glissant sur le parquet la robe de Marguerite il se retourna et poussa un cri. Mais déjà Mlle de Stainville était auprès de lui.

– « Octave, vous avez dit un jour que vous m'apparteniez, dit-elle, j'en veux une preuve. Jurez-moi sur-le-champ que vous ne partirez pas.

– Qui vous a dit ?.

– Que vous importe, je le sais. Un jour vous vous êtes librement lié à moi, je n’ai pas rompu cette chaîne, je ne la romprai jamais. Dites moi que vous ne partirez pas.

– Mais Lucienne ?

– – C’est ma sœur aussi. son bonheur m’est cher comme à vous. mais j’ai votre parole, j’exige que vous la teniez comme je tiendrai la mienne. »

Octave lui tendit la lettre qu’il lui avait écrite le jour où il avait débattu avec M. Perriga toutes les conditions de son départ et qu’un flot de larmes ne lui avait pas permis d’achever.

Un air d’attendrissement parut sur le visage de Marguerite tandis qu’elle en poursuivait la lecture. Quand elle l’eut terminée :

« Un jour, quand je m’appellerai Mme Octave d’Espars, dit-elle, nous relirons cette lettre ensemble. »

Octave s’agenouilla et baisa le bas de sa robe.

« Ainsi vous restez ? reprit Marguerite.

– Je reste, dit Octave.

– Alors, reprit-elle avec un sourire, offrez-moi votre bras et ramenez-moi à ma voiture. »

Bientôt après, Marguerite se faisait conduire chez la marquise et lui racontait ce qu’elle venait de faire. Mme de Stainville se tourna vers la gouvernante.

« Je vous ai confié Mlle de Stainville et je m’étonne que vous ayez souffert une telle démarche, dit-elle.

– Ne blâmez pas Mme Dorsan, interrompit Marguerite, elle n’a cédé qu’à une contrainte morale. La responsabilité de cette démarche ne doit retomber que sur moi. »

Marguerite ne baissa pas les yeux sous le regard de sa mère.

« Ainsi, ce que vous étiez hier, vous l’êtes encore aujourd’hui ? reprit la marquise.

– Et je le serai demain et toujours.

– Ah ! pensa la marquise, si le comte Louis d’Espars m’avait aimée, ce qu’elle fait, je l’eusse fait aussi ! »

Dans la matinée du jour suivant, M. Perriga reçut une lettre aux armes de M. d’Espars.

« Eh ! eh ! dit-il, notre futur directeur est bien pressé »

Il en brisa l'enveloppe d'une main négligente et bondit sur chaise.

« Un refus, un refus positif ! s'écria-t-il, lui qui hier encore !... Mais il a donc fait fortune ! »

Tandis qu'il courait chez M. Lespinois pour lui faire part de ce nouvel incident, Octave se rendait chez M. des Vallières et le mettait au fait de ce qui s'était passé.

« Pardieu ! dit le diplomate, Mlle de Stainville est une vaillante et généreuse fille, elle vous a tiré d'un guêpier, le Lespinois associé au Perriga, cela fait une compagnie malpropre, et je me méfie fort des mines de Paso San Juanito. Au demeurant, la journée nous est propice. J'ai retrouvé les traces de mon baron, le baron de Castry ; j'aurai de ses nouvelles dans quarante-huit heures. Il a reparu chez lui.

– Et moi, dit Victor, si je ne vais pas au Mexique, je puis partir pour la Syrie et l'Asie Mineure, où une compagnie de savants honnêtement subventionnée va faire des fouilles au milieu des ruines de quelques cités mortes. J'ai cette chance de savoir le grec. On m'a offert de m'emmener.

– Voilà donc comment vous me trahissez ! s'écria doucement Mlle Dunbar ; moi qui espérais que mes économies iraient à la postérité avec vous.

– Et mes frais de route, et mon grand voyage en Italie ? Vos économies auront leur tour. »

Deux jours après cet entretien, Octave recevait des mains d'un commissionnaire un paquet à son adresse. Sous l'enveloppe, il trouva quelques feuilles couvertes d'une écriture fine et heurtée.

« Mais c'est de la main du baron de Castry 1 dit-il. J'ai appris à la connaître à l'époque où il travaillait à la Margeride. »

Au sommet de la première page, on voyait ces mots tracés en gros caractères :

« *Mes dernières heures.* »

« Serait-il mort ! » pensa Octave qui frissonna.

Au-dessous de ces trois mots, M. le baron de Castry avait écrit ceux-ci :

A M. le comte Octave d'Espars.

Cette première feuille enlevée, on trouvait une sorte de Journal que le baron lui dédiait. Nous allons en transcrire les quelques pages :

« Que ceux qui rient du suicide essayent de tourner un pistolet contre leur front ! Ils verront s'il est aisé d'en presser la détente. Voilà déjà quelque temps que la pensée, je pourrais presque dire le désir, l'amour farouche de la mort s'est emparé de moi. Je ne vois pas d'autre issue à ma fatale existence et je recule. Quelque chose de froid se glisse dans mes veines, qui fait trembler mon cœur et vaciller ma main. La tombe m'appelle et me repousse. Qu'y a-t-il au fond ?

« Votre souvenir m'est revenu au moment où la résolution dernière a été cimentée par cette voix intérieure qui dit : Cela sera. Votre personne, votre langage, votre aïe m'étaient sympathiques avant même que votre nom eût été prononcé devant, moi. Vous n'avez pas oublié dans quelles circonstances nous nous sommes rencontrés, ni comment nos relations sont devenues plus intimes. Les gens de race se tiennent quand ils se sont vus sur le terrain. J'ai compris qu'il y avait en vous du vrai sang de gentilhomme. Vous apparteniez à une famille touchée par l'adversité ; vous étiez le dernier de votre nom, et vous ne pliez pas. Je me suis juré de vous venir en aide un jour. Je me tiens ma promesse.

« Et puis, j'ai des torts à réparer envers ceux dont vous sortez. Oui, des torts. Ah ! ce ne sont pas les seuls !. J'ai été le complice d'un autre dans une victoire renportée contre votre père. Vous ne demandez point de confession, n'est-ce pas ? . Que vous font les circonstances et les détails ? Vous verrez dans les papiers qui vous seront remis les preuves de cette complicité, et vous n'y lirez pas sans surprise le nom de la marquise de Stainville.

« Grand Dieu ! l'ai-je aimée celle qui porte aujourd'hui ce nom !. Ma poitrine se gonfle en y pensant, et que d'années écoulées cependant depuis le jour où elle m'apparut dans sa hautaine beauté ! Un frisson me prit à sa vue. C'était mon maître qui passait. J'ai vécu en esclave à portée de son regard. Rien qui ne m'eût semblé naturel si elle me l'avait ordonné. Plus tard, j'ai cru qu'elle me devait quelque chose pour cette longue adoration, que mes supplices m'avaient créé des droits, qu'elle me devait compte de mes désespoirs muets et que je pouvais prétendre à une sorte d'égalité conquise par le servage. J'ai parlé. De quel air de dédain ne m'a-t-elle pas

reçu ! m'a-t-elle écouté seulement ! J'ai cru comprendre qu'elle soupçonnait à peine mon existence ! Ah ! je lui ferai bien voir que j'ai vécu !

« Lui, M. de Stainville, dont j'ai été le misérable serf, l'instrument docile et fidèle, savait-il la cause de ce dévouement sans bornes qui me rendait souple à tout ce qu'il m'inspirait ?. Je le crois. Et, sûr des misères de mon cœur, il se servait de mon intelligence à sa guise. A quelles œuvres basses ne l'a-t-il pas employée !. J'allais, j'allais toujours, je ne voyais qu'elle. Le résultat de toutes ces faiblesses, le voilà : un misérable qui va mourir.

« Une dernière fois mon nom éclatera à son oreille, elle verra que je n'ai rien oublié. Le vase des rancunes et des sourdes irritations était plein ; la dureté, le mépris de son dernier accueil ont été la goutte d'eau qui fait déborder la coupe. Je briserai son orgueil, j'anéantirai sa superbe, et c'est vous, qu'elle a frappé, qui la frapperez à votre tour.

« Je rôde autour de la mort, et n'ose pas l'affronter. Je suis brave cependant ; j'ai été soldat ; dix fois, en outre, j'ai joué ma vie dans des rencontres qui n'avaient bien souvent que des causes futiles. J'ai vu le feu, et une ardeur extraordinaire m'animait ; à présent j'ai comme une ceinture de plomb autour du cœur. Elle m'étouffe et m'enlève toute énergie. Comment de telles choses peuvent-elles s'allier dans le même esprit, la sombre horreur de la mort et la volonté âpre de mourir ? Elle s'affermir en moi en même temps que j'en éloigne le moment.

« Ce matin j'ai cru que l'heure était arrivée. L'endroit était désert. Un vent humide et plaintif gémissait dans les arbres ; des vapeurs roulaient dans les bois. J'y marchais comme une ombre. Je revoyais dans la chambre noire de mon souvenir toutes les choses de mon passé. Quelques-unes, que je croyais mortes, me revenaient à la mémoire tout à coup, comme des amis oubliés qui frappent à votre porte après un long voyage. Elles m'attristaient de leur présence.

« Comment peut-on s'attrister encore lorsque, dans un instant, on ne sera plus ! J'entrai dans une clairière, et, tirant un pistolet de ma poche, j'en approchai le tube noir de mon front. Le contact de ce froid métal ébranla tout mon être. Je me sentis glacé jusque dans les os. L'herbe autour de moi

était trempée d'humidité. Je songeai à mon corps étendu dans ce lit de bruyères mouillées. Je ne sais quelle pitié me prit pour cette dépouille insensible dont j'allais me séparer. Combien de temps resterait-elle seule ? Tomberait-elle en lambeaux avant d'être recueillie ? A cet instant, une voix chanta au mi lieu de cette solitude et je vis un jeune ouvrier qui marchait gaiement dans le taillis, battant les branches avec une gaule qu'il avait à la main. Pourquoi la chose même que je souhaitais tout à l'heure devint-elle la cause de mon effroi ? La présence de ce jeune homme m'intimida. Il me sembla que j'allais commettre un crime et je m'échappai de la clairière en courant.

« J'ai passé plusieurs heures cette nuit à regarder l'eau noire de la Seine couler entre ses rives. Je m'étais accoudé au parapet d'un pont. Le ciel était plein de nuages qui se déchiraient par intervalles ; il tombait alors des étoiles une clarté qui faisait que tout à coup l'eau brillait par places. C'était comme de longs fils d'argent. Ces serpents lumineux, éteints aussitôt qu'allumés, n'en égayaient pas la surface, ils l'assombrissaient encore plus. Un claquement sourd bruissait autour des piles du pont. Il se dégage des eaux qui fuient une tristesse indéfinissable dont l'âme est pénétrée lentement. Je me penchai sur le vide. Que de choses inconnues qui dorment sous cette surface immobile en apparence et toujours agitée ! Devais-je en augmenter le nombre et me coucher sur le sable invisible du fleuve comme un voyageur qui délasse ses membres fatigués sur l'herbe des prairies ! Je me penchai de plus en plus tandis que mes mains crispées s'accrochaient aux arêtes du parapet. Des pensées sinistres montaient de la noirceur de l'eau. Je n'en détachais pas les yeux et mes pieds se rivaient à la terre. Moi, vivant, dans cette obscurité, puis mort tout à coup et roulé dans la vase !. Des frissons me parcouraient le corps. Une main toucha mon épaule et une voix me dit :

« – Que faites-vous là ? »

« C'était un homme qui passait. O lâcheté ! Un soupir d'allègement souleva ma poitrine. j'étais sauvé 1

« – Je regarde couler l'eau, Il dis-je à cet homme.

Il Je me redressai, il s'éloigna ; mais je vis que j'étais observé et je m'éloignai aussi.

« Que c'est difficile de mourir ! Voilà deux jours bientôt que je traîne mon suicide comme une veuve traîne son deuil. Il est mon maître, il me tient. Je me familiarise avec sa pensée et la même terreur me tourmente. Ma main nerveuse caresse toujours le pistolet que je porte sur moi. Là est la délivrance, mais quel horrible salut ! Des idées auxquelles je n'avais point songé depuis un grand nombre d'années me poursuivent. Comme elles tiennent au plus profond du cœur les racines des choses qu'on a semées dans notre intelligence à son premier éveil ! Toutes se représentent à mon esprit avec une force inconnue. Si c'était la vérité ? Il dépend de moi, de le savoir dans quelques minutes. Ah ! qu'ils ont dit vrai ceux qui parlent des affres de la mort !

« J'ai déjà traversé Paris dans tous les sens. Je m'étonne du tumulte des rues, je m'étonne que ceux que je coudoie ne comprennent pas qu'un des leurs va mourir ;. mais que leur importe ! Comptent-ils les corbillards qui passent lentement sous leurs yeux ? Depuis que j'erre au hasard, mesurant les heures qui me séparent de la fin, combien qui étaient plus jeunes que moi et qui ne sont plus ! J'ai eu ma part de tout ce mouvement ; j'ai joué mon rôle dans cette comédie. je vais rentrer dans la coulisse, et, comme un acteur se débarrasse de son fard et des oripeaux qui le déguisaient, me dépouiller du simulacre humain dont je suis revêtu. J'ai eu cependant des heures qui me semblaient bonnes. Les recommencerai-je ? Non 1

« Une promenade, – puis-je appeler de ce nom qui donne à l'esprit le sentiment d'une chose active et gaie, les sombres vagabondages qui me poussent en cent endroits ? – m'a conduit dans un champ, aux environs de Paris. Des carrières étaient auprès. Je voyais sur la route, au loin, le méchant cabaret où j'avais passé la nuit. Partout des pierres, des ronces, des chardons. Le lieu était effondré, sinistre. Sur la lisière d'une friche, un bouquet d'arbres répandait un peu d'ombre sur un pan de gazon brûlé que tondait un âne chétif. Personne à l'entour. J'avisai une branche solide qui sortait horizontalement du tronc d'un noyer. Une voix me cria : Pends-toi !

Point de corde ; ma cravate de soie mince et forte suffisait. Je la dénouai. Déjà je l'avais accrochée à la branche, en ayant soin de préparer un nœud coulant, lorsque soudain m'apparut comme un fantôme la silhouette d'un pendu que j'avais eu occasion de voir il y avait un grand nombre d'années. Sa tête était affreuse, congestionnée et marbrée de tons violets. L'un des yeux sortait de l'orbite ; la bouche, contractée par le râle, grimaçait hideusement. Cette image repoussante, qui dormait dans un coin de ma mémoire, vint se placer entre l'arbre et moi. Il me sembla que son œil vitreux me regardait. Et je serai semblable à ce masque ! m'écriai-je. D'une main convulsive, je détachai la cravate et me dirigeai vers la route à grandes enjambées.

« Je me souviens qu'aujourd'hui je traversais un jardin public. Il était plein de jeux et de rires. Des enfants s'y poursuivaient dans la fraîcheur d'une ombre égayée par les rayons du soleil. Je m'arrêtai et m'adossai à un arbre ; leurs bandes passaient autour de moi avec mille cris. J'avais les mains effleurées par des chevelures blondes et brunes. La vie s'ouvrait pour ces petits êtres ; elle leur semblait pleine de promesses et ils s'y précipitaient avec cette insouciance qui est la première condition du bonheur. Ainsi j'avais été. J'avais connu ces cris, ces rires, ces larmes si tôt apaisées, ces explosions de joie. Un enfant heurta soudain mes genoux et s'y blottit en trépignant d'impatience et de gaieté. Il avait le visage en feu et tout petillant d'une malice innocente. Une jeune femme, assise tout auprès, un ouvrage de broderie à la main, le regardait avec l'expression de la tendresse et de l'orgueil. Ce ne pouvait être que sa mère. Je me penchai vers l'enfant : « Madame, dis-je à « la jeune femme, me permettez-vous de l'embrasser ? » Elle rougit et me fit un signe léger de la tête. Mes lèvres arides se posèrent sur le front de l'enfant. Je sentis que des larmes me remplissaient les yeux ; mes paupières n'en connaissaient pas depuis longtemps. Pourquoi cet attendrissement subit ? Était-ce le regret de ne pas avoir eu ma part du bonheur que donne la paternité, ou cette pensée confuse que je quittais la vie à l'heure même où elle se montrait parée de grâce et toute rose à ces êtres confiants ? Le petit garçon poussa tout à coup un cri d'oiseau à la vue d'un camarade qui s'élançait vers lui, et disparut. Je m'enfonçai lentement parmi les arbres ; une expression de pitié se répandit

sur le visage de la mère, dont le regard me chercha quelque temps sous lus quinconces.

« J'ai l'âme brisée et sans ressort ; tout se déchire en moi ; c'est une sorte de dissolution intérieure. Quelque chose me dit que l'heure est proche, peut-être ce soir. Cette même horreur de la mort me harcèle, mais mon cœur s'endurcit. Mes jambes sont lasses de traîner partout mes défaillances mêlées de certitude. J'ai dans la tête un continuels bourdonnement comme si elle plongeait dans l'eau. Le courage d'en finir avec ce reste de moi qui vit encore me viendra peut-être de cette lassitude même. Les créatures qui passent autour de mon ombre me font l'effet de formes incertaines qui appartiennent à un autre monde. Leurs rires me font tressaillir. Il me faut faire un effort pour me rendre compte des passions qui les agitent. Des douleurs aiguës me traversent le cerveau. Une pensée constante produit à la longue l'effet d'une pointe de fer qu'on introduirait par lentes secousses dans les chairs.

« Au détour d'une rue populeuse j'ai vu soudain le visage d'un homme qui se dressait devant moi et me tendait la main. J'ai regardé cet homme. Alors, confusément, j'ai reconnu un ancien camarade du temps où j'avais une place au soleil. Quels ravages ! il était vêtu de loques. Un chapeau battu par toutes les pluies de l'hiver abritait son front. Il avait les mains nues, des mains que j'avais vu finement gantées. Ce qui subsiste le plus longtemps d'un homme du monde, c'est le soin de soi-même, ce soin qu'on pourrait appeler le respect de sa personne. Il ne l'avait même plus. Il devina mon étonnement. « – Tout est changé, dit-il, le flot m'a poussé !. Mais bah ! on a encore de bonnes journées, où l'on rit. » La voix était rauque. Il m'entraîna dans un bouge dont les fenêtres étaient aveuglées de rideaux rouges. La porte ouverte, une odeur âcre me saisit à la gorge. Quelques hommes et deux ou trois femmes mangeaient et buvaient autour de tables malpropres. La misère on la supporte, mais la saleté ! Deux ou trois de ces convives frappèrent familièrement sur l'épaule de mon compagnon ; il avait livré son nom à ces êtres grossiers. Dans un coin on se disputait. Des cris, des chansons, le bruit des cuillères de métal sur des assiettes de faïence ébréchées, la fumée du tabac, les senteurs du vin, un air chargé de vapeurs

épaisses et chaudes, tout cela me saisit à la fois. Celui qui avait été garde-du-corps respirait là dedans ! Il m'offrit à boire et trinquait son verre contre le mien. De quoi vit-il ? Sur la pente où je roule je pourrais donc descendre jusqu'à cet avilissement ? Tout ce qu'il y avait encore de fier en moi se révolta. J'osais regarder la mort face à face, la mort dans un coin, la mort volontaire. Elle sera mon refuge et me protégera contre les défaillances qui vous entraînent tout en bas. Cette fois j'avais vaincu ma lâcheté. Il ne comprit pas la signification de la poignée de main vigoureuse que je lui donnai, ni celle du dernier mot qui tomba de ma bouche quand je m'échappai de cet antre : – Merci ! m'écriai-je en fuyant.

« Je viens d'entrer dans un cabinet de lecture, j'écris ces quelques lignes, les dernières, sur une table chargée de journaux, qui demain, raconteront la mort du baron de Castry. Je suis entouré d'inconnus. Je les regarde avec attention. En verrai-je des semblables là bas ? Je vais cacheter le paquet qui contient le récit de cette agonie d'un homme qui se croyait brave. Je vous l'adresserai à vous qui suivez un sentier droit. D'autres papiers vous seront remis. Ils vous aideront à combattre la mauvaise fortune. Adieu ! ma main ne tremble plus. Cependant le cœur me fait mal. On apporte la cire et l'enveloppe. Un petit frisson gerce ma peau : c'est le dernier tressaillement de la chair qui ne sera bientôt plus que cette chose sans nom dont parlent les livres saints. La bougie est placée tout allumée devant moi. Quand j'aurai soufflé dessus, c'est que j'aurai scellé le pli. ma parole sera engagée. Je la tiendrai. »

Là finissait le manuscrit du baron de Castry. Octave sauta dans un coupé et se fit conduire avec M. des Vallières à son appartement de la rue Cassette. On ne l'y avait pas vu depuis quatre jours.

« Il est mort certainement, dit M. des Vallières ; mais ces papiers dont il vous parle comment vous arriveront-ils ? »

Comme ils descendaient à l'hôtel de la rue de la Pépinière, un domestique apprit à M. d'Espars que quelqu'un l'attendait chez M. des Vallières après être passé chez lui.

« C'est probablement l'homme aux papiers, » murmura le diplomate.

Ils passèrent au salon et trouvèrent M. Berthelier qui, debout devant la cheminée, s'inclina profondément à leur aspect. Il portait un large portefeuille sous le bras.

« Est-il mort ? s'écria M. des Vallières.

– Hélas ! oui. J'ai été appelé chez le commissaire de police du lieu où on a fait la levée du corps pour constater l'identité du malheureux baron de Castry. Il s'est fait sauter la cervelle. Il y avait une lettre à mon adresse, dans une poche de son habit. La mort a dû être instantanée. »

L'avoué soupira. Il était véritablement ému.

« J'avais prévu cette catastrophe, reprit-il ; peut-être aurait-elle pu être évitée. On n'a pas voulu me comprendre. J'ai eu souvent occasion de voir M. de Castry. C'était une âme en désordre avec des éclairs de grandeur. Demain je ferai procéder à son inhumation ; mais d'abord il me reste à remplir ses dernières volontés. J'ai là toute une liasse de papiers qu'il m'a expressément recommandé de vous remettre, monsieur le comte. Quelques-uns vous intéresseront personnellement ; vous y trouverez le nom de votre père. Quant au reste, c'est une collection de lettres, de mémoires, de rapports, dont on peut tirer un grand parti. Vous les examinerez à loisir. »

Il ouvrit le portefeuille et y choisit un certain nombre de chemises numérotées, pleines de papiers, qu'il étala sur une table.

« Je crois bien, ajouta-t-il, que vous n'aurez plus rien à craindre d'une hostilité qui s'est trouvée non moins opiniâtre que violente et qui, pour moi, a toujours été inexplicable.

– Ah ! fit M. des Vallières qui étendit la main sur les papiers.

– Vous verrez, monsieur, vous verrez, » dit l'avoué, sans s'expliquer plus nettement.

De nouveau, il plaça le portefeuille sous son bras, et, saluant Octave :

« Vous savez, monsieur le comte, que je reste à votre disposition, reprit-il ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour que les choses n'arrivassent pas à cette extrémité, mais, s'il vous convient d'agir, nos anciennes relations et l'estime que je vous ai toujours vouée vous rendent sûr de mon concours. »

Quand il fut parti, M. des Vallières feuilleta, rapidement les papiers épars sur la table.

« Vous savez, dit-il à Octave, combien j'ai toujours été friand de ces griffonnages tout remplis d'indiscrétions. Vous plaît-il que j'en prenne lecture le premier ? J'en opérerai, ce me semble, le classement avec facilité.

– A votre aise. Vous me direz après ce que vous en pensez.

– Et nous agirons en conséquence. ’

Le diplomate, alléché comme un chat qui voit une belle jatte de lait à portée de sa convoitise, emporta le dossier dans son cabinet et s'y enferma.

A la même heure, la marquise de Stainville apprenait le suicide du baron de Castry. Elle ne fut pas maîtresse d'un rapide frisson.

« Je ne pouvais pas cependant le sauver à tout prix ! ’ dit-elle.

Le jour allait paraître et une lampe brûlait encore dans la pièce où M. des Vallières s'était retiré. Si la porte eût été ouverte on aurait pu le voir dépouillant une à une les liasses de papiers que M. Berthelier lui avait livrées, prenant des notes, relisant avec une attention de plus en plus éveillée certaines pièces qu'il mettait à l'écart, et se frottant les mains.

« Ah p monsieur le marquis, disait-il, voilà donc de quel bois vous vous chauffiez !. Tudieu ! je m'explique à présent l'accroissement prodigieux de votre fortune. Vous aviez bon appétit, monsieur le marquis, et tout vous était bon !. canaux, mines, chemins de fer, emprunts d'État, compagnies financières. quel Pactole ! et quelle soif ! »

Son premier soin quand il eut terminé cette analyse minutieuse, fut de faire prendre une copie exacte des papiers divers qu'il tenait du baron de Castry. Ce travail achevé, il serra les pièces originales dans un tiroir et réunis ses jeunes amis dans son cabinet. Appliquant alors le doigt sur le dossier :

« Nous avons, je crois, gagné, dit-il d'une voix claire.

– Ah ! fit Octave, l'héritage de M. de Castry a donc une réelle importance ?

– Eh ! M. Berthelier ne vous a point trompé ! C'est une épée et un bouclier. Tous ces coups que vous ne saviez comment parer, vous les pouvez porter à votre tour.

– C'est la loi du talion, fit Mlle Dunbar.

– Il faut maintenant que l'un de nous se rende chez Mme de Stainville, muni de ces papiers. Il lui en fera connaître la substance et le reste dépendra de ce qu'elle répondra.

– Donnez ! s'écria Octave, j'irai, et cette fois.

– Non, pas toi, dit Lucienne, qui l'interrompit, je crains l'ardeur de ton ressentiment. Laisse-moi le soin de cette démarche.

– Mlle d'Espars a raison, reprit M. des Vallières ; les femmes s'entendent mieux que les officiers de marine à ces sortes de négociations. Nous aurons toujours le temps de faire une déclaration de guerre.

– Soit, mais j'aurai mon tour, » dit Octave.

Le diplomate s'enferma seul avec Lucienne et la mit au courant de l'importance des pièces qu'elle devait communiquer à Mme de Stainville. Elles étaient numérotées et classées. Des notes jointes au dossier en indiquaient la substance. Il les fit lire à Mlle d'Espars, qui en saisit rapidement le sens et la portée.

« Vous les mettrez sous les yeux de l'indomptable marquise, et cela m'étonnerait fort si elle ne s'humiliait pas, dit alors M. des Vallières. Vous lui ferez comprendre que nous n'avons pas voulu appeler d'homme de loi entre elle et nous, mais que nous sommes prêts à la suivre sur le terrain qu'elle choisira.

– Laissez-moi faire, » dit Lucienne.

Une heure après, elle se présentait à l'hôtel de Stainville. La marquise était chez elle.

« Veuillez annoncer Mlle Lucienne d'Espars, » dit-elle au valet de pied qui la précédait.

A ce nom, la marquise se dressa.

« Aurez-vous l'obligeance, madame, de donner ordre qu'on nous laisse seules un instant, dit-elle d'une voix assurée ; j'ai un quart d'heure d'entretien à réclamer de votre bienveillance. »

Mme de Stainville rappela le domestique.

« Ma porte est fermée ; qui que ce soit qui se présente, je n'y suis pas, dit-elle.

– Vous avez entendu, mademoiselle, reprit-elle alors ; qu'y a-t-il pour votre service ?

– Madame, répondit Lucienne, je ne reviendrai pas sur l'hostilité inflexible que vous avez fait voir de tout temps contre ceux de notre nom. Rien, que je sache, ne la justifie. Si cependant, et par une cause que j'ignore, elle peut être expliquée, veuillez me le dire, et tout, à l'instant, sera réparé. Ce n'est pas pour moi, madame, que je vous parle ainsi, mais la carrière de mon frère est brisée, son avenir incertain, son bonheur perdu, et je sens que si vous le connaissiez vous l'aimeriez. »

Peu à peu, en parlant ainsi, la voix de Mlle d'Espars s'était adoucie ; l'émotion la gagnait, on y sentait des larmes contenues dont la source réveillée s'épanchait dans le cœur. Mme de Stainville ne perdait pas Lucienne des yeux. Elle retrouvait dans ses traits la ressemblance d'un visage qu'elle n'avait pas oublié, celui d'une rivale qu'elle détestait encore après tant d'années. Et tandis que Lucienne parlait, la rancune grondait dans son sein.

« Est-ce pour me dire tout cela, mademoiselle, que vous avez pris la peine de vous déranger ? » répondit-elle.

Il n'y avait pas à se tromper à l'accent de la marquise. Mlle d'Espars le comprit. Émue encore, mais raffermie, elle releva le front.

« Non, madame, ce n'est pas pour cela, reprit-elle.

– Je vous écoute alors.

– Un hasard malheureux, puisqu'un suicide en est la cause, a mis entre nos mains des papiers qui appartenaient à M. le baron de Castry.

– Ah ! vous le connaissiez ?

– Je ne l'ai jamais vu, mais mon frère l'avait rencontré en Auvergne, où ils travaillaient dans le même établissement.

– Je sais, continuez.

– Ces papiers, ainsi qu'il vous sera facile de vous en convaincre, ont une importance capitale. Le nom de mon père s'y trouve mêlé.

– Ah ! celui de M. le comte Louis d'Espars ?

– Oui, madame ; à ce titre nous avons quelque droit à les connaître, bien que l'affaire qu'ils rappellent se rapporte à une époque depuis longtemps écoulée. Mais ils intéressent plus particulièrement dans leur ensemble et leurs détails une personne qui vous touche infiniment de plus près.

– Et cette personne, vous la nommez ?

– M. le marquis de Stainville.

– Mon mari !

– Si vous voulez prendre la peine, madame, de jeter les yeux sur les actes que voici, vous comprendrez suffisamment la vérité de ce que j'avance. Lisez, madame, j'ai le temps d'attendre. »

Lucienne posa les notes préparées par M. des Vallières sur un guéridon qui se trouvait placé auprès de Mme de Stainville. Vaincue par l'air d'assurance de Mlle d'Espars, la marquise les prit. En un clin d'œil elle changea de visage. Ses mains agitées passaient de l'une à l'autre de ces notes avec une animation fiévreuse ; puis, tout à coup, levant les yeux et jetant sur Lucienne un regard enflammé :

« Ah ! je comprends, en effet ! dit-elle. entre des mains habiles ces papiers valent beaucoup d'argent ! Combien en demandez-vous ?

– Et vous avez été de notre famille. vous ! ah ! madame ! » s'écria Lucienne.

Et d'une main indignée, présentant le dossier à la marquise :

« Mais reprenez donc ces papiers, madame, vous voyez bien qu'ils salissent mes doigts 1 »

Et laissant tomber la liasse entière sur le guéridon, elle sortit la tête haute.

Bientôt après, elle était chez M. des Vallières où Octave l'attendait. D'une voix que l'émotion faisait encore trembler, elle leur fit part de ce qui venait de se passer.

Tandis que Lucienne- parlait, M. des Vallières avait les yeux attachés sur elle avec une expression de curiosité enthousiaste, celle qu'aurait eue un alchimiste en voyant sortir de la cornue le métal étincelant et pur poursuivi par son expérience. Mais dissimulant ce mouvement intérieur et affectant un air de dépit :

« Ah ! j'en étais sûr 1 s'écria-t-il, et c'est bien pour cela que je ne vous avais donné qu'une copie de ces pièces.

– La copie ! dit Octave

– Eh ! oui ! les originaux sont là entre mes mains, et nous en tirerons un meilleur parti. »

Une certaine gravité parut sur le visage d'Octave.

« Comme chef de la famille d'Espars, dit-il à M. des Vallières qui l'observait, me permettez-vous de prendre la suite de cette affaire ?

– Sans doute, n'est-ce pas votre droit ?

– Alors vous ne voyez aucun inconvénient à me remettre ces papiers ?

– Aucun si c'est pour consulter M. Berthelier, beaucoup si c'est pour agir seul.

– Donnez toujours.

– Les voilà.

– Merci. Ce soir j'aurai vu Mme de Stainville. »

Il embrassa sa sœur et sortit.

« Hum ! fit M. des Vallières, ayez donc soin d'arranger les choses pour qu'un accès de générosité perde tout 1 1

Il regarda Lucienne, et attirant tout à coup le front de la jeune fille sous ses lèvres :

« C'est égal, dit-il, il fait bon d'avoir affaire à des cœurs comme les vôtres ; cela réchauffe et cela rajeunit ! vous êtes à l'épreuve de la pierre de touche. »

Cependant, Octave d'Espars venait d'arriver chez Mme de Stainville. La marquise était encore chez elle. Il se fit annoncer. Elle était dans la même pièce où elle avait reçu Lucienne dans la journée. Mais, en ce moment, cette pièce était magnifiquement éclairée. C'était la première fois que Mme de Stainville et le fils du comte d'Espars se trouvaient face à face. Leurs yeux se rencontrèrent ; la marquise frappa le jeune homme par son grand air. Il n'était pas besoin qu'elle ouvrît la bouche pour prouver ce qu'elle était ; il lui suffisait d'un regard ; son attitude, son port de tête inspiraient le respect. Elle-même, à la vue d'Octave, laissa paraître un certain trouble sur sa physionomie expressive. Du geste elle lui indiqua un siège, mais Octave s'inclina et resta debout.

« Madame, dit-il alors, j'ai des excuses à vous faire. Ma sœur, Mlle d'Espars, en vous faisant l'abandon des papiers qu'elle avait à vous

communiquer, est allée au-devant de mes désirs ; mais à mon insu, elle ne vous en a remis qu'une copie. Je viens vous en exprimer ici tous mes regrets. »

Tandis qu'il parlait, Mme de Stainville ne le quittait pas des yeux. Sur son visage aucune expression de hauteur ou de dédain. Une sorte d'attendrissement s'y faisait voir. Elle était comme perdue en de silencieuses méditations.

« Oui, c'est lui, c'est sa voix, son regard, pensait-elle ; c'est la même fierté douce, le même air d'intelligence résolue et courageuse. Lui encore après de si longues années. et j'ai pu le haïr ! »

Son sein se souleva et ses yeux devinrent humides.

« Cela dit, ajouta Octave, vous devez comprendre pourquoi je suis accouru. Les papiers qui m'ont été légués par M. le baron de Castry, les voici. Si vous prenez la peine d'y jeter un coup d'œil vous y reconnaîtrez les pièces originales. En d'autres mains elles pourraient être des armes cruelles contre la mémoire d'un homme que je n'ai pas connu et dont vous portez le nom. Mais je n'ai pas voulu vous imiter dans votre haine et votre hostilité. Brûlez tout, anéantissez tout. Ma seule vengeance sera de vous dire qu'un jour j'ai tenu dans ma main de quoi punir et frapper, et que je ne l'ai pas fait. Elle vous laissera peut-être le regret d'avoir porté des coups à qui ne les méritait pas. »

Il s'inclinait pour se retirer, mais le retenant du geste :

« Monsieur le comte d'Espars, dit Mme de Stainville, voulez-vous me faire l'honneur d'attendre un instant ? »

Octave salua sans répondre ; quelque chose le fascinait dont il ne se rendait pas compte.

La marquise sortit par une porte latérale. Un moment il resta seul dans cette vaste pièce tout éclatante d'un luxe héréditaire. En promenant les regards autour de lui, il aperçut contre un des panneaux du mur, entre deux fenêtres, un pastel représentant Marguerite encore enfant, assise, tête nue, dans l'herbe, sous des rameaux fleuris, Il l'eût reconnue entre mille. C'était le même regard limpide et franc, la même bouche aux contours fermes et doux. La jeunesse dans sa fraîche vivacité avait mis seulement à ce souvenir de l'enfance un cachet de force et de fière résolution que le pastel n'avait

pas. Octave regardait le portrait. Un flot d'amères pensées envahit son cœur. Ses efforts et son courage n'avaient rien pu. La lutte était terminée. Jamais il n'aurait Mar-• guerite.

Une porte s'ouvrit et Mme de Stainville parut, tenant Marguerite par la main.

« Ma fille, dit-elle, voilà M. le comte d'Espars que je vous donne ; vous pouvez embrasser votre mari. »

Octave poussa un cri. Marguerite était dans ses bras.

« Maintenant, monsieur, voulez-vous me pardonner ? » ajouta –

A quelque temps de là, tous ceux que M. des Vallières avait soutenus de ses conseils et de sa bonne volonté, Marguerite de Stainville, Lucienne, Octave, Victor de Marsac, étaient réunis dans le-grand cabinet où le diplomate avait suspendu les armes de M. le comte Louis d'Espars, ces mêmes panoplies qui lui avaient fait connaître son voisin de la rue d'Astorg. Leurs visages respiraient le bonheur. On attendait Mme de Stainville. Elle arriva bientôt. Tous ses traits étaient animés d'une expression de fierté.

« De tout ce que j'avais, je n'ai plus rien gardé que ce qui vient de M. de Chastellet, mon père, et cette fortune est à toi, ma fille. Le reste est aux hôpitaux et aux maisons de bienfaisance.

– Ah ! je m'en suis douté aussitôt que je vous ai vue en conférence avec M. Berthelier ! » s'écria M. des Vallières. –

Et, en se frottant les mains, il ajouta :

« Tout fiel ou tout miel !

Auriez-vous pu penser que j'agirais autrement ? répliqua la marquise ; et maintenant que je n'ai plus rien, me donnerez-vous un coin chez vous, mes enfants ? »

Tout à coup M. des Vallières s'approcha.

' Vous savez de quel air je vous ai toujours regardée, madame, dit-il, je crois bien que je ne vous ai fait la guerre que pour entrer en relations plus intimes avec vous. Ces enfants sont les miens et l'hôtel est assez grand pour les contenir tous. Ne pourriez-vous rester près d'eux en restant près de moi ? A nous tous nous ne ferions plus qu'une famille où rien ne manquerait, ni le père ni la mère.

– On y pensera, » dit Mme de Stainville, qui mit sa main dans celle de M. des Vallières.

En ce moment, le bruit d'une voiture retentit dans la cour de l'hôtel, et, presque aussitôt, Mlle Dunbar, qui s'était absentée depuis quelques jours, poussa la porte du cabinet.

« Je vous surprends tous en flagrant délit de bonheur, et sans moi ! dit-elle ; mais, par hasard, avez-vous pu croire que je ne reviendrais pas ? Rayez cela de vos papiers. Je ne vous quitte plus. »

Elle se débarrassa vivement de son châle et de son chapeau, et embrassant Lucienne :

« A mon tour, dit-elle ; ton mariage va te donner tant d'occupation que tu ne pourras plus être la petite marraine de personne. La marraine, à présent, ce sera moi. »

Ce furent autour d'elle mille cris de joie.

« A propos, poursuivit Mlle Dunbar ; en quittant la Touraine, j'ai appris que la justice, émue de certaines rumeurs qui circulaient sur la mort foudroyante de M. de Varnesson, avait fait une descente au château des Tourbes. Mlle Hémaux, inculpée d'empoisonnement, est en prison. Mme de Varnesson reste enfermée au fond de sa vaste chambre. Personne ne la voit, mais elle n'est pas seule. Son égoïsme, sa sécheresse, son orgueil et ses perpétuelles névralgies lui tiennent compagnie.

– *Amen !* » dit M. des Vallières.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Mademoiselle d'Espars. Les Animaux malades de la peste. Par Amédée Achard

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6557299s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. MADemoiselle D'ESPARS

1. I
2. II
3. III
4. IV
5. V
6. VI
7. VII
8. VIII
9. IX
10. X
11. XI
12. XII
13. XIII
14. XIV
15. XV
16. XVI
17. XVII
18. XVIII
19. XIX
20. XX
21. XXI
22. XXII
23. XXIII
24. XXIV
25. XXV
26. XXVI
27. XXVII
28. XXVIII

- 29. XXIX
- 30. XXX
- 31. XXXI
- 32. XXXII
- 3. À propos de cette édition numérique